LOUIS BOUHIER, p.s.s.,
Ancien curé de Notre-Dame.

UNE MYSTIQUE CANADIENNE

Vie Extraordinaire

de

MADAME BRAULT

1856 - 1910

•

Ses lettres

Librairie **BEAUCHEMIN** Limitée
430, rue Saint-Gabriel
MONTRÉAL

BIBLIOTHÈQUE
QUÉBEC
UNIVERSITÉ LAVAL

Droits réservés, Canada, 1941
Par Louis Bouhier, p.s.s.

Copyright, Canada, 1941.

Déclaration de l'auteur

Respectueusement soumis aux décrets du St-Siège, nous déclarons n'attribuer à tous les faits extraordinaires rapportés dans ce livre qu'une foi purement humaine, et nous ne voulons d'aucune façon prévenir le jugement de l'Église, à laquelle seule il appartient de porter un jugement en matière de sainteté.

L. B.

AU LECTEUR

Ce n'est pas uniquement dans les monastères et les cloîtres que l'on trouve des âmes contemplatives et mystiques. Celle dont nous racontons la vie, femme du monde, épouse et mère de famille, fut assurément une grande mystique.

Elle vivait absorbée en Dieu. Mais ses visions, ses contemplations et ses extases ne l'empêchaient pas d'être parfaitement fidèle à tous ses devoirs d'état. « Je vaque à mes occupations, dit-elle, mais mon âme et mon cœur sont avec Jésus, dans ce petit sanctuaire qu'il m'a lui-même appris à bâtir dans mon intérieur. »

Cette vie est un tissu de faits merveilleux. Nous ne discutons pas ces phénomènes extraordinaires: la science ne peut avoir la prétention d'expliquer le surnaturel, elle doit se borner à la constatation des faits. Nous rapportons simplement les faits, tels qu'ils nous ont été racontés par des témoins nombreux, sérieux, sincères et dignes de foi.

Il ne saurait être question ici d'hystérie ou d'hallucination. Le docteur L.-D. Mignault, qui a connu et soigné Madame Brault, affirme qu'il n'y avait pas chez elle le moindre signe d'hystérie. Ce serait d'ailleurs étrangement méconnaître son caractère. Elle n'avait rien d'une hallucinée. Douée d'un ferme bon sens, esprit clair et solide, âme simple et droite, défiante d'elle-même et craignant toujours l'illusion, d'une humilité profonde et d'une obéissance absolue, elle était incapable d'hypocrisie, de supercherie et de mensonge.

L'auteur, qui l'a connue intimement pendant les huit dernières années de sa vie, a souvent été témoin de choses humainement inexplicables. Mais ce qui l'impressionnait davantage, c'était son amour de Dieu et le spectacle des vertus qu'elle pratiquait.

C'est surtout par la lecture de ses lettres, qui forment la deuxième partie de ce volume, qu'on apprendra à connaître cette femme extraordinaire. Elle s'y raconte elle-même en racontant, par obéissance, à son directeur les opérations de Dieu dans son âme et ses luttes contre le démon. On y verra sa grande humilité qui s'enivre de l'abjection, son obéissance constante et parfaite, sa patience et son courage dans les épreuves et les persécutions, son zèle et sa charité héroïque pour le prochain, son amour passionné pour Notre-Seigneur.

Puisse ce livre faire du bien à ceux qui le liront et leur inspirer un grand amour du Bon Dieu !

L'AUTEUR.

Témoignage de M. François-Xavier Laberge,

Curé de la Pointe-Claire.

La Pointe-Claire, 15 août 1910.

J'ai été le directeur spirituel de Madame Brault pendant vingt-cinq ans. J'ai la conviction profonde que cette femme n'a jamais perdu son innocence baptismale.

Elle a aimé la souffrance jusqu'à la passion. Elle a pratiqué la pauvreté, la charité et l'obéissance à un degré héroïque. Elle a toujours eu une soumission aveugle et filiale à toutes les décisions que je croyais devoir lui donner. La plus parfaite religieuse ne saurait avoir une plus entière obéissance.

Les pauvres qu'elle a secourus, les malades qu'elle a assistés, les morts qu'elle a ensevelis, ne se comptent pas. Elle avait un zèle extraordinaire pour le salut des âmes; elle aurait donné sa vie pour la conversion d'un pécheur. Personne ne la quittait, sans avoir recueilli quelques-unes de ces bonnes paroles qu'elle savait si bien prodiguer dans l'occasion.

Son amour pour la Sainte Eucharistie la retenait des heures entières devant le Tabernacle, immobile et abîmée en Dieu. Elle prenait ses délices dans la décoration de l'église, surtout à l'occasion des Quarante-Heures, prodiguant son temps, son travail et son argent. L'autel du Sacré-Cœur avait sa prédilection.

J'ai été témoin des souffrances dont elle priait Notre-Seigneur de la gratifier. Elle passait le mois de novembre tout entier et une grande partie du mois de décembre en compagnie des âmes du Purgatoire, pour lesquelles elle priait et expiait; elle souffrait terriblement pour elles. Elle les nommait « ses chères amies » et voulait intéresser tout le monde à leur délivrance. Les relations intimes qu'elle a laissées par écrit, au sujet d'un grand nombre d'entre elles, ne laissent aucun doute sur la véracité de ses révélations.

Pendant le carême, elle se livrait tout entière à Notre-Seigneur, pour qu'Il reproduisît en elle les souffrances de sa divine Humanité. C'était le jeûne et les tentations du désert, l'agonie du jardin des Oliviers, les douleurs de l'abandon, du portement de la croix et du crucifiement, les horreurs de la soif, etc. Le matin de Pâques, je la trouvais à l'église, guérie, sans aucune trace de ses souffrances passées, en quelque sorte glorifiée avec le Divin Maître.

J'ai été témoin des vexations terribles que le démon se plaisait à lui susciter, pour la détourner de la pensée de Dieu et lui faire perdre patience, de la persécution qu'elle eut à endurer pendant vingt-cinq ans de la part d'une voisine, et cela sans jamais proférer un mot de plainte, ni un désir de vengeance; elle a toujours eu au contraire pour cette voisine la plus admirable charité.

J'ai vu son dévouement inaltérable et sans limites pour son mari malade et infirme, et sa tendresse à toute épreuve pour ses enfants. Elle était le modèle des femmes chrétiennes, des épouses fidèles et des mères dévouées.

F.-X. LABERGE,
Curé de la Pointe-Claire.

Témoignage de M. Charles Lecoq, p.s.s.,

Supérieur du Séminaire de Saint-Sulpice de Montréal.

Même sans discuter la valeur des grâces supposées et autres faits merveilleux, on peut dire que le caractère qui se dégage de l'ensemble de la vie et des écrits de Madame Brault est le type classique de la sainte, surtout des temps modernes: amour passionné de l'Eucharistie, patience héroïque au milieu d'indicibles souffrances de toute sorte, humilité qui ne néglige aucun menu devoir, etc.

Charles LECOQ, p.s.s.

Le 15 mars 1920.

I

MADAME BRAULT

Née Marie-Louise RICHARD

SA VIE

CHAPITRE I

SA FAMILLE.

Madame Brault est née à Montréal, le 15 mars 1856, un samedi matin, au son de l'Angélus. Le lendemain, dimanche des Rameaux, elle fut baptisée à l'église Notre-Dame, par M. Bréguier Saint-Pierre, prêtre de Saint-Sulpice. Son parrain fut son grand-père David Thomas, et sa marraine, Louise Lucier, amie de la famille. Elle reçut le nom de Marie-Louise.

Son père, Joseph Richard, était un excellent chrétien, avantageusement connu par sa droiture, sa probité et sa charité pour les pauvres.

Le premier de ses ancêtres venu au Canada fut Guillaume Richard, né en 1641, à Saint-Léger, en Saintonge. Il faisait partie du célèbre régiment de Carignan-Salières, envoyé par Louis XIV pour défendre la colonie contre les Iroquois (1667). Quand le régiment retourna en France, une trentaine d'officiers et environ quatre cents soldats, encouragés par Colbert, restèrent au pays et reçurent des terres sur les bords de la rivière Richelieu, qui avaient été le principal théâtre de leurs exploits.

Guillaume Richard dit Lafleur voulut continuer à faire du service militaire, et fut sergent de la garnison de Montréal jusqu'en 1675. C'est alors qu'il épousa Agnès Tessier, fille d'Urbain Tessier dit Lavigne, un des premiers colons de Montréal, très estimé de Maisonneuve, et qui s'était distingué dans plusieurs faits d'armes. Il alla s'établir à la Pointe-aux-Trembles, et fut l'un des fondateurs de cette paroisse.

La colonie était sans cesse exposée aux surprises et aux attaques des Iroquois. Le 2 juillet 1690, les habitants de la Pointe-aux-Trembles apprennent avec stupeur qu'un parti d'une centaine d'Iroquois étaient débarqués sur la pointe de l'île. Aussitôt Guillaume Richard dit Lafleur, capitaine de milice, rassemble en hâte vingt-cinq braves, et sous les ordres de M. de Colombet, se porte à la rencontre de l'ennemi, à la

Coulée Grou. Les Iroquois sont battus et mis en déroute; mais il fut tué dans le combat avec neuf de ses compagnons [1].

Guillaume Richard laissait sept enfants en bas âge. L'un d'eux, Urbain, épousera Marguerite Fleuricour, petite nièce de la Vénérable Mère Marguerite Bourgeoys.

Marguerite Bourgeoys, qu'on a justement appelée « la Mère de la colonie », avait fondé la Congrégation de Notre-Dame. En 1670, elle repassa en France afin d'obtenir des lettres patentes du roi et d'y chercher des recrues pour son institut. Elle amena sept jeunes filles, dont ses trois nièces, Thérèse, Marguerite et Louise Soumillard, enfants de sa sœur Marie. Thérèse et Marguerite devinrent Sœurs de la Congrégation de Notre-Dame. Quant à Louise, elle resta dans le monde; elle épousa en premières noces François Fortin, puis, devenue veuve, Jean-Baptiste Fleuricour. Leur fille Marguerite devint l'épouse d'Urbain Richard.

C'est ainsi que Marie-Louise Richard sera, après six générations, l'arrière-petite-nièce de Marguerite Bourgeoys [2].

Sa mère, Mina Thomas, était une femme distinguée, d'un esprit cultivé, d'un caractère aimable, et d'une vertu peu commune. Elle était la fille d'un protestant converti, David Thomas, dont le père, officier anglais, était venu au Canada lors de la guerre de 1812.

David Thomas, devenu veuf jeune encore, songeait à se refaire un foyer. Il avait jeté les yeux sur une charmante jeune fille canadienne-française, Suzanne Chef dit Vadeboncœur. Le premier ancêtre de cette famille, Joseph Chef, originaire de Lorraine, venu au pays vers 1655, avant le régiment de Carignan, était aussi soldat. Chaque soldat alors portait un sobriquet : Vadeboncœur, Jolicœur, Brindamour, etc. C'était souvent un nom de vertu : Labonté, Laforce, Ladouceur, etc., ou encore un nom de fleur: Lafleur, Larose, Laviolette, etc. Tous ces noms sont communs au Canada.

---

1. Un monument a été érigé en cet endroit par la Commission des Sites et des Monuments historiques du Canada.

2. Généalogie de la famille Richard, par Joseph Drouin.

Thomas demanda la jeune Suzanne Vadeboncœur en ma-
e; mais, fervente catholique, elle lui déclara qu'elle n'épou-
it jamais un protestant. David, désolé, confia sa peine à
de ses amis nommé Smith. Celui-ci, Irlandais catholique,
conseilla d'étudier la religion et l'engagea à aller trouver un
re du Séminaire de St-Sulpice, M. Richards, qui avait été
même ministre protestant à Baltimore, et qui avait déjà con-
i un bon nombre de ses coréligionnaires. Thomas suivit
onseil de son ami. Charmé de l'accueil bienveillant et
lial du prêtre, il étudia avec zèle les vérités de la religion,
u bout de quelques semaines, il abjura et se fit catholique,
rand chagrin de son père. Alors il épousa la jeune fille qu'il
ait, et qui avait été l'occasion de sa conversion. Cette conver-
était sincère. David Thomas fut toute sa vie rigoureux
rvateur de tous ses devoirs de chrétien. Chaque dimanche
sistait à tous les offices de l'église, et consacrait le reste du
ps à de pieuses lectures. Si on lui proposait une prome-
e ou une partie de plaisir: « Eh quoi ! disait-il, n'est-ce pas
our du Seigneur? Dieu ne s'est pas réservé seulement le
ps des offices, mais la journée tout entière. » Il mourut le
eptembre 1865, à l'âge de 61 ans.

De cet heureux mariage naquit une fille, Suzanne Malvi-
dite Mina. Elle devait être la mère de Madame Brault.

Douée de riches qualités d'intelligence et de cœur, formée
les exemples et les leçons d'une excellente mère, Mina Tho-
était devenue une jeune fille accomplie, lorsqu'elle épou-
oseph Richard, dont le commerce au marché Bonsecours
t florissant. La jeune femme, quoique pieuse, aimait les
tions du monde, où d'ailleurs elle brillait par son charme
on esprit; elle se parait volontiers de bijoux et portait de
es toilettes. Une dizaine d'années après son mariage, Jo-
Richard s'aperçut que sa femme abandonnait ses parures;
ne portait plus aucun bijou, et s'habillait simplement, pau-
nent même. Un jour il lui demanda la raison de ce chan-
ent: « Est-ce que cela te fait de la peine ? » lui dit-elle. Et
la réponse négative de son mari, elle ajouta: « Eh bien ! si
eux, nous n'en parlerons plus. » Elle se revêtait d'un cilice

et se livrait à de grandes austérités. En même temps son amour pour les pauvres allait grandissant. Tout le temps que lui laissait libre le soin de ses enfants, elle le consacrait au soulagement des malheureux.

Elle eut quinze enfants[1], dont douze vécurent. De plus, elle adopta un petit orphelin qu'elle éleva comme ses propres enfants. Marie-Louise était la deuxième; mais l'aînée étant morte en bas âge, elle se trouva en tête de la nombreuse famille.

Madame Richard fut une mère vigilante et dévouée, entourant ses enfants de la plus tendre affection, et leur inspirant de bonne heure les sentiments de la piété. Chaque jour elle les groupait autour d'elle pour faire la prière en commun. Elle s'appliquait à les attacher au foyer, en leur rendant agréable la vie de famille.

Elle eut toujours pour sa petite Marie-Louise une sollicitude particulière. Elle comprit sans doute de quelles admirables qualités la Providence avait doué son enfant. Peut-être devina-t-elle que Dieu avait des desseins sur cette âme privilégiée: une confidence qu'elle fit un jour à une religieuse de la Miséricorde permet de le croire.

Elle aimait à en faire l'associée de ses œuvres charitables. Elle avait installé chez elle un large dépôt de provisions de toute sorte. Les pauvres y affluaient. Mais elle savait que tous ne pouvaient venir s'approvisionner à sa maison. Aussi se chargeait-elle de leur porter elle-même ce dont ils avaient besoin. Elle allait par les rues, à pied, pauvrement vêtue, toujours en quête de soulager la misère. Elle était parfois tellement lasse qu'elle était obligée de s'asseoir sur quelque seuil. Et souvent l'on pouvait voir la petite Marie-Louise trottiner près de sa mère. L'hiver elle tirait le petit traîneau qui servait à ses glissades sur la glace et qui était chargé de provisions; elle se sentait heureuse et fière de monter, elle aussi, dans les mansardes et de distribuer ses aumônes aux indigents. Un fidèle employé de la maison, nommé Brunelle, qui leur menait du

1. Lucille, Marie-Louise, Joseph, Camille, Estelle, Euclide, Maria, Pacifique, David, Alfred, Noémi, Achille, Clémentine, Armand, René.

bois ou du charbon, de grand matin, pour que ces charités ne fussent pas remarquées, a souvent raconté avec quelle émotion et quelle joie ces pauvres gens accueillaient Madame Richard et sa fille. Les femmes, les enfants leur baisaient les mains.

Marie-Louise apprit donc ainsi de bonne heure à être charitable. Elle imitait sa mère. Elle ne pouvait voir souffrir sans être profondément émue et sans chercher à soulager la souffrance. Elle avait une joie extrême à se dépouiller pour les autres. Que de fois elle donnait ses mouchoirs, son linge, ses bottines à de petites filles qui n'en avaient pas ! Son père, heureux au fond, la grondait doucement quelquefois; mais l'enfant était incorrigible.

Madame Richard mourut à l'âge de 59 ans, le 28 avril 1894, après dix-huit années d'une douloureuse maladie. Pendant cette longue épreuve, elle était toujours, malgré ses souffrances, calme et souriante, pleinement et saintement abandonnée à la volonté de Dieu. En mourant, elle confia plusieurs de ses chers pauvres à son mari, qui leur assura une pension jusqu'à leur mort [1].

1. Ces détails, et plusieurs autres des chapitres suivants, ont été fournis à l'auteur par M. Joseph Richard, père de Madame Brault, décédé le 10 novembre 1916, à l'âge de 86 ans.

CHAPITRE II

SES PREMIÈRES ANNÉES. AU MONT-SAINTE-MARIE, À LA LONGUE-POINTE, À SAINT-LAURENT.

À l'âge de cinq ans, Marie-Louise Richard fut mise à l'école à l'Académie Visitation, aujourd'hui École Ville-Marie, dirigée par les Sœurs de la Congrégation de Notre-Dame, et proche de la maison paternelle. Elle était très dissipée; elle s'appliquait cependant, et apprenait facilement. Elle s'attacha beaucoup à ses maîtresses et à ses compagnes. Toute petite elle-même, chaque jour, après la classe, elle allait conduire chez elles les plus petites de ses camarades.

Ses parents n'aimaient guère ses rentrées un peu tardives à la maison. Ils décidèrent de la mettre pensionnaire.

En 1863, ils la placèrent au *Mont-Sainte-Marie,* une des meilleures institutions de la ville, tenue également par les Sœurs de la Congrégation de Notre-Dame, qui y ont établi des habitudes de travail sérieux, de piété et de distinction.

Marie-Louise avait alors sept ans. Malgré son entrain, son enjouement et son besoin de mouvement, elle se livra à l'étude avec ardeur. Avec sa nature vive et aimante, elle s'attacha très vite à ses nouvelles compagnes; elle s'ingéniait à leur faire plaisir, à leur rendre de petits services; elle prenait part à leurs peines; elle souffrait de les voir grondées ou punies: « Le cœur me fendait, disait-elle; j'aurais voulu que ce fût moi. »

Elle se distinguait surtout par sa piété, sa ferveur, son tendre amour pour Jésus au Saint-Sacrement. Voyant les bonnes religieuses, au retour de la sainte table, pieusement recueillies, à genoux, le voile baissé et les mains jointes, elle enviait leur bonheur. Un jour elle se rapprocha de l'une d'elles, Sœur de l'Ange Gardien, et se tenait blottie à son côté. « Qu'est-ce que tu veux, ma petite ? lui demanda la religieuse. — Mère, qu'est-ce

que vous faites? — Je parle au petit Jésus. — Est-ce que le petit Jésus vous parle aussi ? — Oui, il me parle au fond de l'âme. » Dès lors, elle brûle du désir d'entendre le petit Jésus lui parler aussi au fond de l'âme. Pendant la récréation du soir, elle se rend à la chapelle, se met à genoux à la place de Sœur de l'Ange Gardien, s'enveloppe la tête d'un petit châle pour mieux ressembler à la religieuse, et se met à prier de tout son cœur, demandant au petit Jésus de lui parler au fond de l'âme. Quand la cloche sonna, elle était encore là; et sa maîtresse la gronda, pour s'être ainsi dispensée de la récréation.

Le soir suivant, elle retourne encore à la chapelle. Cette fois, pour être plus sûre d'entendre le petit Jésus, elle va s'agenouiller à la balustrade. Longuement elle lui redit son ardent désir; et il lui sembla l'entendre lui dire au fond du cœur : « Sois-moi fidèle. » À l'heure du coucher, ne la voyant pas avec les autres élèves, sa maîtresse alla voir à la chapelle; elle la trouva, appuyée à la balustrade, endormie, le visage souriant.

Elle se sentait sans cesse attirée vers le tabernacle. Son cœur ingénu s'ouvrait à l'amour de Jésus, comme une fleur s'ouvre au soleil. Son bonheur était de passer aux pieds du Maître le plus de temps possible; si bien que sa maîtresse, touchée de voir ce jeune amour de l'Eucharistie, lui permit d'aller à la chapelle aussi souvent qu'elle le voudrait et que le permettait le règlement.

Cependant la santé de l'enfant inspirait de vives inquiétudes aux parents. Elle avait de fréquentes et abondantes hémorragies; souvent au réveil, son oreiller était plein de sang. M. Richard songea à la mettre sous les soins du docteur Jubinville, de la Longue-Pointe.

Les Sœurs de la Providence avaient alors un petit pensionnat à *la Longue-Pointe*. Marie-Louise leur fut confiée en 1866. Elle avait dix ans. Elle devait cette année-là faire sa première communion. Depuis longtemps elle soupirait après ce grand jour. Elle enviait le bonheur des personnes qu'elle voyait s'approcher de la sainte table. Elle dévorait des yeux la petite hostie blanche qui rayonnait dans l'ostensoir. Ses

désirs de communier allaient chaque jour grandissant; elle ne pouvait cacher ses élans de ferveur, et elle ne cessait de redire à Jésus son désir ardent de le recevoir.

Pendant la retraite préparatoire à la première communion, elle eut encore une assez forte hémorragie. Une nuit, elle avait eu l'imprudence de se lever sans bruit et de se coucher sur le plancher. Surprise par sa maîtresse, elle lui dit: « Je voudrais faire pénitence pour les pécheurs qui font de la peine au bon Jésus. » La maîtresse lui dit de prier pour les pécheurs, mais de se coucher dans son lit; c'est en étant bien obéissante qu'elle ferait plaisir au bon Jésus.

Elle se préparait à sa première communion avec une angélique ferveur. La veille, elle fit une confession générale au vénérable curé de la Longue-Pointe, M. Drapeau, qui, après l'avoir entendue et interrogée, fut émerveillé des opérations de la grâce dans ce petit cœur innocent, dans cette âme de cristal. Il lui recommanda de garder toujours son cœur bien humble et bien pur, pour en faire un beau tabernacle à Jésus; et il la bénit avec émotion.

La fête, tout intime, de sa première communion fut pour l'enfant d'une inexprimable douceur. Elle est là, en sa robe blanche, devant l'autel orné de fleurs, l'âme enveloppée de l'harmonie de pieux cantiques, le cœur débordant d'amour. Elle s'avance, recueillie, les mains jointes, à la table sainte; elle reçoit l'hostie sacrée. De retour à sa place, elle se sent en possession du Bien-Aimé, de son Jésus tant désiré! Elle est inondée de bonheur. N'est-ce pas déjà le ciel ?...

Cette première rencontre avec le Dieu du tabernacle semble avoir marqué son âme d'un sceau ineffaçable, et allumé en son cœur un feu d'amour qui ne s'éteindra plus et qui deviendra une sainte et dévorante passion.

Marie-Louise ne resta qu'une année au petit pensionnat de la Longue-Pointe, qui d'ailleurs fut fermé en 1871, après la mort de M. Drapeau. Le 4 septembre 1867, elle entrait au pensionnat Notre-Dame des Anges, dirigé par les Sœurs de Sainte-Croix, à *St-Laurent*. Elle eût aimé retourner au Mont-Ste-

Marie. On crut préférable pour sa santé de la mettre à la campagne.

Il en coûta à l'âme affectueuse et sensible de l'enfant de se séparer de ses chers parents, de quitter le nid si doux du foyer paternel, où elle était entourée de soins attentifs et de chaudes affections. Ce ne fut pas non plus sans serrement de cœur que madame Richard vit s'éloigner sa petite Marie-Louise si tendrement aimée, qui, par sa gentillesse et sa gaieté, était comme un sourire, comme un rayon de soleil dans la maison. Mais la fillette fut courageuse; elle offrait son sacrifice à Jésus; puis l'assurance que son père et sa mère iraient souvent la voir adoucit son chagrin. St-Laurent n'est pas éloigné de Montréal.

Les premières semaines passées au couvent de St-Laurent comptèrent sans doute des heures pénibles; mais sa bonne volonté et son heureux caractère ne tardèrent pas à prendre le dessus. Là encore, elle s'attacha vite à ses maîtresses et à ses compagnes. Elle se mit au devoir avec ardeur. Elle aimait l'étude; les classes l'intéressaient. Elle aimait surtout les exercices de piété; le temps passé à la chapelle lui était une joie très douce, les moments où elle priait devant le tabernacle lui paraissaient toujours trop courts.

Sa piété était débordante; mais elle n'avait rien de triste et d'austère. Marie-Louise était vive et enjouée. Elle répandait la gaieté autour d'elle; elle aimait à jouer des tours pour amuser ses compagnes.

Un jour, après s'être rendue coupable de je ne sais quelle espièglerie, une de ses maîtresses, Sœur Marie de St Michel, lui dit de baiser la terre. Cette punition était alors en usage dans certains couvents. « Baiser la terre ! s'écrie Marie-Louise, oh ! j'aimerais bien mieux baiser ma bonne mère St Michel ! » Et d'un bond elle saute au cou de la religieuse, effarée, ahurie, et l'embrasse au grand amusement de l'entourage.

Elle était très aimée de ses compagnes. « Elle avait un cœur d'or », dira plus tard l'une d'elles devenue religieuse. Aimable et bonne avec toutes, elle était heureuse quand elle avait l'occasion de faire plaisir, de rendre quelque petit service;

elle prenait part à leurs joies et à leurs chagrins. Si l'une d'elles était punie, elle s'offrait pour faire la pénitence imposée.

Elle était également très aimée de ses maîtresses. La supérieure, Mère Marie de St Bernard, femme intelligente et distinguée, lui portait un intérêt tout particulier. Elle reconnaissait en cette enfant rieuse un fonds très sérieux, une nature droite, franche, ouverte, une âme délicate, noble et généreuse; elle admirait ses riches qualités d'esprit et de cœur. On eût dit qu'elle avait en quelque sorte l'intuition des choses merveilleuses qui devaient un jour marquer sa destinée.

Dès sa plus tendre enfance, Marie-Louise avait toujours songé à se consacrer à Dieu. C'était là son constant et fervent désir. Elle rêvait de vie religieuse, comme d'autres, près d'elle, rêvaient de vie mondaine. Cette pensée excitait et entretenait en elle la ferveur.

Elle confia ses désirs de perfection à une petite amie de son âge, Clémentine, qui voulait aussi se donner à Dieu. « Quoique très différentes de caractère, dira-t-elle plus tard, nous étions très bonnes amies. Moi, j'étais dissipée, espiègle, désobéissante souvent, tandis que ma compagne était sage, pieuse et douce. Parfois elle me reprochait avec bonté ma dissipation, en me disant que je faisais de la peine au Bon Dieu et à la Sainte Vierge. Je pleurais et j'avais bien la contrition; mais je recommençais encore. »

Un jour, dans un moment de ferveur, c'était pendant la retraite annuelle du pensionnat, elle eut l'idée d'écrire une consécration à la Sainte Vierge. Elle en fit part à sa compagne, qui voulut s'y associer. Le billet qu'elle écrivit était ainsi conçu: « Ma bonne Mère, nous nous consacrons à vous, et nous vous promettons, Clémentine et moi, de « faire des religieuses ». Obtenez-nous la grâce de ne jamais commettre un seul péché volontaire. Nous voulons être à Jésus pour toujours. Et comme preuve de cet engagement, nous signons ce billet de notre sang. » Elle le signa en effet de son sang. Mais Clémentine hésitait: « C'est peut-être mal, dit-elle, de le signer avec du sang. » Aussitôt voilà la pauvre Marie-Louise en proie

à l'inquiétude... Si elle avait ainsi offensé le Bon Dieu sans le savoir !... Elle écrit à son confesseur à Montréal, le Père Antoine, et lui envoie le billet. Le Père Antoine, qui la connaissait depuis l'enfance, qui savait son extrême délicatesse de conscience, alla la voir, la rassura, lui dit que Dieu et la Sainte Vierge étaient contents de ses bonnes dispositions, mais qu'à douze ans on ne doit pas prendre de pareils engagements. Il faut prier, dit-il, et attendre que Dieu manifeste sa sainte volonté.

Quelques années plus tard, Clémentine entra chez les Religieuses de Sainte-Croix; mais elle mourut pendant son noviciat, à l'âge de dix-huit ans, après avoir eu la consolation de faire profession sur son lit de mort.

CHAPITRE III

À LA MAISON PATERNELLE. SON ENJOUEMENT. VISION MYSTÉRIEUSE.

Marie-Louise Richard dut quitter le pensionnat de St-Laurent en 1871, à l'âge de quinze ans. Elle ne put terminer ses études: ses revers de santé, de plus en plus fréquents, l'obligèrent à les interrompre; et elle ne devait pas les reprendre. Intelligente et appliquée au travail, elle avait obtenu plusieurs premiers prix dans ses classes; mais la maladie ne lui avait pas permis de donner toute sa mesure. Son instruction fut donc forcément incomplète. Cependant cela fut admirablement compensé par les dons naturels d'un esprit vif et ouvert, d'un bon sens pratique, et plus encore par cette culture surnaturelle si remarquable, dont ses lettres nous donneront tant de preuves.

Voici donc la jeune fille revenue à la maison paternelle. Sa joie fut grande de se retrouver près de son bon papa si dévoué, de sa douce et bien-aimée maman, de ses petits frères et de ses petites sœurs, qu'elle aimait tendrement. Tous formaient une famille heureuse et très unie.

Le bonheur des parents était, hélas! altéré par l'inquiétude : la santé chancelante de leur enfant leur inspirait toujours des craintes. Quant à elle, elle acceptait l'épreuve. Elle l'acceptait même assez gaiement. Car elle restait toujours le petit lutin espiègle et plein de malices. Elle éprouvait parfois comme un irrésistible besoin de rire, de s'amuser, de jouer des tours. Et alors, il faut bien l'avouer, elle n'était pas toujours d'une docilité parfaite: « Voyons, Marie-Louise, disait son père, ne fais donc pas l'enfant. » Mais Marie-Louise continuait; et bientôt le père, désarmé, riait de bon cœur, comme les autres.

Son imagination n'était jamais à court d'inventions. Un jour de pluie, elle avait obtenu, pour tous les enfants, la per-

mission d'aller s'amuser à l'étage supérieur de la maison. Elle y grimpe, agile, suivie de toute la ribambelle des petits frères et des petites sœurs. On va s'amuser!... Mais l'amusement ne tarde pas à devenir tellement bruyant que la maman, intriguée, va voir ce qui se passe. Qu'aperçoit-elle?... L'appartement est sens dessus dessous; les meubles ont été poussés dans un coin; et dans l'espace libre de la pièce, sous la direction de Marie-Louise, on jouait la comédie.

Elle saisissait vite les petits travers, le côté comique des personnes et des choses. Aussitôt elle composait, avec une facilité merveilleuse, une petite chanson drôle, où elle mettait toute sa verve, et qu'elle chantait sur quelque air connu. Les règles de la prosodie et de la métrique, qu'elle ignorait totalement, ne l'embarrassaient guère; mais le trait juste, spirituel et piquant, s'y trouvait toujours.

Et cependant, en dépit de cette pétulance de caractère, de ces exubérances de sa vive et riche nature, elle était sérieuse, plus sérieuse que ne l'est généralement une jeune fille de son âge. Elle était très pieuse. Elle lisait beaucoup, et uniquement ou presque uniquement, des ouvrages de spiritualité. La vie et les œuvres de Sainte Thérèse faisaient ses délices. Elle avait une particulière dévotion à la grande Sainte d'Avila; elle voulait imiter ses vertus; elle enviait surtout son amour pour Jésus. Elle lisait également, chose assez rare pour une aussi jeune fille, les œuvres ascétiques de St Jean de la Croix.

Elle caressait toujours en son cœur son cher projet de vie religieuse; et dans les longs moments qu'elle allait passer devant le Saint-Sacrement, elle redisait à Jésus, en même temps que son amour, son grand désir de se consacrer toute à Lui. Elle attendait l'heure de Dieu.

Ce fut probablement en ce temps-là qu'elle eut la première vision du démon, qui devait si terriblement la tourmenter pendant de longues années, jusqu'à la fin de sa vie. Un matin, elle se rendait, comme d'habitude, de bonne heure à l'église pour entendre la messe. Soudain elle s'aperçoit qu'on la suit de près; se détournant, elle voit un être comme elle n'en avait

jamais vu, ayant une forme humaine, mais horrible. Elle est épouvantée. Voyant un homme qui ouvrait son magasin, elle s'y précipite, en disant qu'on la suit et qu'elle a peur. L'homme, regardant dans la rue et ne voyant personne, la rassure : « Ne craignez rien, dit-il, du reste je vais vous accompagner. » Elle reprend avec lui le chemin de l'église. Mais à peine l'a-t-il quittée, que l'être hideux se montre de nouveau, et la poursuit en la menaçant, jusqu'à la porte de la sacristie. Le Père Antoine se trouvait là. La voyant toute bouleversée, il lui demande la cause de son effroi. Elle raconte son aventure. Le bon Père lui dit: « Ce doit être le démon; mais soyez sans crainte : il ne peut rien contre une âme en état de grâce, qui porte Dieu dans son cœur. »

À peu près vers la même époque, un jour elle aperçoit pour la première fois un mort. Elle en verra tant d'autres plus tard ! Elle le vit dans le vestibule de la maison, à travers la vitre de la porte intérieure: « Oh ! grand-père Thomas ! » s'écrie-t-elle, d'un ton naturel, sans le moindre sentiment de frayeur. Le grand-père Thomas était mort depuis quelques années. Sa mère la reprend: « Ma fille, on ne doit pas plaisanter avec les morts. » Elle ouvrit la porte vitrée: il n'y avait personne. « Mais je vous assure, maman, j'ai vu grand-père comme je vous vois; c'était lui, je l'ai bien reconnu. »

CHAPITRE IV

AU CARMEL. SONGE PROPHÉTIQUE.

Cependant la santé de la jeune fille s'était sensiblement améliorée, les hémorragies avaient cessé; les forces étaient revenues. Elle avait dix-huit ans. Elle crut l'heure venue où elle pourrait enfin se consacrer au Seigneur. Le Père Antoine l'avait toujours encouragée. Ses parents connaissaient depuis longtemps son désir. Elle leur demanda la permission d'entrer au Carmel. C'était leur demander en même temps un grand sacrifice. Profondément chrétiens, non seulement ils ne mirent pas d'obstacle à sa vocation, mais ils bénissaient Dieu d'avoir daigné choisir leur chère enfant pour en faire une épouse de Jésus.

Elle obtint sans difficulté son entrée au Carmel (1874). Avec quel bonheur elle pénétra dans cette sainte maison ! Enfin elle est arrivée au port si désiré ! Son âme déborde de reconnaissance et d'amour. Ce sont des transports de joie. Elle crie à Jésus son bonheur. Tout lui paraissait aimable au Carmel ! Elle s'appliqua à chacun de ses devoirs de jeune postulante avec une véritable ardeur; elle aurait voulu atteindre tout de suite à la perfection. Les austérités du cloître lui paraissaient délicieuses; elle les embrassait avec un saint enthousiasme; elle les transformait en autant d'actes d'amour.

Hélas ! ce bonheur fut court. Sa santé, qui semblait suffisamment rétablie, ne tarda pas à fléchir encore; bientôt de nouvelles hémorragies pulmonaires se produisirent. Il fut décidé qu'elle ne pouvait rester au Carmel. Voilà donc brisé son beau rêve ! Elle en ressentit un profond chagrin. Il fallut quitter cet asile tant aimé, où elle avait passé des heures si douces, tout embaumées, tout ensoleillées d'amour divin ! Elle se soumit avec un total et parfait abandon, qui remplit son âme de sérénité, de douceur et de paix: « Puisque vous le voulez, mon Jésus, que votre sainte volonté soit faite ! » Elle retourna

donc, triste mais courageuse, à la maison paternelle. Il y avait à peine trois mois qu'elle l'avait quittée... pour toujours, pensait-elle.

Peu de temps après sa sortie du Carmel, elle fit un rêve singulier. Laissons-la raconter elle-même ce songe prophétique.

« Je ne sais pas dans quel état j'étais, tant ce rêve était réel pour moi. Il me semblait que j'étais dans l'église, près de l'autel de la Sainte Vierge, là où j'avais l'habitude de me mettre. Je disais à la Sainte Vierge mes chagrins et mes regrets de ne pouvoir accomplir ma promesse (d'être religieuse), à cause de ma mauvaise santé, et je la priais de me guérir. Tout à coup, je vis la Vierge se mouvoir et descendre doucement de mon côté. À mi-chemin, elle se tourna à droite et tendit les bras vers un groupe de religieuses que je vis monter l'une après l'autre près de la Sainte Vierge. La Vierge leur disait quelques mots que je ne comprenais pas. Les religieuses passaient près de moi; ma compagne, décédée depuis quelques jours, la dernière; elle était vêtue de blanc[1]. En la voyant près de moi, je lui dis: « Que tu es heureuse d'être religieuse ! Demande donc cette grâce pour moi au Bon Dieu. » Elle ne me répondit pas, et comme les autres, écouta les paroles de la Sainte Vierge, et disparut. Je faisais des efforts pour la suivre et pour m'approcher de la Sainte Vierge, lorsque je vis la Vierge se tourner de mon côté, et me repoussant doucement vers la terre, elle me dit: « Ma fille, mon Fils a besoin de toi dans le monde: tu ne seras pas religieuse. » Je restai surprise; mais je me résignai aussitôt à la volonté de Dieu.

« Il était à peu près quatre heures du matin, en été. Vers cinq heures moins quelques minutes, je vis que j'étais dans l'église. Mais je ne me souvenais plus comment je m'y étais rendue, et personne chez nous ne s'était aperçu de mon départ; j'avais dû partir encore tout endormie. Je ne puis expliquer cela.

1. Il s'agit de sa compagne de Saint Laurent, Clémentine, entrée chez les Sœurs de Sainte-Croix, et morte pendant son noviciat.

« Le Père Antoine entra aussitôt. Il n'y avait à peu près personne dans l'église. En passant près de moi, il fut surpris de me voir là si matin, et me demanda pourquoi j'étais venue si tôt. Je répondis: « Il y a longtemps que je suis ici. » Et je lui racontai tout ce que j'avais vu. Le bon Père me fit passer à la sacristie, me questionna, et me dit de remercier le Bon Dieu de la grâce qu'il venait de me faire, en me faisant connaître sa volonté. « À présent, mon enfant, dites à Notre-Seigneur et à la Sainte Vierge que vous voulez accomplir la volonté de Dieu; et s'il vous veut dans le monde, qu'il vous ôte le désir de la vie religieuse, ou qu'il vous donne la santé qui sera le signe qu'il vous appelle à la vocation religieuse. »

« Je fis ce que le Père Antoine m'avait dit; et ma santé devint encore plus débile. On me croyait atteinte de consomption. Le Père Antoine m'a toujours dit que le Bon Dieu avait voulu me consoler du chagrin que j'éprouvais de rester dans le monde, en me disant qu'il avait besoin de moi. »

CHAPITRE V

DANS LE MONDE. CALIXTE BRAULT. SON MARIAGE.

Marie-Louise se voit désormais condamnée à vivre dans le monde. Elle ne le connaît guère; et elle sent bien qu'elle ne l'aimera jamais. Les amusements et les plaisirs mondains n'exercent sur elle aucun attrait. Elle garde toujours sa belle nature joyeuse, vive, enjouée; ce qui ne l'empêche pas d'être très sérieuse. Elle dépense peu de temps à sa toilette, mais elle est toujours élégante et distinguée quand même.

Elle ne sort guère que pour visiter ses pauvres, et surtout pour visiter son Jésus au tabernacle. En ces longs tête-à-tête, en ces cœur-à-cœur avec le Maître adoré, elle ne se lasse pas de lui dire son brûlant et insatiable amour, son désir de l'aimer toujours davantage, de le faire aimer, de sauver les âmes. Elle prie pour les pécheurs, pour les âmes du Purgatoire.

Elle aime la vie de famille, jouissant de cette douce atmosphère de joie et de tendresse. Ses amitiés du dehors seront rares et prudemment choisies. Elle entoure sa mère d'attentions délicates; elle l'aide dans les soins du ménage. Elle est ingénieuse à se rendre utile et à faire plaisir. Elle s'occupe de ses frères et de ses sœurs; en sa qualité d'aînée, elle se regarde un peu comme leur petite maman. Elle travaille pour eux, maniant avec habileté l'aiguille et le crochet.

De temps en temps elle manie également le pinceau; elle aime à peindre des miniatures.

Les soirées étaient charmantes au foyer de M. Richard. Marie-Louise surtout y apporte de l'entrain et de la gaieté. Bonne musicienne, elle se met au piano; elle joue quelqu'une de ses pièces préférées; ou bien elle chante, en s'accompagnant, quelque jolie romance ou quelque cantique. Elle excelle à mimer, à raconter des histoires amusantes; mais, chose remarquable, elle a le constant souci de ne jamais blesser la charité envers le prochain. La vertueuse maman du reste ne l'aurait pas permis.

Un soir du mois de mai 1877, M. Sénécal, un ami de M. Richard, après s'être entendu avec lui, amena à la maison un jeune homme recommandable, qui avait remarqué mademoiselle Richard dans une visite de charité qu'elle avait faite à la maison qu'il habitait. Il désirait la connaître. C'était un jeune notaire du nom de Calixte Brault. L'accueil fut empressé et cordial; et la soirée se passa, agréable et joyeuse. Le jeune homme était d'un caractère timide et réservé; un peu embarrassé d'abord, il ne tarda pas à se sentir à l'aise; il fut aimable; il parlait peu, mais bien, et toujours à propos. Bref, il plut aux parents; il plut également à la jeune fille. Il fut invité à revenir. Et il revint, souvent. C'était toujours avec émotion et avec bonheur.

Il avait deux sœurs religieuses hospitalières à l'Hôtel-Dieu, Sr Brault et Sr Ste Thérèse. Toutes deux deviendront plus tard supérieures de leur communauté. Il alla les voir; il leur parla avec enthousiasme de mademoiselle Richard, vantant ses qualités et ses charmes; surtout elle était bonne, si bonne ! ... « Oh ! dit-il, si jamais elle consentait à devenir ma femme, je serais l'homme le plus heureux du monde ! »

Les religieuses voulurent connaître cette amie de leur frère. La jeune fille se rendit simplement à leur désir; elle alla les voir. Ravies de la connaître, elles lui parlèrent naturellement avec éloge de Calixte, de sa bonté et de son dévouement pour les siens; c'était un excellent jeune homme; il passait pour le modèle des jeunes gens de L'Acadie.

C'est là en effet qu'habitait la famille Brault, brave famille de cultivateurs, très considérée dans la région. Elle était, comme la plupart des familles de ce village, d'origine acadienne. Après la dispersion brutale des paisibles Acadiens par les Anglais en 1755, un bon nombre de ces pauvres gens, chassés de leurs foyers et de leurs terres, avaient réussi à gagner la vallée du St-Laurent. Plusieurs s'étaient établis dans ce coin de la province de Québec; et ils avaient donné à leur village le nom de L'Acadie, en mémoire de leur terre natale.

Les parents, Narcisse Brault et Marie Toupin, avaient eu quatorze enfants, dont cinq embrassèrent la vie religieuse : deux filles à l'Hôtel-Dieu de Montréal; une troisième à la Congrégation de Notre-Dame; un fils, Joseph, devint jésuite; un autre, Stanislas, fut oblat de Marie Immaculée. Ce dernier, lors de son jubilé de profession religieuse, parlait en ces termes de ses vénérés parents: « Je n'ai garde d'oublier la longue lignée de mes ancêtres qui m'ont apporté, tout fait, un noble héritage de religion, de traditions chrétiennes et de profonde piété, dépôt précieux, enrichi de génération en génération, qui m'est échu, sans aucun mérite de ma part. Et tout cela m'est venu par mes parents, dignes et fidèles dépositaires de ces nobles traditions, qu'ils se sont appliqués à me transmettre dans leur intégrité. »

Calixte Brault s'était d'abord destiné à l'enseignement primaire. Après avoir fait son cours à l'École Normale de Montréal, il avait été nommé professeur à Farnham. Il avait à cœur l'avancement de ses élèves et il exerçait sur eux un grand ascendant : il les aimait et en était aimé; il savait les intéresser, il savait aussi les faire travailler, étant lui-même un travailleur acharné. Il ne sortait guère de sa maison de pension que pour aller à son école ou à l'église. Un de ses anciens élèves, M. Dartois, maire de Farnham, disait: « M. Brault est le meilleur professeur que j'ai connu. »

Cependant il n'avait enseigné que quelques années. Il s'était décidé à quitter l'enseignement pour se faire notaire. Il était donc retourné à Montréal pour suivre les cours de loi et préparer son notariat.

Devenu notaire, il avait eu la bonne fortune de rencontrer la jeune fille que Dieu lui destinait. Il continuait donc ses visites à la maison de M. Richard. C'était chaque fois un enchantement. C'était aussi presque son unique distraction. Jeune homme grave, sérieux, studieux, fidèle à tous ses devoirs de bon chrétien, il se tenait éloigné des plaisirs bruyants de certains de ses camarades. La vie qu'il menait à Montréal ne différait guère de celle qu'il menait en son village natal:

vie tranquille et laborieuse. Toutefois il ne se décidait pas à faire à la jeune fille qu'il aimait ses déclarations d'amour. Marie-Louise attendait. Elle lisait dans ses yeux son hésitation et ses désirs. Avec sa nature exubérante et primesautière, ce fut elle qui prit les devants. Un soir, devant les parents amusés, elle offrit elle-même, gaiement et gentiment, sa main à son timide amoureux. Au comble de ses vœux, le brave garçon ne savait comment exprimer son bonheur.

Les fréquentations, que trop de jeunes gens traînent indéfiniment en longueur, n'avaient pas duré trois mois.

Le mariage de Calixte Brault et Marie-Louise Richard fut célébré le premier août 1877, en l'église de Ste Brigide de Montréal, par le Révérend Père Drouet, oblat de Marie Immaculée; les témoins furent Joseph Richard, père de l'épouse, et Isaïe Rainville, ami de l'époux.

Après la cérémonie et les agapes familiales qui suivirent, les nouveaux mariés partirent pour Québec et le sanctuaire de Sainte Anne de Beaupré. Leur voyage de noces fut un pèlerinage. Ils voulurent confier leur jeune amour et leurs espérances à la Bonne Mère Sainte Anne, la patronne vénérée des Canadiens-Français, et lui demander de bénir et de protéger leur avenir.

Une vie nouvelle commence. Les nouveaux époux se sentent heureux, et bénissent Dieu de leur bonheur.

Madame Brault est maintenant une femme du monde, distinguée et charmante, mais toujours simple. Elle est soucieuse de son rang autant que de ses ajustements, que par condescendance pour son mari elle veut riches et de bon goût, bien que toujours conformes aux convenances chrétiennes. Elle se montre épouse digne, tendre, attentive et dévouée. Elle se révèle aussi maîtresse de maison entendue.

La demeure de M. Brault, rue Amherst, était toute proche de celle de M. Richard, rue Dorchester. La proximité de la maison paternelle permettait à la jeune femme de continuer un peu la douce vie de famille d'avant son mariage.

Le 1er août 1878, elle devint l'heureuse mère d'une petite fille, qui s'appela Évangéline, nom cher au peuple acadien. On connaît le beau poème *Évangéline* de Longfellow. La douce et touchante figure d'Évangéline est devenue comme la personnification de la race acadienne. L'enfant fut aimée et choyée non seulement par la mère, mais aussi par la bonne grand'mère, Mina Richard.

Le 8 mars 1880, Évangéline eut un petit frère, Narcisse, dont la venue fut saluée avec la même joie, et qui partagea avec sa sœur les tendresses des parents et de la grand'mère Mina.

CHAPITRE VI

AU COTEAU DU LAC.

Cependant Calixte Brault, fils de la campagne, qui avait passé ses jeunes années au milieu des champs fertiles de L'Acadie, n'avait jamais aimé la ville. Il songeait souvent à aller vivre dans quelque village. Du reste, il avait été nommé inspecteur des écoles rurales des comtés de Vaudreuil et de Soulanges; il lui semblait naturel d'aller s'établir dans l'un de ces comtés.

À la fin d'avril 1880, l'occasion se présenta d'acquérir une petite propriété au Coteau du Lac. Il alla s'installer dans ce joli village, agréablement situé sur les bords du Saint-Laurent, à peu de distance des Rapides des Cèdres, entre le fleuve et le canal de Soulanges, qui rend possible la navigation entre Montréal et les Grands Lacs. Les rues de ce village sont bordées de beaux arbres; et la plupart des maisons sont comme blotties dans les bosquets, au milieu de la verdure.

Madame Brault se plut dans ce nouveau séjour. Elle ne tarda pas à s'y rendre très populaire. Son affabilité, sa constante bonne humeur, son aimable simplicité, et surtout sa grande charité, lui gagnèrent bientôt tous les cœurs.

Les Sœurs de la Providence de Montréal y possèdent une institution, qui est en même temps couvent, hospice, orphelinat et école. Madame Brault avait toujours aimé le commerce des religieuses. Elle allait souvent les voir. Dans les loisirs que lui laissait le soin de ses enfants, elle était heureuse de leur prêter assistance, de se rendre utile. Elle aimait à orner la chapelle et l'église paroissiale.

Il y avait au couvent de la Providence un petit ouvroir, où quelques dames charitables venaient, une fois par mois, travailler pour les orphelins et les pauvres. Avec Madame Brault cette œuvre prit un nouvel essor. Les réunions devinrent hebdomadaires. De nouvelles recrues s'adjoignirent aux anciennes; toutes étaient animées d'une belle émulation. Ces dames

étaient intéressées par les histoires et les joyeusetés de cette aimable compagne, et en même temps édifiées par les pensées surnaturelles qu'elle savait rappeler de temps en temps, simplement, avec un tact et un naturel parfaits.

C'est au Coteau du Lac que naquit, le 17 juin 1881, sa troisième enfant, Claudia. Elle l'appela ainsi en souvenir d'une amie très chère, ancienne compagne du pensionnat de St-Laurent, qui portait ce nom; elle lui avait dit un jour en riant qu'elle donnerait le nom de Claudia à l'une des filles que le Bon Dieu voudrait bien lui accorder. Claudia Brault sera une enfant, puis une jeune fille, délicate, très douce et très bonne; elle deviendra religieuse de la Congrégation de Notre-Dame, sous le nom de Sœur Ste Thérèse du Sacré-Cœur; mais, presque toujours malade, elle sera tôt cueillie pour le ciel, à l'âge de vingt-neuf ans.

La maison du notaire était voisine de celle du médecin, le docteur Gaspard Dauth. On passait souvent d'agréables soirées, tantôt chez l'un tantôt chez l'autre. Des liens d'amitié ne tardèrent pas à s'établir entre les deux hommes. Une amitié encore plus grande et plus profonde unit aussi les deux femmes.

La lettre ci-dessous, qu'adressera plus tard Madame Brault à Madame Dauth, alors malade, fait bien comprendre le caractère de l'amitié qui unissait ces deux pieuses femmes.

La Pointe-Claire, 16 août 1903.

Ma bonne et chère amie,

J'ai fait une grande joie à votre lettre, et j'ai remercié notre bon Jésus de tout mon cœur de vous avoir conservée à l'affection de votre bonne famille et à celle de votre indigne mais sincère amie.

Vous devez être encore faible et souffrante; mais doucement le Bon Dieu va refaire votre santé, j'espère. Prenez une bonne dose de résignation le matin à votre réveil, et vous la renouvellerez durant la journée, aux heures précieuses où la croix, soit par la douleur, la contradiction,

l'ennui ou la tentation, viendra, conduite par l'amour de Dieu, reposer sur votre épaule.

Oh ! ma chère, ma meilleure amie, parce que je vous aime et que je sais que vous m'aimez, je veux vous ouvrir toute ma pensée. Avec le désir d'un bien mutuel, jetons un regard sur le passé; portons ensuite notre vue sur l'avenir, où doivent maintenant tendre nos espérances. Chère amie, c'est une grâce bien grande que notre bon Jésus vous fait de souffrir; car chaque petite douleur, physique ou morale, supportée par amour, diminue notre dette envers la justice divine. N'est-ce pas qu'il est miséricordieux, notre Bien-Aimé, envers vous ? Il ne veut pas vous laisser longtemps au Purgatoire après votre mort. Il a tant hâte de nous faire jouir de sa beauté, de ses bonheurs, qu'Il nous offre de satisfaire à sa justice en souffrant généreusement ! Ah ! c'est que son amour est égal à sa justice. Soyons donc des âmes de sacrifice !... Détachons notre cœur de la terre, et donnons-le au Bon Dieu, qui n'a pas trop de l'éternité pour satisfaire son amour pour nous.

Le Bon Dieu vous a donné une grosse part du bien-être de la terre, chère amie; mais le bonheur du ciel qui vous attend, vous devez l'acheter par les souffrances que Notre-Seigneur vous envoie. Ouvrez votre cœur tout grand à la confiance; et si l'ennemi, le jaloux, vient vous tourmenter de ses mensonges, dites-lui que vous n'avez pas le temps de l'écouter, et envoyez-le promener à la Pointe-Claire, si vous voulez. Il passera peut-être tout droit; en tout cas, il n'aura aucun succès ici: il est trop connu.

Ne soyez pas triste, ma chère amie. Vous n'avez aucune raison de l'être. Regardez toujours le ciel, que vous offre l'amour de notre Bien-Aimé, et courez à bras tendus vers le bonheur sans limites qui vous est préparé. Oh ! que j'ai hâte d'y aller, pour voir notre Jésus, pour ne plus l'offenser et le savoir offensé.

Oh ! oui, ma chère amie, portons la croix avec amour, avec joie, et malgré notre faiblesse, nous la porterons avec mérite, par la grâce de Dieu et avec l'aide de notre Mère du ciel. Prions l'une pour l'autre, demandons surtout que notre volonté se perde dans celle de Dieu; demandons aussi une confiance sans limites, comme la tendresse de Celui que nous aimons.

Il me vient souvent à la pensée que votre âme craintive est effrayée par des souvenirs et des inquiétudes, et alors, ma bonne amie, je dis à notre cher Jésus: « Cher Jésus, c'est plutôt votre chétive amie qui devrait être inquiète, mais cette paix que je ne mérite pas et que votre amour m'accorde, versez-la donc dans ces âmes choisies que vous purifiez par la souffrance intérieure, et faites-moi souffrir à leur place. »

Oh ! ma bonne amie, savez-vous ma plus grande souffrance ? C'est de ne pas souffrir ! Je l'aime tant, la croix sur laquelle je vois Celui que j'aime ! Et Lui, Il nous aime tant ! Pensez-vous, chère amie, à cet amour de Jésus pour vous ? Oh ! pensez-y souvent, toujours, et vous sentirez votre cœur s'ouvrir pour mieux Lui rendre son amour.

Je vous dirai une pratique qui, je crois, m'a été salutaire. Avant de dire à Notre-Seigneur: « Mon Dieu, je vous aime ! » je dis toujours : « Seigneur, comme vous m'aimez ! » et m'arrêtant un instant, je lève les yeux vers le Calvaire et les abaisse sur le Tabernacle, où Jésus reste prisonnier pour notre amour; et alors mon cœur se dilate si fort qu'il cesserait de battre, si Jésus lui-même n'avait pas pitié de moi. Oh ! oui, chère amie, rien ne fait grandir notre amour comme de penser à celui de Notre-Seigneur.

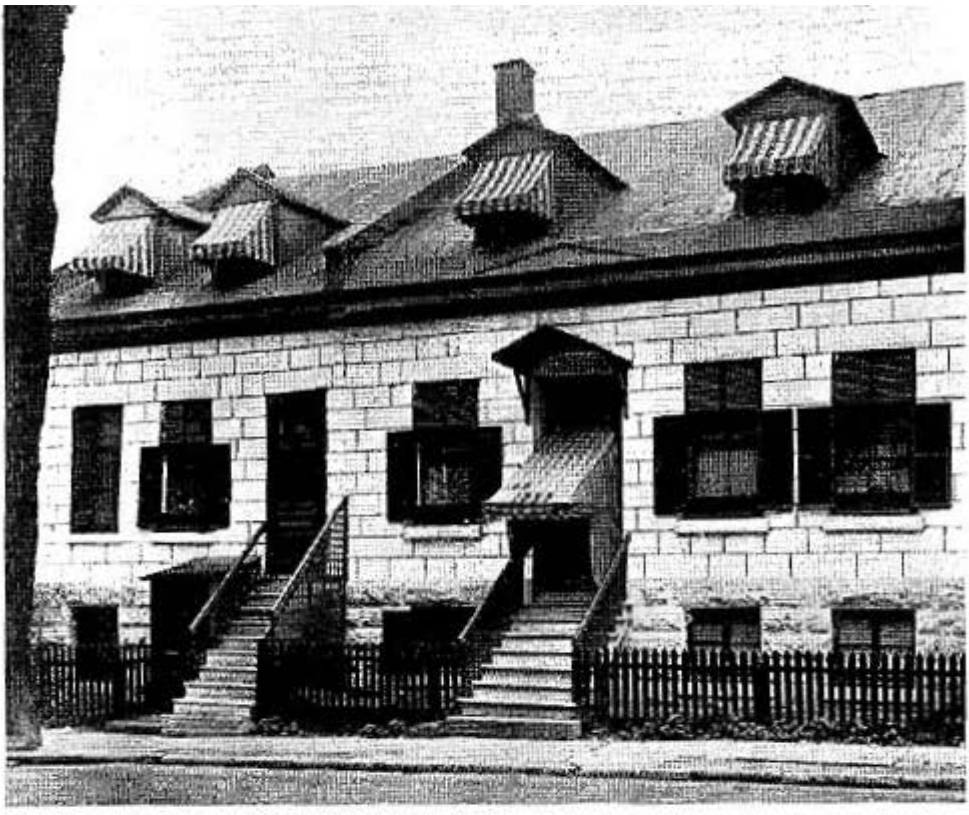
Je voudrais encore écrire longtemps : c'est si bon d'ouvrir nos âmes ! Mais je crains de vous fatiguer. Vous serez raisonnable, n'est-ce pas, et vous ne ferez rien qui puisse diminuer vos forces. Vous pouvez mériter et porter dignement la croix, tout en acceptant les soins et les attentions de vos bons enfants. Offrez votre intention de faire la

volonté de Dieu, et vous monterez au ciel presque sans vous en apercevoir.

Bonjour, chère bonne amie. Priez pour moi, qui ose donner des conseils quand j'aurais tant besoin d'en recevoir moi-même; mais vous savez que souvent le pauvre sait mieux donner que le riche.

À toute votre famille, j'offre mes affections, et pour vous, ma bonne amie, croyez à l'humble et sincère amitié de

M. L. Brault.



Maison natale de Madame Brault, rue Dorchester, Montréal.

Maison de Madame Brault à la Pointe-Claire.

CHAPITRE VII

À LA POINTE-CLAIRE.

Madame Brault ne passa que deux ans au Coteau du Lac. Le notaire de la Pointe-Claire, M. Valois, était mort depuis quelques années, et n'avait pas été remplacé. Un groupe de citoyens désiraient un tabellion pour leur village. M. Brault, l'ayant appris, répondit à leur désir. Le village de la Pointe-Claire était plus important et offrait plus d'avantages que celui du Coteau du Lac.

Il est situé sur une pointe qui s'avance dans le lac St-Louis. À l'extrémité de cette pointe s'en trouve une autre, plus petite, en forme d'aile d'oiseau, et qui est reliée à la première par une étroite langue de terre. Sur cette *pointe, claire* et jolie, petite péninsule couverte de grands arbres, se trouve, à côté du vieux moulin, le couvent des Sœurs de la Congrégation de Notre-Dame.

Ce beau site avait attiré de bonne heure l'attention des missionnaires du Séminaire de St-Sulpice de Montréal, qui évangélisaient la région. Ils fondèrent la paroisse et bâtirent la première église en 1713 [1].

Le nouveau notaire de la Pointe-Claire se vit bientôt entouré de considération et d'estime. Il le méritait. De manières réservées, à la démarche lente et mesurée, grave d'allure et de pensée, c'était un homme digne, modeste et distingué; il était très poli, même avec les enfants. Son langage était toujours correct et châtié. Il avait une grande sûreté de jugement; il était d'une parfaite droiture, d'une honnêteté scrupuleuse et d'une exquise bonté. Il ne souffrait pas qu'on parlât mal du prochain devant lui; et il excusait toujours les absents. Il aimait à rendre service chaque fois qu'il en avait l'occasion. Quand ses clients étaient pauvres, il faisait gratuitement et de bonne grâce les actes ou les contrats qu'ils venaient demander.

1. La Pointe-Claire est à 15 milles (24 kilomètres) de Montréal.

Quant à Madame Brault, elle se plaisait partout où la Providence l'appelait à vivre. Elle se plut particulièrement à la Pointe-Claire. Elle aimait à contempler ce beau lac St-Louis, où deux grands fleuves, le St-Laurent et l'Ottawa, viennent joindre leurs eaux. Son âme avait toujours été éprise de beauté: les lacs, les rivières, les montagnes, les bois, les fleurs, un vaste horizon, un coucher de soleil, un clair de lune, un ciel plein d'étoiles, . . . tout cela la ravissait et élevait sa pensée vers le Créateur; elle y voyait un reflet de la splendeur divine. Aussi disait-elle souvent qu'on oublie trop de louer et de remercier Dieu de toutes les beautés qu'Il a créées pour nous, et qu'Il a semées à profusion dans la nature.

Si elle se plut à Pointe-Claire, elle plut aussi. Elle conquit d'emblée l'estime et le respect de tous et l'affection d'un grand nombre. Ce n'est pas qu'elle désirât ou recherchât la popularité; elle n'y songeait nullement. Simplement c'est parce qu'elle aimait tout le monde, par sympathie naturelle d'abord, et aussi et surtout par intelligence surnaturelle. Il ne lui en coûtait pas d'être bonne, bienveillante, aimable avec tous ceux qu'elle rencontrait ou avec qui elle se trouvait en rapport. Elle avait pris l'habitude de voir toujours dans les autres des âmes rachetées et divinisées par le Christ, des frères et des sœurs en Jésus. C'est Dieu qu'elle voyait et qu'elle aimait en eux. Tout homme, même le plus misérable, a du divin en lui. Elle le savait, et elle ne l'oubliait jamais.

Ce grand devoir de la dilection fraternelle, si instamment recommandé, commandé par Jésus, qui en a fait son commandement, *præceptum meum*[1], elle l'avait admirablement compris; et elle s'appliquait à l'observer, de tout son cœur, et toujours.

1. Évangile selon Saint Jean, ch. XV, v. 12.

CHAPITRE VIII

ÉPOUSE ET MÈRE.

Madame Brault aimait beaucoup les enfants. Elle était instinctivement attirée par le charme de leur ingénuité et de leur innocence. Elle s'arrêtait volontiers pour causer avec eux. Ayant toujours gardé elle-même sa gaieté spontanée d'enfant, elle savait les amuser, et elle s'amusait avec eux; mais elle ne manquait jamais de leur parler du bon Jésus et de la Sainte Vierge, notre bonne maman du ciel; elle leur en inspirait l'amour.

Déjà mère de trois charmants enfants, Évangéline, Narcisse et Claudia, le ciel va lui en envoyer huit autres, que les pieux parents accueilleront avec reconnaissance et avec bonheur : Géraldine, en 1883; Richard, en 1884, (il ne vécut que dix mois); Calixta, en 1886; François d'Assise, en 1887; Olier, en 1890; Jeanne, en 1891; Gonzague Rosaire, en 1893; Claire Gertrude, en 1895. Cette dernière mourut à l'âge de deux ans et demi.

Le principal souci de cette mère chrétienne fut d'élever ses enfants dans la connaissance et l'amour de Dieu. Dès qu'ils purent balbutier, elle leur apprit à prier. Elle fut leur première maîtresse de catéchisme. C'est à la mère surtout que reviennent le soin et la responsabilité de l'éducation des enfants. Mais Madame Brault fut efficacement secondée dans cette importante tâche par son mari, qui avait été et qui était encore un excellent maître d'école chrétien.

Les enfants grandirent dans une atmosphère de piété et d'amour mutuel. Le père et la mère étaient pour eux un enseignement vivant. Leur autorité, douce et ferme, était respectée; l'obéissance était facile et prompte. Les enfants, pleins d'affection et de respect pour leurs parents, avaient été habitués à avoir aussi des égards les uns pour les autres : car la mère s'appliquait à combattre en eux l'égoïsme, elle leur enseignait à

s'oublier pour les autres, à se supporter et à s'aimer mutuellement.

Cette famille formait une belle petite communauté d'âmes. Dieu était aimé et servi dans la maison; c'était comme un sanctuaire; on s'y imprégnait de surnaturel sans s'en apercevoir.

On priait en commun. Un jour, l'un des enfants se tenait nonchalamment accoudé pendant la prière : « Mon fils, lui dit son père, tu oublies que c'est à Dieu que nous nous adressons. Il faut toujours se tenir convenablement et respectueusement en sa présence [1]. »

Au retour de la grand'messe le dimanche, la mère demandait aux enfants de lui faire un résumé du sermon qu'ils venaient d'entendre.

Madame Brault, qui apprenait à ses enfants à aimer et à vénérer leur père, était elle-même animée d'une tendresse respectueuse et prévenante pour son mari. Elle était souvent son réconfort et son appui. Elle partageait ses pensées, ses soucis, ses joies et ses peines. Ils étaient cependant bien différents de caractère. Autant elle était vive, autant il était lent, d'une lenteur extrême.

Étant inspecteur des écoles de la campagne, il était souvent obligé de faire des tournées de visites. Quand arrivait le moment de partir, on venait l'avertir que la voiture était prête: « C'est bien, disait-il, j'y vais tout de suite. » Une demi-heure, une heure plus tard, les derniers petits préparatifs n'étaient pas encore terminés. Et les visites dans les écoles étaient longues. Il apportait aux examens qu'il faisait passer le soin minutieux qu'il mettait à toute chose.

Un jour il voulut aller voir son fils Narcisse, alors élève au Collège des Pères Oblats, à Ottawa. Il se rendit trois fois à la gare. Partant trop tard, marchant trop lentement, quand il arrivait, le train était parti. Nullement déconcerté, il revenait à la maison, tranquillement, sans rien perdre de son calme et

1. « Je n'ai jamais oublié, dit Narcisse Brault, cette leçon de mon père. Elle me revient encore à la pensée chaque fois que je me mets en prière. »

de son impertubable sérénité. Sa femme ne manqua pas de le plaisanter. Le brave homme sourit, mais il n'en continua pas moins à prendre son temps.

Il est permis de penser que Madame Brault, qui était vive comme l'oiseau et qui accomplissait toute chose avec une étonnante rapidité, a dû faire d'innombrables petits actes de patience et de renoncement devant l'exaspérante lenteur de son mari. Mais on n'entendit jamais un reproche ou une plainte. Rien n'altérait l'entente cordiale et affectueuse qui unissait les deux époux. Les enfants s'accordent tous à dire que l'harmonie la plus parfaite n'a jamais cessé de régner entre leurs parents.

M. Brault avait été atteint de pneumonie. Le docteur Mignault fut appelé près de lui. Or, raconte celui-ci, sa femme lui prodigua ses soins intelligents avec un dévouement infatigable; de plus elle faisait preuve d'un tact et d'un savoir-faire qu'on trouve rarement, même chez les meilleures gardes-malades de profession.

C'est surtout plus tard, lorsque son pauvre mari devint paralysé et infirme, qu'elle fut vraiment admirable, l'entourant constamment de soins, d'attentions délicates et de tendresse. Elle le quittait le moins possible. Après une absence de quelques jours, elle écrivait à l'auteur : « Me voici de retour... Mon mari est assez bien. Lorsque je fus installée avec lui sur la galerie, pour au moins trois ou quatre heures, afin de l'amuser, je lui rappelai *ma* demande en mariage, et, plaçant nos chaises en causeuse, je lui fis revivre les heures si pures et si douces de notre jeunesse. Pauvre cher mari, il s'est ennuyé de sa vieille folle. Il me disait : J'ai bien prié pour que tu fasses un beau voyage... »

Jusqu'à la fin de sa vie, elle sera l'épouse tendre, attentive et dévouée.

Elle n'était pas moins prodigue d'affection et de dévouement à l'égard de ses enfants. Elle n'était pas sévère; elle ne les gâtait pas cependant. Elle voulait leur donner une éducation sérieuse, en leur inspirant un idéal chrétien.

Les jeunes filles, élégamment mais simplement mises, étaient tenues en garde contre la vanité et les mondanités. Elles ne portaient ni bijou ni dentelle. Elles ignorèrent toujours les plaisirs de la danse. Leurs lectures étaient surveillées et contrôlées. Il en était de même pour les garçons. Avec leur père, elle les suivait dans leurs études. Elle voulait en faire des jeunes gens sérieux et instruits pour être plus tard des hommes et des chrétiens.

Elle leur rendait agréable le séjour à la maison. Elle favorisait l'union, la joie, l'abandon, par son bon sourire, sa belle humeur, et aussi par son habileté dans l'art culinaire. Elle-même ne mangeait presque rien; mais elle voulait, pour son mari et ses enfants, que la table fût bonne. On s'amusait en famille. On jouait aux cartes, aux dames, à divers petits jeux de société, souvent inventés par elle. Elle racontait des histoires gaies, ou bien, se mettant au piano, elle chantait des chansons amusantes et des chansons de Botrel. De son côté, le père, qui chantait le dimanche à l'église, se faisait entendre aussi le soir à la maison: il chantait les vieilles chansons populaires dont le refrain était repris en chœur par tous les enfants. La musique était ainsi une excellente distraction; et l'on passait ensemble des heures charmantes. Nul ne songeait à ces sorties du soir, où tant de jeunes gens vont chercher en dehors du foyer des distractions et des amusements qui ne sont pas toujours sans danger.

Il y avait aussi les fêtes de famille. Le jour anniversaire de la naissance de chacun des enfants était un jour de congé et de joie. Madame Brault s'amusait avec eux; elle sautait même à la corde avec ses petites filles. Elle leur ménageait toujours quelque agréable surprise. Puis il y avait banquet, concert, et à la tombée de la nuit, par les beaux jours d'été, illumination: les arbres qui entouraient la maison se chargeaient de lanternes vénitiennes.

Quand arriva la fête d'Évangéline, qui venait d'épouser le docteur Lesage, maire de la Pointe-Claire, elle voulut rendre à madame la mairesse des honneurs particuliers. Elle lui composa une chanson de circonstance; puis, prenant un air très

sérieux, elle lui lut une adresse où, en termes pompeux et solennels, elle faisait à « Madame la Mairesse » les compliments les plus drôles. Les jeunes enfants furent ensuite autorisés à faire, en l'honneur de leur grande sœur, un charivari où toute la batterie de cuisine fut utilisée.

Mais il y avait des fêtes d'un caractère plus sérieux. La plus aimée était la fête de Noël. Dans cette délicieuse soirée qui précède la messe de minuit, Madame Brault se mettait au piano et jouait les airs de Noël; puis, groupant ses enfants autour d'elle, elle les entretenait du grand mystère et préparait leur cœur à recevoir le petit Jésus qui allait venir. La famille partait, heureuse, pour la messe de minuit. Au retour, c'était le joyeux réveillon, puis le dépouillement de l'arbre de Noël, petit sapin dressé dans un coin du salon, et tout chargé de jolies étrennes.

Ces souvenirs se gravent dans la mémoire des enfants et ne s'effacent plus.

Madame Brault et son mari voulaient former leurs enfants à la pratique des vertus chrétiennes. Ils insistaient particulièrement sur le devoir de la justice, et sur celui de la charité : « Veillez bien, mes enfants, disait le père, à ne jamais faire le moindre tort au prochain. Respectez le bien d'autrui; ne vous appropriez jamais ce qui ne vous appartient pas, quand même ça n'aurait que la valeur d'une épingle... Rendez service au prochain autant que vous le pourrez... Faites du bien aux autres, puis oubliez-le; mais n'oubliez jamais le bien qu'on vous fait...» Et la mère, de son côté, leur disait souvent : « Soyez bons, surtout pour les malheureux, pour tous ceux qui souffrent. Souvenez-vous toujours que nous sommes tous des frères en Jésus-Christ. »

Chaque jour, du reste, les enfants étaient témoins des actes de bonté de leur mère, de ses généreuses aumônes. Ils savaient qu'elle allait passer des jours et des nuits près des malades et des mourants.

De pauvres mendiants se présentaient souvent à la maison. Elle les accueillait toujours avec beaucoup d'affabilité et

d'égards, ajoutant à ses dons de bonnes et encourageantes paroles. Elle rappelait à ses enfants qu'il faut considérer ces déshérités du monde comme des représentants de Jésus lui-même. Elle leur apprenait non seulement l'amour, mais le respect du pauvre.

Si le mendiant avait dans son sac un morceau de pain, elle le lui demandait en échange des provisions dont elle le comblait; elle le partageait ensuite avec ses enfants, en disant : «Le pain du pauvre est sacré, c'est comme du pain bénit.» « Ce n'était guère appétissant, disait un des enfants à l'auteur, mais nous surmontions notre répugnance pour faire plaisir à maman.» Cependant deux ou trois d'entre eux ne pouvaient se résoudre à manger de ce pain, parfois dur et moisi. « Oh ! je ne vous y oblige pas », disait la mère.

« Un jour, raconte Gonzague, un mendiant vint demander l'aumône. Nous fûmes tous frappés de la beauté et de la dignité de cet homme en haillons. Maman le reçut comme toujours avec bonté; elle le pria de s'asseoir, lui lava les pieds et lui servit un bon repas. L'homme avait un air de distinction peu ordinaire; nous étions pleins d'admiration et de respect pour lui. Il remercia maman, nous salua poliment et sortit par la porte de côté. Nous nous mîmes aussitôt à la fenêtre, Calixta et moi, pour le voir encore; nous le vîmes descendre les quelques marches qui sont en bas de la porte; puis tout à coup il disparut. Nous étions très surpris. Devant notre étonnement, maman se contenta de sourire et de nous dire : « Mes enfants, soyons bons pour les pauvres. »

« Par contre, ajoute encore Gonzague, peu après, un autre mendiant se présenta. Celui-là était laid et sale, il avait une figure repoussante. Maman le reçut aussi aimablement que les autres; elle lui lava aussi les pieds et lui donna à manger et à boire. Mais, au lieu de la remercier, il lui dit des injures. Étonnée, elle gardait le silence. Nous étions indignés. Il nous lança un regard méchant, et sortit en nous menaçant de son bâton. Je me suis demandé si ce n'était pas le diable. »

CHAPITRE IX

SON AMOUR DE DIEU.

Madame Brault avait toujours eu une grande piété. Chaque matin, elle faisait oraison, elle assistait avec ferveur à la messe et recevait la sainte communion; dans la journée, sans jamais négliger aucun de ses devoirs d'état, elle passait souvent de longues heures devant le Saint-Sacrement, à genoux, immobile comme une statue, les yeux ardemment fixés sur le tabernacle. Cette piété n'était pas en marge de sa vie; c'était sa vie même. Sa façon de penser, sa manière de vivre étaient tout en Dieu.

Un jour de l'année 1885, il se fit en elle une véritable transformation. Ce fut, disait-elle, « le jour de ma conversion ». Il ne faut évidemment pas prendre ce mot dans le sens qu'on lui donne habituellement. Ce fut plutôt une sorte d'envahissement impétueux de la vie surnaturelle dans cette âme ardente et profonde, comme une prise de possession divine. Elle vivra désormais, habituellement et tout simplement, en plein surnaturel, jouissant de communications célestes. Son amour si tendre pour Notre-Seigneur deviendra de plus en plus une passion dévorante.

C'est à partir de ce jour qu'elle se défit de toutes ses parures. Elle vendit ses bijoux et en remit le prix à M^gr^ Clut, vicaire apostolique d'Athabaska-Mackenzie. Elle ne portera plus qu'une très simple robe noire, comme une pauvresse; bientôt elle ne sortira plus que drapée d'une longue mante, et le visage couvert d'une épaisse voilette noire.

Aimer Dieu, c'est toute sa vie. On s'en rendra compte surtout à la lecture des lettres qu'elle écrivit par obéissance à son directeur de conscience[1]. On y trouvera en outre de nombreuses preuves de sa profonde humilité, de son obéissance entière et absolue, de son amour extraordinaire de la souffrance.

---

1. Voir la 2e partie de ce volume.

Parler de Dieu, entendre parler de Dieu, c'est un besoin spontané de son âme. Ce besoin devenait parfois tellement intense qu'elle ne pouvait se taire.

Écoutons quelques-uns de ses accents, extraits de lettres adressées à un prêtre de ses amis.

« Je voudrais que chaque battement de mon cœur fût un acte d'amour... La passion de mon Jésus m'affole; embrassant mon crucifix, je sens un amour passionné me dévorer et me torturer.

« Cher bon Jésus, que je l'aime ! ... Il sait, lui, combien sa petite servante souffre d'amour, combien son souvenir remplit ma pensée, mes désirs ! Il sait aussi ma profonde misère, ma pauvreté, ma faiblesse et ma grande ignorance. Mais ce besoin d'amour qui dévore mon cœur, n'est-ce pas sa tendresse qui l'y a mis? N'est-ce pas sa miséricorde qui le grandit?

« Je veux aimer mon Dieu d'un amour qui lui soit agréable, qui lui donne de la gloire. Je donnerais ma vie pour pouvoir procurer le plus petit degré de gloire à mon Dieu.

« Ah! l'amour de mon Bien-Aimé est un océan où mon âme est plongée pour y trouver sa vie. C'est un amour qui captive toutes mes facultés; et tout ignorante que je suis, je le goûte sans pouvoir rassasier ma soif d'amour.

« Cet amour que mon Bien-Aimé me fait sentir si impétueusement, cet amour brûlant met en moi des désirs qui deviennent des besoins; et dans ma pauvreté et mon néant, ne trouvant rien pour répondre à l'appel si légitime de mon âme, après avoir reconnu mon indignité, je lève les yeux vers mon Dieu, l'objet de mon heureuse souffrance, je lui dis l'immense besoin que je ne puis ni taire ni nourrir ...

« Pour devenir saint, il faut être humble, il faut goûter aux humiliations et s'en nourrir. Je voudrais être humble pour faire plaisir à Celui que j'aime; je voudrais orner mon âme de toutes les vertus ... Oh! je l'aime tant, je l'aime tant, que je pleure en écrivant de Lui ! Pourquoi cet amour fait-il couler mes larmes quand il fait tout mon bonheur?

« Quel mystère que ce brasier d'amour que Jésus daigne mettre dans un aussi pauvre cœur que le mien !Que de fois je cours dans le verger, loin du monde, pour crier cet amour dévorant ! . . . C'est alors que j'envie les prêtres qui, eux, peuvent monter dans les chaires et crier leur feu aux foules . . . Si j'étais prêtre, je parlerais toujours du Christ souffrant, je lui trouverais des amis de sa sublime passion; je tâcherais d'initier les âmes aux pratiques de la mortification, de les habituer à trouver du bonheur dans les maladies, et de leur montrer les douleurs comme des baisers d'amour que notre cher Sauveur nous donne! Hélas ! il faut bien le dire, l'amour du bien-être domine dans le monde, et la croix de Jésus reste oubliée sur le calvaire.

« Mon âme avait soif d'entendre parler de Lui ! Et ce trop-plein de mon cœur, qui ne peut être recueilli que par des cœurs avides du même amour, je ne pouvais plus le retenir ! Je souffrais du besoin d'épanchement, comme mon Bien-Aimé souffre du besoin d'amour.

« Oh ! si je pouvais l'aimer assez pour souffrir, et souffrir assez pour mériter de l'aimer plus !

« Parfois je me surprends à croire que la douleur intérieure n'a plus rien à m'apprendre, et pourtant quand j'écoute mes désirs, si grands, que l'amour de mon Bien-Aimé nourrit dans mon cœur enflammé, j'entends une voix qui me dit : « Tu n'as pas encore souffert, tu n'as fait que tremper tes lèvres aux bords du calice que je veux te faire boire jusqu'à la lie ! » Quand je regarde mon Jésus crucifié, quand je vois son cœur percé de tant de flèches, je brûle du besoin de souffrir, moi aussi, et en embrassant les plaies de mon Sauveur, je trouve le bonheur et la paix.

« Cher bon Jésus, que je l'aime ! Que j'aime sa croix, ses humiliations, les peines qu'il me donne ! Que j'aime tout ce qu'il aime, tout ce qu'il veut ! Que ce soit des joies, des larmes ou des angoisses, n'importe ! C'est toujours sa main bénie qui me donne, c'est toujours mon cœur qui reçoit ! Et, mon Dieu, entre votre divin cœur et celui de votre créature, il y a un abîme, mais c'est un abîme d'amour et de miséricorde !

« Rien ne me fait tant plaisir que de travailler à faire bénir et à faire aimer notre bon, aimable et cher doux Jésus... Je voudrais avoir tous les cœurs pour les lui donner.

« Si nous pouvions l'aimer assez pour qu'il oublie qu'il y a des cœurs sans amour. Livrons nos cœurs et nos corps à sa volonté sainte... Que toutes les fibres de notre cœur soient des liens qui nous attachent à la volonté de Dieu ! Que tous nos soupirs soient des actes d'amour qui étoufferont les cris et les blasphèmes ! Soyons des boucliers pour protéger notre cher bon Jésus !

« Soyons des saints aimables pour attirer les âmes craintives, des saints mortifiés pour édifier les justes, des saints remplis d'amour de Dieu pour réchauffer les âmes qui sont sur notre chemin.

« Soyons des saints qui brûlent sur la terre du feu d'amour qui les consumera dans l'éternité.

« Immolons tout ce qui reste de nous : protestons de notre désir d'être des âmes consolatrices et réparatrices. Donnons notre pauvre cœur au Cœur de Jésus si froidement traité ! Aimons-le, pour l'amour de Lui qui nous aime tant; et buvons de nos lèvres chastement passionnées toutes les larmes que nos ingratitudes et celles de tous les pécheurs ont mises sur sa divine figure. Oui, aimons notre Jésus, rien que lui, tout en lui, tout pour lui !

« Ah ! que je l'aime ! que je l'aime ! Je voudrais le dire partout et toujours ! »

CHAPITRE X

SA CHARITÉ POUR LES PAUVRES ET LES MALADES.

Cet amour de Dieu, dont l'âme de Madame Brault était si admirablement remplie, explique son extraordinaire charité. C'est Dieu qu'elle aimait dans le prochain. Aimer Dieu, aimer le prochain : ces deux commandements n'en font qu'un.

Oublieuse d'elle-même, elle ne pensait qu'à faire du bien aux autres. Son cœur sensible et bon ne pouvait voir souffrir sans qu'il ne fût comme déchiré de peine. Elle aurait voulu pouvoir soulager toutes les misères, prendre pour elle toutes les souffrances.

Les pauvres connaissaient bien le chemin de sa maison. Elle les accueillait toujours avec bonté et avec joie. Étant encore toute petite fille, elle avait appris de sa mère à faire la charité. Comme sa mère, elle avait dans sa cave un dépôt de provisions de toute sorte pour ceux qui venaient lui demander l'aumône. C'était habituellement Géraldine ou Calixta qu'elle envoyait chercher de ces provisions, quand elle en avait besoin. Elle donnait largement. Or il est arrivé plus d'une fois que tout était épuisé, et la jeune fille remontait en disant : « Maman, il n'y a plus de provisions. — Tu n'as pas bien regardé, ma fille, va voir encore ». La jeune fille y retournait, et à sa grande surprise, il s'en trouvait de nouveau. « Et pourtant, disait un jour Calixta à l'auteur, j'avais regardé partout, et je suis bien sûre qu'il ne restait plus rien. » Ou bien, elle y allait elle-même et revenait les mains chargées.

Au mois de mai 1900, un grand incendie éclata à la Pointe-Claire et ravagea toute une partie du village; une trentaine de maisons furent réduites en cendres. Les pauvres gens étaient nombreux qui avaient tout perdu et se trouvaient sans ressources. Madame Brault fut leur bonne Providence. Pleine de sympathie et de commisération, elle se montra d'une charité débor-

dante. Elle fit dresser une grande table où elle servait chaque jour de nombreux repas. Pendant trois semaines, elle distribua, sans voir ses provisions diminuer, du pain, du lait, du beurre, des pommes de terre, etc. À tous ces malheureux elle adressait en même temps des paroles d'encouragement et de confiance.

L'hiver, plusieurs indigents venaient lui demander du charbon. « J'ai remarqué, dit un jour son mari, qu'il ne nous reste pas beaucoup de charbon; je crains que nous n'en manquions. — Non, non, dit-elle, sois tranquille, nous n'en manquerons pas.» Elle continua à en donner généreusement. Le charbon ne diminuait pas; M. Brault, surpris, le faisait remarquer aux enfants. La provision dura jusqu'à la belle saison.

Elle donnait également du linge, des vêtements. Une de ses filles s'étonnait de la quantité d'étoffe qu'achetait sa mère. Madame Brault était heureuse de confectionner de ses mains des vêtements pour les pauvres. Cependant, elle était elle-même assez misérablement vêtue. Sa robe, usée, maintes et maintes fois reprisée, n'était renouvelée, dit Claudia, que sur les instances de ses filles. Elle portait le même simple chapeau en toute saison. Car si elle aimait les pauvres, elle aimait aussi la pauvreté, vertu évangélique si chère à Notre-Seigneur.

Elle allait voir ses chers pauvres chez eux; quelquefois même, pour leur faire plaisir, elle s'asseyait à leur table et partageait gaiement leur modeste repas.

Quand ils étaient malades, car la pauvreté et la maladie sont deux compagnes qu'on trouve souvent ensemble, elle leur portait ce dont ils avaient besoin ou ce qu'elle croyait leur être nécessaire.

Elle fut toujours d'un rare dévouement pour les malades. Elle les visitait, les consolait, les encourageait et les soignait avec une bonté toute maternelle, et aussi avec une aimable simplicité et une bonne humeur communicative et réconfortante. Si la maladie était grave, elle les veillait la nuit. Que de nuits elle a passées au chevet des malades ! Elle savait si bien leur parler du Bon Dieu, leur apprendre à accepter sa sainte

volonté, à sanctifier leurs souffrances, à se préparer à mourir saintement.

Le 13 janvier 1905, à 2 heures du matin, elle écrivait à l'auteur : « Je devais aller vous faire une petite visite ces jours-ci; mais je suis retenue par une pauvre malade qui me veut auprès d'elle. C'est pendant qu'elle repose que je vous écris. Priez pour elle. La mort qui l'embrassera bientôt l'effraie. Je tâche de la lui faire aimer, cette chère mort, qui pour le chrétien est la porte du ciel, l'amie qui l'introduit au Maître miséricordieux, et qui donne à son cœur le cœur de son Bien-Aimé, pour rassasier sa faim d'amour et de bonheur. Si je n'avais pas peur d'éveiller ma pauvre malade, comme j'aurais du bonheur à parler de la mort, à dire comme je l'aime, comme je la trouve douce et aimable, puisque c'est elle seule qui peut satisfaire mon unique désir : posséder mon Bien-Aimé, le presser toujours sur mon cœur, ne plus jamais lui faire de peine ! Cette pensée, que je médite près d'une mourante, au milieu de la nuit, me rend comme ivre de bonheur. Seule avec ma chère malade, je puis satisfaire le besoin de mon âme, de contempler en esprit les amabilités de la mort. Ah ! si je pouvais, avec la grâce de Dieu, faire couler dans l'âme de ma chère malade toute la confiance, tout l'amour que mon Bien-Aimé a mis dans mon cœur pour la mort, cette grande et noble amie !... »

Et quand ses malades venaient à mourir, c'est elle qui les ensevelissait de ses mains, souvent avec ses propres draps. On peut dire que tous les pauvres qui mouraient à la Pointe-Claire ont été ensevelis par elle. Elle avait une provision de draps à cet effet.

Elle ne se contentait pas de visiter les malades du village. Quand elle le pouvait, car elle était souvent malade elle-même, elle allait aussi visiter les malades pauvres des hôpitaux, spécialement à l'Hôtel-Dieu de Montréal et à l'hôpital des Incurables. Elle aimait cette œuvre de miséricorde.

Une jeune femme de la Pointe-Claire était gravement atteinte d'une maladie incurable. Elle avait perdu son mari et vi-

vait seule avec ses petits enfants, dans une extrême pauvre
Madame Brault, douloureusement émue de cette affreuse m
sère, allait passer chez elle la plus grande partie de ses journé
Levée de très bonne heure, elle mettait tout en ordre dans
propre maison, et se rendait chez sa malade. Là elle voyait
tout, faisait le ménage, s'occupait des enfants et soignait
jeune femme avec une tendresse de mère. Elle la veilla pl
sieurs nuits et l'assista jusqu'à la fin. Après l'avoir préparée
recevoir pieusement les derniers sacrements, elle reçut s
dernier soupir. Elle s'occupa ensuite de placer les enfants.

Dans une maison du village, la fièvre typhoïde sévis
avec rage; tous les membres de la famille étaient atteints. C
s'éloignait de ces pauvres gens, par peur de la contagion. M
dame Brault se rendit auprès de cette famille en détresse, a
portant avec sa sympathie ses soins les plus empressés. El
n'hésita pas à laver le linge, ce que personne n'avait vou
faire. Elle passait la plus grande partie de son temps en ce
maison; et elle ne la quitta qu'après la guérison de ces m
heureux.

On lui signala le cas d'un pauvre jeune homme, U. B., mi
par la consomption. Il n'avait que les tristes soins de sa mè
une vieille femme acariâtre, désagréable, que l'ignorance et
misère avaient conduite au dernier degré de la démoralisatic
Madame Brault commença par établir la propreté et l'ord
autour du malheureux. Elle le soigna et l'encouragea de s
mieux. Elle le prépara à la confession et à la communic
comme elle savait le faire, avec tout son zèle d'apôtre; et
prêtre apporta à cet infortuné les secours de la religion. E
continua chaque jour à le visiter et à le soigner, malgré les
criminations de la vieille, qui alla un jour jusqu'à la frapp
de sa canne. Rien ne la rebuta; jusqu'à la fin elle prodigua
pauvre jeune homme les soins tendres et maternels dont
avait toujours été privé.

Sa charité s'exerçait de toute sorte de manières.

Un nommé G., venu d'Angleterre, habitait depuis peu
Pointe-Claire. C'était un homme taciturne, sournois et brut

Jeanne, Claudia.

Olier, Calixta, D'Assise.

Madame Brault et ses enfants.

Il maltraitait sa femme, jeune Française, délicate et douce. Un jour il tenta de l'assassiner; il voulait lui couper la gorge avec un rasoir. Accourus aux cris de la victime, des voisins se précipitent à son secours et parviennent à maîtriser le forcené; ils l'emmènent au poste de police où on lui met les menottes aux mains.

Madame Brault, avertie, court auprès de la jeune femme, qui avait été cruellement blessée au bras avec la lame du rasoir, en voulant protéger son petit enfant qu'elle pressait sur son sein; et elle la panse de son mieux en attendant l'arrivée du médecin. On se préparait à conduire l'homme à Montréal. Elle obtint du chef de police la permission de monter dans la voiture qui devait conduire le misérable en prison; et durant le trajet, elle ne cessa de s'efforcer de lui inspirer des sentiments chrétiens. Puis elle revint près de la pauvre blessée, tâchant de la consoler, de l'encourager; et elle la conduisit à l'Hôtel-Dieu de Montréal. Elle continua toujours à s'intéresser à elle et à son enfant.

« On me demandait partout, dira-t-elle un jour à une religieuse de ses amies, Sœur Ste M.. Quand il s'agissait d'obliger le cher prochain, j'étais joyeuse et je volais où je croyais qu'il y avait du bien à faire. »

À n'en pas douter, cette belle et surnaturelle charité de Madame Brault devait toucher le cœur de Dieu.

Elle racontera elle-même à une amie intime, Sœur St L., le fait suivant.

Un dimanche d'été, pendant la grand'messe, elle était demeurée seule à la maison. Elle priait en s'unissant au prêtre qui célébrait à l'église. Un pauvre mendiant se présente. Elle le reçoit avec empressement et avec bonté. Remarquant qu'il portait des chaussures poussiéreuses, elle les lui nettoya; elle lui lava les pieds et lui mit des bas neufs; elle lui donna ensuite à manger et à boire. Le pauvre était souriant et rayonnant de bonheur. Se levant, il la remercia et appela les bénédictions du ciel sur elle et sur la maison; puis soudain il disparut. Comme les disciples qui reconnurent le Sauveur sous les traits

du voyageur d'Emmaüs, elle ne douta pas que ce mendiant ne fût son Jésus, habillé en pauvre. Émue jusqu'aux larmes, elle se met à genoux, et lui chante sa joie, sa reconnaissance et son amour.

CHAPITRE XI

SON ZÈLE POUR LE SALUT DES ÂMES.

Dans tous ses rapports avec le prochain, c'était aux âmes d'abord que songeait Madame Brault, aux âmes rachetées par le sang de Jésus et destinées au bonheur du ciel, aux âmes si aimées de Dieu et créées pour l'aimer. Le salut des âmes : c'était sa constante pensée, sa suprême ambition.

Sauver des âmes ! Il semble bien que c'était là la principale mission que Dieu lui avait réservée, en la laissant dans le monde. « Ah ! disait-elle, je ne regrette pas le cloître, où, depuis mon enfance, j'avais espéré et désiré de vivre et de mourir. Car dans le cloître, Dieu est connu, il est aimé et béni; mais dans le monde ! ... Oh ! qu'il fait pitié, l'Époux des âmes ! Oui, je remercie Notre-Seigneur de m'avoir laissée dans le monde, où mon cœur meurt de douleur de le voir si maltraité. Du moins, dans le monde je puis l'aimer et lui dire mon amour, au milieu de cette foule qui le hait et le fait pleurer ... Pauvre Jésus ignoré ! Pauvre monde ignorant ! Que de fois mes larmes coulent en abondance à la vue de mon impuissance ! Je sais combien je suis indigne et bonne à rien. Mais n'est-ce pas en défendant mon Jésus contre l'injustice du monde que je réparerai mes propres injustices ? N'est-ce pas en faisant un rempart de mon propre corps pour couvrir mon Bien-Aimé et le soustraire aux insultes du monde, que je reçois si souvent la bave du calomniateur et l'injure du mal élevé, enfin toutes ces choses qui font frissonner mon amour-propre et ma sensibilité naturelle ?

« Oui, je pleure souvent en secret. J'ai reçu l'injure, quand j'ai voulu être bonne et utile, soit à des malades, soit à des pauvres. Mais si je pleure, ce n'est pas pour l'ingratitude reçue; non, j'en suis trop heureuse. D'ailleurs je dois faire quelques gaucheries qui me l'attirent. Mais je pleure pour supplier mon bon Jésus de pardonner à ces pauvres aveugles, qui ne connaissent pas les délicatesses de la charité chrétienne.

« Je comprends pourquoi la douce charité n'est pas compr dans le monde. C'est que, pour le comprendre, il faut conn tre Dieu : en le connaissant, nous l'aimons; en l'aimant, nc le servons. Ô charité ! ô amour ! Si nous vous comprenions, nous voulions vous comprendre ! Mais nous nous servons notre faculté d'aimer pour nourrir nos sens, pour nourrir no amour-propre; et l'amour de Dieu est sacrifié . . .

«Que je voudrais, par mon amour dévoué, mériter que m Bien-Aimé Sauveur daigne associer mes petits mérites et n humbles prières à ses sublimes expiations ! Oh ! volontiers consentirais à souffrir toutes les humiliations les plus abjec pour donner une seule âme à mon cher Bien-Aimé. Que souffre de mon impuissance ! Pourquoi ai-je de si grands dés quand ma faiblesse est si grande aussi ? Que l'amour de Di me brûle ! Que cette fournaise qui me consume intérieu ment, si suavement pourtant, cause un martyre à mon cœu Cher bon Jésus, que je l'aime ! Que je veux le faire aimer !

« Je veux aimer et faire aimer Jésus ! Je vis de ces dés et je donnerais volontiers vingt ans de ma vie pour procurer seul acte d'amour de plus à Celui que j'aime jusqu'à la d leur.

« Je voudrais semer l'amour de Dieu sur la terre. Ah ! po quoi ai-je de si grands désirs avec tant d'ignorance, tant d'in gnité ? Si mon pauvre amour pouvait combler mon impuiss ce ! . . .

« Je voudrais être capable de dire les beautés, les douceu les charmes irrésistibles du Bien-Aimé de nos âmes. Je vo drais pouvoir déchirer le voile qui cache au pécheur l'amc infini du cœur qu'il blesse !

« Quelquefois je dis à mon Jésus : Ô mon bon Sauve montrez-vous donc un peu à ces pauvres ingrats qui vous off sent. Peut-être que s'ils vous voyaient si beau, si doux, si ble de leurs ingratitudes, ils vous aimeraient et regretteraient le péchés ! »

Madame Brault avait le secret de trouver les âmes à c vertir. Très souvent, elle les rencontrait d'une façon tout à f

providentielle; souvent aussi, Notre-Seigneur les lui faisait connaître. Constamment, il y en avait à la conversion desquelles elle travaillait.

Elle demandait à ses amis de prier, pour obtenir telle ou telle conversion.

« Priez, disait-elle, pour les chères âmes que Jésus met en quelque sorte dans mes bras pour les gagner à lui... Je vous recommande une pauvre âme qui est sur mon chemin ici. Il faut que la Sainte Vierge mette sur mes lèvres les paroles capables de gagner cette pauvre égarée... Priez pour que je puisse travailler efficacement au salut des âmes. Le Bon Dieu vient de mettre sur ma route une famille protestante tristement désunie. La mère est née catholique. J'ai reçu une lettre du mari. Je voudrais le faire croire en Dieu. Priez : la prière seule peut suppléer à mon ignorance. La Sainte Vierge ne me refusera pas son aide; je la lui demande avec tant d'amoureuse confiance ! »

Elle ne se contentait pas de prier pour les âmes qu'elle voulait convertir; elle souffrait aussi pour elles, elle se flagellait et s'imposait de rudes pénitences.

« Je sens le besoin toujours croissant de réparer, d'aimer, de consoler et de satisfaire. Tous les jours, plusieurs fois par jour, je supplie mon Bien-Aimé de donner la grâce du repentir aux pauvres pécheurs; et lorsque mon bon Maître, pour satisfaire mes pauvres désirs, met des âmes blessées sur ma route, je me trouve si heureuse que volontiers je souffrirais la mort pour en sauver une seule. »

Nul ne saura jamais le nombre considérable de personnes de toute condition qu'elle a eu le bonheur de ramener à Dieu.

Nous citerons seulement quelques traits de conversion.

Au mois de novembre 1897, le paisible village de Rawdon fut le théâtre d'un crime épouvantable. Un jeune homme, Tom Nulty, une sorte de brute, avait assassiné sauvagement plusieurs membres de sa famille. Aussitôt arrêté et conduit à la prison de Joliette, il fut jugé et condamné à mort.

L'aumônier de la prison, M. Cléroux, alla le visiter et lui offrit ses bons offices. Le meurtrier le regardait d'un air stupide et ne desserra pas les dents. M. Cléroux pria les bonnes Sœurs de la Providence de vouloir bien s'intéresser au prisonnier et essayer de l'instruire et de lui faire du bien. Elles ne furent pas plus heureuses et se heurtèrent à un mutisme absolu. Il finit cependant par s'apprivoiser un peu; il les écoutait, mais sans intérêt et d'un air distrait, et ne répondait que par quelques monosyllabes.

Or un jour Notre-Seigneur dit à sa fidèle servante Madame Brault : « Va porter le salut à mon fils Tom Nulty à la prison de Joliette. » Avec l'autorisation de son directeur, elle part sans retard. Elle va trouver le gouverneur de la prison et obtient sans aucune difficulté la permission de voir le prisonnier. Elle fut même surprise de la facilité avec laquelle elle put pénétrer jusqu'à sa cellule. Elle commença par témoigner au pauvre Tom beaucoup de sympathie; puis elle se mit à lui parler du Bon Dieu, de son amour, de sa grande miséricorde pour les pécheurs. Il sembla d'abord assez indifférent; mais peu à peu, sous les paroles enflammées de sa visiteuse, son cœur s'amollit; il était touché; soudain, il éclata en sanglots. Il dit combien il regrettait son crime, qu'il en demandait pardon, et qu'il voulait revenir à Dieu. Madame Brault lui fit faire de nombreux actes de contrition, de confiance et d'amour. Quand elle se prépara à partir, il s'accrochait à sa robe et la suppliait de rester encore. Elle lui recommanda de nouveau de prier avec confiance, d'accepter la mort en expiation de ses fautes et d'unir son sacrifice à celui de Jésus mort pour nous sur la croix. Elle l'embrassa maternellement et le laissa tout en larmes.

Le lendemain, les religieuses trouvèrent le prisonnier tout transformé; elles ne savaient à quoi attribuer cet heureux changement. Il demanda à voir l'aumônier et fit sa réconciliation avec Dieu. Le matin du supplice, il entendit la messe avec

ferveur, fit la sainte communion à côté des religieuses, et il monta courageusement à l'échafaud [1].

M. M. était un citoyen bien connu de la Pointe-Claire. Un jour il fut victime d'un accident. Il fut gravement blessé au bras; il négligea de soigner sa blessure; son coude était noir et enflé; et il souffrait beaucoup. Au bout de quelques jours, les médecins jugèrent l'amputation nécessaire. Il refusa de la subir. Le mal augmenta rapidement; la gangrène s'y mit; et le bras réclamait des soins très délicats. Sa femme ne se sentait ni le courage ni la force de les lui donner. Alors Madame Brault se constitua son infirmière bénévole. Pendant plus d'un mois, chaque jour elle lui prodigua ses soins; elle pansait son bras, lavait les linges souillés, et poussait l'héroïsme jusqu'à baiser la plaie hideuse et infecte du malade. L'infection était devenue intolérable. Elle passa vingt-quatre nuits près de lui.

M. M. était profondément touché de l'admirable charité de son infirmière. Depuis de longues années, il était irréligieux et ne mettait jamais les pieds à l'église. Tout en le soignant, Madame Brault lui parlait de la bonté de Dieu, de sa miséricorde, de son amour. Le malade réfléchissait. Il résolut de se convertir. Il fit appeler M. Georges-Étienne Boileau, vicaire de la Pointe-Claire, qui lui avait déjà fait quelques visites d'amitié. Il l'accueillit avec bonheur et lui fit une confession générale. Il désira voir aussi M. le Curé, avec qui il avait eu jadis des difficultés, pour lui demander pardon. « J'ai souvent levé le bras contre l'Église, dit-il, le Bon Dieu me punit justement. Je suis heureux de souffrir pour expier mes péchés. » Madame Brault lui avait fait comprendre le prix des souffrances, et lui avait inspiré les plus grands sentiments de confiance en Dieu. Sa fin fut très édifiante. Et M. Boileau disait : « Madame Brault l'a préparé à la mort beaucoup mieux que je n'aurais pu le faire moi-même [2].

Sur le désir de son mari, Madame Brault se rendit avec lui

1. Raconté par Madame Brault à l'auteur.
2. M. Georges-Étienne Boileau.

en pèlerinage à Sainte Anne de Beaupré. Ils s'embarquèrent sur le bateau qui, à la belle saison, part chaque soir de Montréal pour arriver le lendemain matin à Québec. Comme toutes les cabines avaient été retenues, ils durent passer la nuit dans le salon du bateau. Là ils rencontrèrent une famille américaine qui, elle non plus, n'avait pu trouver de cabines. Cette famille se composait du père, de la mère, jeune femme malade, et d'un petit enfant. Madame Brault fut touchée de compassion en voyant cette pauvre femme, exténuée, avec son bébé dans les bras. « Vous semblez bien fatiguée, madame, lui dit-elle, étendez-vous sur un de ces canapés; si vous me le permettez, je vais avoir soin de votre enfant, et vous pourrez reposer en paix. » La femme accepta; elle s'étendit sur un canapé, et, très lasse, ne tarda pas à s'endormir, pendant que Madame Brault berçait l'enfant sur ses genoux.

Au bout de quelques instants, l'homme s'approcha : « Je vous suis bien reconnaissant, madame, dit-il, de votre délicate attention pour ma femme, et du soin que vous prenez de mon enfant.—Je suis très heureuse, monsieur, de pouvoir rendre ce léger service. — Depuis deux jours que nous avons quitté Syracuse, N.Y., ma femme n'a presque pas dormi. Elle est malade. Elle voulait absolument aller à Ste Anne de Beaupré. C'est déraisonnable, mais je n'ai pas voulu m'opposer à son désir. Elle s'imagine que Ste Anne peut la guérir, qu'elle peut faire un miracle. Pour moi, je ne crois pas aux miracles. Du reste je ne crois à rien. — (Alors, racontera plus tard Madame Brault, je me sentis envahie par quelque chose de mystérieux qui me fit voir l'état lamentable de l'âme de mon interlocuteur.) — Vous croyiez pourtant autrefois; mais voilà dix-sept ans que vous ne faites plus de religion. » L'homme parut tout interloqué, et garda le silence. — « Est-ce vrai, ce que je vous dis ? — Oui, c'est exact. — Pouvez-vous avoir l'âme en paix, en vivant ainsi sans foi et sans Dieu ? Je suis persuadée que votre chère femme, qui doit être une bonne chrétienne, voulait aller à Ste Anne bien plus pour obtenir votre conversion que sa gué-

rison. Comme elle serait heureuse, et comme vous seriez plus heureux vous-même, si vous reveniez au Bon Dieu ! »

Elle lui parla longuement, avec tout son cœur, du bonheur de croire, du bonheur d'aimer Dieu et de le servir; elle lui parla de la bonté de Dieu et de Ste Anne, qui chaque année opère des merveilles en son sanctuaire de Beaupré. « Ayez confiance, mon ami, nous allons prier ensemble, et le Bon Dieu nous exaucera. »

Le lendemain, ils se rencontrèrent à Ste Anne de Beaupré. « Madame, dit l'Américain, depuis notre entretien de la nuit dernière, j'ai beaucoup réfléchi à tout ce que vous m'avez dit; je suis tout bouleversé, je veux me convertir. » Il se confessa, il communia à côté de sa femme, qui ne cessait de pleurer de joie. Et lui-même ne pouvait taire sa reconnaissance et son bonheur. [1] »

Dans une lettre à un vénérable prêtre de ses amis, M. Georges Dugas, Madame Brault raconte qu'elle visitait un jour un soi-disant athée, brillant avocat, dont la jeune femme se mourait à vingt-trois ans. Elle cherchait à le consoler par des pensées de la foi, lui rappelant que Dieu qui permet la souffrance a voulu lui-même souffrir pour nous, que ses desseins impénétrables sont toujours des desseins de miséricorde et d'amour, que nous devons nous soumettre à sa volonté sainte et le bénir, même dans nos épreuves. Il répondit par ce blasphème : « Non, Dieu est injuste, je le méprise, et si ma femme meurt, je le mépriserai encore davantage. — Eh bien ! dit-elle, le Bon Dieu va rappeler à lui votre chère femme, et vous pourrez le mépriser encore plus, comme vous dites. Mais il se vengera de vous; et il se vengera, dans sa bonté infinie, en vous ouvrant les yeux de la foi et en vous ouvrant en même temps les bras de sa miséricorde. »

« Je ne puis vous écrire toute cette scène, ajoute-t-elle, ce serait trop long; mais le Bon Dieu fut grand, comme l'audace

1. Raconté par Madame Brault à l'auteur.

du pauvre découragé. Et le lendemain, le prêtre qui vint entendre la confession de la mourante reçut également celle du mari converti. »

Généralement les âmes ramenées à Dieu par Madame Brault persévéraient dans le bien. « Combien de fois, disait-elle, j'ai vu l'amour de Dieu embraser des pécheurs endurcis, et leur conversion était durable. »

Cependant un jour, une de ses chères conquêtes lui échappa.

En compagnie de sa fille Jeanne, qui voulait entrer au Bon Pasteur, elle était allée visiter la prison des femmes de la rue Fullum, à Montréal, dont les religieuses du Bon Pasteur ont la charge. Là, elle rencontra une pauvre jeune fille de vingt et un ans, Juliette X., qui avait passé sa vie dans le désordre et qui venait d'être condamnée à trois mois de prison. Elle résolut de la retirer du mal et de l'amener au bien. Quand la malheureuse, qui était sans famille, sortit de prison, Madame Brault alla la recueillir; et pour la soustraire aux influences pernicieuses et aux dangers au milieu desquels elle allait retomber, elle la plaça à la Pointe-Claire, chez sa fille madame Lesage. La jeune fille fut entourée de sollicitude et d'affection. Elle semblait convertie et elle se disait heureuse.

Madame Brault n'était pourtant pas sans inquiétude. Elle écrivait à l'auteur : « J'ai le cœur si plein de reconnaissance et en même temps si serré de crainte, que je ne sais comment dire à mon Bien-Aimé et mon bonheur douloureux et ma douleur heureuse. Ah ! je n'ai jamais senti et compris si intimement le prix d'une âme ! Maintenant que la tendresse miséricordieuse du Dieu que j'aime tant enveloppe l'âme de Juliette et la mienne du même regard d'amour, je suis comme perdue, surprise, craintive ! Je crains toujours de voir le méchant démon profiter de ma grande faiblesse pour m'arracher l'âme-sœur que Jésus m'a donnée. Oh ! si, à cause de mon indignité, la justice divine permettait que ma pauvre petite Juliette m'échappât ! ... Cher bon Jésus, je veux lui garder Juliette.

Je pleure en écrivant. Il est nuit; et pour endormir mes angoisses, je prie, je pleure, mais en espérant. Priez, priez, je tremble toujours. Le démon me menace de m'ôter Juliette. Que j'ai peur ! »

Elle avait raison de craindre. Au bout de deux mois, un misérable finit par découvrir le lieu de la retraite de la jeune fille et réussit à l'enlever.

Madame Brault s'intéressait à toutes les œuvres de zèle. Elle se trouva un peu mêlée, d'une façon éloignée et discrète, à l'œuvre de l'Oratoire du Mont-Royal.

Le grand apôtre de Saint Joseph, le Frère André, de la Congrégation de Ste-Croix, portier au collège Notre-Dame, à la Côte des Neiges, dit un jour à Narcisse Brault : « J'ai beaucoup entendu parler de votre mère. Je voudrais bien la voir. » Ils se virent. Ils eurent ensemble de fréquents et nombreux entretiens. Ces deux âmes, également dévorées de zèle et d'amour divin, étaient bien faites pour se comprendre. Le Frère André voulait répandre la dévotion à Saint Joseph; il rêvait d'un sanctuaire érigé en son honneur, sur la montagne, qu'il voyait de sa fenêtre, et où il allait chaque jour prier devant une petite statue de son cher Saint qu'il avait placée dans un creux de rocher, où s'élève aujourd'hui le magnifique Oratoire. Mais bien des difficultés se dressaient devant lui.

Madame Brault l'assura que Dieu l'avait en effet choisi pour être l'apôtre de Saint Joseph. « Mais, ajouta-t-elle, vous aurez encore beaucoup à souffrir. » Les supérieurs, hommes prudents, ne partageaient nullement le bel enthousiasme et les vastes espoirs du bon Frère André. De plus, comme il avait déjà guéri plusieurs malades, quelques médecins combattaient ce prétendu guérisseur, ce charlatan. Le pauvre Frère, incompris, contredit et persécuté, versa souvent des larmes amères. Madame Brault l'encourageait, le réconfortait : « Acceptez l'épreuve, disait-elle, bénissez-en le Bon Dieu. Soyez vis-à-vis de vos supérieurs d'une obéissance entière, absolue; et ayez confiance. » Humilité, obéissance, confiance. Le Frère André com-

prenait ce langage: très humble, très obéissant, il devenait aussi plus confiant et plus fort.

Ils avaient l'un et l'autre une grande dévotion à la Passion du Sauveur et à la Sainte Eucharistie. Les souffrances de Jésus dans sa passion, l'amour de Jésus au Saint-Sacrement faisaient souvent l'objet de leurs entretiens pieux; et leur cœur s'échauffait, s'enflammait de l'amour de Dieu.

Ils unissaient aussi leurs prières. Madame Brault recommandait telle ou telle conversion; le Frère André, telle ou telle guérison, en vue du salut des âmes. Dieu les exauçait; et quand la grâce implorée était obtenue, chacun l'attribuait aux prières de l'autre.

Ils éprouvaient l'un pour l'autre une sincère et touchante vénération. Deux amis intimes du Frère André[1] rapportent qu'il leur parlait souvent de Madame Brault : « C'est une sainte, disait-il, une grande sainte. »

1. M. Azarias Claude et M. Olivier Pichette.

CHAPITRE XII

LES ÂMES DU PURGATOIRE.

Si Madame Brault avait un grand zèle pour le salut des âmes et la conversion des pécheurs, son zèle n'était pas moins admirable pour le soulagement et la délivrance des âmes du Purgatoire.

L'Église prie chaque jour et recommande instamment aux fidèles de prier pour les défunts. Hélas ! on les oublie trop, ces disparus de la terre. Quand la mort est venue les enlever, peut-être s'est-on senti le cœur déchiré, peut-être a-t-on versé des larmes. Assurément cette douleur était sincère; mais elle ne pouvait durer avec cette acuité. Forcément, les occupations et les exigences de la vie viennent apporter une diversion; le chagrin s'émousse un peu plus chaque jour; le temps fait son œuvre; et peu à peu, on en vient presque à oublier les morts.

Madame Brault déplorait cet oubli et cet abandon. « C'est le dernier jour de novembre, écrit-elle, encore quelques heures, et lorsque l'Église cessera de dire à ses enfants le lamentable état des chères âmes du Purgatoire, les égoïstes de la terre cesseront aussi leur petit souvenir. On chassera ces pensées tristes des disparus, sous prétexte que chaque chose a son temps; et les préparations pour les fêtes mondaines absorberont les esprits. Ah ! le cruel abandon des hommes doit être une cuisante douleur pour les pauvres âmes du Purgatoire ! Et l'on dira qu'on aime ses parents, ses amis défunts ! Quel mensonge ! Comme si l'amour véritable avait ses heures d'oubli ! Non, non, nous qui aimons en Dieu, nous aimons nos amis du Purgatoire tous les jours de notre vie; et c'est pour cela que nos prières, nos mortifications, nos expiations seront de tous les jours. »

Tous les jours, en effet, elle prie pour ces chères âmes, elle les recommande à la Sainte Vierge. « Il me semble que la Sainte Vierge doit être au Purgatoire aujourd'hui (fête de la

pureté de Marie), pour jeter les rayons de sa pureté dans cette sombre prison d'amour; et il me semble voir les chères âmes purifiées et glorifiées par cette maternelle visite... Que je voudrais faire beaucoup pour les âmes du Purgatoire ! Hélas ! je suis si peu capable. Je pleure souvent sur mon incapacité, et j'offre mes larmes à la Sainte Vierge... Que je voudrais avoir tous les cœurs ! Je les lui donnerais tous, pour qu'elle les touche en faveur des chères âmes du Purgatoire. »

Elle prie pour elles, elle souffre aussi, et voudrait souffrir encore. Il faut l'entendre exhaler ses brûlants désirs. Elle écrivait à son directeur: « Oh ! je voudrais être capable de souffrir, à moi seule et à la place de toutes ces chères âmes, qui déchirent mon cœur de douleur et de pitié par leurs plaintes continuelles. Oh ! si c'était possible, je tourmenterais mon Bien-Aimé, pour qu'il me laisse sur la terre jusqu'à la fin du monde, tant qu'il y aura un Purgatoire, afin de m'offrir toujours et à chaque instant de ma vie pour le rachat de ces chères âmes. Je le supplierais de couvrir mon corps de toutes les douleurs, de me livrer à toutes les injustices humaines, de faire de mon néant un centre où viendraient s'exercer toutes ses divines justices. Oh ! je voudrais, pour voir mon Bien-Aimé glorifié par toutes les saintes âmes souffrantes, avoir le Purgatoire à moi toute seule ! Mon Père, je vous ouvre mon âme, avec toutes ses pensées et ses désirs extravagants... »

Nous apprenons par ses lettres à son directeur que Madame Brault eut de nombreuses visions d'âmes du Purgatoire. Elles lui apparaissaient et lui demandaient des prières et des sacrifices. La plupart du temps, c'étaient des personnes qu'elle ne connaissait pas et dont elle n'avait jamais entendu parler; c'étaient souvent des prêtres et des âmes religieuses. Les listes qu'elle en donne sont parfois assez longues.

Les personnes qu'elle voyait ainsi lui faisaient toujours connaître leur nom, leur profession, leur âge, le lieu et la date de leur mort. De nombreuses enquêtes ont été faites à la suite de ces révélations, et toujours tous les détails donnés par la voyante ont été rigoureusement exacts. Souvent aussi ces âmes révé-

laient les fautes qu'elles avaient commises et qu'elles devaient expier dans le Purgatoire. Elles suppliaient Madame Brault de prier pour elles, de souffrir pour elles, afin de les faire sortir de leur prison de feu. Et Madame Brault priait, souffrait, se flagellait pour ces chères captives; et après un temps plus ou moins long, elle avait la consolation et la joie de les voir monter au ciel.

Le docteur Louis-Daniel Mignault avait obtenu de son ami, le curé de la Pointe-Claire, l'autorisation de l'interroger sur ses visions. — « Monsieur le Curé m'a annoncé votre visite, lui dit Madame Brault, et il m'a dit de répondre à toutes vos questions. » Car elle ne parlait jamais de ces choses sans une permission expresse de son directeur. Elle se défiait d'elle-même, reconnaissant son indignité, et craignant toujours d'être le jouet du démon ou victime de l'illusion. — « M. le curé m'a appris, dit le docteur, que vous êtes en communication avec les âmes du Purgatoire. Veuillez donc me dire comment elles sont, quand elles vous apparaissent. — Ce sont des personnes vivantes; elles sont exactement comme elles étaient sur la terre; seulement elles sont transparentes, car je vois les objets au travers d'elles. Elles me parlent, elles se meuvent; leur figure reflète diverses émotions, la joie, la douleur, la tristesse. Cependant, quand elles me parlent, je n'entends aucun son. — Vous apparaissent-elles près de vous ou à distance ? — Il me semble qu'il n'y a pas de distance. — Pouvez-vous les voir quand vous avez les yeux fermés et quand vous êtes dans l'obscurité ? — Je les vois aussi clairement dans les ténèbres que dans la lumière; j'ai souvent fermé les yeux, quelquefois par peur, et je les voyais encore devant moi. »

« Il n'est pas nécessaire, fait remarquer Tanquerey, que l'objet perçu soit un corps en chair et en os, il suffit qu'il soit une forme sensible ou lumineuse[1]. »

Le docteur L.-D. Mignault avait un oncle, Joseph Mignault, médecin à St-Benoît, homme vénérable et connu par sa

1. Précis de théologie ascétique et mystique.

grande charité. Il mourut en 1902. Quelques instants après sa mort, il apparut à Madame Brault, lui disant que, si elle voulait bien souffrir une heure pour lui, Dieu lui ferait entière miséricorde. Elle n'avait jamais entendu parler de lui. Elle craignit d'être le jouet du démon; mais quelques mots du vieillard la rassurèrent. Alors elle s'offrit à Notre-Seigneur pour souffrir; et après une heure de terribles souffrances, elle eut la consolation d'avoir délivré une âme du Purgatoire.

Le lendemain soir, un homme de Montréal vint la voir. C'était le docteur L.-D. Mignault: « Madame, dit-il, la nuit dernière, j'ai fait un rêve étrange. Il m'a semblé voir mon oncle, qui vient de mourir à St-Benoît; il m'a dit que, grâce à vous, il n'est resté que peu de temps au Purgatoire, et que maintenant il est au ciel. Je ne sais ce que je dois penser de ce rêve.— Ce que vous a dit votre oncle est la vérité. — Oh ! en ce cas, laissez-moi vous remercier. Que puis-je faire pour vous ? — Faites dire une messe pour les âmes du Purgatoire, et vous-même priez bien pour elles. »

Le 8 décembre 1901, Madame Brault était malade à la Pointe-Claire; elle aurait cependant assisté à la mort d'un de ses frères, Achille Richard, à Montréal. Son gendre, le docteur A. Lesage, nous raconte ainsi ce fait. « Achille souffrait de consomption. On ne s'attendait pas à sa fin si soudaine. Le 8 décembre 1901, vers 10 heures de l'avant-midi, je reçois un téléphone de M. Duhamel, son beau-frère, m'apprenant qu'Achille était à l'agonie, et me priant d'aller en avertir la famille Brault. J'y vais immédiatement, et je trouve Madame Brault dans un sommeil extatique, raide comme elle l'est toujours dans ce moment-là. Claudia, âgée de vingt ans, garde seule la maison, les autres membres de la famille étant allés à la messe. Je lui donne connaissance du message, mais à mi-voix et dans une autre pièce de la maison. Nous essayons ensuite de tirer Madame Brault de l'état où elle est, mais en vain; on l'appelle, on la pousse, rien n'y fait. Elle était dans cet état depuis sept heures du matin.

« Le soir je reçois un autre téléphone, disant qu'Achille était mort à 4 heures et demie. Alors je retourne chez Madame Brault, et je la retrouve encore dans le même état. Il était 7 heures. J'avertis la famille, à voix basse, pour qu'elle n'entende pas, au cas où elle aurait eu connaissance. Sa figure porte l'empreinte de la douleur; elle paraît excessivement triste. Tout à coup, à 7 heures et demie précises, elle s'éveille et elle pleure abondamment. Son mari lui demande quelle peut être sa peine, et elle répond : « Ah ! tu le sauras assez vite. » Enfin, pressée de questions, elle finit par dire : « Achille est mort. » Et son chagrin est immense. « Qu'il souffre donc ! Qu'il a souffert avant de mourir ! Oh ! que j'ai de la peine ! . . . Il est mort un peu après vêpres. Téléphone donc pour t'assurer de la vérité. » Et elle pleure à chaudes larmes. Elle ajoute : « Il a souffert longtemps avant de mourir . . . » Alors je lui dis que je venais de recevoir un téléphone, et qu'Achille en effet était bien mort. « Je le savais, dit-elle, je l'ai vu. » Elle demanda à son mari de faire dire des messes sans retard, et elle nous fit réciter des chapelets. »

Quelques années plus tard, elle fit cette confidence à une de ses amies, Sœur Ste M.: « Un de mes frères m'avait fait promettre d'être auprès de lui quand il mourrait; mais au moment de sa mort, j'étais malade, je ne pouvais me rendre à son désir. Cependant le Bon Dieu a permis que je fusse présente à ses derniers moments. « Je suis content que tu sois là, me murmurait-il, je ne voulais pas mourir sans toi. » Notre-Seigneur permet ces choses : il est si bon ! »

Elle ajoutait : « Cela m'est arrivé d'autres fois. Deux de mes connaissances, qui ne pouvaient se résigner à mourir, me faisaient demander. J'étais encore dans l'impossibilité de sortir. Mais le Bon Dieu m'a permis de les voir et de les aider à faire le sacrifice de leur vie. »

À la fin de l'année 1906, un prêtre français de Montréal reçut un câblogramme lui annonçant la mort de son père en France. Il le recommanda aussitôt aux prières de Madame Brault. Elle vint dès le lendemain lui apporter ses condoléances.

Elle lui avoua qu'elle avait vu son père, pendant une longue et douloureuse agonie; elle fit de lui un portrait d'une ressemblance frappante; elle donna des détails de sa vie absolument exacts, et que personne n'avait pu lui apprendre. Elle le vit ensuite dans les flammes du Purgatoire, où il passa quelques jours de terribles souffrances, (qui furent sans doute abrégées par celles qu'elle endura elle-même pour lui); puis commença la période de l'attente. En sortant des flammes, il pénétra, au dire de la voyante, dans une sorte d'immense couloir sombre et triste, à l'extrémité duquel, très loin, on devinait une grande lumière. Chaque jour, il se rapprochait de cette lumière. Elle le voyait presque continuellement.

Le soir du 2 février suivant, fête de la Purification de la Sainte Vierge, Madame Brault se trouvait à Montréal, où elle était venue assister une de ses belles-sœurs mourante. Il y avait là une de ses nièces, jeune fille pas méchante, mais un peu légère. Avec douceur elle lui fit une petite observation sur sa conduite. La jeune fille prit très mal la chose et répondit d'une manière impertinente. Madame Brault en fut fort affligée. Pendant qu'elle songeait à sa peine, soudain, à minuit moins cinq, elle vit son cher défunt monter en paradis, en la remerciant avec effusion. Alors elle lui fit cette prière : « Ô Monsieur X, pour me prouver que c'est bien vous, et que je ne suis pas victime de l'illusion, obtenez donc du Cœur de Jésus qu'il change le cœur de ma nièce. » Elle avait à peine achevé cette demande, que la jeune fille rentre dans la chambre, et se jetant à son cou : « Ma bonne tante, dit-elle, je n'ai pas été gentille tout à l'heure, j'ai été bien méchante. Pardonnez-moi, vous allez voir comme je vais être bonne maintenant. »

L'excellente femme, émue, se sentit remplie de joie : elle venait d'obtenir la délivrance d'une âme et la conversion d'une autre.

Sœur St L. venait d'être nommée au couvent de la Pointe-Claire, au mois d'août 1905. Peu de jours après son arrivée, Madame Brault alla faire une visite aux religieuses. La supérieure invita la nouvelle maîtresse à venir faire sa connaissan-

ce. « Je n'ai nulle envie, répondit-elle, de connaître cette folle.—Oh ! ma sœur, ne parlez pas ainsi. Madame Brault est une sainte femme, et elle est notre meilleure amie. » La rencontre a lieu, froide et réservée d'un côté, aimable et cordiale de l'autre. La conversation s'engage, joyeuse. Au bout de quelques instants, prenant à part Sœur St L., Madame Brault dit : « Ma sœur, vous ne priez donc plus pour vos parents défunts ? — Mes parents sont morts depuis longtemps; c'étaient de fervents chrétiens, ils doivent être au ciel. — Oui, votre père et votre mère sont au ciel. Mais vous aviez un frère, qui est mort subitement, à tel endroit, tel jour de telle année. Vous avez trop tôt cessé de prier pour lui, priez encore. Et comme vous avez un neveu qui doit être ordonné prêtre bientôt, demandez-lui de dire des messes pour son oncle. »

Étonnement de la religieuse ! Tout cela était vrai; mais ne connaissant nullement sa famille, comment Madame Brault pouvait-elle le savoir ?

Sœur Ste E. venait de perdre son père, B. Tétrault, mort le 31 juillet 1903. Ayant eu l'occasion de voir Madame Brault peu de temps après, elle lui demanda si son père était au Purgatoire. « Ayez confiance, ma sœur, dit-elle, votre bon père est au ciel. Il avait une grande dévotion à la Sainte Vierge, il aimait à réciter le rosaire; il est mort un samedi, et le jour même, la Sainte Vierge l'a introduit au paradis. »

Cet homme, dont elle n'avait jamais entendu parler, passait en effet ses journées, dans les dernières années de sa vie, à égrener son chapelet; et il était mort un samedi, jour consacré à la Sainte Vierge.

Qui avait pu le lui dire ?

« Quelques mois avant mon arrivée au couvent de la Pointe-Claire, raconte Sœur Ste B., j'avais perdu mon père. Un jour Sœur Supérieure, se rendant au parloir, appelée par Madame Brault, je lui dis : « Veuillez donc lui demander de prier pour mon père. » Quand elle eut exposé ma demande, Madame Brault leva un instant les yeux au ciel, puis elle lui parla de

mon père, de sa position sociale, de son caractère, de certains détails de sa vie, de sa mort prématurée, et elle ajouta : « Dites à Sœur Ste B. de bien prier pour lui. »

« Le lendemain de la Toussaint, Sœur Supérieure m'invita à l'accompagner chez Madame Brault. J'étais contente et je me proposais bien de lui parler de mon père. Nous la trouvâmes au lit, en extase. Je la considérais d'un regard avide. Elle avait les yeux fermés et ne faisait aucun mouvement. Nous nous mîmes à réciter des Ave. Sœur Supérieure prit une image de Jésus en croix et l'approcha de son visage; aussitôt sa figure se contracta, sa poitrine se souleva et elle fit entendre une plainte douloureuse. On lui présenta ensuite une statuette de l'Enfant-Jésus de Prague; sa figure devint alors souriante et rayonnante. Ses yeux étaient restés fermés.

« Je dis à Sœur Supérieure de lui demander encore de prier pour mon père : « Il est au ciel depuis hier, répondit-elle. Oh ! comme il est heureux : c'est sa charité qui l'a sauvé. » Je pleurais d'émotion. Quand elle revint à son état normal, elle salua Sœur Supérieure, et me voyant tout en larmes, elle en demande la cause : « Vous venez de parler de son père », dit Sœur Supérieure. Elle sembla étonnée, et ne parut pas se souvenir. »

Madame Brault avait passé un après-midi à confectionner de petits ouvrages au couvent de la Pointe-Claire. Elle était habile couturière et habile brodeuse. La supérieure la pria de prendre le repas du soir avec les religieuses. Elle fut, comme d'habitude, enjouée et spirituelle. Soudain elle devint grave et triste; puis s'excusant, elle se lève et se rend à la chapelle. « Il y a sûrement quelque chose, dit la supérieure, je vais m'informer. » Et elle va la rejoindre. « Pauvre Sœur St H., dit-elle, elle vient de mourir ! » La nouvelle de cette mort arriva en effet le lendemain, de la maison-mère.

Peu de temps après, à la chapelle, la morte lui apparut et lui posa sa main sur l'avant-bras. La manche de la robe fut brûlée; et les religieuses virent nettement la trace rouge de quatre doigts un peu au-dessus du poignet [1].

1. Sœur St. L.

Ce n'était pas la première fois que se produisait pareil phénomène. Une sœur de Madame Brault, Noémi Richard (madame Duhamel), décédée le 19 juin 1898, à l'âge de vingt-six ans, lui était apparue après sa mort, et de sa main brûlante lui avait saisi le poignet, en y laissant l'empreinte de ses doigts. Évangéline considéra avec un sentiment de pitié et d'effroi, sur le poignet de sa mère, les traces de la main de sa tante, que les enfants appelaient « Tante Dorée, » à cause de sa belle chevelure blonde.

Le docteur Lesage raconte qu'il avait été témoin du même fait singulier. Le 10 novembre 1900, vers cinq heures du soir, M. le Curé étant venu voir Madame Brault, alors très tourmentée et très souffrante, elle dit : « Je crois que ce sont les âmes du Purgatoire qui me tourmentent. » Aussitôt, comme preuve, une main de feu s'appuya sur son avant-bras droit et la brûla profondément: l'empreinte des doigts était très marquée. Elle fut aussi brûlée sur la main entre le pouce et l'index, ce qui forma une plaie de la grandeur d'une petite pièce de monnaie.

Une religieuse de la maison-mère, qui aimait à venir en vacances à la Pointe-Claire, était décédée depuis quelques jours. On parlait d'elle au couvent, et la supérieure dit : « Pauvre Sœur Ste T., je me demande si elle est rendue au ciel. » Aussitôt un nuage de tristesse passa sur le visage de Madame Brault, qui se trouvait avec les Sœurs; et toutes entendirent, très distinctement, une sorte de cliquetis de grains de chapelet. Et l'on pria pour la morte.

« Le lendemain de la mort de M. Ch., curé de Ste Anne de Bellevue, raconte Sœur Ste B., je me trouvais à la messe, assez près de Madame Brault, et nous nous rendîmes ensemble à la Sainte Table. Alors une main invisible frappa trois coups, en face d'elle, sur la balustrade. Après la communion, quand elle fut retournée à sa place, j'entendis encore frapper trois coups sur le mur auprès d'elle. Quand, plus tard, je la rencontrai, je lui demandai ce que signifiaient ces coups mystérieux.—« Ah !

vous avez entendu ? dit-elle. C'est M. Ch. qui venait réclan ma communion. »

On pourrait citer bien d'autres faits de ce genre.

Madame Brault semblait être en relations directes et pi que incessantes avec les âmes du Purgatoire. Son esprit ét rempli de leur souvenir. Elle en parlait un jour au docteur I gnault. « Tout à coup, dit celui-ci, elle devint si absorl qu'elle semblait inconsciente de ma présence; son regard se blait voir des choses invisibles. Au bout de quelques instar je lui demandai brusquement : « Est-ce que vous les voyez Elle se redressa, comme sortant d'un rêve; mais elle ne rép dit pas à ma question. »

Elle priait beaucoup pour ces chères délaissées. Elle pri aussi avec elles. Elle disait un jour à l'auteur que souvent e récitait le chapelet avec les âmes qui l'entouraient.

Elle recommandait à ses amis de ne pas les oublier, et d' frir à Dieu pour elles des prières, des sacrifices, des aumônes « Béni soit Dieu dans ses Saints ! Béni soit Dieu aussi dans Âmes du purgatoire ! Oui, qu'il soit béni, Notre Sauveur, nous donner les moyens de les soulager, de les délivrer et de mettre dans les bras de sa miséricorde. »

« Devenons les libératrices des pauvres âmes souffrant écrivait-elle à son amie, Mère St Anaclet, supérieure génér de la Congrégation de Notre-Dame. Ouvrons les portes du P gatoire, puisque nous en avons les clefs : la prière, la souffr ce et le sacrifice. »

Madame Brault avait prévenu ses bonnes amies, les Sœ du couvent, que, lorsque les âmes du Purgatoire qui venai solliciter du secours seraient trop nombreuses et qu'elle pourrait suffire, elle leur en enverrait quelques-unes leur mander des prières.

Un soir, deux religieuses avaient obtenu la permission prolonger la veillée pour terminer un ouvrage pressé. Souda voici que des coups répétés sont frappés, tout près d'elles, la table où elles travaillaient. Elles vont faire connaître la c

se à la supérieure, qui leur dit : « C'est sans doute une âme du Purgatoire que nous envoie Madame Brault. » Et elles se rendirent ensemble à la chapelle faire le chemin de la croix pour cette âme inconnue.

Une nuit, vers trois heures du matin, Sœur Ste L. entend frapper plusieurs fois de suite sur la cloison de sa chambre. Elle s'éveille en sursaut, tout effrayée; elle voit en même temps s'élever une grande flamme. Elle se lève, tremblante de peur, et se met en prières. Dans la journée, Sœur Supérieure étant allée chez Madame Brault, celle-ci lui dit : « Sœur Ste L. a eu bien peur cette nuit, vers trois heures; je lui ai envoyé une âme du Purgatoire lui demander secours. »

« Durant mon séjour au couvent de la Pointe-Claire, dit à son tour Sœur Ste M., bien des fois, j'ai entendu des bruits étranges à la chapelle et dans ma modeste chambrette. La première fois que j'ai entendu des coups réitérés près de mon lit, la nuit, la peur s'est emparée de moi. Le lendemain, Madame Brault est venue me voir : « Vous avez eu peur la nuit dernière, dit-elle. Ne craignez plus : elles ne sont pas à craindre, ces pauvres chères âmes du Purgatoire. Elles viennent solliciter nos prières : et elles sont si nombreuses ! C'est à nous de les secourir. Prions et souffrons pour elles. »

CHAPITRE XIII

VEXATIONS ET OBSESSIONS DU DÉMON.

Madame Brault a souffert, et parfois terriblement, pour les âmes du Purgatoire; mais ces souffrances lui étaient douces, elle les acceptait avec bonheur, parce que, son regard pénétrant mystérieusement l'au-delà, elle savait qu'elle obtenait du Dieu de justice le soulagement et la délivrance des pauvres âmes.

Elle eut à supporter d'autres souffrances; mais ces dernières ne lui apportaient que de l'amertume et de l'horreur.

Par une permission de Dieu, elle eut en effet à souffrir des vexations et des obsessions extérieures du démon.

La foi nous enseigne qu'il y a des anges déchus et pervers, qui cherchent à nous perdre. Le démon est bien un être personnel et vivant. Saint Pierre le compare à un lion rugissant qui rôde autour de nous et cherche à nous dévorer [1].

« Il y a, dit Saudreau, deux sortes d'opérations diaboliques: les ordinaires et les extraordinaires.

« Le démon agit sur tous les hommes en les tentant... Ce sont là ses opérations ordinaires.

« Dans d'autres cas, beaucoup plus rares, les démons manifestent leur présence par des vexations pénibles, mais plus effrayantes que douloureuses; ils font entendre des bruits, ils remuent, transportent, renversent et parfois brisent certains objets. C'est ce qu'on appelle l'infestation [2]. »

L'infestation est la première des opérations diaboliques extraordinaires. Madame Brault eut très souvent à en souffrir; son mari et ses enfants durent également en supporter les ennuis.

De plus, elle fut victime de l'obsession extérieure, deuxième opération diabolique extraordinaire, par laquelle le démon attaque et frappe la personne. Car, s'il ne peut agir directe-

1. Ie épitre de Saint Pierre, ch. V, v. 8.
2. L'État mystique et les faits extraordinaires de la vie spirituelle.

ment sur les facultés supérieures de l'âme, l'intelligence et la volonté, il peut agir directement sur le corps et sur les sens extérieurs.

Le démon ne se bornait pas à l'effrayer et à l'importuner par les vexations les plus étranges; il la frappait cruellement, la blessait et la maltraitait de toute sorte de manières.

Elle ne fut cependant jamais victime de la possession, opération diabolique extraordinaire, par laquelle Satan s'empare du corps humain, le meut et en dispose à son gré.

« Le trouble a commencé, disait, en 1903, M. Brault au docteur L.-D. Mignault, un soir de novembre, il y a six ans (donc en 1897). Il faisait froid; nous étions tous dans la cuisine. Soudain un coup formidable est frappé à la porte; je vais ouvrir : il n'y avait personne. Un instant plus tard, un autre coup semblable retentit; ma femme va ouvrir à son tour: elle ne voit personne, mais elle reçoit en pleine face un coup violent qui la fait chanceler. »

Depuis lors, toute sorte de bruits se font entendre, et des choses étranges se passent dans la maison. On entend frapper aux portes, marcher lourdement sur la galerie, et on ne voit jamais personne; puis ce sont des roulements de voiture autour de la maison, des détonations comme des explosions de dynamite; ou encore des cris et des hurlements. Les vitres sont secouées avec violence; les chaises se renversent avec fracas; divers objets se déplacent d'eux-mêmes, etc...

Un soir de l'automne de 1898, M. Brault alla prier M. le Curé de venir constater lui-même les choses extraordinaires qui se passaient à la maison. À peine entré, M. Laberge voit un crucifix, parti d'une chambre éloignée et traversant deux autres pièces, venir tomber à ses pieds; un banc de piano le frappe à la jambe, des verres de lampes se brisent devant lui. Il est stupéfait, presque terrifié. Il rentre au presbytère, tout bouleversé. Au lieu de se mettre au lit, il s'étend sur un canapé avec l'idée qu'il ne pourra pas fermer l'œil. Il s'endormit cependant et passa, dit-il, une bonne nuit.

Le lendemain, il alla avec M. Brault raconter toutes ces manifestations diaboliques à Monseigneur Paul Bruchési, archevêque de Montréal. Celui-ci lui enjoignit de réciter les prières de l'exorcisme du Rituel. De retour à la Pointe-Claire, il se rendit donc auprès de Madame Brault, et, malgré sa vive répugnance, lut sur elle les prières du Rituel. Comme il achevait, le petit Gonzague, alors âgé de cinq ans, s'écria qu'il voyait le diable s'enfuir [1].

Mais si le démon partit, ce ne fut pas pour bien longtemps, car les mêmes faits extraordinaires ne tardèrent pas à se produire de nouveau.

Madame Brault et son mari en étaient fort ennuyés; ils craignaient que cela ne devînt public. Ils recommandaient aux enfants de ne parler à personne de ce qui se passait à la maison. Les enfants furent discrets. Cependant deux d'entre eux en parlèrent au docteur Albéric Lesage, lequel du reste faisait partie de la famille, puisqu'il avait épousé leur sœur Évangéline. Le docteur écoutait leurs récits en souriant, incrédule et sceptique. Mais devant les affirmations des enfants, il se demanda ce qu'il pouvait bien y avoir de vrai dans ces histoires. Il résolut d'aller s'en rendre compte lui-même. Il fréquenta dès lors chaque jour chez ses beaux-parents. Il ne tarda à voir des choses stupéfiantes.

Le 23 novembre 1899, il commença à prendre des notes; il consigna, au jour le jour ou presque au jour le jour, tout ce qu'il voyait et entendait d'extraordinaire.

Maintes et maintes fois, des couteaux, des cuillers, des fourchettes sortent d'un tiroir du buffet (ce tiroir restant fermé), et vont se répandre dans l'appartement ou se jeter sur le lit de

---

1. Gonzague Brault l'a toujours affirmé depuis: « Oui, dit-il, j'ai parfaitement vu d'abord un ange brillant, revêtu d'une tunique rose, planant dans l'air à trois ou quatre pieds (un peu plus d'un mètre) du sol, et poursuivant le démon. Ce devait être l'archange Saint Michel. Puis j'ai vu le démon aussi. Il était hideux, tout couvert de longs poils noirs, avec des cornes sur la tête. Il disparut dans le mur, en criant: « Je suis vaincu! » Cela, je ne pourrai jamais l'oublier. »

Madame Brault. — Ses oreillers sont brusquement enlevés et lancés au pied du lit. — Les tableaux accrochés au mur se retournent d'eux-mêmes. — Un chandelier, sur lequel brûlait un cierge, dans le petit oratoire de Madame Brault, se lance sur une porte en y laissant une large empreinte et va se briser dans la salle à manger. — Un crucifix se détache du mur, se jette sur l'abat-jour d'une lampe suspendue et tombe sur la table.—Les chaises se renversent, se transportent; un jour, elles se promènent dans la cuisine en sautant. — Les tapis de la table et du parquet se roulent sans qu'on y touche — Le couvercle d'une machine à coudre est lancé au fond de la cuisine. — Les rideaux des fenêtres sont violemment agités; et on entend comme un bruit de diamant qui couperait les vitres. — De l'ombre se fait dans la chambre de Madame Brault. Des grognements, des mugissements, des hurlements se font entendre au-dessous de son lit. — Les clefs que M. Brault portait dans sa poche en sortent et vont tomber sur le lit de sa femme. Les livres sortent de la bibliothèque et volent à travers la maison. Un jour, on les voit grimper l'escalier les uns après les autres, formant une sorte de procession grotesque; et on entend en même temps d'affreux ricanements.

Claudia jouait un jour une sonate de Mozart au piano. Voici que des sifflements l'accompagnent; la jeune fille, ennuyée plus qu'effrayée, se lève et s'en va. Une autre fois, c'est son frère Olier qui est au piano; il entend les mêmes sifflements agaçants; alors, continuant à jouer, il se met en même temps à siffler lui-même aussi fort que le diable, qui finit par se taire.

Une autre facétie stupide imaginée par le démon. Madame Brault venait de mettre le couvert pour le repas de la famille : assiettes, cuillers, fourchettes, couteaux, etc., tout était disposé dans l'ordre voulu. Or, tout à coup, par un tour de prestidigitation diabolique, avec une incroyable rapidité, la table est complètement tournée à l'envers, les pieds en l'air; la nappe qui la recouvrait se trouve étendue sur le dessous de la table, et

tout ce qui la garnissait est de nouveau disposé dans le même ordre. Gonzague ajoute qu'on entendait des ricanements moqueurs.

Mais le démon ne se bornait pas à ces folies, à ces gamineries absurdes et inoffensives. Il frappait et maltraitait Madame Brault d'une façon cruelle et terrible. Il la tourmentera ainsi jusqu'à la fin de sa vie.

Laissons le docteur Lesage nous raconter les mauvais traitements qu'elle eut à subir, et dont il fut témoin, ainsi que le notaire et les enfants, quelquefois aussi M. le Curé, des religieuses du couvent et quelques amis de la famille. Nous ne le suivrons pas dans le long récit où il consigne les événements de chaque jour. Nous nous bornerons à rapporter seulement les principales peines (c'étaient parfois de véritables tourments), que Madame Brault avait presque journellement à souffrir.

Toute sorte d'objets lui sont lancés par la tête : des chaises, des couteaux qui quelquefois lui lacèrent la figure, des fers à repasser, de grosses bûches parties d'un bûcher assez éloigné, un bol de grès, un beurrier d'argent, des ustensiles de cuisine, des bouteilles, etc. Une de ces bouteilles se brisa sur son œil, et des morceaux de verre y pénétrèrent qui la firent horriblement souffrir.

Il est à remarquer que les enfants ne furent jamais frappés. Les objets passaient à côté d'eux ou au-dessus de leur tête pour aller atteindre leur mère.

Le démon la jetait en bas de son lit, et la saisissant par les cheveux, lui frappait la tête sur le parquet. À en juger par la fréquence de ce jeu infernal, ce devait être un de ses amusements favoris.

La pauvre femme passait des nuits affreuses. Elle était rouée de coups, presque sans répit. Elle était serrée à la gorge et presque étouffée; elle saignait du nez abondamment; et l'on voyait autour de son cou non seulement des rougeurs, mais des égratignures et comme des empreintes de griffes.

Un petit crucifix qu'elle portait au cou lui fut violemment arraché. Et le lendemain elle vit, debout au pied de son lit, le démon qui le faisait sauter en ricanant. Elle trouva ensuite ce crucifix dans un coin de sa chambre.

Le 5 février 1900, elle se rendit au Coteau du Lac, où elle passa deux ou trois jours chez ses amies, les Sœurs de la Providence. Le démon l'y suivit. Le soir, une religieuse lui avait monté un verre de lait dans sa chambre; quand elle voulut le prendre, le contenu du verre lui est lancé à la figure, et sa robe en fut toute maculée. Elle eut plusieurs autres pénibles aventures [1].

La journée du 12 avril 1900 fut particulièrement dure. Des chaises et un siège en acajou la frappent à coups redoublés. Géraldine, âgée de dix-sept ans, essaie d'enlever ces chaises; mais elles offraient une telle résistance qu'elle ne peut en venir à bout. M. Brault et Narcisse n'y réussissent qu'avec peine. Elle est encore jetée en bas de son lit, tirée par les cheveux, et sa tête résonne sur le parquet; puis elle est traînée sous son lit; son mari essaie de l'en retirer, mais en vain; il lui met un oreiller sous la tête, mais cet oreiller est aussitôt arraché et lancé au loin. Enfin, divers objets vont encore la frapper.

Une autre fois, plusieurs fers à repasser, arrivant l'un après l'autre, la frappent au visage avec une telle violence qu'elle est bientôt toute meurtrie et ensanglantée. Elle va devant la glace pour nettoyer les taches de sang, et voici qu'elle entend une voix qui lui dit d'un ton moqueur : « Oui, mire-toi donc ! » Aussitôt elle reçoit en pleine figure le miroir, qui tombe et se brise en morceaux.

Le journal du docteur Lesage se clôt le 7 décembre 1902. Il dit en terminant : « Bien des faits se sont passés et se passent encore depuis mes dernières notes. Je ne les rapporte pas,

1. La supérieure du couvent, Sœur Joseph-Henri, écrivit à M. le Curé de la Pointe-Claire pour lui raconter les avanies et les ennuis qu'eut à souffrir sa visiteuse pendant son séjour au Coteau du Lac.

parce que ce sont à peu près les mêmes choses qui se renouvellent presque tous les jours [1]. »

M. Brault, de son côté, raconte d'autres événements étranges et terribles dont il fut le témoin consterné. Il accompagnait souvent sa femme le matin à l'église. Or, durant les mois de janvier et de février 1900, Madame Brault fut plusieurs fois cruellement attaquée, sous les yeux de son mari impuissant. Son chapeau et son manteau lui étaient violemment enlevés par des mains invisibles et jetés dans la neige. Tous deux entendaient de véritables rugissements de bête féroce, puis des cris de rage : « La Brault ! Sacrilège ! Maudite ! » Des pierres brûlantes lui étaient lancées dans le dos ou par la tête, qui souvent la renversaient sur la route. Ces pierres en tombant faisaient fondre la neige autour d'elles. Elles étaient généralement assez grosses: l'une d'elle pesait trente et une livre [2]. Ceci se passait le plus souvent le long de la clôture du cimetière, qui se trouve près de l'église. Elles semblaient partir du cimetière; mais sur la neige qui le couvrait, on ne voyait aucune trace de pas.

D'Assise, qui accompagnait un jour sa mère à l'église, fut témoin d'une de ces scènes effrayantes. Le pauvre enfant en était terrifié. Madame Brault lui dit: « Ne parle de cela à personne. »

Un matin, Madame Brault et son mari se rendaient encore ensemble à l'église. Tout à coup un gros chien noir se dresse devant eux sur le chemin. Il avait la gueule ouverte et fixait sur Madame Brault ses yeux méchants et menaçants. Elle

1. Nous lisons dans la Vie de Sainte Gemma Galgani que le démon exerçait à l'égard de la séraphique Vierge de Lucques les mêmes actes de violence.

« Il lui apparaissait sous la forme horrible d'un monstre menaçant, d'un homme féroce, d'un chien enragé. Après avoir essayé de la terroriser, il se précipitait sur elle, la frappait, la déchirait à belles dents, la jetait çà et là comme un paquet dans la chambre; il la traînait par les cheveux et martyrisait de toutes manières ses membres innocents... On entendait parfois le fracas des coups; on voyait le lit remuer, s'élever de terre pour retomber brusquement. Ces vexations duraient sans trêve des heures entières et même tout le cours de la nuit. » (Vie de Ste Gemma Galgani, par le P. Germain, C.P.)

2. Elle fut pesée par le Frère Aimé, c.s.c., directeur du Collège.

eut peur et se serra contre son mari. Celui-ci s'avança, levant sa canne pour le frapper. Soudain le chien disparut.

Gonzague rapporte un petit fait assez singulier, qui se passa sous ses yeux. Sa mère était malade au lit; elle causait avec une de ses amies, madame Charlebois, assise auprès d'elle. Voici que tout à coup le feu prend à son couvre-pieds. Sa visiteuse, surprise et effrayée, court à la cuisine chercher un pot d'eau qu'elle jette sur le lit. Le feu continue à s'étendre; il consume entièrement le couvre-pieds, mais sans se communiquer aux couvertures et aux draps.

Il y avait dans la chambre de Madame Brault un cadre portant une gravure qui représentait la Sainte Face. Un jour, on voit ce cadre se détacher du mur et aller se déposer sur son lit. Lorsqu'on l'enlève pour le remettre à sa place, on remarque avec étonnement que l'image s'était imprimée, à travers la vitre, sur la couverture; on y distinguait assez nettement les traits de Notre-Seigneur.

C'était au printemps de 1906. Il faisait encore froid, et la fournaise était allumée. Madame Brault venait de recevoir de son mari un billet de dix dollars; elle voulait le remettre à Calixta, qui devait aller à Montréal faire quelques emplettes. Passant près de la fournaise, son billet lui est arraché des mains et jeté sur les charbons ardents. Vivement elle cherche à le retirer; mais il était déjà en cendres; il n'en restait qu'un petit coin noirci. Elle le recueille et le met dans son livre de prières.

Quelques jours plus tard, M. le Curé alla la visiter. Elle lui raconte son aventure, et elle lui montre ce qui restait du billet brûlé. M. Laberge l'examine et le remet dans le livre, en disant : « C'est un bien mauvais tour que le démon vous a joué. — Veuillez donc faire une petite prière, dit-elle, et demander au Bon Dieu d'empêcher le démon de me nuire ainsi. » Elle vit alors le démon, furieux, qui lui cria: « Mon Maître m'oblige de te remettre ton argent. Tiens, le voici, regarde dans ton livre. — Avez-vous entendu, mon père? demanda-t-elle à M. le Curé. — Non, dit-il. — Eh bien ! regardez dans le livre. Si ce

que je viens d'entendre est vrai, vous allez retrouver le billet de dix piastres. » M. Laberge reprit le livre et trouva en effet un beau billet de dix dollars, auquel il manquait le petit coin noirci. Il n'en revenait pas d'étonnement. « Ma surprise, dit Madame Brault, est de vous voir si surpris. Voyez comme le Bon Dieu est bon, et comme il exauce la prière de ses ministres [1]. »

1. Racontant cette histoire au docteur L.-D. Mignault, M. Laberge attribuait cette miraculeuse restitution non à sa propre prière, mais à celle de sa fervente pénitente.

CHAPITRE XIV

AUTRES MANIFESTATIONS DIABOLIQUES. À L'ÉGLISE, AU COUVENT.

L'église de la Pointe-Claire a souvent été le théâtre des tristes exploits du démon.

Bien des fois, Madame Brault a été arrachée de son banc et traînée dans les allées; sa mante et son chapeau lui étaient enlevés; ses cheveux étaient défaits. Agenouillée dans le confessionnal, elle en était violemment arrachée et jetée avec force sur le parquet. Quand elle allait communier, elle était frappée et jetée en bas des degrés de la balustrade. Un jour, voulant se lever au moment de la communion, elle ne put se mouvoir malgré ses efforts; elle se sentait comme clouée sur place. Il fallut que le prêtre, après la messe, vînt lui enjoindre de se lever et de s'approcher de la sainte table.

Le 24 mars 1900, pendant qu'elle faisait le chemin de la croix, elle est soudain saisie par des bras puissants et invisibles et lancée, par-dessus deux rangées de bancs, au milieu de la grande allée. — Le 8 juin, elle est encore jetée d'un côté à l'autre de l'église, par-dessus tous les bancs, en présence de six femmes épouvantées. — Le 19 juillet suivant, dans l'après-midi, elle se trouvait dans un banc, vers le milieu de l'église, tout abîmée dans sa prière; tout à coup, elle est brutalement saisie et lancée jusqu'au fond de l'église, près du bénitier. Le Frère Aimé, c.s.c. directeur du collège et quatre autres frères, qui faisaient leur visite au Saint-Sacrement, s'empressent d'aller relever la pauvre femme toute meurtrie.

Un matin de février 1905, vers dix heures et demie, Madame Brault se rend au presbytère demander à M. Georges-Étienne Boileau, vicaire, de vouloir bien se rendre à l'église pour lui donner la Sainte Communion: « Je n'ai pas pu venir plus tôt, dit-elle, ma malade avait besoin de moi. » Cette malade était madame Denis, près de laquelle elle passait toutes ses

nuits depuis trois semaines. En se rendant à l'église, M. Boileau se disait : Pourvu que le diable ne vienne pas encore faire des siennes ! Il revêt le surplis et l'étole et monte à l'autel. Il entend Madame Brault, agenouillée à la sainte table, réciter le confiteor. Alors il se sent rassuré. Mais quand il se retourne avec le ciboire, tenant la sainte hostie entre ses doigts, il voit tout à coup un vieux fauteuil, qui se trouvait au fond de la sacristie, venir s'abattre sur la tête de Madame Brault et se briser en quatre morceaux. On conçoit son émotion... Malgré la rage du démon, la pieuse femme put faire la Sainte Communion [1].

Un soir, M. Boileau alla passer la veillée chez les Frères du Collège. Vers neuf heures, il songea à se retirer; il voulut reprendre sa canne où il l'avait déposée en arrivant : elle n'y était plus.

A peu près à la même heure, Madame Brault, qui était allée de son côté passer la soirée chez ses bonnes amies, les Sœurs du couvent, prenait congé d'elles. En sortant, elle est frappée par le démon. La supérieure qui la reconduisait, lui dit: « Vous ne partirez pas seule, attendez, je vais appeler ma sœur Ste M.-A., et nous allons marcher avec vous. » Elle revient avec sa compagne au bout d'un instant. Mais quoi ! Madame Brault n'est plus là !... Qu'est-elle devenue ? Où est-elle ?... Après avoir attendu, appelé, cherché inutilement, les deux religieuses rentrent fort inquiètes.

Le lendemain, Madame Brault raconta à M. le Curé ce qui s'était passé la veille au soir. Comme elle sortait du couvent, les démons l'avaient saisie et traînée par les cheveux sur le bord du lac, en face du presbytère, dans un petit enfoncement où se trouvent de grosses pierres. Ils l'avaient battue et maltraitée pendant plus d'une heure; ils la plongeaient dans l'eau, ils la lançaient en l'air en la laissant retomber sur les pierres [2].

---

1. M. G.-É. Boileau.
2. Voir 69e Lettre.

M. le Curé à son tour raconta cette étrange aventure à son vicaire. Tous deux se rendirent sur la scène du drame. Or quelle ne fut pas la surprise de M. Boileau ? Sa canne était là ! Il se demanda si le diable ne s'en était pas servi pour battre son infortunée victime.

M. Laberge, parlant avec son vicaire de toutes les manifestations diaboliques qui se passaient presque journellement chez sa pénitente, disait qu'il ne s'étonnait plus de rien. Il avoua cependant qu'un jour il avait eu grand'peur. Étant allé visiter Madame Brault malade, il vit tout à coup, tenu par une main invisible, un énorme couteau se diriger vers lui, à la hauteur du visage... Le couteau lui frôla la figure, se dirigea ensuite vers la malade, mais sans la frapper, et alla enfin se planter dans une cloison de la chambre.

Madame Brault allait fréquemment au couvent. On ne saurait dire toutes les scènes, toutes les choses extraordinaires qui se sont passées là ! « Elle était souvent frappée et maltraitée par le démon, dit Sœur Ste B., nous prenions de l'eau bénite et nous allions à son secours. »

Un matin, raconte Sœur Ste L., elle était venue de bonne heure communier à la chapelle. Le démon se mit à faire un vacarme terrible : il sifflait, il frappait sur les bancs. Au milieu de ce tapage, elle s'avança à la sainte table; mais quand M. le Curé lui présente la sainte hostie, elle reste la bouche fermée : « Ouvrez la bouche, » lui dit-il. Elle ne pouvait desserrer les lèvres. Enfin le prêtre fait sur elle un grand signe de croix avec l'hostie; elle ouvre alors les lèvres et reçoit son Bien-Aimé. Elle se retira ensuite dans un coin de la chapelle, où elle passa toute la journée en extase.

Un autre matin où elle était encore venue communier au couvent, le démon fit entendre de nouveau ses affreux sifflements; et au moment où elle s'agenouillait à la sainte table, son chapeau lui est violemment enlevé et ses cheveux dénoués lui tombent sur les épaules.

Un après-midi, elle faisait sa visite au Saint-Sacrement à la chapelle. Soudain une chaise, située à une douzaine de pas d'elle, va la frapper à la tête. Sœur St P., qui se trouvait là, disait le soir en plaisantant à une de ses compagnes : « Le diable a joué tantôt avec votre chaise. À votre place, je ne voudrais plus m'asseoir dessus. »

Un soir, elle s'attardait à la chapelle. Son mari était au parloir avec Sœur Supérieure; il réglait les comptes de ses trois filles alors pensionnaires. Au moment de partir, il va la chercher. Elle semblait être en extase; il eut de la difficulté à la faire revenir à elle-même. Enfin elle se relève, mais elle ne peut pas faire un pas. « Qu'est-ce qui t'empêche de marcher ? dit-il. — Il m'a attaché les jambes, » répondit-elle. — « M. Brault et nous, raconte Sœur St P., fîmes tous nos efforts pour la faire sortir de la chapelle, mais sans succès. Il me vint à la pensée de mettre mon chapelet autour d'une de ses jambes, en guise de jarretière; et ma sœur Ste M.-A. en fit autant avec le sien. Alors elle leva les mains au ciel et remercia la Sainte Vierge qui, dit-elle, venait de couper les liens avec lesquels le diable l'avait attachée. « Il me l'avait bien dit, ajouta-t-elle, que si j'entrais au couvent, je n'en sortirais pas. »

« Peu de temps après, dit encore la même religieuse, elle revint un soir au couvent avec son mari. Nous passâmes ensemble une agréable soirée. Comme ils venaient de sortir, nous étions encore sur le seuil de la porte, j'entendis le bruit de grosses tapes. Il faisait noir. Je pris une de nos sœurs par le bras et nous sortîmes. À peine avions-nous fait quelques pas, que cette pauvre Madame Brault était arrachée des bras de son mari et jetée sur le dos, en travers du trottoir, le chapeau enlevé et les cheveux tiraillés par des mains invisibles. En une seconde, nous étions autour d'elle. Une des religieuses avait une petite bouteille d'eau bénite; elle la lui offrit, et elle l'accepta avec reconnaissance. « Quelle humiliation ! » dit-elle, en se relevant. Et moi de dire à son mari, d'un ton de reproche : «Vous ne la teniez donc pas ? — Mais, ma bonne sœur, répondit-il, je la tenais si bien que j'ai failli être renversé avec elle. »

« Un autre jour, dit Sœur Ste L., avant de partir, Madame Brault agrafait solidement sa collerette et épinglait son chapeau, en disant : « Il pourrait bien me les enlever encore. » En effet, elle était à peine sortie, que nous voyons sa collerette dégrafée voler en l'air et son chapeau rouler sur le chemin devant elle, comme s'il eût été poussé par un grand vent. Il était alors cinq heures et demie; les élèves étaient à la chapelle. Sœur supérieure envoie vite chercher Jeanne Brault, alors pensionnaire, et lui dit d'aller conduire sa mère à la maison. »

Elle travaillait à des ouvrages d'aiguille avec deux sœurs. Voici qu'on sonne à la porte. Une des religieuses va ouvrir : il n'y avait personne. À peine est-elle remise au travail que la sonnette retentit de nouveau; elle sonne, elle sonne, sans arrêt; c'était agaçant : « Mes pauvres sœurs, dit Madame Brault, vous n'aurez pas la paix tant que je serai ici; je vais partir. Le diable est à la porte, il m'attend. » Une sœur lui dit: « J'irais bien vous conduire, mais j'ai peur du diable.—Oh ! répondit-elle, n'ayez pas peur, vous n'avez rien à craindre de lui. Il peut m'attaquer, moi, mais il n'a pas le droit de vous attaquer, vous. »

Sœur Ste L. venait de recevoir un nouvel harmonium. Elle pria Madame Brault de l'inaugurer. Comme celle-ci s'approchait de l'instrument, elle reçut sur chaque joue un vigoureux soufflet : « C'est un de ses amusements, » dit-elle simplement. Elle était tellement accoutumée à en recevoir ! « Pauvre maman, disait sa fille Évangéline, souvent quand elle est assise avec nous à la maison, nous entendons le bruit des soufflets qui lui sont appliqués par le démon, et son visage devient rouge et enflé. »

Un jour, elle était à la sacristie avec M. le Curé. Tout à coup elle reçoit une forte gifle : « Misérable, dit-elle, Notre Seigneur dit bien que, quand on est frappé sur une joue, il faut présenter l'autre [1], mais avec toi... » Elle n'a pas le temps d'achever : un second soufflet retentissant s'abat sur l'autre joue.

1. Évangile selon St-Mathieu, ch. V, v. 39.

Un soir du mois de juillet 1904, Madame Brault venait de quitter le couvent et s'en retournait chez elle. Deux religieuses, Sœur Ste M.-A. et Sœur Ste L., l'accompagnaient. Soudain, au détour de la rue, apparaît un énorme chat, de couleur blanchâtre, qui la mord à la jambe. Craignant que les sœurs n'aient peur, elle veut les quitter. Mais elle n'a pas fait trois pas, que le chat saute sur elle. Une des religieuses, qui avait une petite bouteille d'eau bénite, en jeta sur l'animal pour lui faire lâcher prise. Il disparut à l'instant, en poussant un cri affreux.

On pourrait encore allonger la liste de ces diaboliques aventures. Pour terminer, écoutons ce trait que nous raconte le docteur L.-D. Mignault, et qui n'a rien de bien tragique.

Par un beau soir d'été, le docteur, qui séjournait à sa maison de campagne, sur le bord du Lac St-Louis, se rendit chez son ami le notaire. La famille se trouvait réunie, et tout le monde était de bonne humeur. Après quelque temps de joyeuse causerie, on fit de la musique. Madame Brault se mit au piano; elle joua l'air américain « Home sweet Home » et improvisa sur ce thème toute une suite de jolies variations. Le docteur fut ensuite prié de chanter une chanson d'Irlande. Sa mère était irlandaise. Il s'exécuta de bonne grâce. Mais dès les premiers accords de «Krisheen Lawn », une formidable détonation éclate dans le bureau du notaire et semble ébranler toute la maison. En un clin d'œil, tout le monde est sur pieds; mais, comme rien n'était dérangé dans l'appartement, on se ressaisit promptement. « Docteur, dit Madame Brault, il ne faut pas que le diable nous prive du plaisir de vous entendre. » Le docteur se remet donc au piano et chante, de sa belle voix de baryton, quelques chansons d'Irlande.

CHAPITRE XV

PERSÉCUTIONS.

Madame Brault eut à souffrir d'autres persécutions que celles du démon.

Les habitants de la Pointe-Claire, témoins de ses nombreux actes de généreuse bonté et de charité compatissante, l'estimaient et la respectaient; beaucoup l'aimaient sincèrement. Les Protestants eux-mêmes étaient remplis d'égards pour elle. Elle les saluait, s'entretenait volontiers avec eux, et avait avec quelques-uns les relations les plus cordiales.

Elle en avait converti deux à la Pointe-Claire: Sam Clancy, venu d'Angleterre, qui était au service du docteur Lesage, et Lizzie Corbett, qui devint une fervente catholique, épousa un Canadien-Français et éleva une nombreuse famille; Lizzie témoigna toujours à sa bienfaitrice une affectueuse reconnaissance.

Un jour de Fête-Dieu, une bagarre avait éclaté au cours de la procession, entre Catholiques et Protestants. Au passage du Saint-Sacrement, un groupe d'Anglais protestants se tenait sur le trottoir. Le front haut, le chapeau sur la tête, ils riaient et se moquaient ostensiblement des cérémonies catholiques. Quelques jeunes gens canadiens-français qui suivaient la procession, indignés de cette attitude déplacée et provocante, s'arrêtèrent et leur dirent de se découvrir. Ils répondirent par un haussement d'épaules méprisant. Alors un des jeunes gens, ne se contenant plus, d'un coup de poing fait sauter le chapeau d'un Anglais. Aussitôt une véritable bataille s'engage; les coups pleuvent de part et d'autre. Il y eut même trois ou quatre blessés qui durent être conduits à l'hôpital.

L'année suivante, les Protestants résolurent d'empêcher à tout prix la procession de sortir de l'église. Madame Brault l'apprend; elle va les trouver : « Messieurs, leur dit-elle, vous

avez l'esprit trop large pour vous montrer ainsi intolérants; cette conduite serait indigne de vous. Nous respectons vos croyances, respectez les nôtres, et conduisez-vous comme de vrais *gentlemen.* » Ils lui promirent de rester tranquilles et de ne causer aucun trouble. Quelques-uns même lui envoyèrent des fleurs pour orner le reposoir.

Ils n'auraient pas voulu faire la moindre peine à cette excellente femme. Ils étaient pleins de considération pour elle, comme l'étaient d'ailleurs tous les gens de la Pointe-Claire.

Une seule personne faisait exception : c'était sa voisine, la femme X, triste créature, universellement connue et universellement méprisée. Elle semblait ne se complaire que dans le mal. Sans cesse elle déblatérait contre la religion, contre les prêtres, contre les personnes de piété. On s'éloignait d'elle, on la tenait à distance, car on craignait sa langue de vipère.

Dès le premier jour, elle avait voué à Madame Brault une haine insensée, farouche. Elle ne pouvait voir « cette Brault, cette hypocrite, cette folle » sans lui crier des injures. Elle la poursuivra de cette haine implacable pendant vingt-cinq ans.

Son mari, homme peu intelligent et sans caractère, la secondait, sans doute pour se plier à ses désirs, mais faiblement. lâchement, sans y mettre beaucoup de zèle.

La chambre de Madame Brault se trouvait au rez-de-chaussée. Pendant la nuit, sa voisine lançait des pierres dans la fenêtre et brisait les vitres.

Souvent le matin, de bonne heure, quand Madame Brault se rendait à l'église, elle était là, à l'attendre sur le chemin, pour l'insulter, la frapper, la jeter à terre, lui déchirer ses vêtements; plusieurs fois elle faillit l'étrangler.

Chose curieuse, le docteur Lesage fait remarquer que, lorsque le démon tourmentait Madame Brault, la voisine restait tranquille.

Souvent aussi, en sortant, le matin, Madame Brault trouvait sa galerie souillée; les légumes du jardin potager étaient

arrachés et foulés aux pieds; son petit parterre de fleurs était saccagé.

Un jour de confirmation, M. le Curé eut la même désagréable surprise. Il avait un magnifique parterre de fleurs. À l'occasion de la venue de Mgr l'Archevêque, il se proposait de faire une belle décoration à l'église. Mais le matin, ô désolation ! toutes ses superbes fleurs jonchaient le sol, coupées et rageusement piétinées. Pendant la nuit, la femme X était passée par là.

Madame Brault était sortie dans le village, accompagnée d'une de ses nièces, Aline Perron, de Montréal, qui était venue passer quelques jours à la Pointe-Claire. Voici qu'elle rencontre sa voisine. Celle-ci s'avance délibérément vers elle; arrivée tout près, la regardant bien en face, avec des yeux chargés de haine, elle lui crache au visage. Aline Perron est indignée : « Oh ! la vilaine femme ! s'écrie-t-elle. Et vous ne lui dites rien, ma tante ? Comment pouvez-vous supporter cela ? » Madame Brault, avec sa nature si sensible et si délicate, et aussi avec son tempérament de feu, sentait son cœur bondir sous l'outrage; mais, se rappelant sans doute que Jésus avait subi le même affront de la part des Juifs, elle dit à la jeune fille, avec un calme parfait: « Non, ma fille, il vaut mieux se taire. »

Elle se tenait depuis quelques jours presque continuellement auprès d'une pauvre malade, l'encourageant et lui prodiguant ses soins. Sa voisine le savait; elle eut l'idée d'aller faire à cette malade une soi-disant visite d'amitié. Pendant cette visite, voyant Madame Brault soutenir la tête de sa patiente pour arranger ses oreillers, elle s'approche d'elle sous prétexte de l'aider, et elle lui enfonce avec force une épingle à chapeau dans le côté. Madame Brault ne peut réprimer un léger cri de douleur; elle ne dit rien; elle se contente de regarder tristement cette méchante femme, avec commisération et avec bonté.

Mais ce qui lui était plus sensible que les outrages et les mauvais traitements, c'était les abominables calomnies que

cette misérable ne cessait de répandre contre elle. Elle l'attaquait dans son honneur, dans sa réputation d'honnête femme. Elle payait même de pauvres femmes pour répandre ces calomnies.

Quelquefois, quand Madame Brault allait à Montréal, sa voisine s'y rendait aussi; elle prenait le même train et montait dans le même wagon; là, devant les voyageurs surpris et scandalisés, elle répétait ses mensonges et ses calomnies. L'offensée entendait tout, mais restait silencieuse dans son coin, offrant à Dieu sa confusion et sa douleur secrète pour la conversion de celle qui la faisait tant souffrir.

Jamais elle ne proféra une plainte; jamais elle ne fit entendre la moindre récrimination. Elle priait chaque jour pour sa « chère amie », comme elle l'appelait; chaque semaine, le premier quart d'heure de son heure sainte était pour elle.

Un jour, en revenant de la messe, ayant rencontré sur le chemin cette irréconciliable ennemie, elle avait essayé de l'attendrir : « Chère amie, lui dit-elle, si je vous ai fait de la peine, pardonnez-moi; et puisque nous sommes voisines, vivons en bonne intelligence et aimons-nous comme de bonnes amies, voulez-vous ? » L'autre lui répondit par un éclat de rire et une nouvelle bordée d'injures et de blasphèmes.

On peut dire que les attaques continuelles de cette voisine, ses mauvais traitements et ses calomnies ont été pour Madame Brault un martyre, qui n'a pris fin qu'avec sa vie.

Terminons ce douloureux chapitre par un dernier trait, qui montre bien, une fois de plus, d'un côté, la méchanceté de cette femme, de l'autre, l'humilité et l'héroïque charité de sa victime. Qu'il soit permis à l'auteur de se mettre en scène pour raconter simplement le fait suivant.

C'était au mois d'octobre 1906. Je reçus un appel téléphonique de l'Hôtel-Dieu, m'informant que Madame Brault venait d'y être transportée et qu'elle était bien malade. Je vais aussitôt la voir. Je la trouve dans un état épouvantable : son visage n'était plus qu'une plaie; toute la figure était horrible-

ment brûlée; les yeux surtout, complètement éteints, la faisaient atrocement souffrir. « Que vous est-il donc arrivé ? lui dis-je. Qu'est-ce qui a pu vous mettre dans un pareil état ? » Elle hésita un peu à me répondre. Enfin elle me raconta que, étant assise dans son verger, le long de la clôture, occupée à réciter son office, tout à coup elle entendit du bruit au-dessus de sa tête; instinctivement elle leva les yeux, et reçut en pleine figure un seau de lessive bouillante... « C'est sans doute votre « chère amie, » lui dis-je, qui vous a fait ce coup-là ? » Après un moment de silence, elle me dit : « Oh ! je vous en prie, ne la jugez pas. Pauvre chère amie, elle fait tant pitié ! Je l'aime, oui, je l'aime, sincèrement, de tout mon cœur. Elle est la seule personne au monde à me traiter comme je le mérite. Elle est l'instrument de la justice de Dieu à mon égard. Je voudrais pouvoir mieux payer tout le bien qu'elle fait à mon âme. C'est pour Notre-Seigneur que cela me fait de la peine, parce qu'elle l'offense. Oh ! que je serais heureuse de rester aveugle toute ma vie, de ne plus voir mon mari, mes enfants, l'autel où réside mon Bien-Aimé, si à ce prix le Bon Dieu voulait lui ouvrir les yeux, à elle, les yeux de la foi. » Très ému d'entendre de telles paroles, je répondis : « Oui, ayons confiance, le Bon Dieu convertira cette pauvre femme; il lui ouvrira les yeux. Mais soyez sûre qu'il va vous rendre les vôtres aussi; il va vous guérir. »

Le lendemain je retournai la voir, dans la matinée. Ô prodige ! Son visage était frais et pur; ses yeux avaient retrouvé toute leur clarté et leur vivacité; plus de souffrance, et pas la plus légère trace de brûlure ! Tout avait disparu le matin après sa communion.

CHAPITRE XVI

VISIONS, EXTASES, STIGMATES, PARFUMS.

Si la vie de Madame Brault fut pleine de phénomènes diaboliques, elle ne fut pas moins remplie de phénomènes divins. Si elle fut condamnée à supporter les visions du démon, et contrainte à recevoir ses répugnantes visites, elle fut aussi favorisée de visions célestes et put jouir des ineffables visites de Notre-Seigneur et de la Sainte Vierge, avec qui elle semblait vivre comme si elle les eût vus de ses yeux corporels.

« Les visions, dit Tanquerey, sont des perceptions surnaturelles d'un objet naturellement invisible à l'homme.[1] »

Or les lettres de Madame Brault à son directeur nous apprennent qu'elle eut de très nombreuses et admirables *visions*. Mais les visions échappent à notre contrôle.

Il est d'autres phénomènes mystiques qui tombent sous nos sens, qu'on peut voir et constater: extases, stigmates, parfums, dérogations miraculeuses aux lois de la nature. Nous ne voulons rapporter ici que ce qui a été vu et constaté par plusieurs témoins, spécialement par les membres de la famille.

Madame Brault avait de fréquentes *extases*. Sa pensée était sans cesse perdue en Dieu. Quand on parlait avec elle de choses ordinaires et purement temporelles, elle s'intéressait à la conversation certes, elle y apportait de la verve, de l'esprit, une gaieté aimable et franche, elle savait causer. Mais son plaisir était de s'entretenir de choses spirituelles. Aussi bien, elle avait l'art de glisser insensiblement, avec tact, avec grâce, aux choses surnaturelles. C'était un besoin pour elle de parler et d'entendre parler de Dieu, de l'amour de Dieu, dont son cœur débordait. Et alors il n'était pas rare de voir que son âme devenait soudain complètement absorbée en Dieu. Sa vie extérieure et

---

1. Précis de théologie ascétique et mystique.

sensible était suspendue; elle n'entendait plus les paroles qu'on lui adressait; son corps restait immobile; ses yeux, fixes et brillants, semblaient contempler quelque vision de l'au-delà; et son visage, tout rayonnant, s'illuminait d'une lueur qui n'était pas de la terre.

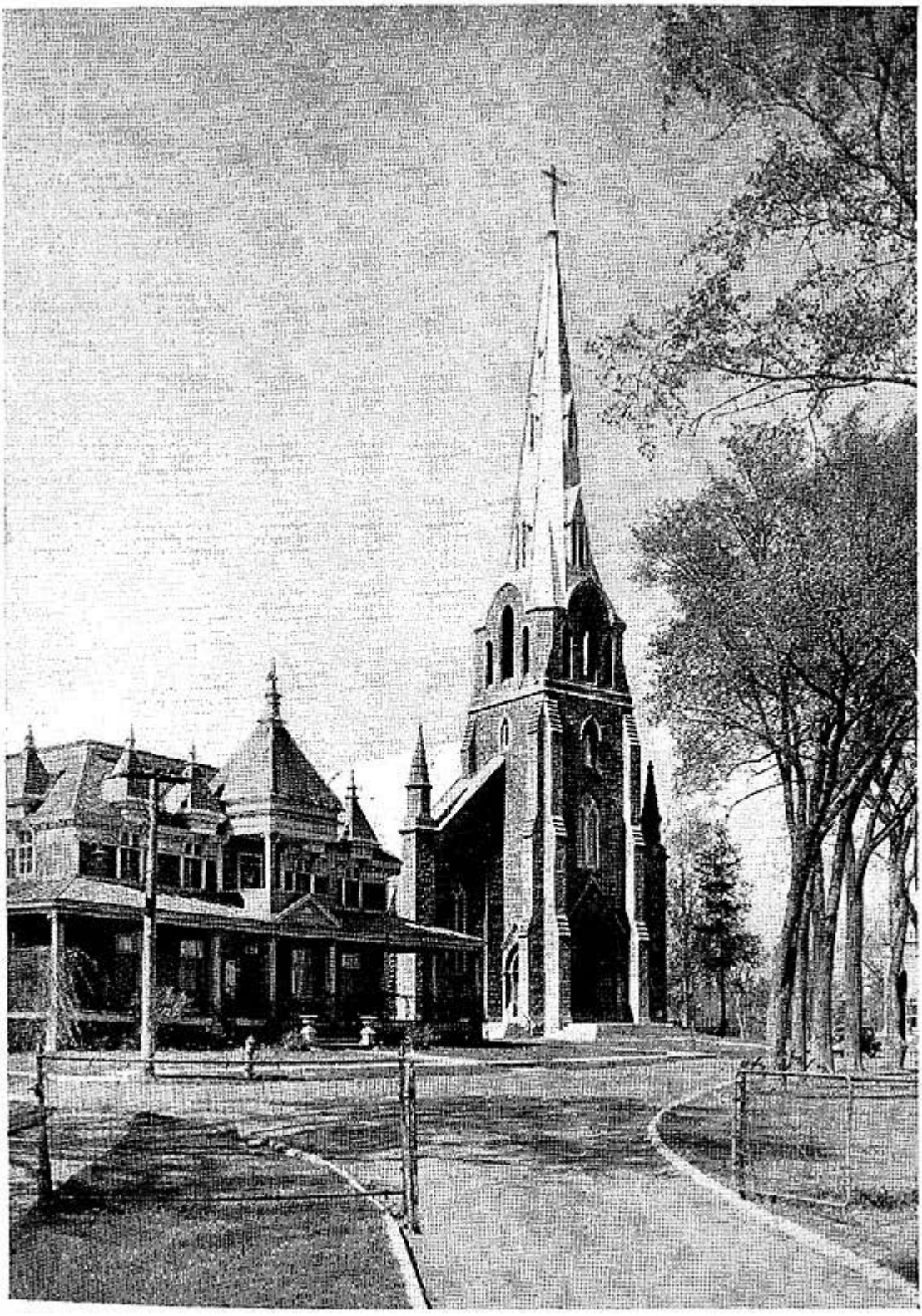
Un jour, sortant de cet état et revenant à elle-même, elle dit à l'auteur, avec qui elle venait de s'entretenir : « Vous L'avez vu aussi, n'est-ce pas ?» Pendant longtemps, elle s'imagina que Notre-Seigneur se manifestait également aux autres. Elle croyait que les grâces particulières qu'elle recevait du ciel étaient générales; mais, n'entendant jamais personne en parler, elle pensait que c'étaient choses secrètes entre Dieu et les âmes.

Souvent ces extases ne duraient que quelques instants; souvent aussi, elles duraient plusieurs heures.

« Le vendredi saint, 13 avril 1900, vers trois heures et demie, raconte le docteur Lesage, elle se prit à sourire et resta immobile, la figure rayonnante, les yeux fermés, les membres raides... Elle était tellement raide que j'employai une grande force pour lui plier les bras et les jambes, et je n'ai pas réussi. M. Brault, ma femme, Narcisse, Claudia, D'Assise, Olier, Rosaire et d'Abondius Lesage en furent témoins. Elle resta en extase jusqu'à neuf heures et demie. M. le Curé vint alors, il fit sur elle le signe de la croix et l'éveilla avec difficulté. Elle lui raconta ce qu'elle avait vu . . .»

« Le lendemain, samedi saint, elle entra en extase à dix heures et demie du matin et resta dans cet état jusqu'à onze heures du soir, les mains jointes sur la poitrine. À onze heures moins le quart, elle ouvrit les yeux. Nous nous approchâmes tous de son lit. Elle ne paraissait pas nous voir; elle embrassa son crucifix à trois ou quatre reprises, puis se prit à sourire, et éleva les mains, comme si elle eût vu quelqu'un au-dessus d'elle, l'invitant à venir dans ses bras. »

« Elle tombait souvent dans ce sommeil extatique, restant immobile et raide pendant plusieurs heures. Le 3 août 1900, en



Église de la Pointe-Claire.

revenant de cet état, elle regardait autour d'elle, ne semblait pas s'apercevoir de notre présence, et elle répétait : « Que c'est donc beau ! Que c'est donc beau ! »

« Quand maman était en extase, dit Géraldine, ce qui arrivait souvent et durait plusieurs heures, nous faisions passer devant sa figure des images saintes; aussitôt son visage s'illuminait d'un beau sourire; si on approchait un crucifix de ses lèvres, elle le baisait avec effusion. »

« J'ai observé, dit le docteur Mignault, que chaque jeudi soir, elle tombe en une sorte d'agonie. avec de grandes souffrances qui durent jusqu'au vendredi à trois heures. Elles disparaissent lentement et la laissent très faible. Elle me dit que, bien qu'elle sache que ces souffrances sont un don du ciel, elle n'en éprouve aucune consolation spirituelle. Elle a presque constamment de terribles maux de tête qui la forcent à garder le lit, sans pouvoir endurer la lumière ou prendre quelque nourriture. Cependant elle est toujours contente et joyeuse. »

Pendant une de ses extases, les Sœurs qui étaient là découvrirent ses pieds et examinèrent ses *stigmates*. Elle portait en effet l'empreinte des blessures du Christ, au front, aux mains, aux pieds et au côté.

Comme Ste Catherine de Sienne, Ste Thérèse et bon nombre de grandes mystiques, Madame Brault eut le privilège, mystérieux et terrible, de reproduire en elle la Passion de Notre-Seigneur. La Passion était l'objet continuel de ses méditations, de ses pensées. « Le souvenir de Jésus en croix, disait-elle, absorbe mon âme; et il est toujours présent à mon esprit. »

Dans une de ses lettres à son directeur on lit ces mots : « Je sentis l'impression d'une forte douleur au milieu des pieds et des mains; la douleur que depuis longtemps je ressens au cœur devint plus intense, et je ne pouvais remuer sans beaucoup de souffrances; bientôt un cercle de feu me brûlait la tête; je ressentais comme des épines traverser mes yeux; ils devinrent enflés et tout injectés de sang. » (10e lettre). Elle dit ailleurs:

« Les douleurs qui ont pour siège principal les pieds, les mains, le côté et la tête, sont d'une intensité brûlante (39e lettre). »

Elle cherchait à cacher ces signes extérieurs. Comme Ste Lydwine, elle suppliait Jésus de faire disparaître ces marques visibles, tout en lui laissant ses chères douleurs.

À la fin de janvier 1899, le docteur Lesage constata avec surprise sur le front de Madame Brault une couronne de plaies au nombre de cinq, ayant la grandeur d'une pièce de dix cents. « Je trouvais étrange, dit-il, ces plaies ainsi disposées et aussi régulières. Je lui en demandai la cause; elle me dit qu'elle n'en savait rien. »

Il remarquera plus tard, pendant une de ses extases, qu'elle avait, outre les cinq plaies du front, cinq autres plaies sur la tête, dans les cheveux.

Ses cheveux étaient noirs. Lorsqu'ils furent devenus gris avec les années, on pouvait voir une sorte de couronne de cheveux restés noirs, qui encerclait sa tête, et qui la faisait souffrir le vendredi; elle y sentait comme des piqûres d'épines. Cette curieuse couronne persista jusqu'à la fin de sa vie.

« Elle portait au front, dit de son côté le docteur Mignault, une ligne de plaies profondes, d'où sortait du sang, et qu'elle recouvrait d'un bandeau. Elle avait des plaies semblables aux mains, aux pieds et au côté. Ces plaies devenaient plus profondes pendant le carême. »

« Le vendredi, 27 juillet 1900, fut une dure journée pour elle, continue le docteur Lesage. Les stigmates apparaissent aux pieds, aux mains et au front, et saignent abondamment. Elle vomit du sang. Elle est encore lancée de son lit jusque dans la salle à manger, et un gros fauteuil la frappe sur la tête. Peu après, elle est lancée de nouveau, battue, étouffée, tirée par les cheveux. Elle perd connaissance. M. le Curé est venu la voir et la trouve dans un sommeil extatique; elle est immobile et respire à peine. Quand elle revient à elle, sur l'ordre du curé, elle est d'une faiblesse extrême; son pouls est pres-

que imperceptible; au bout d'une demi-heure, les forces lui reviennent. »

« Au commencement d'octobre 1900, les stigmates qu'elle portait au front, aux mains et aux pieds, saignèrent beaucoup, tous les jours. Le 6 octobre, son front était encore saignant et on y voyait des plaies profondes. Cependant elle partit pour l'église avec son mari, vers cinq heures et demie. Environ un quart d'heure après avoir reçu la Sainte Communion, subitement toute trace de sang est effacée et les plaies disparaissent, devant son mari et M. le Curé, qui sont dans l'admiration. »

Le 7 décembre, elle avait été jetée en bas de la balustrade le matin, à la communion. Dans la journée, elle n'eut pas un instant de repos, le démon la tourmentant sans cesse. Les plaies saignaient tellement qu'elle portait deux mouchoirs pliés sur le front; le sang coulait toujours. À minuit, elle fut soudain complètement guérie, et se sentit bien portante. La fête de l'Immaculée Conception commençait.

Le jour de la fête de St François d'Assise, 4 octobre 1903, une religieuse du couvent, Sœur St P., avait un vif désir d'aller voir Madame Brault. Accompagnée de la Supérieure, elle demanda à M. le Curé la permission de l'interroger, car elle savait que sans cette autorisation la voyante ne parlait jamais de ce qui se passait en elle. C'était dans la matinée. Elle était couchée et avait la tête bandée. Elles parlèrent du saint dont on faisait la fête. « Avez-vous vu St François d'Assise aujourd'hui ? » demanda la Sœur. Sur l'assurance qu'elle avait obtenu de M. le Curé la permission de lui poser cette question : « Oui, répondit-elle. Oh ! qu'il est beau et qu'il est près de Notre-Seigneur ! — A-t-il ses stigmates au ciel ? — Oui, et ils sont comme de vrais soleils. »

Ce jour-là, la Sœur réussit, par ruse, à voir la plaie du côté de la stigmatisée. « C'était, dit-elle, une plaie béante d'environ un pouce et demi (3 centimètres 9) de longueur, sur un demi-pouce (1 centimètre 3) de largeur au centre; du sang clair en coulait avec abondance; une bande de toile ou de coton qu'elle

avait autour du corps en était tout imbibée; de gros caillots de sang étaient arrêtés dans les plis de cette bande. Je n'oublierai jamais l'impression que cela m'a fait. De retour au couvent, je peignis ce que je venais de voir. Mais je puis dire que ce côté sanglant est encore plus distinctement gravé dans ma mémoire qu'il ne l'est sur ma toile. J'ai touché aussi les stigmates de ses mains; et elle sembla éprouver une grande douleur, lorsque je pressai cette corne noire ou rouge foncé qui représentait la plaie du clou. »

Chaque année, le samedi saint, les stigmates de Madame Brault étaient accompagnés de délicieux *parfums*. Son mari et ses enfants le savaient; ils en causaient entre eux par avance.

Sœur St P. raconte le fait suivant. Elle était sacristine au couvent. C'était le samedi saint, et elle faisait la parure de Pâques. Obligée de monter sur l'autel, elle appuya sa main gauche sur le tabernacle. C'est à ce moment-là que Sœur Supérieure vint lui demander de l'accompagner chez Madame Brault, disant: « On y respire, paraît-il, une odeur extraordinaire, et son mari désire que nous y allions. »

En entrant, elles sentent en effet une odeur très agréable, et qui ne ressemblait en rien aux parfums ordinaires. Mme Brault dormait, de ce sommeil qui lui est particulier. Le parfum répandu dans sa chambre semblait surtout partir de sa tête. « Je n'ai jamais senti d'odeur comme celle-là, dit la Sœur. Ce devait être des parfums comme ceux que nous respirions que les Saintes Femmes avaient apportés au tombeau. Cependant je désirais vivement la voir se réveiller. Ma Sœur Supérieure tenait un crucifix devant sa figure. Tout à coup, sa figure se contracta sensiblement, en même temps que sa poitrine se souleva comme par un long soupir. Elle ouvrit les yeux et nous regarda avec surprise. Elle me fit signe d'approcher; elle saisit ma main gauche et la baisa à plusieurs reprises. Je fus d'abord étonnée de ces marques d'affection, mais je me souvins que j'avais touché le tabernacle de cette main il n'y avait qu'un instant. »

Le jour de l'Annonciation, 25 mars 1908, elle avait reçu la Sainte Communion dans son lit. À cinq heures du soir, deux religieuses du couvent allèrent la visiter. Elle n'avait pas terminé son action de grâces; elle était encore en colloque avec Notre-Seigneur. Les cierges qui brûlaient depuis le matin n'avaient pas diminué d'un centimètre. Un parfum exquis remplissait la pièce, comme le samedi saint. Quand les sœurs revinrent au couvent, leurs habits étaient encore imprégnés de ce parfum mystique [1].

« Le vendredi saint, dit Sœur Ste M., je suis allée visiter Madame Brault. Elle souffrait horriblement; de plus une sueur de sang et d'eau humectait ses vêtements et son lit. « Mon Dieu, murmura-t-elle, faites-moi souffrir davantage, mais donnez-moi la force de supporter mes douleurs. » Vers trois heures, elle s'affaissa et sembla s'endormir; elle devint semblable à une morte. Alors un parfum exquis embauma tous les appartements de la maison. Le samedi saint, ses souffrances paraissaient diminuer, ses forces revenaient doucement; le parfum continuait à répandre son doux arôme. Le dimanche de Pâques, elle se trouva en parfaite santé. »

Un samedi saint, M. le Curé, étant allé la voir, lui dit : « Je viens de chanter les premières vêpres de Pâques; c'est le temps de la joie. Il faut que vous reveniez à la santé. Cinq minutes plus tard, toutes les plaies avaient disparu; elle se trouvait guérie.

Il en était de même tous les ans. Après un douloureux carême, après des journées de grandes souffrances, surtout pendant le temps de la Passion, le jour de Pâques elle semblait ressuscitée avec le Christ.

1. Voir 76e Lettre.

CHAPITRE XVII

AUTRES PHÉNOMÈNES EXTRAORDINAIRES.

On a souvent remarqué chez les stigmatisées l'absence de nourriture et l'absence de sommeil. Angèle de Foligno passa douze ans sans manger; Ste Catherine de Sienne dormait une demi-heure tous les trois jours.

De même Madame Brault semblait affranchie de la loi de la *nutrition*. Elle avait une répugnance instinctive pour la nourriture, et son jeûne était presque continuel. Chaque année, depuis le mercredi des cendres jusqu'à Pâques, depuis le 2 novembre, jour des Morts, jusqu'au 8 décembre, fête de l'Immaculée Conception, et tous les vendredis, elle ne prenait aucune nourriture. Pendant un carême, le docteur qui la soignait l'avait obligée à prendre un peu de breuvage; elle dut le rejeter au bout de quelques instants; cela la rendait plus malade. Cependant elle ne maigrissait pas; elle gardait son léger embonpoint et ses belles couleurs.

Elle se mettait à table avec son mari et ses enfants, toujours joyeuse et pleine d'entrain. « Elle était attentive à nous servir, dit Évangéline, s'occupant de nous et nullement d'elle-même; elle faisait parfois semblant de grignoter quelque chose, mais elle ne mangeait rien ou presque rien. » Son directeur lui ayant demandé un jour quelle nourriture elle prenait, elle lui répondit : « Je prends quelques bouchées (les restes des enfants) le matin; le midi, rien; le soir, rien ou un morceau de pain sec. Souvent je ne prends que quelques bouchées de pain sec dans toute la journée. Cependant lorsque je suis ailleurs, j'évite d'être remarquée, et je prends suffisamment pour ne pas paraître singulière. »

Le *sommeil* n'est pas moins nécessaire que la nourriture à la conservation normale de l'organisme. Or elle passait la plus grande partie de ses nuits sans prendre de repos. « Quand je

puis reposer une demi-heure ou une heure pendant la nuit, je suis contente,» disait-elle un jour à une de ses amies, sœur Ste M.. Elle récitait le Saint Office et consacrait le reste du temps à la méditation et à la prière. D'ailleurs les vexations et les mauvais traitements du démon la tenaient souvent en éveil. Enfin les nombreuses nuits qu'elle passait auprès des malades et des mourants n'étaient pas pour elle un temps de repos.

Madame Brault a été également affranchie des conditions de l'espace, comme elle l'a été des lois de la nutrition et du sommeil. Elle a été favorisée du privilège de la *bilocation,* en se trouvant simultanément en deux endroits à la fois.

« Un fait bien extraordinaire, dit le docteur Lesage, s'est passé le lundi 3 décembre 1900. Madame Brault avait passé la nuit sans sommeil; elle avait un grand désir de communier; mais elle était très souffrante, et d'une telle faiblesse qu'elle ne pouvait se soulever la tête. Son mari étant en tournée de visites d'écoles, sa fille Claudia avait passé la nuit avec elle. À six heures, quand sonna l'Angélus, elles récitèrent ensemble la prière à la Vierge, et Madame Brault tomba en extase. »

« En arrivant à l'église, un peu avant six heures, M. le Curé fut très surpris de la voir à sa place accoutumée, car il savait qu'elle était malade; il pensa qu'elle avait été subitement guérie. Elle s'approcha de la sainte table, retourna à son banc, puis soudain disparut . . . »

La supérieure du couvent, Sœur Ste Olive, en la voyant à l'église ce matin-là, fut également fort étonnée. Elle le fut de nouveau, quand, quelques instants seulement après la communion, elle s'aperçut qu'elle était déjà partie. Elle le fut bien davantage encore, lorsque plus tard elle appris qu'elle n'avait pas quitté la maison [1].

M. Laberge alla dans la journée visiter sa pénitente, croyant bien qu'elle était revenue à la santé. Quel ne fut pas son étonnement, lorsque Claudia lui dit que sa mère n'avait pas

1. Sœur Ste Olive racontait encore cette histoire à l'auteur quelques jours avant sa mort. Elle est décédée le 19 juin 1911.

quitté son lit, et qu'elle-même avait passé tout le temps auprès d'elle ! Madame Brault avoua à M. le Curé qu'elle avait eu en effet le bonheur de recevoir la Sainte Communion le matin, à l'église, mais qu'elle ne pouvait s'expliquer comment la chose était arrivée.

Dans une lettre à son directeur, elle raconte elle-même comment cette insigne faveur lui fut de nouveau accordée.

« Le premier vendredi du mois de septembre 1902, j'étais trop malade pour me rendre à l'église. Je souffrais de la privation de la sainte communion, et je m'en plaignais à mon Bien-Aimé.

« J'entendis sonner la messe. Agenouillée dans ma chambre, je me suis unie d'intention avec ceux qui avaient le bonheur de l'entendre. Vous commenciez votre messe. Je fus transportée dans l'église. Au moment de la communion, Notre-Seigneur, tenant dans ses mains un ciboire d'une richesse et d'une beauté ravissantes, s'approcha de moi et de sa main divine déposa la Sainte Hostie sur ma langue. Comment vous dire ce qui se passa dans mon âme ? . . .

« Lorsque je revins à moi-même, j'étais dans ma chambre, à la même place.

« Le lendemain, Évangéline et Claudia allèrent au couvent. La supérieure leur dit : « Votre mère est mieux ? Je l'ai vue hier à la messe. — Oh ! non, dirent-elles, elle n'est pas allée à l'église hier, elle était trop malade pour sortir. »

« Quelques jours après, je vis la supérieure. Elle me demanda si j'avais été à l'église le premier vendredi du mois. Je lui dis que non. « Mais je vous ai vue. — J'y suis allée en esprit, par la pensée. — Dans quel banc votre pensée s'est-elle mise ? » me demanda-t-elle en riant. Je lui désignai le banc où j'avais été transportée. « C'est précisément là que je vous ai vue, comme je vous vois en ce moment. »

Sœur St L. rapporte que le même phénomène s'est renouvelé, dans les mêmes circonstances, le 2 février 1907, jour de la Purification de la Sainte Vierge.

Madame Brault travaillait avec une rapidité surprenante. Son ouvrage se faisait en un clin d'œil. « Elle accomplissait en quelques heures, disait une de ses amies, ce qui aurait demandé des jours à toute autre personne. »

Sœur Ste M. travaillait avec elle à la décoration de l'église pour les Quarante Heures. « Rendues au soir, dit-elle, je ne pouvais comprendre comment nous avions pu faire tant d'ouvrage en une seule journée : il y avait du travail pour une semaine. La chose me semblait vraiment extraordinaire. Il me semble que les anges ont dû faire les trois quarts de l'ouvrage. »

« Je lui demandai un jour : Que faites-vous quand vous êtes dans l'impossibilité de vaquer à vos occupations ordinaires ? — Les bons anges me remplacent », me dit-elle en souriant.

Faut-il attribuer aux bons anges certains faits étonnants ?

Elle lavait elle-même tout le linge de la famille; et il y avait onze personnes à la maison. Elle mettait le linge à tremper le soir, pour le laver le lendemain. Or il est arrivé quelquefois que le lendemain matin, de bonne heure, le linge était lavé et étendu sur la corde, à la grande surprise de la famille, particulièrement de M. Brault, qui était bien sûr que sa femme n'avait pas quitté sa chambre, ou qu'elle avait passé la nuit entière au chevet de quelque pauvre malade.

Il est arrivé aussi que ce linge lavé avait été déchiré, ou jeté dans la boue, pendant la nuit. Était-ce l'œuvre du diable ou de la voisine ?

Un matin, alors que tout reposait encore dans la maison, Évangéline, âgée de dix à onze ans, se réveille au son d'une douce musique. Elle pense que c'est sa mère qui joue du piano : « Pourtant, se dit-elle, maman n'a pas l'habitude de faire de la musique à une heure si matinale. » Elle se lève et descend au salon : il n'y a personne, et le piano est fermé ! Et cependant la douce musique continue pendant une dizaine de minutes.

Quelques-uns des enfants rapportent aussi avoir entendu parfois une mystérieuse symphonie. Ils écoutaient, étonnés et

ravis. de merveilleux accords sans savoir d'où ils provenaient.

Le 17 septembre 1901, Madame Brault revenait de l'église après la messe. « Il pleuvait fort, dit-elle, et je n'avais pas de parapluie. J'aurais dû être toute mouillée; je ne l'étais pas du tout. J'aurais voulu cacher cette attention délicate de mon Jésus; mais mon mari me vit arriver. Croyant me trouver toute trempée par la pluie, il fut très surpris de voir mes habits parfaitement secs. »

Une autre fois, c'était le 24 mai 1908, elle fut miraculeusement sauvée de la foudre. Elle était à l'église. Agenouillée, les yeux fixés sur le tabernacle, elle disait à son Bien-Aimé sa prière et son amour. Il était trois heures, et elle se proposait de rester à l'église jusqu'à cinq heures. Soudain elle entendit une personne entrer et se diriger de son côté. « Je fermai les yeux, raconte-t-elle, pour ne pas satisfaire ma curiosité. La personne s'arrêta près de moi, et j'entendis ces paroles: « Sauve-toi vite. » Surprise, j'ouvris les yeux et ne vis rien. Je crus que c'était peut-être le démon qui voulait m'empêcher de rester à l'église. Mais, avant que j'eusse le temps de réfléchir, je me sentis soulevée, doucement et rapidement, et comme portée jusque chez moi. Depuis une dizaine de minutes, une pluie battante tombait; je n'avais pas de parapluie. En arrivant sur la galerie, mon mari me dit : « Tu dois être toute mouillée. » Surpris, il vit que l'eau ne m'avait pas touchée. Au même instant le tonnerre éclata dans la direction de l'église.

« Vers quatre heures, on vint nous dire que le tonnerre était tombé sur l'église. Des personnes qui m'avait vue passer me dirent : « Vous l'avez échappé belle, car si vous étiez restée à l'église deux minutes de plus, la foudre vous aurait frappée. »

« Je reconnais que c'est mon bon Jésus qui m'a fait avertir, soit par mon ange gardien, soit par quelque autre messager du ciel; car en même temps que j'entendis la voix, une force invisible me conduisit hors de l'église. Oh ! comment pourrai-je jamais remercier mon Bien-Aimé ! »

CHAPITRE XVIII

VUES À DISTANCE, INTUITIONS, PROPHÉTIES.

Madame Brault avait reçu de Dieu un don merveilleux de clairvoyance surnaturelle.

Elle voyait souvent à distance; elle avait connaissance de faits qui se passaient très loin d'elle. Combien de personnes n'a-t-elle pas vues mourir, parfois en des endroits très éloignés !

Il lui est arrivé aussi de lire dans les consciences, de pénétrer les pensées, de connaître les dispositions intérieures de certaines âmes; et quand elle le leur révélait, elle les jetait dans un étonnement profond. C'était toujours pour le bien spirituel de ces âmes. Il y eut des personnes de sa connaissance qui avaient peur d'elle: elles craignaient qu'elle ne lût dans leur cœur et ne leur dévoilât leur état d'âme. Non, elle n'était pas douée d'une telle lucidité générale et continue.

Comme Ste Catherine de Sienne, Ste Thérèse d'Avila, St Vincent Ferrier, le St Curé d'Ars, elle possédait une puissance d'intuition extraordinaire. Elle en a donné de très nombreuses preuves. Nous citerons seulement quelques exemples.

M. le Curé lui demanda un jour de vouloir bien prier pour un prêtre de ses amis, qui était dangereusement malade à l'Hôtel-Dieu. « Oui, répondit-elle, prions pour lui, mais pas pour obtenir sa guérison, car il est mort il y a deux heures à peine. » Le lendemain M. Laberge apprit en effet que son ami était décédé à l'heure indiquée par sa pénitente.

Un autre jour, c'est une religieuse du couvent qui reçut un télégramme lui annonçant le décès de son père. Deux de ses compagnes lui dirent: « Nous allons tout de suite en informer Madame Brault et le recommander à ses prières. » Or en arrivant, après les salutations d'usage, elle leur dit : « Pauvre Sœur une telle, son père est mort. » « Et nous étions allées pour le lui

apprendre ! » fait remarquer Sœur Ste B., l'une des deux messagères.

M. le Chanoine Piché, curé de Lachine, et M. Laberge, curé de la Pointe-Claire, deux excellents prêtres, étaient voisins et amis. Ils se visitaient chaque semaine. Le samedi 21 juillet 1900, M. Laberge se rendit à Lachine voir son confrère. Il lui fit sa confession et entendit la sienne. M. Piché lui fit part de ses ennuis. Un petit groupe de citoyens voulait ouvrir une auberge. Le bon curé s'y opposait de toutes ses forces, sachant bien que ce serait une cause de désordre et une occasion de péchés. Le lendemain, dimanche, il monte en chaire. Avec éloquence et énergie, il dénonce le danger et conjure ses paroissiens de l'écarter: « Je donnerais volontiers ma vie, ajoute-t-il, pour empêcher ce mal. » Et voici que soudain les forces lui manquent, il descend de chaire et se rend péniblement au presbytère. Quelques instants plus tard, il expirait au pied de son crucifix.

À la Pointe-Claire, aussitôt après la messe, Madame Brault va trouver M. Laberge et lui dit: « Prions pour M. le curé de Lachine, il vient de mourir[1]. »

Le docteur L.-D. Mignault, de Montréal, médecin réputé et excellent chrétien, avait une large clientèle juive. Quand il assistait une femme pour la naissance de son enfant, s'il voyait que le petit être qui venait au monde ne pourrait pas vivre, il le baptisait adroitement, sans que la mère s'en doutât. Ou s'il était appelé auprès d'un enfant malade, et s'il constatait qu'il était en réel danger de mort, discrètement, à l'insu des parents, il lui administrait le baptême. À cet effet, il avait toujours dans sa poche une petite bouteille d'eau bénite.

Or un jour Madame Brault le félicita de cette pratique, lui disant qu'il faisait une œuvre très agréable à Notre-Seigneur. Le docteur, qui n'en avait jamais parlé à personne, n'en revenait pas de surprise. Pour l'éprouver, il lui demanda : « Savez-vous combien j'en ai baptisés? — Trente, répondit-elle aussitôt. » C'était exact.

1. M. G.-É. Boileau.

Il écrivit à son ami le curé de la Pointe-Claire, le 9 mai 1900 : « Je vois que Madame Brault a des lumières surnaturelles. Vous dire la joie que j'éprouve d'avoir été agréable à Notre-Seigneur est impossible; je n'ai jamais éprouvé un tel bonheur, tout en frémissant à la vue de mon indignité. Je me propose bien de ne manquer aucune occasion d'ajouter à ma petite bande d'élus, si toutefois le Bon Dieu les appelle à lui; car je me fais un devoir de faire tout mon possible pour les ramener à la santé. »

Cependant il avoua à Madame Brault qu'il n'était pas sans inquiétude au sujet d'un de ces enfants, qu'il croyait bien ne pas pouvoir vivre, et qui avait échappé à la mort et grandissait bien portant. « Soyez tranquille, dit-elle, cet enfant ne vivra pas. » À quelque temps de là, en effet, le petit Juif, qui jouait sur la rue, courant étourdiment après son ballon, fut frappé par un tramway et tué sur le coup. Il avait à peine sept ans.

Le docteur Mignault continua jusqu'à la fin de sa vie cette œuvre d'apostolat caché. Quand il mourut, en 1929, il avait baptisé plus de trois cents petits enfants juifs [1].

Au commencement de septembre 1901, Madame Brault travaillait dans son parterre; elle aimait à cultiver les fleurs. Un homme bien connu dans le village pour son impiété, M. C. vint à passer, tenant par la main sa petite fille, âgée de quatre à cinq ans. Il s'arrêta, la salua et lui adressa quelques mots. Il avait une belle rose, qu'il lui offrit aimablement. Elle l'accepta, le remercia et lui dit : « Je vais aller déposer cette rose à l'église, en votre nom, aux pieds de Celui qui l'a faite. Mais Celui qui a créé les roses est Celui qui nous a créés aussi. Il nous a créés pour que nous l'aimions, que nous le servions et que nous soyons un jour heureux avec lui dans le ciel. Vous l'oubliez, mon ami. Prenez garde : il va bientôt vous rappeler à lui. Quel malheur pour vous si vous continuez à le méconnaître ! Allez à l'église avec votre petite fille; mettez-vous à genoux aux pieds du Sacré-Cœur et dites-lui trois fois: Mon Dieu, donnez-moi la foi et l'amour. »

1. Madame L.-D. Mignault.

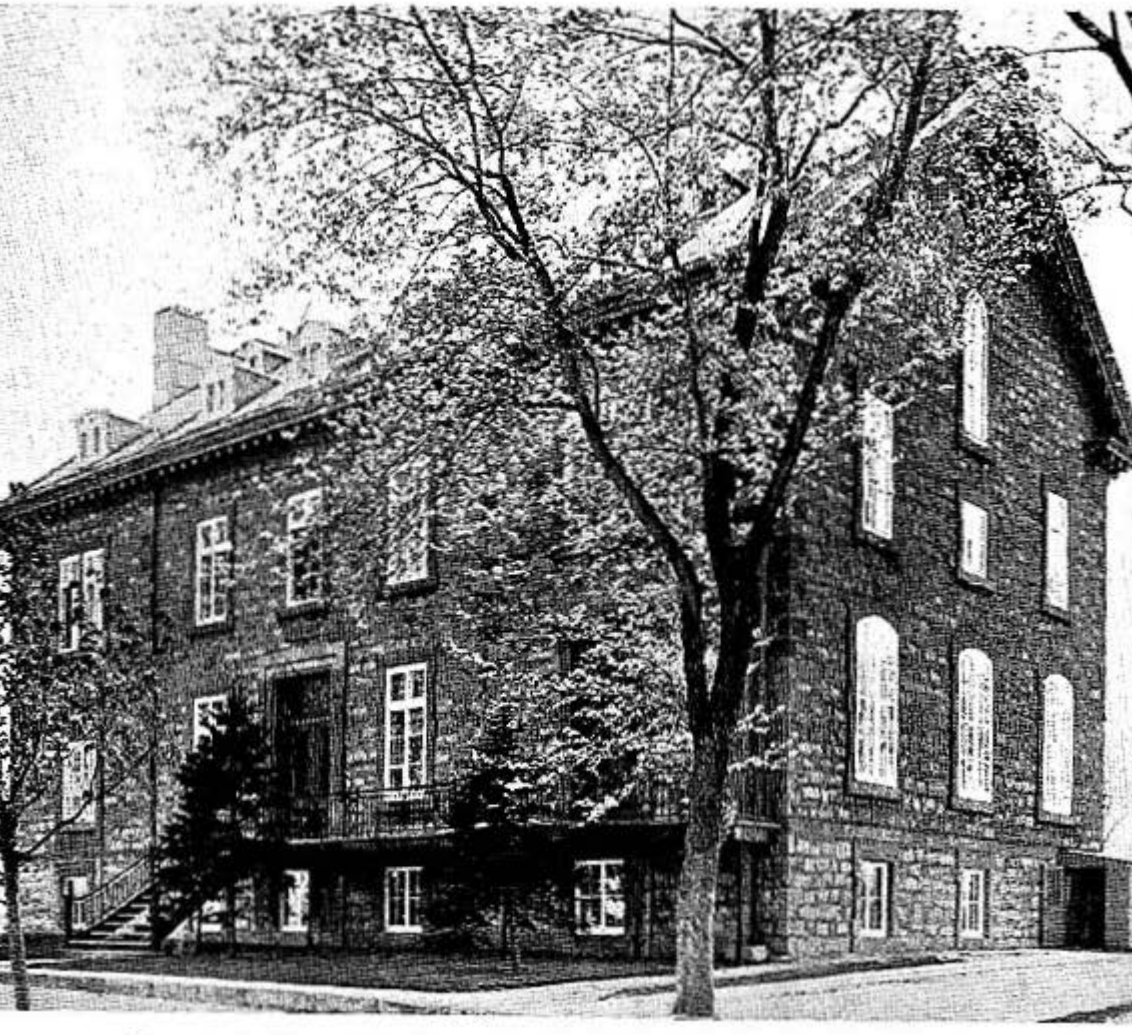
L'homme se retira, grave et pensif. Il fit ce que Madame Brault lui avait dit. Il retourna même à l'église les jours suivants.

Deux semaines plus tard, après avoir eu plusieurs hémorragies, il était mourant de phtisie pulmonaire. Il put recevoir l'Extrême-Onction des mains de M. Eustache Paré, vicaire, et tomba en agonie. « Par moment, raconte le docteur Lesage, la respiration était suspendue et l'on croyait que c'était fini; Madame Brault prenait alors de l'eau bénite, y plongeait une plume et la passait sur les lèvres du moribond; celui-ci rendait un profond soupir et respirait régulièrement, puis fixait les yeux sur elle; on aurait dit qu'il avait connaissance. Cela durait deux à trois minutes. Madame Brault recommença plus de vingt fois; et dès qu'il paraissait reprendre connaissance, elle lui suggérait des actes d'amour et de contrition. » Il mourut entre les bras de celle qui l'avait ramené à Dieu.

Le 10 février 1902, Madame Brault fit dire par son mari à M. le Curé que Notre-Seigneur venait de lui faire connaître qu'un sacrilège avait été commis le matin, dans la chapelle des Franciscains, à Montréal, indiquant l'endroit précis où se trouvait une hostie profanée.

Bien qu'il fût déjà tard le soir, M. le Curé pria son vicaire, M. Paré, de se rendre sans retard chez les Pères Franciscains. Le gardien du couvent était alors le P. Colomban, devenu depuis Mgr Dreyer. Tous deux vont à la chapelle et trouvent, en effet, à l'endroit indiqué, une hostie fixée par un petit clou à la table de communion. Le P. Colomban la détache respectueusement et la dépose dans le tabernacle; un des Pères la consomma le lendemain matin à la messe.

Mgr Bruchési, archevêque de Montréal, informé de l'événement par le curé de la Pointe-Claire, se montra incrédule et mécontent. Pensa-t-il que Madame Brault avait pu aller elle-même placer là cette hostie pour simuler un sacrilège, ou simplement voulut-il éprouver la vertu de la voyante, il dit à M. Laberge qu'il privait sa pénitente de la sainte communion pen-



Couvent des Sœurs de la Congrégation de Notre-Dame à la Pointe-Claire.

Chapelle du couvent de la Pointe-Claire

dant un mois. Madame Brault se soumit en silence, avec une humilité parfaite; mais elle pleura amèrement: un mois sans recevoir son Bien-Aimé ! Ce fut la grande épreuve de sa vie.

Près de deux ans passèrent, quand une misérable femme, poussée sans doute par le remords, se présenta chez les Franciscains, et avoua son sacrilège. Peu après, un de ces Pères, qui prêchait une retraite paroissiale à la Pointe-Claire, se rendit chez Madame Brault et lui fit connaître l'aveu de la coupable. « Je le savais, » dit-elle. Notre-Seigneur lui avait promis, pendant son épreuve, qu'un jour la lumière se ferait sur cette triste affaire.

Dans la suite, Mgr Bruchési, dont le cœur était si délicat et si tendre, se montra pour elle, à maintes reprises, d'une grande et paternelle bonté. Pendant un de ses séjours à Rome, il lui envoya une bénédiction spéciale du Souverain Pontife; il lui apporta un beau crucifix bénit par le Saint-Père. Un jour il lui demanda si, pendant son mois d'épreuve, Notre-Seigneur s'était donné à elle: « Oh ! non, dit-elle, Notre-Seigneur ne pouvait pas être moins obéissant que sa pauvre et indigne servante. »

Un bon jeune homme de la Pointe-Claire se mourait lentement de la maladie de poitrine. Se sentant plus mal et craignant de mourir, il avait demandé à être administré. M. G.-E. Boileau lui donna les derniers sacrements. Rencontrant ensuite le docteur Lesage, il lui dit : « Je viens d'administrer un de vos malades, le jeune Carrière. — Oh ! fit le docteur, cela ne pressait pas : il peut vivre encore sept ou huit mois. » Le jeune homme prit en effet du mieux.

La veille de la fête de l'Ascension, M. Boileau alla revoir son malade et le confessa de nouveau : « Il me sera difficile, dit-il, de vous apporter la Sainte Communion demain, car je partirai de bonne heure pour la mission de Valois[1]; mais je vous l'apporterai après-demain; ce sera le premier vendredi du mois. »

1. La mission de Valois était desservie par les prêtres de la Pointe-Claire.

Or, dans l'après-midi du jour de l'Ascension, vers quatre heures et demie, on vient prier M. le vicaire d'aller vite porter le Saint Viatique au jeune Carrière. M. Boileau, surpris, prend donc le Saint-Sacrement et se rend à la maison du malade. Il le trouve tranquillement assis dans son fauteuil : « Oh ! dit-il, je ne suis pas plus mal; mais Madame Brault me dit que je vais mourir aujourd'hui et que je dois recevoir Notre-Seigneur pour aller au ciel avec lui. » Madame Brault était là, pieusement agenouillée près du malade. Le jeune homme, plein de foi et de confiance, fit avec ferveur sa dernière communion. Car M. Boileau était à peine de retour au presbytère lorsqu'on vint lui annoncer que le jeune Carrière venait d'expirer [1].

Un soir du mois d'octobre 1907, pendant les Quarante Heures, Madame Brault était à l'église. Dans sa charité et son zèle pour le salut des âmes, elle demandait à Notre-Seigneur de mettre sur son chemin l'âme qui avait le plus besoin de secours. Presque aussitôt après, elle se sentit impérieusement poussée à s'en retourner chez elle; car elle passait toujours les deux nuits entières des Quarante Heures à genoux devant le Saint-Sacrement. Elle part. À peine arrivée à la maison, le docteur la fait demander à l'hôtel Bélair. M. Bélair, étant sorti entre dix et onze heures du soir, avait remarqué un jeune homme, étendu sans connaissance sur le bord de la route, devant la maison de son voisin, le notaire Brault. Il le transporta chez lui et fit appeler le docteur Lesage. Celui-ci à son tour fait appeler Madame Brault; et tous deux prodiguent leurs soins au malade. Quand il eut repris connaissance, son premier mot fut: « Je vous en prie, laissez-moi mourir. — Non, dit Madame Brault, on va bien vous soigner, et vous ne mourrez pas. » Elle le fit transporter chez elle, et passa une partie de la nuit à ses côtés.

Le lendemain, elle eut une longue entrevue avec lui. Le jeune homme, désespéré, ne parlait que de se suicider. « Vous ne savez pas, dit-il, combien je suis malheureux ! — Oui, reprit-

1. M. G.-É. Boileau.

elle, je le sais. » Et elle lui raconta l'histoire, assez lamentable, de sa vie. En l'écoutant, le jeune homme, stupéfait, tremblait de tous ses membres : « Qui est-ce qui vous a dit tout cela, Madame ? — Personne, répondit-elle, c'est le Bon Dieu qui me le fait connaître, le Bon Dieu dont vous doutez, dont vous ne reconnaissez pas la Providence. Il vous aime, il veut vous sauver; aimez-le aussi. Et puisque votre mère vous a rejeté et ne veut plus vous voir, je serai votre maman, et vous serez mon enfant, voulez-vous ? »

Ce jeune homme avait quitté la France dans un accès de désespoir, et s'était embarqué pour New-York. Il y avait passé sept ou huit mois, était tombé malade et avait dépensé tout ce qu'il possédait. Il avait eu alors l'idée de venir à Montréal. Mais ne connaissant personne, ne trouvant pas de place, et n'ayant plus rien, il était parti à l'aventure, sur la route de Lachine; il avait marché jusqu'à la Pointe-Claire, où, épuisé de fatigue et souffrant de la faim, il était tombé devant la maison de Madame Brault.

Au bout d'une huitaine de jours, « jours heureux », disait-il, ses forces étant revenues, Madame Brault l'amena à Montréal. C'était un beau grand jeune homme brun, d'une vingtaine d'années, ayant l'air distingué et parlant bien. On lui trouva une situation modeste. Il passa plusieurs mois à Montréal, vivant en bon chrétien; puis il retourna en France.

Un jeune homme voyageait en même temps que Madame Brault. Ils se trouvaient l'un près de l'autre. La conversation s'engagea. On causa quelques instants de choses indifférentes, puis Madame Brault lui dit familièrement : « Dites-moi, mon ami, pensez-vous au Bon Dieu de temps en temps ? Il y a déjà longtemps que vous n'êtes pas allé à confesse. Allez-y dès que vous serez rendu chez vous. Puis conduisez-vous comme un brave garçon, en bon chrétien. Abandonnez telles et telles mauvaises habitudes; et aimez bien le Bon Dieu. S'il venait vous chercher dans un mois, que feriez-vous ? — Oh ! dit-il, je ne mourrai pas si tôt; voyez, je suis fort, plein de santé. — Voulez-

vous me promettre de faire ce que je vous dis ? — Oui, Madame, je vous le promets; ne m'oubliez pas dans vos prières. » Il tint parole et se convertit. Juste un mois plus tard, il paraissait devant Dieu (1908).

Une bonne religieuse de l'Hôtel-Dieu de Montréal, âme délicate mais timorée et craintive, était en proie à des inquiétudes de conscience; elle avait perdu la paix, elle se croyait abandonnée de Dieu, et se sentait très malheureuse. Un jour elle priait et se désolait intérieurement, dans l'avant-chœur de la chapelle. Madame Brault, qui visitait des malades, vint à passer là, et s'approchant de la religieuse à genoux, elle se penche vers elle et lui dit à voix basse: « Ma chère sœur, ayez donc plus de confiance en Dieu, et jetez-vous dans le Cœur de Notre-Seigneur. » Relevant la tête, la sœur aperçoit une dame en noir qui s'éloignait et qu'elle n'avait jamais vue. Elle apprit ensuite que c'était Madame Brault.

« Il faut que j'aille à Montréal aujourd'hui, » dit un jour Madame Brault à son mari. Elle se rendit à une institution religieuse et demanda à voir Sœur une telle. Un temps assez long s'écoula; on vint lui dire qu'on ne la trouvait nulle part. « Elle est dans un coin de la chapelle, dit tranquillement la visiteuse, veuillez donc aller la chercher. » La sœur était là en effet, l'âme tourmentée, découragée; elle était décidée à quitter secrètement la communauté le jour même.

Madame Brault lui parla doucement, charitablement, de son inconstance, de ses manquements à la règle, de son peu de générosité et de ferveur. « Ce n'est pas ce que Jésus, qui vous a choisie et qui vous aime, attend de vous, ajouta-t-elle. » Bref, elle remonta son courage, lui rendit confiance et lui fit promettre d'être fidèle à ses engagements, à ses obligations. La pauvre sœur, confuse et repentante, se mit généreusement à l'œuvre et fut fidèle à sa vocation.

Cette femme du monde avait ainsi le pieux courage de rappeler même à une religieuse son devoir. Depuis quelques mois

se trouvait, dans un autre couvent, une sœur, intelligente, distinguée, mais d'un caractère un peu difficile. Madame Brault désirait la voir; mais la sœur l'évitait, elle se dérobait. Enfin elles se rencontrèrent. Cette sœur avait eu un démêlé assez vif avec l'autorité; elle reprochait aux Supérieures de prétendues injustices dont elle avait été victime; et elle se proposait bien de le leur faire savoir. « Non, non, ma chère sœur, lui dit Madame Brault, vous ne ferez pas cela; vous allez au contraire faire acte de soumission, reconnaître vos torts, et vous humilier en faisant des excuses à vos Mères. Rappelez-vous les exemples de Jésus, votre modèle. Il attend cela de vous. Courage ! je vais bien prier pour vous. » Elle dut plaider longtemps; mais elle finit par convaincre la pauvre sœur, qui suivit ses conseils et recouvra la paix.

À une autre religieuse de ses amies, qui avait eu à souffrir des procédés indélicats et injustes de certaines personnes, elle adressait, le 4 décembre 1905, cette lettre si admirablement chrétienne :

« Ma chère sœur, vous avez à souffrir de l'injustice. Bénissons-en le Bon Dieu : c'est qu'il vous aime et veut vous rapprocher de son cœur en vous couchant sur sa croix purifiante. Ne manquez pas de courage, ma bonne petite sœur. Surtout défiez-vous des jugements téméraires. Ne jugez pas ceux et celles qui semblent être la cause de vos peines. Par humilité et pour faire plaisir à la Sainte Vierge, acceptez ces peines avec reconnaissance. Nous ne méritons pas autre chose. Regardez ceux et celles qui vous blessent, comme les instruments de la volonté juste et bonne de Jésus, votre bien cher Époux. Traitez-les avec bonté; faites-leur ce que vous voudriez qu'on vous fît à vous-même. Autrement, vous ne seriez pas meilleure qu'eux. Encore une fois, bénissons le Bon Dieu, qui vous veut sainte; moi aussi, je vous veux sainte. Vous avez ce qu'il faut pour sanctifier votre âme. La Sainte Vierge aurait tant de peine, si vous ne preniez pas votre petite croix avec amour et humilité !

Chère bonne sœur, ce que je vous dis là, je me le dis souvent à moi-même. Prouvons notre amour à Jésus et à Marie. »

Madame Brault a quelquefois annoncé des événements à venir.

Pendant que les religieuses du couvent de la Pointe-Claire étaient en retraite à la maison-mère, à Montréal, au mois d'août 1906, Madame Brault dit un jour à la supérieure, Sœur Ste Olive : « Vous allez perdre une de vos bonnes compagnes : Sœur Ste L. ne doit plus revenir ici. — Et où doit-elle aller ? — Elle doit aller à Bourbonnais, aux Illinois. » À la fin de la retraite, elle fut en effet nommée à ce poste. Sœur Ste Olive raconta ensuite à Mère St Anaclet, supérieure générale, que Madame Brault lui avait annoncé cette nomination : « Je vous avoue, répondit-elle, qu'à ce moment-là je n'y avais encore nullement pensé. »

Mère St Anaclet, femme éminente, qui a laissé à la Congrégation de Notre-Dame un grand souvenir, était amie intime de Madame Brault. Ces deux femmes admirables professaient l'une pour l'autre les meilleurs sentiments d'estime, d'affection et de vénération [1].

1. Mère St Anaclet mourut le 19 novembre 1912, deux ans et huit mois après Madame Brault.

CHAPITRE XIX

GUÉRISONS.

On attribue à Madame Brault plusieurs *guérisons.*

Sœur St P. raconte que le 21 mai 1902, en sortant du couvent pour se rendre à l'église, elle tomba en s'embarrassant le pied dans le coin d'une épaisse natte de corde. On dut la relever. Elle ne pouvait ni faire un pas ni appuyer le pied sur le sol. On lui appliqua des médicaments; mais le mal augmentait toujours. Le troisième jour, le talon commença à la faire beaucoup souffrir. La bonne supérieure voulait envoyer chercher le médecin; mais elle s'y opposait. « J'aurais bien plus confiance en Madame Brault, disait-elle. — Non, c'est le docteur qu'il vous faut voir, et si vous n'êtes pas mieux demain, nous le ferons venir. » Laissons parler la Sœur elle-même: « Le lendemain, la douleur qui partait du talon se faisait sentir jusqu'en arrière de la tête et semblait suivre l'épine dorsale; je ne pouvais ni me lever ni prendre aucune nourriture; et j'étais atteinte d'une forte fièvre. C'est alors que Madame Brault arriva. Elle commença par plaisanter aimablement sur mon état. Puis, après s'être informée de ce que je souffrais, elle me demanda de lui montrer mon talon. Elle le pressa dans le creux de sa main; et aussitôt j'éprouvai comme une chaleur qui montait jusque dans ma jambe; ensuite elle me frotta le pied et la jambe avec de l'eau bénite et de l'eau-de-vie camphrée, puis elle me banda le pied, me mit mon bas et mon soulier et me dit d'essayer de marcher. Je répondis : « Je ne suis pas capable. — Essayez, dit-elle. » Et me présentant son bras: « Appuyez-vous sur moi et essayez de marcher. » À ma grande surprise et à ma grande satisfaction, je sentis que je pouvais me porter sur mon pied, et que je pouvais marcher.

« Alors, dans ma joie et ma reconnaissance, je voulus l'embrasser; mais elle me repoussa doucement, et nous dit, à sœur

supérieure et à moi : « Voulez-vous, vous ne parlerez de cela à personne. » Puis elle ajouta en souriant: « Vous me feriez passer pour un charlatan, et je suis bien trop orgueilleuse pour le supporter. »

« Me sentant complètement guérie, je ne savais comment lui exprimer ma reconnaissance. Quant à ma bonne supérieure, elle versait des larmes d'attendrissement. Arrivée au bas de l'escalier, elle entra dans la sacristie; la porte qui donne sur le sanctuaire étant ouverte, elle me montra le tabernacle en disant: « C'est Lui que vous devez remercier, car c'est Lui qui vous a guérie. »

« À partir de ce moment, je n'ai éprouvé aucune douleur ni aucune fatigue, et mon pied est aussi fort qu'avant l'accident.

« Ce qui me donnait confiance en Madame Brault et me la faisait désirer plutôt que le médecin, c'est que l'hiver précédent, elle m'avait guérie d'une tumeur à la gorge. Cette tumeur était à peu près grosse comme un jaune d'œuf. J'avalais très difficilement; car elle était aussi grosse en dedans qu'au dehors. Le docteur Lesage me dit qu'il fallait enlever cette tumeur et que ce serait une opération facile. Il s'offrit à la faire lui-même. Je lui dis que je préférais aller à la Maison-Mère. Deux jours après, Madame Brault vint au couvent. Je lui dis que j'allais être obligée de me faire mettre le couteau à la gorge; et je lui montrai ma tumeur. Elle la regarda avec attention, la palpa et fit dessus plusieurs signes de croix. « Avez-vous confiance en l'eau bénite ? me demanda-t-elle. — Oui, lui dis-je. — Alors faites une petite neuvaine avant l'opération. — Voulez-vous la faire avec moi ? — Bien volontiers. Nous dirons trois Ave Maria, et vous ferez trois signes de croix avec de l'eau bénite sur la tumeur, soir et matin. » Je commençai le soir même, et avant la fin de la neuvaine la tumeur était disparue.

« Quand Madame Brault revint au couvent vers la fin de la semaine, je lui dis : « Savez-vous que ma tumeur est partie, et je ne m'en suis pas aperçu ! — C'est que c'était une petite

bosse d'humilité, dit-elle, elle est partie sans bruit. » Je n'ai plus rien senti depuis. »

Une autre religieuse, Sœur St L., fut un jour victime d'un petit accident. Voulant atteindre une planche qui se trouvait sur le haut d'une armoire, cette planche, peu longue mais épaisse et lourde, lui tomba sur le pied. Elle poussa un cri de douleur. Madame Brault était avec elle. « Déchaussez-vous », lui dit-elle. Une ligne noire était bien marquée sur le pied. Elle y passa doucement la main; ce fut comme une caresse. Instantanément la marque noire et la douleur disparurent.

Une jeune fille de quatorze ans, ayant par mégarde renversé sur elle un vase d'eau bouillante, s'était infligé au bras une grave brûlure. Madame Brault se trouvait à la maison, causant avec la mère. En entendant les hauts cris de l'enfant, elles accourent près d'elle, dans la cuisine. La pauvre petite enlevait son vêtement; en tirant sur la manche, la peau du bras se soulevait. « Donnez-moi un linge, dit Madame Brault, je vais lui faire un pansement. » Quand ce fut terminé, elle fit mettre l'enfant au lit, et dit à la mère : « Soyez tranquille, elle va bien dormir toute la nuit et elle ne sentira plus rien. » Mais la mère ne croyait guère qu'un moyen aussi simple pût guérir sa fille si promptement. On avait hâte d'être rendu au lendemain pour voir si la prédiction allait se réaliser.

Or le lendemain, l'enfant, qui avait passé une bonne nuit, sans souffrance, se trouva guérie. Le bras ne portait aucune trace de brûlure. « J'ai moi-même examiné le bras de la jeune fille, dit Sœur Ste M.; j'étais dans l'admiration, et je regardais cette guérison comme miraculeuse. »

La fille aînée de Madame Brault, Évangéline, épouse du docteur Lesage, était périodiquement atteinte d'érysipèle, chaque année. Le mal était généralement bénin et de courte durée. Cependant une année l'érysipèle revêtit un caractère plus grave. Il envahit toute la figure, devenue rouge, luisante et brûlante. Le mal augmentait de jour en jour, accompagné

d'une forte fièvre. Le docteur était très inquiet; il fit venir trois autres médecins. Ils durent se déclarer impuissants; et la malade se trouva bientôt aux portes de la mort. Madame Brault alla la voir; elle fut effrayée de son état. N'ignorant pas combien ce mal est contagieux, elle se mit néanmoins à frotter de ses mains le pauvre visage endolori. Aussitôt la malade se trouva mieux; et l'érysipèle ne tarda pas à disparaître pour ne plus jamais revenir[1].

Le petit Richard Lesage, alors âgé de quatre à cinq ans, se tenait assis sur le rebord d'une fenêtre, au deuxième étage de la maison. Voulant regarder dans la rue, il se pencha, perdit l'équilibre et tomba sur le sol. M. Léon Charlebois, qui demeurait en face, le voit tomber. Il se précipite, le relève et le porte à la maison, privé de connaissance. Le docteur Lesage était parti visiter ses malades. À l'appel de M. Charlebois, la mère accourt affolée. Elle envoie bien vite chercher Madame Brault. Celle-ci arrive sans tarder. « Pauvre petit ! » dit-elle en considérant l'enfant couché sur son lit, sans connaissance. Elle demande à la bonne de lui apporter un de ses jouets; et se tenant à quelques pas de l'enfant, elle lui dit simplement : « Viens, mon petit Richard, viens chercher le beau jouet que grand'maman t'apporte. » Alors Richard ouvre des yeux étonnés, il regarde sa grand'mère en souriant, descend tout naturellement du lit et va prendre le jouet qu'on lui présente. Il ne sentit aucun mal.

Madame Brault, nous l'avons dit, passait souvent une grande partie de son temps à visiter et à soigner les malades. D'une exquise sensibilité, elle ne pouvait les voir souffrir sans souffrir elle-même et sans chercher à les soulager. Son âme compatissante ne s'habituait pas à voir la souffrance chez les autres; ses sentiments de tendre pitié semblaient plutôt s'accroître de plus en plus.

---

1. Madame Lesage croit que sa mère se servit aussi d'eau bénite.

Quand elle voyait ses chers malades en proie à de grandes souffrances, dans son héroïque charité, elle priait Dieu de les guérir, et de lui donner, à elle, toutes leurs douleurs. Notre-Seigneur a plusieurs fois exaucé sa prière généreuse. Des malades sont revenus à la santé, et elle endurait à leur place les peines dont ils étaient soulagés.

Le 7 novembre 1901, sa fille madame Lesage venait d'être mère. Elle souffrait beaucoup; elle éprouvait particulièrement de violentes douleurs dans les jambes. Madame Brault alla la voir; toute bouleversée de la voir ainsi souffrir, elle ne pouvait cacher sa peine, et elle dit à plusieurs reprises : «Ah ! si le Bon Dieu voulait me donner ses douleurs ! Que je voudrais pouvoir souffrir à sa place ! »

« Elle nous laissa vers dix heures du soir, raconte le docteur Lesage. J'allai la reconduire chez elle. Vers minuit, elle commença à endurer les mêmes douleurs que sa fille. Toute la journée du lendemain et du surlendemain, elle souffrit énormément, et elle eut une très forte hémorragie. Chose curieuse, dès que Madame Brault commença à souffrir, les douleurs de ma femme se passèrent; elle ne sentit plus rien. »

C'était à la fin d'août 1905, un des derniers jours des vacances. Les Sœurs du couvent de la Pointe-Claire se proposèrent d'aller faire une visite à leurs voisines, les Sœurs du couvent de Ste-Anne de Bellevue, avant de recommencer les classes.

Un jeune homme, frère de l'une des religieuses, bien que peu expérimenté, s'offrit pour les conduire en voiture. Elles étaient au nombre de sept. Madame Brault était de la partie. Elles partent, joyeuses, par un temps superbe. Mais, à deux milles environ du village, à un détour de la route, le cheval fait un écart et la voiture est renversée avec toutes les voyageuses. Les pauvres Sœurs se relèvent péniblement, en s'aidant les unes les autres. Toutes sont plus ou moins sérieusement blessées. Le cocher improvisé et Madame Brault, qui se tenait près de lui, seuls sont indemnes. Elles durent être ramenées à la Pointe-

Claire. Elles se désolaient, car on était à la veille de l'ouverture des classes, et aucune d'elles n'était en état de reprendre sa besogne.

Alors Madame Brault demanda à chacune ce qu'elle souffrait et quelle était sa blessure. Puis, se recueillant un instant, elle supplia Notre-Seigneur de guérir les sœurs et de vouloir bien lui donner, à elle, tout leur mal. Or les religieuses furent guéries: la rentrée se fit comme si rien ne s'était passé, et chaque maîtresse put reprendre sa classe. Madame Brault endura, à leur place, les douleurs de toutes leurs diverses blessures. Elle en fut subitement délivrée le 8 septembre suivant, en la fête de la Nativité de la Sainte Vierge.

CHAPITRE XX

VICTIME D'EXPIATION.

Madame Brault s'était tracé un règlement de vie, qu'elle soumit à son directeur et auquel elle fut toujours scrupuleusement fidèle. Il ne sera pas sans intérêt d'en signaler certains points.

Elle se lève à quatre heures en été, à cinq heures en hiver. « En m'éveillant, dit-elle, je donne mon cœur à Dieu, je le remercie de m'avoir conservé la vie, puis je dis: Mon Bien-Aimé, que voulez-vous que je fasse ? Voici mon cœur pour vous aimer, mon corps pour vous servir, en accomplissant les devoirs de mon état. Je vous offre chacun de mes soupirs comme autant d'actes d'amour et de réparation. Puis je prie la Sainte Vierge et mon Ange gardien de veiller sur moi et sur ma famille. Je prépare dans mon cœur un autel pour recevoir mon Bien-Aimé dans la sainte communion. À cette pensée je sens un feu consumer tout mon être; la soif de mon Dieu me cause des souffrances, grandes comme sa miséricorde, mais douces comme sa tendresse. Ah ! mon Père, j'écrirais trois jours que je ne pourrais pas exprimer tout ce que l'amour et le repentir de mes péchés mettent dans mon cœur et sur mes lèvres. »

Après son oraison et la préparation du déjeuner pour la famille, elle se rend à l'église.

« À l'église, je prie pour les pécheurs, pour tous ceux qui demandent mes pauvres prières, et pour les âmes du purgatoire. Durant la sainte messe, je médite sur la Passion de Notre-Seigneur, et j'offre, avec le prêtre officiant, le sang de mon Sauveur au Père Éternel, pour la conversion des pécheurs et pour les besoins de la sainte Église catholique...

« Durant la matinée, je porte ma ceinture deux heures. Entre temps, je fais une lecture dans l'Évangile et une courte oraison. Je dis, les bras en croix, cinq actes de contrition, en

l'honneur des cinq plaies de Notre-Seigneur, pour expier les péchés commis envers la Sainte Eucharistie. Je me sers de ma discipline pendant la récitation du miserere. Puis, en embrassant la terre, je demande pardon à mon Bien-Aimé pour les péchés dont je suis la cause; et pressant mon crucifix sur mon cœur, je supplie mon Jésus crucifié de convertir ma pauvre amie [1], et de lui rendre en grâces et en bénédictions tout le bien qu'elle procure à mon néant. Puis, j'embrasse chacune de ses plaies divines, pour expier les blasphèmes et les péchés impurs qui se commettent dans le monde entier. Avant le dîner, je fais un court examen de conscience, je récite l'Angélus et ma dizaine de chapelet pour l'Apostolat de la prière.

« Dans l'après-midi, visite au Saint-Sacrement, récitation de l'office du Saint-Sacrement (partie du jour), chapelet; chemin de la croix une fois par semaine, comme vous me l'avez permis.

« Après souper, prière et chapelet en famille. Dans la soirée, méditation, lecture pieuse, préparation à la mort, examen de conscience. Avant de me mettre au lit, je baise la terre, je dis un acte de contrition, la face contre terre, pour demander le pardon de mes écarts de la journée; et après avoir prié pour mon confesseur et pour les âmes du purgatoire, je demande à la Sainte Vierge de veiller sur nous pendant la nuit; je me transporte par la pensée près du Tabernacle où repose mon Bien-Aimé, pour me reposer à ses pieds, en servante fidèle que je veux être. Le jeudi soir, je fais l'heure sainte. Le dimanche, je donne à l'oraison tout le temps dont je puis disposer.

« La nuit, à l'heure où toute la famille est endormie, ordinairement vers une heure, je me lève pour réciter l'office du Saint-Sacrement (partie de la nuit). Durant ce temps, je porte ma ceinture; cela me tient éveillée. Vous m'avez permis trois heures par jour, mon Père; je me garde une heure pour la nuit et deux heures pour le jour. Je récite ensuite le miserere, les bras en croix ou prosternée, pour expier les péchés qui se com-

1. Sa voisine persécutrice.

mettent durant la nuit. Je fais des actes de réparation et d'amour; et après quelques minutes d'oraison, je me remets au lit. Mais bien souvent le sommeil ne vient pas; et je sens un besoin si grand de rester en prière que, si l'obéissance n'était pas là pour me guider, je prolongerais cet exercice, si consolant pour le cœur de la misérable pécheresse repentante. Mon Bien-Aimé est si délaissé, si seul ! Les jours de retraite mensuelle, je prolonge mes oraisons et je fais le chemin de la croix.

« Vous voulez, mon Père, que je vous dise les petites mortifications que je fais. Je suis portée à boire souvent, je me prive de boire pour honorer la soif que mon Sauveur a endurée pour moi; et l'eau dont je me prive, je la donne à la Sainte Vierge pour éteindre le feu du purgatoire. Jamais je ne me sers d'assaisonnements. Je m'applique à prendre des postures gênantes, à refuser à mes yeux tout regard de satisfaction, et à mes sens j'impose le silence, leur refusant la satisfaction de leur appétit, pour expier les péchés impurs qui blessent le cœur de Celui que j'aime.

« Quand les devoirs de mon état nécessitent plus de mon temps, j'omets une partie de l'office, et j'offre à mon Bien-Aimé le travail que je fais à la place. Mon Père, pour mieux vous faire connaître les sentiments de l'âme de votre pénitente, je vous dirai que je ne regrette jamais d'avoir été obligée de travailler plutôt que de réciter l'office, que j'aime tant. Je suis toujours heureuse, quel que soit l'emploi de mon temps, car la présence de mon Bien-Aimé m'est si sensible, et sa volonté divine si aimable, que si je n'avais pas le souvenir de mes innombrables péchés pour me montrer l'enfer où, sans la miséricorde de mon Sauveur, je serais enfermée, j'aurais un ciel sur la terre.

« Quoi de plus doux, pour la misérable pécheresse qui aime et qui regrette, que la souffrance pour expier, l'Eucharistie pour la soutenir et la sainte obéissance pour la guider !

« Avec la grâce de Dieu, j'espère être fidèle à ce règlement. »

On le voit, l'esprit de pénitence et de mortification ne cesse de l'animer.

« C'est la loi du christianisme, dit le chanoine Ribet[1], que la restauration de l'homme déchu se réalise par la souffrance volontaire. Jésus-Christ a racheté l'homme en souffrant, et il prolonge dans les âmes saintes sa réparation et sa rédemption par la douleur. On ne peut l'aimer sans aimer la croix. L'âme enflammée de son amour est donc appelée à reproduire la vie expiatrice de ce divin Réparateur. » Ainsi s'explique ce puissant attrait qui portait Madame Brault à des austérités effrayantes.

Chaque mystique a sa vocation propre. La sienne semble avoir été d'être victime d'expiation pour le salut des âmes. Sauver les âmes a été, toute sa vie, sa suprême ambition. Elle s'est offerte à Dieu pour être une victime d'expiation. « Mon Bien-Aimé, je vous promets, avec la permission de mon directeur, de m'engager solennellement à vous servir toute ma vie, comme victime d'expiation pour mes péchés et pour les péchés de tous les hommes. » (2e lettre.)

Du reste, au cours des nombreuses visions dont elle fut favorisée, Notre-Seigneur lui-même lui demande, à diverses reprises, de souffrir avec Lui. « Ma fille, je t'ai choisie pour être victime d'expiation. Veux-tu me dédommager des injures que je reçois tous les jours dans mon sacrement d'amour ? Je blesserai ton cœur, je le remplirai d'amertume; mais si tu m'es fidèle, ton âme sera en paix. Va à la recherche des âmes. (13e lettre.) — Offre-toi comme victime d'expiation. Tu ne peux rien par toi-même, mais tes sacrifices et tes prières deviendront méritoires par l'association à mes propres souffrances. (29e lettre.) — Vois, ma fille, comme je suis indignement traité par ceux que j'ai tant aimés ! Je viens à toi pour être soulagé et consolé. (39e lettre.) — Il me faut des âmes réparatrices. O ma fille, je t'ai choisie pour m'aider à arrêter le bras de mon Père. » (59e lettre.)

1. La Mystique divine.

Au commencement de septembre 1900, dans la chapelle du couvent de la Pointe-Claire, son directeur, M. Laberge, la consacra comme « Victime consolatrice de Jésus-Hostie ». Elle était heureuse de porter ce titre.

Quelques années plus tard, le 22 juin 1907, elle émit ce vœu par lequel elle se constituait l'esclave du divin Maître.

« Mon bien aimé Sauveur, pour obtenir de votre miséricordieuse bonté le pardon de mes péchés et la grâce de passer le reste de ma vie dans l'exercice de la pénitence et de la réparation, je viens aujourd'hui me donner à Vous tout entière, pour être votre esclave. Je renonce à toute ma volonté propre, en tout et pour toujours. Et pour mieux remplir cette promesse, je m'engage par vœu à ne jamais reculer devant un sacrifice ou une humiliation, à ne jamais vous demander de m'épargner ou d'amoindrir l'épreuve et la douleur, à ne jamais me plaindre de l'injustice des hommes, reconnaissant qu'une vile pécheresse comme moi ne mérite que le mépris et l'oubli.

« Ô mon Bien-Aimé, vous savez combien il répugne à ma nature rebelle de faire ce vœu; mais je me confie en vous, je m'appuie sur votre cœur si tendre et si bon envers l'indigne et faible servante que j'ai toujours été. Désormais, je serai votre esclave, votre propriété, l'écho fidèle de votre sainte volonté et l'humble consolatrice de votre cœur si délaissé.

« C'est par les mains de Marie Immaculée et avec l'approbation de votre ministre, mon confesseur, que je fais ce vœu solennel et irrévocable. »

Dieu répondit aux désirs de sa généreuse servante. Voulant la rendre conforme à son divin Fils, l'Homme de douleurs, il frappait sur elle comme sur une enclume. Et rien n'apaisait cette inextinguible soif d'austérités et de souffrances expiatrices.

Cette ardeur incroyable pour la croix était comme un sentiment passionné, qui allait jusqu'au transport, à des transports d'amour. Car c'est l'amour qui donne du prix à la souffrance. Elle y trouvait une véritable et indicible joie. « Mon

Père, écrivait-elle à son directeur, durant ces trois jours j'ai souffert, mais j'ai joui de la présence continuelle de mon Bien-Aimé, j'étais heureuse et en paix. Les jouissances dont j'ai été gratifiée n'étaient pas les jouissances de l'amour, mais les jouissances que procurent les souffrances. Jusqu'ici j'avais cru que l'amour qui enivrait l'âme de joie était le comble des bontés d'un Dieu envers sa créature; mais non, le bonheur suprême est dans la souffrance. Souffrir avec un Dieu souffrant, souffrir pour abréger ses souffrances, pleurer pour essuyer ses larmes, sentir notre cœur se briser de douleur et d'amour; voilà le comble du bonheur ! »

Elle dit ailleurs: « Que d'autres appellent la souffrance une punition, un châtiment, une tristesse; pour moi, elle sera toujours une récompense, une richesse, une source de consolation... Ah ! comment aimer Jésus et ne pas aimer les amères délices des souffrances morales et physiques ! » (56e lettre.)

C'est en effet l'amour, et un très grand amour, qui seul peut expliquer cette force d'âme, ce courage et cette énergie à se torturer. Cela semble presque toucher à la cruauté; cela émeut, trouble notre sensibilité et nous frappe d'une sorte de stupeur. La folie de la croix est toujours déconcertante aux yeux du monde. Mais ce besoin de souffrir, cette joie dans la souffrance, n'est-ce pas véritablement le triomphe de l'amour ?

CHAPITRE XXI

SA DERNIÈRE MALADIE, SA MORT.

Les austérités, les maladies fréquentes et aussi les mauvais traitements dont le démon ne cessait de l'accabler, altéraient peu à peu la santé de Madame Brault. « Plus que les années, ils avaient un peu fléchi ses épaules et courbé légèrement sa tête; ils avaient aminci et accentué ses traits réguliers, autrefois pleins et animés, qui s'encadraient d'une riche chevelure ondoyante et que le temps à profusion avait striée de gris. Ses yeux bleus, petits, naturellement rieurs, avaient perdu de leur éclat [1]. » Ils demeuraient cependant toujours pénétrants: ils étaient tellement habitués à scruter l'invisible !

Elle sentait ses forces décroître. Elle n'en continuait pas moins à remplir ses devoirs d'état et ses obligations de maîtresse de maison. Elle se dépensait avec un rare dévouement auprès de son mari infirme, qui devenait de plus en plus impotent et réclamait des soins presque constants. Elle était aidée, il est vrai, par ses enfants, surtout par son fils Gonzague, qui se tenait sans cesse près de son père, et se montra jusqu'à la fin d'un dévouement filial admirable.

Les jours devenaient plus rares, où elle pouvait se livrer sans compter à ses œuvres de charité et de zèle. C'étaient, disait-elle, « ses jours de congé ». Autant que ses forces le lui permettaient, elle continuait à soulager les pauvres, à soigner les malades, à s'insinuer discrètement auprès des âmes égarées qu'elle voulait ramener à Dieu.

« La générosité de son cœur et son amour ardent pour Notre-Seigneur trempaient sa volonté, et la rendaient héroïque dans la fatigue et l'exercice de la charité.

« Toujours fidèle à ses amies et à ses connaissances, au milieu même de ses fréquentes et cruelles souffrances, elle n'ou-

1. Mère St J.

bliait pas une date douloureuse. Elle sollicitait de son bien aimé Jésus un moment de répit, pour griffonner quelques lignes en faveur d'un cœur en détresse, relever un courage chancelant, donner humblement un conseil dans un cas difficile, ou même pour dire simplement qu'elle s'unissait de cœur et de pensée et qu'on pouvait compter sur sa prière confiante auprès de Dieu [1]. »

Chaque année une des grandes joies de Madame Brault était de travailler à la préparation des Quarante Heures. Elle s'y prenait deux ou trois semaines à l'avance, n'épargnant ni son temps, ni sa peine, ni son argent, pour embellir la demeure de son Bien-Aimé. Elle ornait magnifiquement l'église, surtout l'autel où devait être exposé le Saint-Sacrement. « Je suis folle de bonheur, disait-elle, en octobre 1909, à Sœur Ste M., qui l'assistait dans ses travaux de décoration, quand je pense comme le Bon Dieu va être beau dans sa nouvelle parure. Il ne s'y reconnaîtra plus dans son temple ! »

Tout le temps que Jésus-Eucharistie était exposé sur l'autel, elle le passait à ses pieds, sans prendre ni nourriture ni repos, nous affirme sa fille Claudia. Elle jouissait d'un bonheur ineffable. Or cette année-là, 1909, elle avait à peine terminé ses préparatifs, lorsqu'elle fut terrassée par la maladie et la souffrance; elle fut incapable de se rendre à l'église. Elle avait dit, avant l'ouverture des Quarante Heures: « Il y a de gros pécheurs qu'il faut convertir pendant ces grands jours; il faut que ces pauvres âmes s'approchent de Notre-Seigneur. Je veux souffrir pour elles. » Dieu l'avait entendue.

Pendant le cours de ses travaux de décoration, elle se rendit un après-midi au couvent. Après une première visite à la chapelle, elle entra dans une salle où se trouvait un piano, et là, elle se mit à traduire ses transports d'amour. Entendant de ravissants accords, une musique tout angélique, Sœur Ste M. pénétra dans la pièce. Elle vit Madame Brault, assise au piano, toute rayonnante, le visage enflammé, et qui lui dit: « Oh ! Mè-

1. Mère St. I.

re, que ce sera beau au ciel ! . . . » Puis elle ajouta: « Nous ne prépararons plus les Quarante Heures ensemble, cette année c'est la dernière fois. »

Au commencement de février 1910, quelques jours avant le carême, elle alla à Montréal visiter sa fille Calixta, madame Gustave Poirier. Dans une longue et douce causerie, elle laissa son cœur déborder de tendresse maternelle. Puis elle voulut revoir toutes les pièces de ce logis familier, qu'elle aimait. Au moment du départ, embrassant sa fille, elle lui dit: « Ma chère Calixta, c'est la dernière fois que je viens te voir. »

Le carême commença; ce devait être le plus douloureux, et elle n'en verrait pas la fin. Elle fut souvent tourmentée et maltraitée par le démon, qui la frappait cruellement au visage. Le nez devint tout tuméfié. Un soir, à la veillée, elle plaisantait sur « son gros nez »; cependant, il la faisait beaucoup souffrir.

Le dimanche 6 mars, elle dut se mettre au lit. Sa langue était noire; et sa figure enflait à vue d'œil. Le mardi, elle eut la consolation de recevoir la sainte communion à la maison, avec son mari.

Les journées qui suivirent furent terribles. Le docteur venait la voir plusieurs fois par jour; mais tous les remèdes étaient inutiles. Le visage était démesurément enflé, au point qu'elle ne pouvait plus ouvrir les yeux: « Comme vous voudrez, mon Jésus ! Que votre sainte volonté soit faite ! » Jeanne se tenait tristement auprès de sa mère, impuissante à la soulager et pleurant de la voir tant souffrir. « Pauvre maman, dit-elle, qu'est-ce qui vous fait ainsi souffrir ? — Le démon se tient toujours auprès de moi, répondit-elle, pour me faire du mal, mais mon Jésus vient à mon aide. Si tu savais comme je souffre ! »

Le vendredi, un spécialiste, le docteur Albert Lasalle, vint de Montréal pour l'examiner. Il constata qu'elle souffrait d'une sinusite ethmoïdale suraiguë, et dit qu'il faudrait une opération, mais qu'il n'y avait pas lieu de s'alarmer.

La courageuse malade était pleinement abandonnée à la volonté divine; elle était heureuse et en paix. Malgré ses douleurs, d'une voix affaiblie, elle chanta un cantique au Saint-Sacrement et un autre à St Joseph.

Quand M. le curé vint la voir, elle lui annonça son départ pour l'Hôtel-Dieu : « Je dois me faire opérer, dit-elle, et je reviendrai dans mon cercueil. » Elle s'entretint longuement avec lui. M. Laberge, qui l'avait vue tant de fois dans un état apparemment semblable, espérait bien que, comme chaque année, elle serait guérie le jour de Pâques.

Elle voulut aussi revoir ses bonnes amies, les religieuses du couvent, et fit appeler Sœur Supérieure et Sœur Ste M.-A.: « Je ne puis plus vous voir, dit-elle, mais je vois de belles choses. Aujourd'hui j'ai vu un coin du ciel. Que c'est beau !» Elle conversa quelque temps avec elles; et elle leur dit en terminant: « Maintenant va commencer ma montée au Calvaire. » Puis elle les pria de lui chanter un cantique à la Sainte Vierge.

Après leur départ, elle appela son mari. « Viens m'embrasser, mon cher mari. Je suis bien malade. Me pardonnes-tu toutes les peines que j'ai pu te faire, pendant le temps que nous avons vécu ensemble ? Il me semble que j'ai fait pour toi tout ce que j'ai pu. Géraldine, Jeanne et Gonzague auront bien soin de toi; Olier te fera de la musique. Quant à moi, sois sans inquiétude. » M. Brault ne répondit que par des larmes. Il était d'ailleurs convaincu que sa femme, malgré l'état épouvantable où elle se trouvait, allait encore guérir et que la fin du carême verrait la fin de ses douleurs.

Cependant les souffrances qu'elle endurait étaient atroces. Elle en frémissait de tous ses membres. « Mon Dieu, que je souffre ! Je n'en puis plus... Ô mon cher Jésus, je veux tout ce que vous voulez. Je veux encore souffrir davantage, si c'est possible, pour votre amour. Jésus, je vous aime, vous savez que je vous aime ! » Pendant la nuit du vendredi au samedi, Géraldine et Jeanne étaient à ses côtés; soudain elle poussa un cri : « Ah !... *il* vient encore de me frapper sur la tête, au visage...

Seigneur, Seigneur, ayez pitié de moi ! Je me sens mourir ! J'ai soif ! . . . » Entendant ses filles sangloter près d'elle : « Mes pauvres enfants, dit-elle, comme vous devez être fatiguées ! C'est la dernière nuit que je vous donne tant de peine. »

Elle dit à Jeanne : « Tu viendras avec moi à l'Hôtel-Dieu, ma Jeanne. » Elle appela ensuite Géraldine : « Dès que je serai morte, . . . — Non, maman, vous ne mourrez pas ! s'écrie la jeune fille tout en larmes. — Enfin, si je meurs, tu jetteras au feu toutes mes lettres et tous mes papiers, sans rien lire. » Et elle lui indiqua l'endroit où ils se trouvaient. Elle lui recommanda ensuite d'avoir bien soin de son père, et d'être très bonne pour ses petits frères.

La jeune fille, fidèle aux ordres de sa mère, brûlera, à la nouvelle de sa mort, ses papiers et ses lettres, faisant ainsi disparaître bien des secrets, car sa correspondance était assez étendue et très spéciale.

L'heure du départ arriva. Ce fut une scène pénible et attendrissante : des embrassements et des larmes. Cependant le père et les enfants gardaient encore l'espoir de revoir l'être chéri, qui partait vers plus de souffrances et vers la mort.

Lorsque l'ambulance arriva à l'Hôtel-Dieu, la malade se sentait complètement épuisée. Ses deux belles-sœurs, religieuses hospitalières, Mère Brault et Mère Ste Thérèse, s'empressèrent auprès d'elle. Le docteur A. Lasalle ne tarda pas à venir, avec son collègue le docteur J.-N. Roy, pour l'examiner de nouveau. Ils lui dirent que l'opération était nécessaire et ne devait pas être retardée. « Oui, oui, répondit-elle, faites tout ce que vous voudrez. Je n'ai encore jamais passé par la salle d'opération, mais le Bon Dieu me demande ce sacrifice. »

Restée seule avec sa fille Jeanne, elle lui parla de l'amour de Dieu, du bonheur de souffrir pour lui. Sa pensée s'envolait aussi vers les siens : « Mon pauvre mari ! Mes pauvres enfants ! . . . » La nuit, très douloureuse, fut sanctifiée par de nombreux actes d'amour et d'abandon à la sainte volonté de Dieu : « Mon bon Jésus, je n'en puis plus, je vais mourir; mais je suis

contente de souffrir pour votre amour ! » Sa fille mettait un crucifix entre ses mains; elle le serrait avec force sur son cœur et le baisait, en disant : « Cher beau Jésus, vous seul savez combien je souffre ! Je vous aime, je vous aime ! . . . » Et elle chanta encore un cantique.

Le lendemain, dimanche de la Passion, vers une heure, le docteur vint lui annoncer que l'opération aurait lieu le soir à cinq heures.

L'examen avait révélé que Madame Brault était atteinte de néphrite, inflammation des reins; c'est ce qui donnait tant de retentissement à la sinusite. Et cela rendrait l'opération plus délicate, dangereuse même, car c'était un obstacle pour le chloroforme. À l'heure indiquée, elle fut transportée à la salle d'opération. « Allez-y très prudemment, dit le docteur Lasalle au médecin qui devait l'anesthésier, car elle pourrait rester sur la table. » Celui-ci fut en effet très prudent : il usa du chloroforme avec parcimonie, tout en surveillant très attentivement sa patiente. Jusqu'à quel point était-elle insensibilisée ? Sans doute elle restait immobile, ne faisant pas le moindre mouvement, mais elle ne cessait de faire entendre de faibles gémissements. L'opération, qui ne devait être qu'un curetage des cellules ethmoïdales, fut beaucoup plus difficile et plus longue que ne l'avait pensé le médecin.

Quand ce fut terminé, on ramena Madame Brault à sa chambre; et une religieuse hospitalière s'installa à son chevet. La nuit était venue. Les yeux fixés sur la malade, qui continuait à gémir, la religieuse épiait le moment du réveil; il tardait à venir. Elle se mit à égrener son rosaire, sans perdre un instant de vue le douloureux visage. De temps en temps, penchée près d'elle, elle disait des invocations, des oraisons jaculatoires; elle lui adressait la parole, mais n'obtenait aucune réponse. Lui prenant la main : « Madame Brault, dit-elle, si vous m'entendez, serrez-moi la main. » La main demeura inerte. Et les petits gémissements plaintifs continuaient à se faire

entendre, rompant seuls le silence de cette chambre mi-obscure, qui ressemblait déjà à une chambre mortuaire.

Les heures tombaient, lentes et lourdes; et la pauvre malade, toujours immobile, ne reprenait pas connaissance. Enfin, vers une heure du matin, la religieuse s'aperçoit que la respiration devenait plus faible, entrecoupée. Elle s'empresse de faire appeler l'aumônier, M. Arthur Larue. Celui-ci arrive sans retard. Il donne à la mourante une dernière absolution et lui administre le sacrement d'Extrême-Onction. Comme il venait d'achever les prières liturgiques, Madame Brault exhala un léger et dernier soupir. Et son âme aimante s'envola vers son Bien-Aimé.

Dans la journée, la dépouille mortelle fut transportée à la Pointe-Claire. « Je reviendrai dans mon cercueil, » avait dit Madame Brault. Elle fut exposée dans le salon transformé en chapelle ardente. La famille dispersée se trouva toute réunie à la maison en deuil. Chacun donnait libre cours à sa douleur.

Le mercredi matin, on se rendit à l'église pour la cérémonie des funérailles.

Le lendemain, le journal *La Presse,* de Montréal, publia l'article suivant :

Mercredi, 16 mars, avaient lieu à la Pointe-Claire, les funérailles de Madame Brault, née Marie-Louise Richard, décédée à l'Hôtel-Dieu lundi 14, après avoir supporté avec courage les plus grandes souffrances. Elle était âgée de 54 ans.

Épouse modèle, mère bonne et dévouée, elle laisse, pour déplorer sa perte, son digne mari, le notaire Calixte Brault, et neuf enfants : Évangéline (Madame A. Lesage), Narcisse, Claudia, religieuse de la Congrégation de Notre Dame, Géraldine, Calixta (Madame G. Poirier), D'Assise, Olier, Jeanne et Gonzague.

Femme d'une rare intelligence, d'un cœur riche d'affection et de dévouement, d'un esprit vif et enjoué, d'un caractère charmant, son commerce était des plus agréables. Elle possédait un remarquable esprit de foi qui la guidait dans toutes ses

actions. Elle était surtout d'une débordante charité. Nul ne saura jamais le nombre des malheureux qu'elle a relevés, des pauvres qu'elle a secourus, des malades qu'elle a soignés, des mourants qu'elle a assistés, passant des nuits entières à leur chevet. Elle avait le don de découvrir toutes les infortunes pour les soulager. Constamment oublieuse d'elle-même, elle ne songeait qu'à faire plaisir aux autres et à faire du bien autour d'elle. Aussi laisse-t-elle dans le cœur de tous ceux qui l'ont connue d'immenses regrets et un souvenir profond.

Le village de la Pointe-Claire a rendu un bel hommage à cette aimable et vaillante femme, à cette admirable chrétienne, lors de ses funérailles. L'église était remplie; la foule, recueillie et visiblement impressionnée.

Le service a été chanté par le Rév. Père S. Brault. O.M.I. d'Ottawa, assisté par le Père Philip, curé de Dorval, comme diacre, et par M. Léon Bouhier, curé de Stornoway, comme sous-diacre.

Quelques artistes venus de Montréal et un groupe d'enfants de la maîtrise de Notre-Dame ont chanté, avec beaucoup d'art et de piété, sous la direction de M. Louis Bouhier, p.s.s., maître de chapelle de Notre-Dame, la messe des morts de Pérosi.

Après l'absoute, le corps de Madame Brault a été descendu dans la crypte de l'église, pour y être inhumé. Par un privilège spécial, c'est là, sous les dalles de cette église, où elle a tant prié, qu'elle va dormir son dernier sommeil.

CHAPITRE XXII

RÉFLEXIONS.

Après avoir parcouru cette « Vie extraordinaire de Madame Brault », quelques lecteurs pourront peut-être se demander s'ils ne sont pas en présence d'une série de phénomènes, plus propres à provoquer l'étonnement qu'à suggérer l'édification. « Ce que l'on veut voir dans les saints, diront-ils, c'est moins le côté merveilleux de leur vie que la pratique des vertus, qui constitue le fond d'une activité éminemment chrétienne. » En parlant ainsi, ils n'auraient pas entièrement tort. Mais un peu de réflexion leur fera remarquer qu'au cours de cette biographie, nous n'avons pas omis de mettre en relief les vertus dont Madame Brault a donné le constant exemple. Revenons cependant sur certains points, bien propres à éclairer le caractère édifiant de notre héroïne.

Tous les maîtres de la vie spirituelle s'accordent pour donner à *l'humilité* une place à part parmi les vertus chrétiennes. « L'amour de Dieu fait naître toutes les vertus, dit Bossuet, et pour les faire subsister éternellement, il leur donne pour fondement l'humilité. »

Les faveurs divines dont Madame Brault a été l'objet, ses états mystiques, auraient pu lui suggérer des pensées de complaisance et la porter à se croire meilleure que les autres; les persécutions mêmes du démon auraient pu lui inspirer l'orgueil de penser que, si elle souffrait, elle subissait du moins un traitement d'exception de la part de l'Esprit malin. Or rien de tel ne s'est produit. Sous le flot des grâces célestes comme dans l'amertume de ses terribles souffrances, elle s'est toujours regardée elle-même comme la dernière et la plus indigne des créatures. « Oh ! quelle triste chose je suis ! gémit-elle. Un composé de péchés et de misères de toute sorte. — Je comprends que mon Bien-Aimé donne ses plus douces faveurs aux plus misérables et aux plus indignes. » Jamais elle n'a cessé de pleurer ses péchés et d'en demander pardon. Elle aimait et recherchait

les humiliations. « Mon Jésus, dit-elle, m'a remplie du désir d'être humiliée, d'aimer et de chercher partout et toujours l'abjection. » Loin de se glorifier des témoignages d'amour divin dont elle était l'objet de la part de Notre-Seigneur, elle ne consentait qu'avec grande répugnance à les communiquer; elle ne le faisait que par obéissance.

L'obéissance a toujours réglé sa conduite, et ce signe suffit à la distinguer des illuminés, qui prétendent se soustraire au contrôle de l'Église et des pasteurs qui la représentent. Au milieu de ses révélations et de ses extases, la grande Sainte Thérèse d'Avila se proclamait fille de l'Église. Sainte Marguerite Marie entendait Notre-Seigneur lui recommander d'obéir à sa supérieure, même si ses ordres semblaient contredire ceux qu'Il lui donnait Lui-même.

Ainsi Madame Brault ne s'est jamais confiée en son sens propre. « Je suis bien résolue, disait-elle, à me dépouiller de tout esprit propre et de toute volonté propre.—Je veux m'abandonner en aveugle aux mains de celui qui doit me conduire à Dieu. — Mon Père, la grâce que mon Bien-Aimé m'a faite de comprendre un peu le mérite de l'obéissance m'enflamme du désir de ne jamais rien faire sans votre permission. » De fait, elle a tout soumis à son directeur, jusqu'à refuser de parler de ses grâces sans sa permission. Redoutant l'illusion, si facile en pareille matière, elle ne voulait même pas répondre aux invitations du Maître, sans l'assentiment de son guide spirituel. « Mon Père, j'ai dit à Notre-Seigneur que je ne pouvais pas accepter sans votre permission, et Notre-Seigneur m'a dit : Ma fille, tu me fais plaisir par ta soumission à ton confesseur. »

Que dire de son *esprit de pénitence* ? Dieu exige des âmes qu'Il veut s'unir intimement un parfait détachement et une crucifiante mortification. Madame Brault a excellé dans la pratique de ces vertus. Détachée d'elle-même et de toute chose, elle se vêtait pauvrement, elle menait une vie de privations et d'austérités. Ses macérations étaient effrayantes; elle semblait ne pouvoir se rassasier de souffrances. « Mon Père, disait-

elle, veuillez me permettre de me servir de ma discipline et de ma ceinture... La nuit, quand le temps fixé par vous est fini, je sens le désir de continuer mes exercices de réparation. Que je serais heureuse si vous me permettiez de prolonger mes pénitences et mes prières ! Je voudrais consoler Jésus et sauver les âmes. » Dans sa patience au milieu des traitements affreux infligés par le démon, dans son désir de souffrir avec Notre-Seigneur et d'être victime d'expiation, elle a fait preuve d'un admirable esprit de pénitence. Ses plaisirs se sont bornés aux joies de la famille.

Sa *charité* pour les pauvres et les affligés était connue de tous. Nourrir les affamés, soigner et veiller les malades jour et nuit, ensevelir les morts, accueillir avec bonté les miséreux les plus répugnants, travailler à la conversion des pécheurs, étaient des devoirs qu'elle s'imposait avec bonheur et qu'elle remplissait dans le plus pur esprit de foi. Les persécutions n'attiraient de sa part que pardon, bienveillance et prière. Elle a pratiqué jusqu'à l'héroïsme le pardon des injures; elle aimait sincèrement la personne qui l'a tant et si longtemps fait souffrir, et elle priait pour elle tous les jours. Elle avait compris le précepte nouveau donné par le divin Maître, la veille de sa mort : « C'est à cela que tous reconnaîtront que vous êtes mes disciples, si vous avez de l'amour les uns pour les autres [1]. »

Une question pourrait facilement naître dans l'esprit du lecteur : comment, au milieu des événements extraordinaires qui ont rempli sa vie, Madame Brault s'acquittait-elle de ses *devoirs d'état ?* Il ne peut, en effet, exister de contradiction entre les interventions authentiques de Dieu et l'accomplissement du devoir quotidien, du « tragique quotidien » [2], comme on l'a appelé. La vie de notre héroïne est une confirmation de ce juste principe. Elle a été un modèle des épouses et des mères. L'union la plus intime et la plus affectueuse n'a jamais cessé de régner entre elle et son mari, qui, atteint par la mala-

1. Évangile selon St-Jean, ch. XIII, v. 35.
2. Le tragique quotidien, par le Père Louis Perroy.

die et devenu infirme, fut infatigablement entouré de ses soins délicats et aimants. Mère tendre et dévouée, ses enfants ont été de sa part l'objet de la plus vigilante sollicitude corporelle et spirituelle. Sa maison était toujours propre et admirablement tenue. Elle ne reculait pas devant les tâches les plus rudes, comme celle de laver elle-même le linge d'une nombreuse famille. Épouse et mère de haute conscience, elle a toujours compris son devoir et n'y a jamais failli.

Enfin le suprême ressort de toute cette vie a été *l'amour de Dieu*. On peut dire qu'elle n'a vécu que pour Dieu. Sa vie a été en quelque sorte un acte ininterrompu d'amour. « Cher bon Jésus, que je l'aime ! » répétait-elle. C'était comme une passion dévorante qui enflammait son cœur. Entièrement soumise et abandonnée à la volonté de Notre-Seigneur, associée à ses souffrances, prévenue de ses faveurs, elle a élevé à un niveau divin ses vertus et ses travaux, sa vie et sa mort.

Ces simples réflexions suffiront sans doute à prouver que Madame Brault n'a pas été seulement un « cas extraordinaire », mais aussi et avant tout une femme de vertu éminente.

II

MADAME BRAULT

SES LETTRES

Madame Brault a adressé, par obéissance, à son directeur de conscience un nombre considérable de lettres.

Nous en publions quatre-vingts, *choisies parmi les plus intéressantes et les plus caractéristiques.*

La première est datée du 14 *décembre* 1895. *C'est vers cette époque, croyons-nous, que son directeur songea à lui faire mettre par écrit ce qui se passait d'extraordinaire en elle. Depuis longtemps déjà elle était favorisée de communications célestes, particulièrement depuis ce jour de l'année* 1885 *qu'elle appelait « le jour de sa conversion ».*

Nous avons suivi, autant que possible, l'ordre chronologique. Comme beaucoup de ces lettres ne portent pas de date, il a été difficile de garder, avec une rigoureuse exactitude, l'ordre dans lequel elles ont été écrites.

Nous avons corrigé certaines fautes et incorrections; nous avons supprimé des longueurs; nous avons également supprimé les noms et indications des personnes vues au purgatoire. Mais nous avons respecté le texte, afin de garder au style son naturel et sa spontanéité.

1ère Lettre

Vision de Notre-Seigneur. Il lui donne sa couronne d'épines.

14 décembre 1895.

Mon Père,

La nuit dernière, j'ai vu mon cher Sauveur, la figure baignée de larmes; son regard était doux, mais triste et souffrant; sa tête adorable était couronnée d'épines; il me regardait avec amour et restait silencieux. Je lui dis : « Mon Bien-Aimé, ôtez, je vous en supplie, cette couronne d'épines qui transperce votre tête adorable; je ne puis plus vous voir dans ce triste état; faites-moi la grâce de souffrir les douleurs que vous endurez à votre place. Ô cher Sauveur, je voudrais être capable de tout endurer pour l'amour de vous. » Mon Bien-Aimé ôta alors sa couronne d'épines, et se penchant vers moi, ses mains divines la déposèrent sur ma tête. Je sentis les épines transpercer mes chairs coupables; les douleurs que j'endurais sont indéfinissables; mais la joie intérieure dont mon âme était inondée me rendait les souffrances si suaves et si enivrantes que, dans mes transports d'amour, je bénissais et je remerciais mon cher Bien-Aimé. Sa divine figure devint plus rayonnante, ses larmes cessèrent de tomber, et il reposait sa tête adorable entre mes bras, pendant que j'endurais des douleurs atroces dans la tête. Je souffrais, mais comme il était doux pour mon cœur de le soulager, de le consoler, de sécher ses larmes, moi qui l'ai tant fait pleurer, ce cher Jésus ! J'étais hors de moi-même, et je ne pensais qu'à mon Bien-Aimé.

Je me couchai, mais lorsque je mis ma tête sur mon oreiller, les épines s'enfoncèrent plus encore; j'étais paralysée de douleur, mais mon doux Sauveur me donna la force d'endurer. Enfin, je sentis que mes plus chers désirs allaient s'accomplir : Souffrir avec Jésus ! Souffrir pour Jésus ! Le voilà, le plus cher désir de mon cœur.

Peu à peu les souffrances diminuèrent, et lorsque je revins à moi-même, j'étais brûlante d'amour; les soupirs qui s'échappent de mon cœur sont si continuels que j'ai peur de me trahir. Je n'ai plus ma chère couronne d'épines, mais mes chères douleurs (quoique moins fortes) me restent, pour me rappeler la grande faveur que le Bien-Aimé de mon âme m'a accordée.

M. L. BRAULT

2e Lettre

Au jardin de l'agonie. Vision du Sauveur. Victime d'expiation.

1896.

Mon Père,

Hier pendant mon oraison, je me vis transportée dans le jardin de l'agonie. Mon Bien-Aimé était prosterné la face contre terre; je me prosternai près de Lui. Tout-à-coup il se releva; je m'approchai plus près pour le soutenir. Ce cher Sauveur reposa sa tête adorable entre mes bras indignes. Je le pressais avec amour, et le sang dont il était couvert tombait avec abondance sur moi, j'en étais toute inondée; il me regardait avec tendresse; mais que son regard était douloureux! Mon Bien-Aimé me dit: « Ma fille, viens partager mes douleurs, viens m'aider à satisfaire à la justice de mon Père! Veux-tu être mon associée? Vois comme j'ai souffert pour expier tes péchés et les péchés du monde entier. Oh! viens, ma fille, viens me consoler! » Mon Père, je sentis naître dans mon cœur un désir bien fort de me donner à mon Bien-Aimé et de lui accorder ce qu'Il me demandait avec tant d'instance; mais l'obéissance qui doit régler toutes mes actions m'en empêcha. Je lui dis: « Ô mon Bien-Aimé Sauveur! je ne puis consentir à votre demande avant d'avoir la permission de mon directeur. Je sais bien que c'est vous, mais j'ai peur de moi. Ô mon Bien-Aimé! si mon directeur me le permet, je ferai tout ce que vous me demanderez. » Il soupira et me fit encore la même demande. Pauvre Jésus, que je souffrais de le voir si souffrant!

Je lui dis : « Pardon, mon doux Sauveur, si je vous résiste, mais j'aime mieux renoncer aux douceurs que vous me prodiguez que de désobéir à mon directeur. » Mon Bien-Aimé me dit : « Ma fille, ton obéissance me plaît, va faire connaître ma volonté à ton directeur, dis-lui tout ce que je désire de toi. Sois-lui bien soumise, je lui ferai connaître ma volonté, afin que mes désirs s'accomplissent. »

Je vis devant moi tous les crimes qui souillent les âmes; je voyais les sacrilèges, les blasphèmes, les profanations du dimanche, les impuretés de toute sorte. Mon âme fut broyée de douleur et de crainte. J'aurais voulu me soustraire à cette vue effroyable; mais mon Bien-Aimé me dit : « Ma fille, ne crains rien, je veux te faire partager les douleurs de mon agonie; je veux te faire mon associée. » Je répondis : « Mon Dieu, que votre volonté soit faite ! » Alors je sentis mon cœur se briser par des douleurs indéfinissables; je souffrais dans mon corps, et mon âme était en proie à des ennuis, des frayeurs, des amertumes de toute sorte. Mon Bien-Aimé me fit comprendre le douloureux mystère de son agonie; je compris les déchirements que son divin Cœur endura pour expier mes péchés et les péchés de tous les hommes; il m'initia aux secrets les plus intimes de son cœur agonisant. Mon Père, je suis trop indigne et trop ignorante pour vous faire connaître tout ce que mon divin Sauveur me fit connaître. J'en suis toute pénétrée cependant, mais il m'est impossible d'y penser sans être emportée par l'ardeur de l'amour qui me dévore.

Mon Père, que j'ai souffert ! J'aurais tant voulu m'offrir à mon Bien-Aimé; et d'un autre côté, la crainte de vous désobéir me torturait l'âme. Je pressais mon doux Sauveur sur mon cœur et je lui dis : « Mon Bien-Aimé, je vous promets, avec la permission de mon directeur, de m'engager solennellement à vous servir toute ma vie comme victime d'expiation pour mes péchés et pour les péchés de tous les hommes. » Mon Bien-Aimé me répondit : « Ma fille, c'est ce que je désire de toi, et c'est en méditant les douleurs de mon agonie que tu trouveras la force d'accomplir la mission que je veux te confier. »

3e Lettre

Épreuve. Communications de Notre-Seigneur.

Juillet 1896.

Mon Père,

Encore tout enivrée du bonheur que j'ai ressenti ce matin, je sens bien que mon ignorance est trop grande pour que je puisse exprimer dignement ce que je crois avoir vu et entendu...

Après la nuit de tourments que j'avais passée, l'âme tout imprégnée des abominations que l'enfer vomissait autour de moi, j'étais toute tremblante et n'osais pas approcher de la table sainte. Mon esprit était rempli de pensées si effrayantes, si indignes ! Ah ! quelle douleur j'avais de me voir comme plongée dans un lac impur. Mes sens extérieurs eux-mêmes augmentaient mon tourment : je sentais l'odeur infecte des impuretés qui m'entouraient; mes yeux voyaient malgré eux ces tableaux infâmes, ces scènes où des crimes que je ne connaissais pas me furent dévoilés; ma bouche était remplie d'amertume, ce qui me soulevait le cœur et me donnait la crainte d'un vomissement, si je recevais la Sainte Communion...

Cependant, mon Père, dans l'intime de mon âme, l'amour combattait avec la crainte; et cet amour augmentait, comme les flammes dans un incendie, quand le vent se lève. La crainte, nourrie par la connaissance de mon indignité et le souvenir de mes péchés, hélas ! si nombreux, me retenait loin de la table sainte; mais l'amour, le besoin que j'avais de mon Dieu, étaient encore plus forts. Et quand vous m'avez dit : « Venez sans crainte recevoir la Sainte Communion, » il me sembla entendre la voix même de mon Jésus, qui appelait la pécheresse pour lui pardonner.

Lorsque vous vous êtes approché de moi avec la Sainte Hostie, j'eus peine à retenir mon ardeur et à étouffer les larmes de joie que la vue de mon Bien-Aimé faisait couler. Oh ! je le voyais, palpitant d'impatience, ses bras divins tendus vers mon néant. L'instant qui me sépara de Lui me parut des heu-

res. Jésus vint dans mon âme, et mon âme se perdit dans la sienne. Toute la terre s'effaça devant mon Dieu. Il était tout à moi, et j'étais toute à Lui ! Oh ! qu'Il était beau, qu'Il était beau, mon Bien-Aimé !

Il me dit : « Ma fille, j'ai entendu les soupirs de ton âme tourmentée, et mon amour ne peut pas te laisser plus longtemps sans secours. Je t'apporte ma paix et ma consolation. Entre dans la plaie de mon cœur pour y savourer, avec les gouttes de mon sang, les délices d'un amour crucifié. » Et je me vis dans les profondeurs du Cœur de Jésus, comme un atome dans l'espace, comme une goutte d'eau se perdant dans la mer... Mon Jésus demandait et désirait mon âme, cette goutte d'amour, pour nourrir l'océan d'amour qui est son Cœur. Mon Bien-Aimé me fit comprendre combien son amour désirait le nôtre et combien son Cœur était blessé par la froideur des hommes.

Mon Bien-Aimé me dit : « Ne crains rien, ma fille, l'enfer ne pourra rien contre toi, si tu m'es fidèle. Voici trois armes pour combattre et pour rester victorieuse : l'obéissance, la prière et la pénitence. » Mon Jésus me fit connaître que l'obéissance rend humble en détruisant la volonté propre, et purifie l'intention, en la rendant méritoire. J'ai dit à mon Bien-Aimé, mon Père, que je ne vous désobéirai jamais; et Il me regardait si tendrement que je vis que cet aveu lui plut.

Puis Jésus me dit: « Ma fille, je te soumets à de durs combats, mais ne crains pas, je suis toujours là pour soutenir ta faiblesse. Mon ennemi se plaignait et disait : « Laissez cette âme à ma merci; ôtez-lui la protection spéciale dont vous l'entourez; permettez-moi de remplir son esprit et son cœur de ce qu'elle craint le plus; donnez-moi la liberté de la tourmenter et d'envoyer mes flèches empoisonnées jusque dans son âme; et elle cessera de vous bénir, elle deviendra ma proie. » J'ai permis à mon ennemi de lancer contre toi toutes ses flèches et ses fureurs; mais, ma fille chérie, ma grâce te reste pour te soutenir. Chaque fois que tu supportes, avec résignation et par amour, une humiliation, une peine, un tourment intérieur ou exté-

rieur, que tu me l'offres, avec l'obéissance comme guide, pour le rachat et la conversion des pécheurs, tu deviens le paratonnerre qui reçoit les fureurs de la foudre sans être ni brisé ni ébranlé, et qui cependant avertit ceux qu'il protège. »

Mon Bien-Aimé me fit voir un grand nombre d'âmes, si hideuses à voir que, si elles n'avaient pas été comme enveloppées de sa miséricorde divine, je n'aurais pas pu soutenir cette vue. Mon Bien-Aimé me dit : « Penses-tu refuser de souffrir, chère victime de mon amour, quand tu entends les soupirs de mon cœur affamé, réclamant l'amour de ces cœurs qui sont faits pour l'aimer, et que les chaînes du péché retiennent loin de lui ? Donne-moi ces âmes, ma fille, donne-moi ces cœurs; immole-toi pour mon amour. Rends bien compte à ton directeur de ce que je dis. Sois humble et obéissante en tout; défie-toi de ta nature, de ta faiblesse; mais que l'amour et la confiance restent dans ton âme. » Longtemps silencieuse, je regardais mon Bien-Aimé. Doucement Il disparut, laissant mon âme dans la paix de son amour.

4e Lettre

La Sainte Vierge l'assiste dans sa charité pour un pauvre.

30 juillet 1896.

Mon Père,

Lundi, 27 juillet, vers deux heures de l'après-midi, un vieillard vint me demander la charité. Je lui demandai s'il avait dîné : « Non, me dit-il, et j'ai bien faim. » Je le fis entrer; je lui dis : « Je regrette beaucoup que le feu soit éteint : un dîner froid ne sera pas aussi bon. » Je mis vite un couvert et des mets froids. Il me demanda si j'avais de la soupe. Je lui en donnai, en disant : « Elle est froide. » Le pauvre vieux répondit : « J'aime beaucoup la soupe chaude et le thé chaud, mais n'importe, je suis bien heureux d'avoir de quoi manger. » Je sentis de la peine de ne pas pouvoir mieux traiter mon Jésus bien aimé, que j'entrevoyais caché sous les traits du pauvre. Je dis alors à la Sainte Vierge mon regret, en disant avec une con-

fiance filiale : « Mère Admirable, aidez-moi à bien servir mon Jésus, dans la personne de ce pauvre vieillard. » Et poussée par une pensée subite, je dis au pauvre : « Attendez quelques minutes, je vais faire chauffer au moins votre soupe. » Comme j'approchais du poêle, je sentis de la chaleur, et un feu pétillant avait à l'instant même fait réchauffer la soupe; et la théière, qui une minute auparavant était vide sur la table, était sur le poêle contenant une bonne tasse de thé fraîchement préparé.

Au milieu d'une vive lumière, je vis la Vierge Admirable, qui me sourit tendrement, et disparut aussitôt. Tout émerveillée, je me tournai vers le pauvre qui, surpris de voir le feu pétiller et son dîner chaud, ne savait que dire. « Voyez, lui dis-je, comme la Sainte Vierge vous aime. Qu'elle est bonne pour les pauvres membres souffrants de Jésus ! Elle est venue me tirer d'embarras. Remercions-la ! » Et ensemble nous avons dit le Magnificat et l'Ave Maria. Tout le temps du dîner, nous parlions des bontés de la Sainte Vierge. Les pommes de terre froides que j'avais mises sur la table étaient aussi chaudes que si elles étaient sorties du feu. Il se répandit alors une odeur suave autour de nous; et du panier du pauvre il sortait un parfum de lis et de roses. Ma main droite, qui avait servi les mets si mystérieusement réchauffés, était imprégnée de ce parfum. Je dis au vieillard: « Gardons le secret de ce qui vient de se passer. »

Mon Père, j'éprouve une joie sans bornes à vous faire connaître la merveilleuse bonté de la Sainte Vierge envers le pauvre du Bon Dieu; et quoique je ne sois pour rien dans cette merveille, la pensée que j'ai eu la faveur insigne d'en être témoin me remplit de tant d'admiration et de reconnaissance, que je voudrais publier bien haut les tendresses de la Mère Admirable de Jésus pour ses pauvres enfants de la terre...

5e Lettre

Guérison de Sœur St François de Borgia. Vision de Mère Bourgeoys.

Octobre 1896.

Mon Père,

Le soir du jour de l'accident arrivé à la Sœur St-François de Borgia [1], je faisais mon oraison dans la chapelle du couvent, je priais Notre Seigneur de guérir la pauvre sœur, si elle était encore utile à la communauté. Je vis sur l'autel mon Bien-Aimé; tout près de lui, la Mère Marguerite Bourgeoys se tenait agenouillée, elle me regardait avec bienveillance. Je priais de tout mon cœur mon Bien-Aimé d'avoir pitié de la malade et de faire éclater sa puissance et sa miséricorde en la guérissant. Alors, mon Bien-Aimé me dit : « Mon amour l'a choisie pour victime d'expiation; mais je veux exaucer ta prière, elle obtiendra sa guérison par l'entremise de ma fidèle servante, Marguerite Bourgeoys. » Et il disparut. Je pris la résolution de prier de toutes mes forces, mais de garder un silence absolu sur ce qui venait de m'arriver. J'avais peur du démon de l'illusion.

En sortant de la chapelle, la supérieure vint au-devant de moi en pleurant; elle me dit que le médecin n'avait pas d'espoir de sauver la pauvre sœur. Mon Père, une force invincible me força à parler. Je dis à la Sœur Supérieure de dire à la malade qu'elle serait guérie par l'entremise de la Mère Bourgeoys. Toute surprise et toute joyeuse, la supérieure me supplia de lui dire pourquoi je parlais ainsi, mais je gardai le si-

---

1. On lit dans les Annales de la Congrégation de Notre-Dame:

Lundi, 5 octobre 1896. — Ce matin, ma sœur St François de Borgia, de passage à la Pointe-Claire, retournant à sa maison de Cornwall, a été victime d'un sérieux accident. La diligence dans laquelle elle avait pris place pour se rendre à la gare, a été renversée au détour de la rue, en face de l'église, par suite d'une maladresse du cocher. Dans sa chute elle s'est très gravement blessée. Le médecin paraît inquiet.

Mardi, 6. — Ma sœur St François de Borgia est très mal. Outre les contusions aux épaules et dans le dos, la mâchoire est fracturée et le visage horriblement mutilé. Les souffrances sont intolérables. Les médecins n'ont que peu d'espoir de la sauver.

lence. « Nous allons prier notre Mère Bourgeoys, toutes ensemble, me dit-elle, et j'ai confiance qu'elle sera guérie. » Je lui dis alors de faire la commission sans me nommer; elle me le promit.

Dix jours après, le soir, dans la chapelle, Notre Seigneur se montra encore à moi. La Mère Bourgeoys, tout éblouissante de clarté, m'adressa la parole; elle me donnait une commission pour sa fille, Sœur St-François de Borgia. Notre Seigneur me fit voir comme dans un miroir l'âme de la pauvre Sœur, et m'ordonna d'aller lui dire de demander sa guérison par l'entremise de la Mère Bourgeoys : « Va, ma fille, lui faire part de la faveur que je viens de t'accorder. » Je ne me rendis auprès de la malade que quelques jours après. Que mon Bien-Aimé me pardonne ma désobéissance, mais j'avais peur et je voulais vous soumettre le tout avant d'agir. J'ai dit à la pauvre Sœur ce qui s'était passé; elle m'écouta avec bonté et charité et me promit de m'oublier, moi, indigne messagère de Notre Bon Sauveur, pour ne penser qu'aux bontés de Notre Seigneur envers elle.[1]

6e Lettre

Demande de Notre-Seigneur.
Maladie soudaine.

4 novembre 1896.

Mon Père,

Mercredi après-midi, après avoir obtenu de vous la permission de passer tout le temps dont je pourrais disposer à adorer Notre Seigneur, exposé sur l'autel durant les Quarante Heures, qui devaient commencer le lendemain, je retournai chez moi toute joyeuse. Le soir, je disais mon bonheur à mon Bien-Aimé. J'avais hâte de voir arriver le lendemain, pour aller le presser sur mon cœur dans la sainte communion ! Je

1. Dans une lettre à l'auteur, le 5 mars 1907, Madame Brault disait: « Dimanche dans la nuit j'ai vu une de mes amies de la Congrégation, Sœur St-François de Borgia. » Cette sœur est morte en effet dans la nuit du dimanche 3 mars 1907. Elle vécut donc plus de dix ans après son terrible accident.

jouissais d'avance à la pensée qu'il me serait permis de passer plusieurs heures du jour et de la nuit, dans l'intimité de Notre Seigneur.

Il n'y avait que quelques minutes que je priais, lorsque mon Bien-Aimé m'apparut portant les insignes de sa passion. Oh ! qu'il était triste ! Ses beaux yeux étaient humides de larmes. S'abaissant jusqu'à moi, il me dit: « Ma fille, le désir que tu as de me consoler remplit mon divin cœur de joie; mais je viens te demander un nouveau sacrifice. En venant demain m'adorer au pied de l'autel où je réside, tu me consoleras et tu me feras oublier les douleurs que me fait ressentir l'ingratitude des hommes; mais, en sacrifiant ton cher désir, en brisant ta volonté propre, et en souffrant en union avec moi et pour moi, tu guériras les plaies profondes que le péché fait à mon divin Cœur, et tu arrêteras le bras vengeur de mon Père qui va les frapper. Ma fille, veux-tu satisfaire ton désir légitime et venir jouir de ma divine présence, ou veux-tu souffrir loin de moi ? Que veux-tu ? » Je répondis : « Que votre volonté soit faite ! » Et il disparut.

Je retournai auprès de mon mari et de mes enfants. J'étais en bonne santé, lorsque tout-à-coup je ressentis des douleurs très fortes dans tous les membres...

Mon Père, durant trois jours et trois nuits, j'ai été plongée dans un bain de souffrances extérieures et intérieures; mais ce fut pour moi trois jours de bonheur. Je souffrais pour mon Bien-Aimé, pour expier mes ingratitudes, pour essuyer les larmes que mes péchés ont fait jaillir de ses yeux divins !

7e Lettre

Elle sent le poids d'une croix pesante.

13 novembre 1896.

Mon Père,

Vendredi matin, Notre Seigneur se montra à moi et me dit: « Ma fille, veux-tu accepter les croix que mes épouses infidèles refusent de porter ? » Je répondis : « Avec votre grâce

pour me soutenir, mon Bien-Aimé Sauveur, je veux tout ce que vous voudrez. » Je sentis aussitôt le poids d'une croix pesante sur l'épaule gauche. Toute la journée je me traînai péniblement pour vaquer aux devoirs de mon état. Mais j'étais toute hors de moi-même; mon esprit était absorbé en mon Bien-Aimé. Les douleurs que la croix me faisait endurer devinrent si fortes que je fus obligée de rester dans ma chambre la plupart du temps, pour cacher mes souffrances. Là, seule avec mon Dieu, je goûtais les délices que donne la douleur, et pendant que mon corps coupable se tordait de douleur, mon âme repentante était inondée de joie.

Le soir, je me mis au lit de bonne heure, car je n'avais plus la force de me soutenir. Mais je me vis de nouveau transportée au milieu des religieuses dont je vous ai déjà parlé. La croix que je portais était si pesante que j'étais obligée de me traîner sur les genoux. Plusieurs des religieuses portaient aussi une croix; mais elles étaient plus courageuses que moi.

Mon Père, le lendemain matin, Notre Seigneur me donna la force de me lever comme d'habitude et de me rendre à l'église. La croix avait laissé sa trace sur mon épaule, et aujourd'hui encore je ressens une grande douleur; mais cette douleur m'est aimable, car elle me fait souvenir de la charité de mon Bien-Aimé envers moi, son indigne servante.

8e Lettre

Elle lit dans l'âme d'une jeune fille et lui révèle sa vocation. Elle est tourmentée par le démon.

30 décembre 1896.

Mon Père,

Le deuxième jour après mon arrivée au couvent de la Providence, au Coteau, j'avais passé l'après-midi chez un malade. Le soir, de retour au couvent, Sœur L. me demande de passer au parloir pour voir sa jeune sœur, qui était en promenade et qui désirait faire ma connaissance. J'entre, et après nous avoir présentées l'une à l'autre, Sœur L. nous laissa seules. Je n'avais jamais vu cette jeune personne. Je fus toute surprise de l'en-

tendre me dire : « Madame, lorsque j'ai entendu dire que vous étiez ici, j'ai senti un grand désir de vous voir: quelque chose me disait que vos conseils me seraient profitables, et me tireraient de l'embarras où je suis depuis longtemps. Je prie toujours pour connaître ma vocation, mais inutilement; je suis malheureuse partout où je vais. Un jour, j'ai senti un désir naître, mais je l'ai repoussé. Je viens donc vous demander ce que je dois faire. Je crois que Notre Seigneur va vous inspirer; je suivrai votre conseil, quoique vous ne me connaissiez pas, car j'ai la conviction que c'est Notre Seigneur qui vous met sur mon chemin. »

Mon Père, vous comprenez mon embarras. Je lui dis : « Vous ne me connaissez pas, car vous n'auriez pas tant confiance en mes pauvres conseils; je vais prier avec vous pour que le Bon Dieu vous éclaire. » Mais elle insistait toujours... Alors je demandai tout bas à Notre Seigneur de ne pas permettre que je tombe dans le piège que me tendait le démon, en trompant une âme confiante et désireuse d'accomplir sa sainte volonté. Tout à coup la crainte qui était venue me troubler s'évanouit; et je vis, par une vue tout intérieure, ce qui se passait dans l'âme de la jeune personne devant moi. Une voix intime me poussait à parler. Alors je lui dis ce que je voyais dans son âme. Je lui dis aussi que Notre Seigneur l'appelait comme religieuse au Précieux Sang : « Vous avez des obstacles à surmonter — et je lui nommai ces obstacles, — mais Notre Seigneur vous aidera à les franchir, si vous êtes courageuse et fidèle. » En entendant nommer le Précieux Sang, elle ne put contenir son émotion, et elle s'écria : « Mon Dieu ! c'est Notre Seigneur qui me parle par votre bouche, car c'est là que mes attraits me poussaient, mais à la vue des obstacles qui étaient sur mon chemin, je repoussais ce désir comme une tentation »... Je lui recommandai de suivre les conseils de son directeur, à qui elle devait tout faire connaître. Le lendemain je la revis; elle me dit : « Que je suis heureuse ! Je vois clairement que Notre Seigneur me veut au Précieux Sang, puisqu'Il a permis que vous connaissiez un désir que j'avais toujours caché. »

Le soir, lorsqu'elle fut partie, je retournai à la salle de communauté avec les sœurs. Vers neuf heures et demie, deux sœurs m'accompagnèrent jusqu'à ma chambre. En y entrant, quelle ne fut pas ma surprise ! Tout était bouleversé, le lit défait, les chaises sur le lit, le linge jeté partout. Les deux religieuses se regardaient en cherchant à comprendre ce que cela voulait dire. « Ce doit être l'ouvrage du démon, » dirent elles...

Lorsque je fus seule, je remis les choses un peu en ordre, mais avec difficulté, le démon les dérangeait à mesure; puis il laissa les meubles tranquilles et jeta sa fureur sur moi. Il était très tard et tout le monde dormait. J'ôtai mes chaussures et je montai à la chapelle. Le démon m'y suivit. Durant les deux heures que j'y restai, il ne me donna pas un seul moment de repos. Bientôt je fus entourée d'une dizaine de démons affreux à voir. Oh ! quelles choses affreuses ils ont mises devant mes yeux ! Les blasphèmes les plus horribles sortaient de leur bouche. Ils m'accusaient de choses abominables. Ma pauvre âme était à l'agonie; je tremblais de tous mes membres...

Enfin, mon Père, je sentis naître un rayon d'espérance. Une voix douce et tout intérieure me dit: « Notre Seigneur m'envoie te consoler et te soutenir » ... Je me prosternai au pied de l'autel pour remercier mon Bien-Aimé de m'avoir soutenue, et après avoir demandé à la Sainte Vierge de me secourir, je descendis à ma chambre.

Toute la nuit le démon me poursuivit. Aussitôt que je m'endormais, il me réveillait avec des blasphèmes; mais j'avais une force qui me surprenait : c'est la Sainte Vierge qui soutenait mon courage, car c'est sa voix que j'avais entendue dans la chapelle...

9e Lettre

Tourment de la soif. Sous la forme d'un jeune homme, le démon lui offre à boire.

12 janvier 1897.

Mon Père,

Jeudi soir, la soif qui presque toujours me tourmente devint si grande que j'étais toujours tentée de boire. Je voulais

souffrir et profiter de la permission que vous m'avez donnée de ne boire qu'une fois par jour. Durant la veillée, pour cacher les souffrances que j'endurais, je m'enfermai dans ma chambre, je m'agenouillai et dis à Notre Seigneur : « Mon Dieu, je vous offre la soif que j'éprouve en expiation de mes péchés et de ceux de tout le monde. » Après avoir fait cette prière, je sentis un grand désir de souffrir encore plus; me prosternant la face contre terre, je dis: « Ô mon Sauveur, que je suis heureuse de souffrir de la soif pour l'amour de vous qui avez tant eu soif pour moi. Mais, mon Sauveur, le désir que j'ai de souffrir me pousse à vous demander de me faire partager la grande soif que vous avez vous-même endurée par amour pour moi. » Mon Père, à l'instant même, la soif qui me faisait souffrir devint si intense que ma langue et mes lèvres devinrent desséchées, une fièvre brulante me consumait; j'avais un si grand besoin de boire que je tombai épuisée au pied de mon lit...

Le démon profita de l'état de faiblesse ou j'étais réduite pour essayer de me décourager; il m'apparut sous la forme d'un jeune homme. D'une voix douce, il me dit: « Pauvre insensée, que fais-tu ? Tu veux donc te faire mourir; ne sais-tu pas que c'est un crime de nuire à sa santé ? Ton directeur te défend de t'infliger des punitions ou des mortifications sans sa permission; et tu lui désobéis sans craindre de pécher ! Tu te crois donc un être surnaturel pour oser vouloir souffrir comme un Dieu ? Tiens, je ne suis pas ton ennemi, je viens à ton secours, prends cette eau limpide pour rafraîchir ta bouche. » Il me présentait de l'eau dans un vase de cristal, il l'approchait de mes lèvres brûlantes; les douleurs que j'éprouvais m'arrachaient des plaintes, je disais: « Ô mon Bien-Aimé, venez à mon secours ! » Je faisais le signe de la croix; la tentation s'éloignait, mais revenait aussitôt. Je me couchai, ne pouvant plus me soutenir; aussitôt que je m'endormais, le démon me réveillait et me présentait à boire... Notre Seigneur m'a fait la grâce de souffrir avec courage jusqu'au bout. Le matin j'étais très affaiblie, mais Il me soutenait, et je pus me rendre à l'église.

10e Lettre

souffre les douleurs de la Passion. Apparition du mon. Il la tourmente de toute manière. Calomnie. otre-Seigneur l'abreuve de son sang.

22 avril 1897.

Père,

'ous m'ordonnez de vous écrire ce qui s'est passé durant euf semaines que j'ai passées malade au lit. J'éprouve une de répugnance à vous obéir. D'ailleurs, pour mieux vous connaître ma mauvaise nature, je dois vous dire que ue fois que vous m'avez ordonné d'écrire les opérations de e Seigneur dans mon âme, il m'a fallu faire de grands ef- pour vous obéir. Je ressens toujours un grand désir de cachées les bontés de mon Bien-Aimé envers moi, son in- et bien indigne servante; et puis, lorsque je me dispose ire, je suis tourmentée par la crainte d'être dans l'illusion; mon se tient tout près de moi et cherche à m'effrayer de manière. Aujourd'hui il redouble d'efforts, il est tu-

Ion Père, le 17 janvier, un dimanche matin, après la Sain- ommunion, je me sentis embrasée d'une ferveur extraor- re. Durant l'action de grâces, mon Bien-Aimé se montra i, les pieds et les mains transpercés, la tête couronnée nes, le côté ouvert; une sueur de sang coulait sur ses mem- déchirés; une grande tristesse était répandue sur sa divine e; son regard triste et doux me pénétrait. L'amour brûlant j'étais enflammée me poussait vers Lui; j'aurais voulu le rir de baisers, mais il restait loin de moi; je lui dis : « Ô Bien-Aimé, attirez-moi jusqu'à vous et faites-moi goûter livins embrassements. » À ce moment, la figure de mon -Aimé devint brillante comme le soleil levant, et il me « Ma fille bien-aimée, veux-tu accepter un nouveau sacri- our mon amour ? Veux-tu renoncer au bonheur de m'ap- ner, aux jouissances de ma divine présence ? Veux-tu souf- loin de moi et en union avec moi ? Veux-tu partager les

douleurs de ma passion ? Je t'ai choisie, ma fille, comme victime d'expiation. Vois comment mes plus chers amis m'ont traité. Je pleure l'ingratitude de mes ministres et de mes épouses infidèles. Ma fille, donne-moi l'amour qu'ils me refusent, et tu recevras en échange le plus précieux gage de mon amour. » Je lui répondis : « Mon Bien-Aimé, j'accepte le sacrifice que vous m'offrez, faites de moi ce qu'il vous plaira. » Il disparut aussitôt. Quand je revins à moi-même, la messe était finie. Tout à coup je ressentis une douleur très forte dans tous les membres; j'étais dans un état que je ne puis décrire. Je sortis de l'église. Arrivée à la maison, je ne pouvais plus me soutenir, je me mis au lit, j'étais comme paralysée, je ne voyais rien autour de moi et j'étais insensible à ce qui se passait; j'étais comme dans un autre monde. Cet état dura tout le temps de ma maladie; je n'avais qu'une pensée, qu'un désir: accomplir la volonté de mon Bien-Aimé.

Tout à coup je sentis l'impression d'une forte douleur au milieu des pieds et des mains; la douleur que depuis longtemps je ressens au cœur devint plus intense, et je ne pouvais remuer sans beaucoup de souffrances; bientôt un cercle de feu me brûlait la tête; je ressentais comme des épines traverser mes yeux; ils devinrent enflés et injectés de sang.

Quelques jours après, toute liberté intérieure et extérieure me fut ôtée. Je me vis transportée dans un lieu qui m'était inconnu; mes Saintes Protectrices, Ste Thérèse et Ste Catherine de Sienne, se tenaient à mes côtés; je marchais sur un terrain brûlant. Au bout de quelques instants, le chemin étroit dont je vous ai déjà parlé, mon Père, parut devant moi; je m'engageai avec mes Saintes Protectrices: la route était parsemée d'obstacles et d'embûches. Après avoir parcouru une longue distance, la terre s'ouvrit sous mes pieds et je fus précipitée dans une mer de sang; pendant un temps qui me parut long j'y restai plongée, j'étais comme noyée et je sentais que le sang pénétrait jusqu'à mon âme; alors mes Saintes Protectrices me retirèrent. Notre Seigneur apparut portant une croix entre ses bras; Il la déposa sur mon épaule en disant: « Ma fille, mon sang divin

ont je t'ai inondée, va te soutenir dans les luttes terribles que
ı auras à soutenir, » et Il disparut.

Lorsque je fus revenue à moi-même, le démon m'apparut
isiblement. Il avait la forme humaine, son corps noir était
ouvert de poils, il avait des cornes et des ailes de chauve-souris;
:s yeux lançaient du feu. Il prenait souvent la forme d'une
ête horrible et semblait vouloir me dévorer. Il commença par
ıe reprocher ma manière de vivre: « Tu désobéis, en ne prenant
as soin de ton corps, en lui refusant le nécessaire. » Il me repro-
ha les quelques mortifications que je faisais; ensuite il me dit:
Profite donc de la vie; après la mort que te restera-t-il? Tu
s bien assez de l'éternité pour souffrir, car tu viendras avec
ıoi souffrir en enfer. » Il mettait devant mes yeux les tableaux
:s plus attrayants; il me tentait dans tous les sens et de la
ıanière la plus séduisante; d'autres fois il mettait devant moi
:s images les plus obscènes et les plus diaboliques; il m'accusait
es péchés les plus révoltants. À plusieurs reprises, je vis l'enfer
uvert devant moi; le démon me montrait une place toute
ıpissée de serpents, en me disant: « Vois le beau trône qui
'attend bientôt! Comme moi tu blasphèmeras Celui qui m'a
onné le pouvoir et le plaisir de te martyriser. Que te sert-il
'implorer le secours de ton Dieu? Ne vois-tu pas qu'il t'a
bandonnée? » Et, éclatant de rire, il disait: « Tu te crois favo-
isée de ses visites et de ses faveurs; c'est moi, pauvre insensée,
ui ai bouleversé ton âme par des imaginations aimables;
ıaintenant que tu es tombée dans mes pièges, je ne crains
lus de te dévoiler mes ruses; tu m'appartiens tout entière et
'ai le plaisir de te traiter comme il me plaira; toutes tes prières,
es jeûnes coupables et défendus, tes mortifications, ne sont que
'effet de ton amour-propre et ne serviront qu'à te faire plus
ouffrir dans ma prison de feu. Je dévoilerai tes hypocrisies et
es mensonges. »

D'autres fois, mon Père, il prenait un langage meilleur.
Jn jour il prit la forme d'un ange : « Je viens, dit-il, de la part
le Dieu, t'avertir de cesser tes hypocrisies, ta vie scandaleuse;
'esse de tromper ton directeur; ne vois-tu pas que ce n'est pas

l'esprit de Dieu qui t'anime? Profite de la vie que Dieu te prête, et cesse ces mortifications inutiles, cesse ces communions sacrilèges, et ne cherche pas à atteindre la perfection, qui n'appartient qu'à quelques âmes privilégiées. Tu es une âme perdue. »

Mon Père, comment vous peindre les scènes désolantes qui se passaient dans mon intérieur? J'étais en proie à une crainte mortelle; je tremblais à la pensée que j'étais sous la domination du démon; le désespoir s'emparait de mon âme; tous les péchés de ma vie étaient devant moi pour me condamner. Je me voyais rejetée de Dieu. Je voyais des sacrilèges dans chacune de mes communions. La terreur me glaçait. Oh! que j'aurais voulu revenir à mon Bien-Aimé! Je me voyais damnée pour toujours. Cependant, mon Père, je dis à l'ange: « Bon ange, demandez à Dieu d'avoir pitié de son indigne servante; qu'il me fasse mourir plutôt que de permettre que je commette un seul péché volontaire. » Tout à coup le diable reprit sa forme hideuse, et comprenant sa défaite, il se vengea et me tortura par des obscénités de toutes sortes.

Quelques jours après, un feu pénétrant s'empara de mon âme; je me vis dans une grande fournaise; le feu, en me consumant, remplissait mon âme d'un amour fort et généreux; je sentais naître un grand désir de souffrir pour l'amour de Celui qui a tant souffert pour l'amour de moi; plus le feu me consumait, plus mon amour grandissait. Au sortir de ce bain de feu, mon âme me fut montrée transparente comme le cristal. Tout le temps de ma maladie, un feu dévorant consumait mes membres.

Mon Père, certaines âmes me furent montrées. Je voyai les divins appels de la grâce repoussés par ces âmes rebelles, j voyais couler inutilement le sang divin sur ces âmes froides (insensibles; en vain le Bien-Aimé Sauveur les attirait à Lu elles restaient sourdes à ses demandes affectueuses. Je voya d'autres âmes, aimantes pourtant, mais trop lâches pour r sister aux tentations de mollesse et d'amour-propre. Elles s crifiaient un mérite éternel pour un moment de bien-être; el refusaient de boire au calice du sacrifice volontaire. Mon Pè

je suis trop ignorante pour comprendre et surtout expliquer ces choses; cependant je voudrais vous obéir et vous dire toute la vérité, telle que je crois la connaître. J'ai peur de moi, j'ai peur des pièges du démon; mais Notre Seigneur voit mon désir d'obéir, et Il aura pitié de moi. Après m'avoir fait connaître l'état de certaines âmes, Notre Seigneur me demandait de souffrir en expiation de leur ingratitude; j'offrais mes souffrances, mes prières à leur bénéfice, et Notre Seigneur me faisait voir le travail de la grâce dans ces mêmes âmes; je voyais leur repentir, je voyais leurs généreux efforts pour revenir vers le Bien-Aimé des âmes.

Durant sept semaines je n'ai pas dormi, le démon ne me quitta pas un instant; le docteur me fit prendre des narcotiques, mais les remèdes ne firent aucun effet; le démon me jetait hors de mon lit, jetait mes couvertures par terre, me tourmentait toute la nuit. Le premier vendredi de mars, à trois heures de l'après-midi, ce qui me séparait de l'autel où mon Bien-Aimé était exposé, disparut à mes yeux. Je fus comme transportée devant l'autel; je contemplais mon Bien-Aimé caché sous la blanche Hostie; je l'adorais, aussi visiblement à mes yeux que si j'avais été en corps dans la chapelle du couvent où il était exposé; je voyais les religieuses; et tout le temps de l'exposition, j'étais plongée dans une grande quiétude intérieure et extérieure. Lorsque je revins à moi-même, je sortais comme d'un doux sommeil.

Mon Père, lorsque vous m'avez dit de m'unir d'intention avec vous pour obtenir d'être délivrée de la vue du démon, qui depuis si longtemps me faisait mourir de frayeur, je me mis à prier en union avec vous, à l'heure indiquée par vous, le démon tout à coup s'écria en écumant de rage: « Je suis forcé de te quitter, mais je me vengerai de toi; tu me fais plus souffrir que le feu de l'enfer; je déchaînerai contre toi toute ma puissance infernale. » Et il disparut. Je ne le vis plus visiblement; mais il me tortura intérieurement.

Quelques jours après, je fus l'objet d'une calomnie affreuse, et cela de la part de personnes qui me sont chères; ma répu-

tation fut blessée dans ce que j'ai de plus sensible. Je sentis ma nature rebelle se révolter. Oh ! si Notre Seigneur n'avait pas eu pitié de moi, et s'il n'avait pas arrêté la colère qui éclatait dans mon âme, en mettant devant mes yeux ce qu'il avait lui-même enduré pour moi, oh! que j'aurais été méchante, je me serais vengée, c'était si facile. Mon Bien-Aimé Sauveur me donna la patience et le courage de pardonner à ceux qui m'ont si cruellement traitée. Je reconnus la miséricorde de mon Dieu qui voulait me faire goûter à toutes les amertumes.

Le 23 mars, dans la nuit, j'ai eu une crise terrible; le médecin me donna des calmants, qui ne firent aucun effet. Le lendemain matin je devais faire la Sainte Communion; j'étais d'une grande faiblesse. Je reçus mon Bien-Aimé dans mon cœur. M'absorbant tout entière, il se montra à moi tout resplendissant, et appuyant ma bouche sur la plaie de son divin cœur, il me fit boire le sang qui en coulait en abondance. Je buvais à longs traits, et je sentis une force extraordinaire se répandre dans tous mes membres. Mon Bien-Aimé me pressa longtemps sur son cœur, et me dit: « Ma fille bien-aimée, je veux détruire en toi tout ce qui me déplaît, je veux faire de ton cœur un jardin de délices, où je prendrai mon repos et où j'irai me consoler de l'ingratitude des hommes; travaille, ma fille, à orner ton cœur de vertus pour le rendre digne de moi, et de la mission si chère à mon cœur à laquelle je veux t'associer. Abreuve-toi de mon sang pour avoir la force de m'être fidèle. » Et il disparut après mon action de grâces. Je me relevai guérie, je marchais sans aide. Lorsque le médecin arriva, il fut tout surpris et reconnut que ma guérison était miraculeuse.

Mon Père, en disant que je suis guérie, je veux dire que j'ai la force de cacher ce que je souffre, car mes souffrances sont très fortes; mais j'ai la force de travailler et le bonheur de souffrir seule avec mon Bien-Aimé et pour mon Bien-Aimé seul.

11e Lettre

Tourments intérieurs. Vision d'enfer. Elle souffre pour des coupables. Orgueil et humilité.

29 juillet 1897.

Mon Père,

Je serai donc toujours sans soumission?... Je ne vous obéis que par crainte: j'ai peur d'offenser le Bien-Aimé de mon âme. Ah! quelle répugnance j'éprouve toujours à vous entretenir de ce qui se passe dans l'intime de mon être! Je voudrais tant m'oublier entièrement! La voie dans laquelle je suis engagée est si dangereuse, si remplie d'illusions peut-être!... Cependant, mon Père, je me soumets, et avec la grâce divine, je vous dévoilerai mon âme tout entière.

Les choses ou plutôt les scènes qui se déroulent devant moi sont bien au-dessus de ma pauvre intelligence. Toutes mes facultés sont absorbées par un attrait mystérieux et irrésistible. Mes sens extérieurs sont comme paralysés, si je puis parler ainsi. Parfois mon âme est illuminée, et à cette lumière, je discerne et je comprends ce qui se passe devant moi; le secret des âmes m'est dévoilé. Ah! mon Père, je tremble en vous disant ces choses. Le démon est là, continuellement devant mes yeux... Que ses menaces sont effroyables! Il veut à tout prix me faire cesser d'écrire. Mon Dieu! suis-je la victime d'une illusion coupable et mensongère, ou suis-je l'instrument de votre miséricorde? Que votre Sainte Volonté soit faite! Je veux toujours rester dans l'incertitude, si tel est votre bon plaisir; mais, si je suis votre ennemie, sortez-moi du péril, faites découvrir à mon Père spirituel les plaies de mon âme, afin qu'il me conduise vers vous.

Depuis trois mois, je suis environnée d'esprits impurs, mon âme est couverte de ténèbres, ma pensée est absorbée par des choses singulières; mais mes désirs sont concentrés sur un seul objet, un seul but: l'immolation entière de mon être, la réparation au Cœur de Jésus.

Mon Père, l'attrait qui m'absorbe ainsi ne nuit en rien à ma position comme mère et épouse, et tout en obéissant à la

voix intérieure qui me dicte, je puis vaquer à tous mes devoirs de mère de famille. Ah! bien souvent mon Bien-Aimé a dû m'aider, car, quoique mes devoirs d'état fussent nombreux, je passais des heures entières à Le contempler; lorsque je revenais à moi-même, je me hâtais de retourner à mon ouvrage que je croyais en retard, mais toujours j'arrivais assez tôt; bien souvent, je ne me souvenais pas d'avoir fait certaines choses que je trouvais parfaitement faites. Je parais quelquefois un peu singulière, on m'accuse d'être trop absorbée, trop indifférente à ce qui se passe autour de moi, j'avoue alors ma culpabilité et je m'humilie intérieurement; mon mari et mes enfants attribuent à la faiblesse cette indifférence apparente.

Une nuit, je vis devant moi un cachot immense. Au milieu de ce cachot, je voyais une grande fournaise alimentée par la justice de Dieu, qui planait au-dessus sous la forme d'un cœur meurtri, ensanglanté, et surmonté d'une croix brillante comme un soleil. Dans cette fournaise, une multitude d'âmes se confondaient avec les animaux les plus affreux; de leur bouche enflammée sortaient les blasphèmes les plus révoltants, ils maudissaient le jour qui les avait vus naître; ce n'était que désespoir, haine et vengeance. J'aurais voulu me dérober à cette vue affreuse, mais je n'étais pas libre. Le démon me montra un endroit reculé et épouvantable; dans ce taudis, l'impureté était reine... Mon Père, ma langue se refuse à dévoiler les secrets effroyables que j'ai été condamnée à comprendre. Oh! il me semble que mon âme est encore tout imprégnée de ces impuretés, et lorsque je m'approche de la table sainte pour recevoir le Dieu si pur et si beau, je tremble à la pensée qu'il va reposer dans un cœur rempli de tant d'impuretés.

Un jour une religieuse me fut désignée; son cœur est au monde, elle se complait dans des pensées impures; en vain le Bien-Aimé l'appelle; dans ses communions Il la réchauffe de son amour blessé, dans ses méditations Il lui fait les plus tendres reproches. Il lui souffle à l'oreille des paroles de repentir; mais tout est en vain, elle fait sacrilège sur sacrilège. Je vois les appels divins dans cette âme, je vois ses résistances, et pourtant Dieu la veut pour en faire une âme choisie. Chaque fois que dans la

ıte communion elle presse Jésus-Hostie sur son cœur cou-
)le, ce même Jésus qu'elle fait tant souffrir vient me deman-
de réparer les injures qu'elle lui fait; Il m'associe à ses
ffrances; mon corps est broyé de douleurs; Jésus dépose sur
n front la couronne d'épines, dans mes pieds et dans mes
ins les clous s'enfoncent et m'arrachent des cris de douleur,
st vrai, mais aussi de reconnaissance et d'amour. Je pleure
ır elle, j'aime pour elle et pour elle je souffre dans mon
ps et dans mon âme; depuis deux mois cette vue m'est
rnalière; j'en suis pourtant heureuse, puisque j'ai la con-
ıce d'arracher cette âme à l'ennemi, et mon Bien-Aimé voit
s désirs, mes souffrances, c'est tout ce qu'il me faut.

Je vois une autre âme, moins coupable, mais lâche, attachée
péché d'orgueil; cette âme m'est connue, c'est une âme con-
rée à Dieu; sa position élevée est un aliment pour sa passion
ninante. En vain le Bien-Aimé la comble de ses bontés, Il
envoie les humiliations pour la faire rentrer en elle-même.
sprit qui m'anime me demande l'offrande de mes prières
ır cette pauvre âme.

Je vois devant moi la terre couverte de pécheurs, et comme
oasis dans un désert, je vois des âmes justes qui élèvent
rs mains suppliantes vers le trône de Dieu pour demander
séricorde. Je vois la justice de Dieu s'apaiser à la prière de
victimes volontaires; je m'associe à ces âmes réparatrices,
avec elles je demande pardon et miséricorde. Je vois Jésus
ıcifié de nouveau; toutes les différentes scènes de la passion
renouvellent. Le spectacle d'un Dieu flagellé me remplit
mertume; mon cœur se révolte à la pensée que le péché est
ıteur de toutes ses souffrances. Je m'offre alors à mon Sau-
ır, je lui présente mon corps coupable pour être flagellé
:c lui, mes pieds et mes mains pour être cloués sur sa croix,
ın cœur pour être transpercé de douleur et d'amour. Il ac-
)te mon désir, et de son cœur divin sortent des rayons qui
enflamment et me rendent capable de souffrir. Avec Jésus,
me prosterne au jardin de l'agonie, et moi, la plus indigne
la plus coupable de ses créatures, je deviens son soutien, sa
ısolation, son associée pour le salut du monde.

Toutes les abominations qui couvrent la terre passent devant moi. Je vois que l'amour-propre est la porte par laquelle le démon a accès dans les âmes, surtout les âmes consacrées à Dieu; je vois l'action de ce péché, hélas! si répandu. Des âmes, d'ailleurs mortifiées, pieuses et zélées dans le service de Dieu, perdent le mérite de leurs bonnes œuvres, parce que l'amour-propre se glisse dans leur cœur, et s'approprie la gloire qui revient à Dieu seul. Ce péché perd plus d'âmes que tous les autres. J'entendis un jour le démon me dire: « Je ne m'occuperais ni de tes mortifications ni de tes prières prolongées, ni de toutes les vertus que tu pourrais acquérir, si tu voulais un seul instant consentir à une pensée d'amour-propre; l'humilité est pour moi une barrière infranchissable. »

Je vois une âme qui toute sa vie a abusé des grâces par une attache déréglée aux biens terrestres; je vois cette âme aux prises avec la mort; je suis poussée par l'esprit qui m'anime à souffrir et à prier pour arracher cette âme au démon. Les douleurs que j'endure sont grandes, mais la gloire qu'une âme bienheureuse procure à Dieu est si élevée que je donnerais ma vie pour en sauver une. Un jour j'entendis Notre Seigneur me dire en me montrant une âme montant au ciel: « Vois, ma fille, la joie que tu procures à mon cœur; cette âme est l'épouse infidèle pour qui tu as offert tes prières et tes mortifications. »

Je vous soumets tout cela, mon Père, et me soumets d'avance à tout ce que vous déciderez. Ces choses vous paraîtront étranges peut-être, ma manière de les décrire bien embrouillée; mais ces choses sont si au-dessus de ma bassesse et de mon ignorance que je vous les fais connaître sans même les comprendre.

12e Lettre

Elle est poursuivie et frappée par le démon.
Bruits étranges.

30 juillet 1897.

Mon Père,

Le démon me poursuit continuellement depuis plusieurs semaines. Il m'accompagne à la table sainte, pour me faire

renoncer à la sainte communion. Vous descendez les degrés de l'autel, son regard lance des éclairs, sa bouche écume, il va pour m'étreindre dans ses griffes fumantes; et moi, je suis là comme un condamné à mort, j'attends ma délivrance du Dieu-Hostie que vous me présentez. Aussitôt que mes lèvres indignes viennent en contact avec le Bien-Aimé de mon cœur, la lumière de mon âme, mon seul amour, ma vie et mon seul soutien, le démon s'enfuit avec rage. Là, seule avec Dieu seul, mon âme reprend courage, dans un doux tête-à-tête, le cœur sur le cœur de mon Amour, je laisse exhaler mes plaintes; je dis à mon Bien-Aimé combien je souffre loin de Lui; je lui fais part de mes craintes, je lui proteste de ma fidélité, je lui dis la peur que j'ai de l'offenser.

Le démon m'a déclaré la guerre, et si Notre Seigneur n'avait pas pitié de moi, que deviendrais-je?... Les personnes qui m'entourent entendent les bruits qu'il fait, et ne savent à quoi les attribuer. La nuit, il me jette en bas de mon lit avec tant de violence que je porte sur mon corps des marques, des meurtrissures. À trois ou quatre reprises, les personnes avec qui je suis en rapport découvrirent sur mon corps des marques de violence et m'en demandèrent la cause, je gardai un silence absolu.

Un jour, il y a de cela cinq semaines, j'étais assise tenant mon bébé dans mes bras, afin que la présence immédiate de ce petit ange éloigne de moi le démon, je faisais ma méditation; j'étais entourée d'esprits infernaux qui mettaient devant mes yeux les tableaux les plus repoussants, je me défendais avec le signe de la croix. Tout à coup le démon fit un bruit affreux, et en même temps je reçus un coup violent sur la jambe.

Un soir, avant de se coucher, mon mari m'avait demandé si tout était bien fermé; je lui dis que oui, mais pour plus de sûreté, il visita les portes et les fenêtres, et se coucha. Vers une heure du matin, un vacarme effrayant se fit dans l'appartement voisin, des hurlements se firent entendre; je vis le démon sous la forme d'une bête immonde passer près de moi et disparaître. Mon mari s'éveilla au bruit, ainsi que les enfants qui dormaient en haut; les lumières que nous avions laissées en haut et en bas étaient éteintes. Mon mari se leva à la hâte, il trouva les portes

et les fenêtres ouvertes. « Mon Dieu, me dit-il, les voleurs sont entrés. » Il alluma la lampe, mais aussitôt elle s'éteignit; effrayé, il me dit: « Allume-la donc toi-même. » J'obéis, et la lampe resta allumée. Il fit le tour de la maison, rien n'était dérangé.

13e Lettre

Notre-Seigneur la choisit pour victime expiatrice.
Vision de sainte Thérèse et de sainte Catherine.
Elle lit dans l'âme d'une religieuse.

1898.

Mon Père,

Depuis plus d'une année, mon Bien-Aimé s'était caché, et je ne jouissais plus de ces tête-à-tête intimes qui me rendaient si heureuse. Vous savez ce que j'ai souffert de désolations, d'amertumes et de tentations de toute sorte; car je vous ai toujours ouvert mon âme.

Lorsque je partis pour suivre les exercices de la retraite, les douleurs intérieures que je ressentais devinrent plus intenses; le démon me poursuivait avec plus de fureur; durant les deux premières nuits, il me maltraita dans mon âme et dans mon corps. Dans ma désolation, je suppliais mon Bien-Aimé d'avoir pitié de moi, de me donner du courage. Profitant de la liberté que vous m'aviez donnée, je passai la première partie de la nuit au pied du Tabernacle. Ma seule prière était: « Mon Bien-Aimé, je vous remercie de m'avoir abandonnée! Je suis la plus indigne de vos créatures! Mais laissez-moi vous aimer, et ne permettez pas que je vous offense. » Je soupirais d'ennui et d'amour.

Une nuit, je vis sur l'autel une grande lumière. Mon Bien-Aimé m'apparut, cloué sur la croix; sa tête inclinée était couronnée d'épines, de ses yeux entr'ouverts tombaient des larmes de sang, son côté ouvert laissait voir son divin Cœur, le sang coulait en abondance de ses pieds et de ses mains. Une foule de gens passaient devant Lui et L'insultaient.

Pauvre Jésus! j'aurais voulu m'approcher pour Lui faire un rempart de mon corps, et Le protéger. Mais je ne pouvais pas

remuer. Alors, je m'écriai: « Mon Jésus, laissez-moi Vous défendre! » Mon Bien-Aimé, se détachant de la croix, s'abaissa jusqu'à moi; Il reposa sa tête adorable entre mes bras! Je Le pressais avec amour sur mon pauvre cœur indigne, et Le couvrant de baisers de mes lèvres brûlantes, je buvais les larmes de sang qui coulaient sur ses joues divines. Pauvre Jésus, Il me regardait avec tendresse, et me dit: « Ma fille, veux-tu toujours me protéger contre ce peuple ingrat? Vois comme j'ai souffert pour les hommes! Je leur tends les bras, et ils me repoussent! Je leur ouvre mon cœur pour répandre sur eux tous les trésors de ma miséricorde, et ils me crachent à la figure! Je me donne à eux dans la sainte communion, et ils ne me reçoivent que pour me crucifier encore! Ô ma fille, je t'ai choisie pour être victime d'expiation pour tes péchés et pour ceux de tous les hommes; veux-tu me dédommager des injures que je reçois tous les jours dans mon sacrement d'amour? Je te ferai connaître les secrets de mon amour; je blesserai ton cœur, je le remplirai d'amertume! Mais si tu m'es fidèle, ton âme sera en paix. Va à la recherche des âmes, rassemble-les autour de mon tabernacle, pour consoler mon cœur. — Mon Bien-Aimé, que votre volonté soit la mienne! Je me donne à vous, malgré mon indignité et ma bassesse. Oh! oui, je veux vous consoler. »

Je ressentis alors dans mon intérieur et dans mon corps des douleurs inexprimables. Mon Bien-Aimé avait disparu. Mes souffrances devinrent si violentes que je tombai épuisée, au pied de l'autel où j'étais agenouillée. Lorsque je revins à moi-même, il me semblait que j'étais dans un brasier.

Mon Père, durant mon oraison, je vis un long et étroit chemin; la route était couverte de pierres tranchantes et d'épines; à chaque pas je voyais des précipices. Deux personnages, que je reconnus pour sainte Thérèse et sainte Catherine, s'approchèrent de moi comme pour me conduire. À l'autre extrémité du chemin, au pied de la croix, je voyais un grand nombre de personnes vêtues de blanc; elles semblaient contempler la croix avec bonheur. Le désir que j'avais de comprendre ce qui apparaissait à mes yeux me poussa vers mes saintes protectrices; mais elles me regardèrent avec tendresse,

sans rien dire. J'ai toujours cette chère et douce vision devant les yeux, et mes saintes protectrices m'accompagnent partout.

Mon Père, une jeune religieuse qui m'était inconnue, vint me demander de prier pour elle: « Oh! oui, ma sœur. Mais vous aussi vous prierez pour moi. » Alors elle me regarda avec surprise, et ne répondit pas. « Me permettez-vous de vous parler ouvertement, ma sœur ? » — Oui, me dit-elle. — « Eh bien ! pourquoi songez-vous à quitter la communauté où Dieu vous a placée? Pourquoi êtes-vous si peu confiante avec le Bon Dieu? Si vous l'aimiez comme il vous aime, vous verriez tout de suite que c'est le démon qui veut vous tromper, en vous faisant croire que vous n'êtes pas à votre place. » Elle me regardait, toute surprise, et me dit: « Vous avez deviné mon âme: en effet je suis tourmentée continuellement par cette pensée. Il me semble que je suis damnée. Mon confesseur voudrait m'encourager; mais tout est inutile. — Voyons, ma sœur, lui dis-je, soyez généreuse envers Notre Seigneur, et il le sera envers vous. Jetez-vous avec confiance entre ses bras, demandez-lui pardon, et promettez-lui d'accomplir sa sainte volonté en obéissant aveuglément à votre directeur. — Vos paroles m'encouragent, me dit-elle. Dites-moi donc franchement, suis-je en état de grâce? — Mais oui, ma chère sœur. — Oh ! merci !» me dit-elle.

Je la revis deux jours plus tard. Elle était toute joyeuse: « Tenez, me dit-elle, j'espère que le Bon Dieu est content de moi: je lui ai promis d'être plus obéissante, et je me sens courageuse. Oh! si je pouvais aimer le Bon Dieu! J'ai peur de lui: je suis si méchante! » Je tâchai de l'encourager, et lui promis de prier pour elle. Je l'ai quittée dans les meilleures dispositions.

14e Lettre

Elle révèle à une religieuse son état d'âme. Commission auprès de Notre-Seigneur.

Mon Père,

... Une religieuse, qui demeure habituellement à Montréal, était au Coteau pendant que j'y étais; je lui étais inconnue, mais les religieuses lui avaient dit qui j'étais; elle paraissait me regar-

der avec défiance. Un soir, elle vint me demander en souriant de lui dire la bonne aventure. Je lui répondis, en souriant aussi, que je ne voyais aucune « bonne aventure », mais des aventures seulement. Elle devint sérieuse et me sollicita de dire franchement ce que je voyais en elle. Alors, mon Père, je demandai à Notre Seigneur de mettre sur mes lèvres ce qu'Il désirait que je dise à cette bonne religieuse, afin de lui faire du bien. « Ma sœur, lui dis-je, vous perdez beaucoup de temps à désirer faire autre chose que ce que votre règle vous impose; le démon, voyant qu'il ne peut pas vous faire faire le mal, veut au moins vous empêcher de faire le bien, et vous fait perdre une partie des mérites de vos bonnes actions, parce que vous les faites souvent sans pureté d'intention. Ma sœur, ne vous semble-t-il pas que l'habit blanc vous irait mieux que le noir, que de voir le monde à travers une grille vaut mieux que de lui faire face sur le chemin public? Prenez garde, le blanc est plus facile à ternir que le noir; et il vaut mieux trop voir ce que l'on n'aime pas que de trop aimer ce que l'on ne voit pas. Laissez faire le bon Dieu. Il vous fera connaître sa volonté par la voix de votre directeur. Marchez sans vous occuper de l'avenir; soyez bonne Sœur de la P., c'est tout ce que le bon Dieu demande pour le présent. » Ces paroles tombèrent comme la foudre; elle était toute surprise et me demanda qui m'avait fait connaître ces choses. « Il n'y a que mon directeur qui connaît ce que vous venez de me dire; Notre Seigneur seul peut vous l'avoir fait connaître. » Elle me demanda de prier à son intention, car elle était très tourmentée et elle voulait accomplir la volonté du bon Dieu...

Mon Père, on avait offert à Mme B. un superbe bouquet de fleurs; elle me confia la douce charge de le présenter à Notre Seigneur pour elle. Voici ses propres paroles: « Dites à Notre Seigneur que je Lui envoie ces fleurs avec mon cœur; demandez-Lui de m'accorder la grâce que je sollicite depuis longtemps; dites-Lui que je vous envoie chercher la réponse à ma demande; je suis certaine qu'Il va vous répondre, et il faut que vous m'apportiez sa réponse fidèlement. » Je me rendis à la chapelle; il n'y avait personne; je m'approchai tout près du Tabernacle, et là, en déposant les fleurs sur l'autel, je dis à mon Bien-Aimé:

« Mon cher Jésus, je vous offre ces fleurs au nom de Mme B., je vous offre en même temps son cœur. Elle me prie de vous demander la réponse à la demande qu'elle vous fait depuis longtemps. Mon Bien-Aimé, que lui donnerez-vous en retour de ce qu'elle vous envoie? » Mon Bien-Aimé me pressa sur son cœur et me répondit: « Une étincelle de l'amour que tu as pour moi. Va lui dire que c'est la réponse à sa demande. » J'étais toute confuse et je demandai à mon Bien-Aimé: « S'il vous plaît, ô mon Bien-Aimé, dites-le lui vous-même; j'ai peur, car ces paroles que vous venez de me dicter m'écrasent, et jamais je n'aurai le courage de les répéter. » Je faisais le signe de la croix, car il me semblait que j'étais dans un piège du démon; mon Bien-Aimé souriait et répétait toujours les mêmes paroles. Les larmes tombaient de mes yeux; mais mon Bien-Aimé me dit qu'il me demandait ce sacrifice comme preuve de mon entière soumission à sa volonté sainte. Alors je me rendis dans ma chambre pour cacher mon émotion, mais Mme B., qui m'avait épiée, entra. En m'apercevant, elle se mit à me solliciter de lui donner tout de suite la réponse de Notre Seigneur. « Je vois, dit-elle, à votre figure que Notre Seigneur m'a exaucée, que vous a-t-il dit ? » Je n'osais pas ouvrir la bouche, mais j'avais promis à mon Bien-Aimé. « En effet, madame, j'ai une réponse, mais qu'il m'en coûte de vous la transmettre ! — Parlez, me dit-elle, j'ai hâte.—Notre Seigneur m'envoie vous dire qu'il vous donne, en retour de votre cœur et de vos fleurs, « une étincelle de l'amour que tu as pour moi ». Ce sont ses propres paroles. Il m'a dit, ce bon Sauveur, que c'était aussi la réponse à votre demande. » Elle me dit: « Remerciez Notre Seigneur pour moi, madame, car c'est la faveur que je sollicite de sa bonté depuis que je vous connais. Oh ! que je voudrais l'aimer comme vous ! »

Mon Père, je ne puis vous exprimer l'abaissement dans lequel j'étais plongée; j'aurais voulu pouvoir me sauver bien loin, car je ne puis comprendre pourquoi on me parle de la sorte. Si on me connaissait, on serait loin d'avoir autant de charité envers moi. J'ai peur d'être le jouet du démon; car je sens que, loin d'avancer dans la voie du bien, je recule et, comme vous me le faites si bien comprendre, cet amour violent, cette

assion brûlante que j'éprouve pour mon Bien-Aimé, n'est pas ne assurance que l'on avance dans la vertu. Si je m'écoutais, je irais aux personnes qui me parlent avec tant de confiance que : suis une hypocrite, une menteuse, et, mon Père, je vous voue franchement que je vous le dirais, si vous vouliez m'écou-:r. J'ai peur de moi, et lorsque vous m'ordonnez de vous dire ɔut ce qui se passe en moi, je dis au bon Dieu: Mon Dieu, lais-:z-moi dans l'oubli !... Si vous saviez quels sacrifices il me faut ıire pour obéir !

Je crois vous avoir tout dit, mon Père, pour vous obéir et our plaire à mon Bien-Aimé.

15e Lettre

Le démon la maltraite. Jésus la soutient.

fon Père,

Je ne crois pas manquer de résignation à la sainte ɔlonté de mon Bien-Aimé en vous disant combien je souffre. e matin, j'aurais voulu vous demander (comme Notre Seigneur : désire) de me permettre de souffrir, sans soulagement aucun, soif brûlante dont j'ai le bonheur d'être gratifiée depuis ier. Elle est d'autant plus ardente, cette soif, que ma maladie e poitrine, qui me rend très fiévreuse, l'augmente. Comme mon ien-Aimé me le fait comprendre, l'obéissance me donnera e la force et du mérite.

Mon Père, j'ai compté, malgré ma grande indignité, sur la :ndre bonté de Notre Seigneur ce matin pour oser me rendre l'église, dans l'état de faiblesse où je suis. Les mauvais traite-ıents que le démon m'a fait subir ont augmenté ma maladie e poitrine. Encore ce matin, il m'a arraché mes vêtements; je 'emblais de froid; il m'a traînée jusqu'à l'entrée du cimetière n me frappant avec une violence et une rage terribles.

Cher bon Jésus, comme il m'a bien dédommagée par ses :ndresses ! Oh ! que je me suis sentie heureuse après la sainte ɔmmunion ! Ce cher Jésus me soutenait et m'encourageait à ɔuffrir avec humilité; car, m'a-t-il dit : « Tu es tout à fait in-ligne d'être traitée comme je l'ai été moi-même; offre à mon

Père des louanges et des actions de grâce pour les grâces insignes qu'Il veut bien te faire. D'ici à la grande fête de Noël, prépare ton âme par la prière et la souffrance pour en faire un berceau digne de ma pureté infinie. »

Cher Jésus, plus je souffre, plus j'ai besoin de l'aimer!

16e Lettre

Désir de réparation.

1899.

Mon Père,

... J'éprouve un besoin immense, comme mon impuissance, de m'offrir à la Justice divine pour expier tous les péchés qui passent devant mes yeux...

Ô cher Bien-Aimé, vous que mon cœur aime et adore humblement, vous que mon âme désire nuit et jour pour être l'objet de ses pensées, de ses désirs, de sa volonté, ô mon Bien-Aimé, que je voudrais pouvoir m'unir à vous dans le baiser eucharistique, aussi souvent qu'il y a de battements dans mon cœur, c'est-à-dire aussi souvent qu'il vous appelle, ce pauvre cœur indigne et pécheur ! Éloignez, je vous prie, votre regard de mon indignité, et après l'avoir plongé et noyé, ce regard divin, dans l'océan de votre miséricorde et dans l'abîme de votre amour, reposez-le sur votre servante pour la laver intérieurement de ses péchés. Vous pouvez, cher Sauveur, faire ce miracle de charité; vous pouvez détruire en moi ces montagnes de péché, qui sont un obstacle au désir et au besoin que vous mettez en moi d'être une âme réparatrice, de continuer en mon être votre passion et le salut du monde.

Mon Père, je souffre, mes membres sont le siège de bien des douleurs, mon cœur est déchiré par des tourments continuels, mon âme est envahie par la crainte, l'ennui et surtout par la peur continuelle de grossir le nombre des ingrats qui insultent mon Bien-Aimé. Mais que sont ces souffrances comparées à la douleur crucifiante que je ressens, à la pensée que mon Bien-Aimé Sauveur ne me donne qu'une bien petite part de dou-

, à cause de ma lâcheté et de mon indignité ! Que je souffre,
Dieu, de ne pas plus souffrir, de ne pas pouvoir déchirer
corps avec des instruments de pénitence ! Quand donc
erez-vous la grâce de souffrir vraiment ? Quand donc lais-
-vous celle qui vous aime couvrir votre cœur du bouclier
on propre cœur ? Quand donc la pauvre pécheresse repen-
: pourra-t-elle devenir votre consolatrice ? Quand donc enfin
rai-je livrer avec vérité mon âme et mon corps à la répara-
à l'expiation ? C'est vous, mon Sauveur bien-aimé, qui
ez donné ce légitime besoin de vivre et de mourir dans
rcice de la réparation; et n'est-il pas juste que la péche-
devienne l'expiatrice ? Oh ! je vous en prie, ou éloignez
ioi ce tableau horrifiant du monde pécheur et insulteur à
: divine Bonté, ou donnez-moi la force, le courage et assez
ie encore, pour couvrir le péché par mon amour, pour
ffer l'insulte et le blasphème par ma prière et ma louange,
arracher les âmes au démon et vous les donner. Ô mon
eur, faites-le, je vous en supplie, ce miracle d'amour;
:z-moi réparer ma vie pécheresse et indigne, en sauvant de
ort éternelle les pécheurs, mes frères et vos enfants.
Mon Père, j'ai obéi en écrivant, non seulement à votre désir,
au besoin de mon âme. Je laisse mon pauvre cœur, blessé
l'amour de Jésus et le souvenir cruel de mes péchés, exhaler
laintes et ses désirs en lui donnant libre cours. J'augmente
uffrance, mais j'alimente sa vie pour souffrir encore.

17e Lettre

Sages recommandations.

16 novembre 1899.

Père,

... J'ai exprimé à Notre Seigneur le désir de mon frère X
oir son âme confiée à ma garde, comme à sa garde-malade,
mère; et Jésus m'a dit: « C'est en cette qualité que j'ai
r ainsi dire collé son âme à la tienne, et c'est à toi, ma fille,
je confie sa guérison; tu es en effet la garde-malade dont

je me sers, pour appliquer sur l'âme malade de ton frère le baume de ma miséricorde et de mon amour. »

J'ai aussi exprimé à Notre Seigneur votre désir que j'adopte comme mes propres enfants spirituels tous ceux qui vous appellent leur père selon la grâce; et Jésus a béni cette adoption...

X ne sait comment exécuter ses bonnes résolutions. Pauvre frère, le démon voit qu'il va lui échapper, il lui fait voir partout des obstacles.

Ne répondez plus, mon frère. Notre Seigneur, qui demande de vous un sacrifice généreux, aura pitié des autres âmes. Quand bien même vous ne trouvez pas de danger apparent, il existe en réalité; et votre pauvre âme a déjà tant souffert. Vos relations avec A. B. C. sont pour votre âme ce qu'est la gelée pour la fleur de l'arbre fruitier: la gelée, en faisant périr la fleur, fait mourir le fruit dans son germe; ainsi, mon frère, ces phrases imbibées de poison qui gèlent le cœur font périr les bonnes pensées, et les beaux fruits des bonnes œuvres sont par là détruits.

Ah ! mon frère, avec quelles délices Jésus voit le désir que vous avez de vider votre cœur de toute impureté. Et s'il vous blesse, ce cher Jésus, par des craintes terribles, ce n'est que pour mieux vous guérir. Quand un médecin veut enlever une tumeur, il fait une incision bien plus large, bien plus profonde que la tumeur elle-même; afin que rien n'échappe à l'opération, il enlève même un peu de bonne chair. Notre Seigneur est pour vous le divin médecin, le chirurgien; laissez-le faire une large ouverture, afin de tout enlever. Vous semblez affaibli, mais lorsque l'opération sera terminée, le bon Jésus vous fortifiera de ses consolations.

Dites-lui, mon Père, d'être plein d'espoir et de soumission... Il a obtenu miséricorde par l'entremise d'une âme chère à Notre Seigneur, à qui la Sainte Vierge inspira de demander sa conversion. La Sainte Vierge veille d'une manière spéciale sur X, parce qu'il avait une tendre confiance en elle; il la priait de le protéger. Elle a écouté sa prière...

18e Lettre

Transports d'amour. Devoirs d'état.

n Père,

Vous avez bien deviné les besoins de mon cœur, lorsque s m'avez dit de jeter sur le papier quelquefois ces trans- s amoureux, qui me forcent à laisser échapper des paroles es brûlantes. Je ne suis pas maîtresse de moi-même lorsque uis dans cet état, et il me semble que je ne pourrais pas orter l'ardeur de l'amour qui me dévore, si je ne laissais e cours à mon cœur. Bien souvent, seule au pied de mon ifix, je satisfais mon amour passionné par des paroles mmées...

Mon Père, vous veniez de déposer la Sainte Hostie sur ma ue, lorsque je vis mon âme noyée dans une grande lu- re. Mon Bien-Aimé se montra à moi tout resplendissant, elle figure baignée de larmes; son cœur transpercé laissait ber des gouttes de sang, qui tombaient sur moi comme des tes de feu, et m'embrasaient d'un amour si ardent que je vais à peine me soutenir. Je le contemplais tout interdite. rais voulu m'élancer près de lui, pour le presser sur mon r ! Mais je ne pouvais pas l'atteindre: la distance qui me rait de lui était si grande ! Il était silencieux et divinement e, malgré le sourire divin qui illuminait tous ses traits. gtemps je le regardai, ne pouvant ni parler ni rien faire; onheur que j'éprouvais en revoyant le Bien-Aimé de mon me paralysait. Mon Père, comment vous exprimer ce qui assa en moi ? J'en suis incapable. Où trouver des paroles suaves pour dépeindre les sentiments de l'âme dans cette ie amoureuse ?...

Mon âme est abîmée dans la contemplation de mon Bien- é. Il se dérobe quelquefois à ma vue, mais ce n'est que pour lques instants. Je tâche, selon votre conseil, de ne pas trahir émotion; et tout en donnant libre cours aux plaintes qui appent de mon cœur, je vaque à mes occupations ordi- es; et malgré l'attrait irrésistible qui m'appelle à l'oraison, éprouve aucun dégoût pour les travaux manuels auxquels

mon état m'appelle; rien ne me distrait de la présence de mon Bien-Aimé, mon oraison est continuelle. Le monde n'a plus d'attraits pour moi. Tout me parle de la mort, de la vanité de tout ce qui passe. Cependant je suis heureuse dans ma vocation: j'ai tant d'occasions de sacrifier ma volonté, mes goûts ! C'est une vie si méritoire, si on ne l'oubliait pas si souvent !

Mon Père, j'éprouve un grand besoin de solitude, un désir de vivre dans l'ombre de la vie de famille; et lorsqu'il me faut sortir dans le monde, je suis toute désorientée. J'ai souvent l'occasion d'entrer dans des communautés d'hommes et de femmes, et chaque fois quelque chose de pénétrant s'empare de moi; je me trouve dans mon élément. Pourtant je ne désire rien de plus que ce que j'ai, je suis dans ma vocation, et je l'aime, ma vocation.

19e Lettre

Prix de l'obéissance.

6 février 1900.

Mon Père,

J'ai dit à Notre Seigneur que vous me permettiez d'accepter toutes les croix qu'Il désirait me faire porter, mais à la condition qu'Il me donne la force de venir faire la sainte communion. Mon cher Jésus parut content, et me dit: « Ma chère fille, j'accorde à ton directeur ce qu'il me demande. Si tu savais l'amour immense que j'ai pour les hommes ! Tes désirs de me recevoir sont bien grands, bien ardents; mais, ma fille, tes désirs ne sont que de faibles soupirs comparés aux divines ardeurs de mon cœur. Jamais le cœur de l'homme ne pourra comprendre l'amour avec lequel je désire m'unir à mes créatures ! Oui, ma fille, ma bien-aimée, ma chère consolatrice, je t'aime malgré ta bassesse, j'aime à me reposer dans ton cœur; garde-le bien pur, bien fidèle, car si tu me devenais infidèle, mon amour deviendrait un juge sévère et juste; souviens-toi toujours que tu es très indigne des faveurs que je t'accorde.

« Tu diras à ton confesseur que je veux qu'il m'offre lui-même ton corps et ton âme, pour que j'en dispose selon toute

l'étendue de ma divine volonté, pendant le temps de pénitence qui va commencer. Pour me faire cette offrande, tu diras à ton confesseur qu'il purifie bien son âme et la tienne; qu'il dirige son intention tout entière vers ma sainte volonté, qui daigne se servir de lui comme intermédiaire entre mon divin cœur et ton néant; et en récompense de ce qu'il fera pour moi, ma fille, tu lui diras que j'allumerai dans son cœur un feu d'amour qui brûlera toutes ses froideurs passées; je lui donnerai une part de tous les mérites que tu acquerras par tes prières et tes souffrances, sous le joug de l'obéissance. Déjà ton confesseur t'a donnée à moi, pour être ma petite victime expiatrice et consolatrice. Mais pour te faire comprendre combien j'estime l'obéissance, je veux que ton confesseur te livre lui-même à moi. Je pourrais bien m'emparer de toi sans cela, mais je veux vous donner, à ton confesseur et à toi-même, tout le mérite de l'obéissance. Pendant que ton confesseur me fera cette offrande, tu t'humilieras profondément, en me protestant de ta soumission pleine et entière. Maintenant, ma chère fille, prépare-toi bien à recevoir mes grâces; reconnais et regrette de tout ton cœur toutes tes ingratitudes, tes péchés; surveille tes yeux, ta bouche, tes oreilles, car le démon t'entoure de pièges pour te faire tomber; défie-toi; mais sois confiante, ma grâce ne t'abandonnera pas. »

20e Lettre

Notre-Seigneur lui demande de souffrir avec Lui.

8 avril 1900.

Mon Père,

... Dans l'état misérable où mon âme était enveloppée, vous comprenez, sans que je vous le dise, la joie immense que j'ai ressentie, en voyant tout à coup la lumière qui toujours m'annonce la visite de mon Bien-Aimé. (C'était vendredi 6.) Je vis apparaître mon cher beau Jésus. Il avait une belle robe blanche, un manteau d'or; j'entrevoyais du rouge et je lui demandai d'ouvrir son manteau, ce qu'il fit avec une grâce si douce, je vis alors qu'il était doublé de rouge; sur le bord de sa robe je voyais quelques gouttes de sang; ses pieds et ses mains étaient

transpercés, et le sang coulait; je voyais son cœur ouvert, du sang et de l'eau en sortaient. Je me sentais poussée à faire amende honorable à ce divin Cœur si outragé; et je le voyais tressaillir de bonheur, lorsque je disais: « Ô Cœur de mon Jésus, que tant de fois j'ai transpercé par mes péchés, je vous aime et je voudrais être capable de réparer non seulement mes ingratitudes, mais aussi celles de tous les pécheurs; pardonnez-nous, ô Cœur d'amour, et lavez nos iniquités avec le sang qui découle de votre cœur miséricordieux ! Ô Cœur de mon Sauveur, acceptez-moi, votre indigne créature, pour souffrir à votre place; reposez-vous, et si c'est possible, faites tomber sur ma tête coupable les souffrances que dans votre amoureuse bonté vous voulez endurer pour nous, mon Sauveur ! Laissez-moi prendre votre place, malgré mon néant, ma misère, mon indignité, et, aidée de votre grâce, laissez-moi vous consoler et vous aimer ! »

Alors mon Jésus sourit, mais ne répondit pas. Je le regardais, quand une crainte terrible s'empara de mon âme. Je me souvins que le démon est bien rusé, qu'il pouvait me tromper, et pour me rassurer, je dis à mon Jésus: « Est-ce vous, mon Jésus ? » Il ne répondit pas. Je fis le signe de la croix; alors Jésus fit lui-même un beau signe de croix, et me dit: « Ma fille, me reconnais-tu? Je ne t'ai pas abandonnée, mais j'ai voulu avoir une nouvelle preuve de ton amour; ne crains rien et sois obéissante. Tu ne m'as pas offensé, ma fille, en prenant des précautions et en me demandant de te donner une preuve que c'était bien moi; j'aime cette familiarité que seul l'amour a fait naître dans ton cœur. Je suis ton Bien-Aimé, ne crains donc jamais de me témoigner ton amour. »

Puis mon Jésus me fit voir une croix, grande et très lourde, et me dit: « Veux-tu, ma fille, la porter pour mon amour ? Tes épaules seront meurtries, et tu tomberas sous son poids; mais je serai glorifié et consolé. Cependant, ma fille, tu es libre de la refuser et je ne serai pas offensé de ton refus. Demande à ton confesseur s'il te permet d'accepter ma demande; car je ne serai glorifié et consolé que lorsque l'obéissance te permettra de le faire. » Mon Père, avec votre permission, je dis à mon Jésus: « Oui, mon Bien-Aimé, j'accepte la croix que vous

m'offrez, mais je compte sur votre grâce pour m'aider. » Jésus me dit: « Ma fille, ma grâce ne te manquera pas, mais sois-moi bien fidèle. »

Jésus me montra encore un calice et me dit: « As-tu demandé à ton directeur la permission de le boire? » Je répondis: « Non, mon Jésus. — Demande-lui, ma fille. » Avec votre consentement, mon Père, je l'acceptai, et mon Jésus me dit: « Chère petite victime d'amour, ne me fais plus la peine de douter de mon amour; continue à implorer la miséricorde de mon Père pour tes frères, surtout pour les prêtres, mes ministres; garde avec vigilance et amour les âmes que j'ai confiées à tes soins; tu es ma petite servante, sois-moi bien fidèle; je te demanderai compte de ces âmes, car tu m'as promis de leur aider. Tu n'as pas beaucoup à faire, puisque c'est ma grâce qui tombe comme une rosée pour laver ces pauvres âmes souillées par les passions. Tu n'as qu'à les garder près de toi pour que je les retrouve, à offrir tes peines et tes souffrances pour obtenir leur pardon et leur guérison. Déjà, ma fille, j'ai rempli ton âme de consolation, en te faisant connaître que de pauvres âmes esclaves du démon étaient délivrées de leurs chaînes. Ce n'est pas les quelques petits mérites que tu as acquis qui ont attiré de si grandes grâces; mais mon Père, qui est la bonté infinie, voit avec complaisance ton grand et sincère désir de Lui gagner des âmes. »

21e Lettre

Elle voit Mlle L. au purgatoire. Elle prend part à ses souffrances.

26 avril 1900.

Mon Père,

Le 16 avril, vers trois heures et quelques minutes du matin, je vis mademoiselle L. Elle venait de mourir; elle paraissait beaucoup souffrir. Elle me dit: « Je suis en purgatoire; souvenez-vous de la promesse que vous m'avez faite que vous m'aiderez à sortir de cette prison, où j'endure des tourments si grands. » Je lui répondis: « Avec la grâce de Dieu, je l'accomplirai. »

Il ne me vint même pas à l'idée que c'était une imagination ou une illusion de l'ennemi; une seule pensée m'absorbait: voir mon Bien-Aimé glorifié par la délivrance de cette pauvre âme. Je m'offris alors à Notre Seigneur comme une victime bien indigne, il est vrai, mais bien sincèrement désireuse de faire sa sainte volonté, pour le soulagement de l'âme de celle que j'avais aimée.

Je compris que mon Bien-Aimé était l'auteur de ce désir qui devenait de plus en plus ardent; car aussitôt une douleur étrange et aiguë s'empara de tout mon être, j'étais comme dans une prison de feu et de glace.

Le matin, vers cinq heures, je demandai à Notre Seigneur de me faire la grâce d'avoir la force d'aller faire la sainte communion. Il me l'accorda. Tout le reste de la journée, jusqu'à trois heures de l'après-midi, je ressentais une force extraordinaire, tout en souffrant les mêmes douleurs. Vers ce temps, les forces disparurent, et je tombai comme épuisée. Je pris le lit. J'avais mis autour de mon corps le cordon de saint François de Mlle L. C'était comme une ceinture de feu, et j'avais une peine extrême à l'endurer.

Vous m'aviez dit le matin, à la messe, que vous me permettiez d'accepter toutes les souffrances que le Bon Jésus m'enverrait, mais à la condition qu'Il me donne la force de venir chaque matin faire la sainte communion. Je fis connaître votre désir à mon Bien-Aimé, mon Père, et pour me faire comprendre le prix de l'obéissance, il me prête des forces le matin afin que je fasse la sainte communion. Pendant plusieurs jours, la faiblesse me quittait vers cinq heures, et revenue à la maison, je retombais dans le même état.

Le 17, Mlle L. me dit: « J'ai été privée de la sainte communion avant de mourir, parce que j'ai été trop négligente et trop froide envers la Sainte Eucharistie. Je me suis privée de bien des grâces en ne m'approchant pas souvent de la table sainte; j'ai privé d'autres âmes des grâces que mon exemple aurait attirées à la communion fréquente. Je souffre pour avoir trop pris mes aises, pour ne pas avoir été mortifiée. »

Je la voyais continuellement autour de moi; j'entendais ses plaintes. Le 19, elle me dit: « Que je vous suis reconnaissante de m'avoir poussée à faire la sainte communion du jeudi ! Que je regrette le peu d'amour avec lequel je faisais mes communions ! J'ai hâte de voir le bon Dieu !» Et je voyais la pauvre âme s'élancer comme pour atteindre un objet invisible.

La nuit suivante, je sentis le découragement s'emparer de mon âme; j'avais peur: les démons me torturaient avec tant de malice ! Tout à coup, mon Bien-Aimé se montra. Oh ! qu'Il était beau ! Il me dit: « Ma fille, prends courage, je te soutiendrai; et tout ce que tu feras pour aider les saintes âmes du purgatoire te sera remis; chaque mérite que tu acquiers est appliqué immédiatement au soulagement de l'âme pour laquelle tu implores ma miséricorde, par les mérites de ma passion, mais tu en recevras toi-même le bénéfice. Plus tard, tu comprendras ce secret de mon amour et de ma justice. Combien je suis glorifié et consolé lorsque tu amènes des âmes à la communion fréquente ! »

Vendredi 20, Mlle L. me dit: « Pourquoi me laissez-vous si longtemps dans le purgatoire ? Vous m'avez donc oubliée ? Il y a tant, tant d'années que je souffre ! » Elle semblait croire qu'il y avait bien des années qu'elle était en purgatoire, et me reprochait de ne pas tenir ma promesse. Ah ! mon Père, que je souffrais de la voir ainsi tourmentée par la pensée qu'elle était abandonnée !

La nuit du 23 au 24 et celle du 24 au 25, la chère âme me tourmenta encore plus; elle me fit entendre la même plainte et le même reproche: « Pourquoi me laissez-vous tant d'années dans le purgatoire ? » Elle demanda des communions: « Des communions, disait-elle, des communions ! » Sa figure paraissait illuminée par le reflet d'une lumière que je ne voyais pas. Le 25 au matin, vers trois heures, elle me dit: « J'entrevois le beau ciel, il est proche; mais je ne puis l'atteindre de moi-même. Pour l'amour de Dieu, aidez-moi. Je brûle du désir de voir mon Dieu. » Et elle s'élançait avec ardeur comme pour atteindre le ciel, que je voyais dans le lointain. Moi-même, mon Père, je

ressentais un grand attrait qui m'attirait vers la céleste patrie; l'amour me faisait désirer mourir pour aller glorifier mon Bien-Aimé avec les bienheureux.

Aujourd'hui, 26, je vois la pauvre âme; mais elle n'est plus aussi près de moi. La tristesse disparaît sur ses traits. Je l'entends remercier la Justice divine qui s'accomplit en elle. Elle semble en proie à un amour violent qui la fait se jeter d'elle-même dans les flammes purifiantes. Elle devient moins visible, parce qu'une lumière très vive obscurcit ma vue.

22e Lettre

Vision de vierges inconnues. Elle prie pour les prêtres.

8 septembre 1900.

Mon Père,

Il y a quatre ou cinq ans, je crois, une nuit, pendant mon oraison, c'était la nuit du premier vendredi du mois, je me vis transportée en un pays éloigné, dans une petite chapelle. Le Saint Sacrement était exposé sur l'autel. Plusieurs vierges (elles ne portaient pas de costume religieux particulier, je n'ai jamais vu de ces sortes de religieuses), étaient en adoration; elles disaient le miserere, elles se frappaient la poitrine en demandant pardon pour les sacrilèges, pour les péchés commis contre le Saint Sacrement; elles faisaient des actes de mortification, baisaient la terre, se donnaient la discipline, etc... Je regardais cette scène sans la comprendre. Jésus-Hostie m'apparut sur l'autel où était exposé le Saint Sacrement, il me dit : « Ma fille, ma chère victime consolatrice, (il y avait alors quelques jours seulement que vous m'aviez consacrée comme la petite victime consolatrice de Jésus-Hostie, dans la chapelle du couvent), je désire que tu t'unisses de cœur et d'âme à mes victimes expiatrices; c'est pour cela que je t'ai fait franchir la distance qui vous sépare. Chaque nuit tu viendras en esprit me prier et me consoler avec elles. » Selon le désir de Jésus-Hostie, je m'approchai de l'autel, près des vierges en prière, et j'adorai mon Jésus avec elles.

Depuis ce temps, chaque nuit je fais mon petit exercice
c ces vierges inconnues; je prie et console mon cher Jésus;
demande pardon pour les prêtres infidèles. Mon Bien-Aimé
presse toujours de prier et de souffrir pour ces âmes qui lui
t si chères ... Prions, prions pour le clergé; car c'est par lui
e le monde sera sauvé. Le peuple sera bon si le prêtre est
n.

Mon Père, Notre Seigneur a été d'une grande bonté envers
re enfant; il n'a pas permis au démon de me tourmenter
ndant que j'ai écrit, et il m'a prêté des forces (je suis très
ffrante aujourd'hui) pour me laisser vous obéir. Comme il
aimable et bon envers vous et envers moi. Aimons-le, mon
re ! Il fait tant pitié d'être obligé de nous demander de l'ai-
er !

23e Lettre

Vision étrange. Ste Thérèse et Ste Catherine. Notre-Seigneur lui donne sa croix.

11 septembre 1900.

on Père,

Selon votre désir, je viens vous donner le compte rendu de
qui s'est passé la première fois que le chemin dont je vous
rle souvent m'a été montré ...

Il y a une dizaine d'années, pendant mon oraison, un che-
in très étroit, rempli d'écueils, de précipices, de pierres tran-
antes, d'épines et de petites montagnes très à pic qu'il fallait
avir pour parcourir cette route, me fut montré; à différents
droits, dans des embuscades, je voyais des ennemis qui atten-
aient mon passage pour me maltraiter et me faire rebrousser
emin; cette route conduisait dans un pays très éloigné. À
extrémité du chemin, je voyais sur une élévation un sanc-
aire, au milieu une grande croix lumineuse, qui avait plu-
eurs degrés à sa base; des vierges en petit nombre étaient age-
ouillées sur le dernier degré, j'entendais qu'elles offraient des
nendes honorables à Jésus-Hostie, elles s'offraient à Jésus
uffrant et insulté, comme victimes expiatrices. À quelques

pas de la croix, en arrière, je voyais une cellule inoccupée e très pauvre, sur le mur, des sentences pieuses et des instrument de pénitence. Cette vision ne dura que quelques minutes.

Quelques jours plus tard je vis la même chose, et je senti un besoin irrésistible de tout vous dire, mon Père, ce que j fis. Quelque temps après, la même vision revint, et je m vis engagée dans ce chemin sans savoir comment. Je n'avai fait que quelques pas lorsque je vis à mes côtés deux person nages. Elles me dirent : « Je suis Thérèse de Jésus, je suis Ca therine de Sienne. Notre Seigneur nous a donné mission de t protéger et de te conduire dans le chemin que tu dois parcou rir; nous serons tes protectrices et tes modèles. » Toute sur prise, je ne pouvais que remercier Notre Seigneur de la pro tection divine qu'Il m'accordait. Mes saintes visiteuses dispa rurent. Quelques jours après, je les revis, m'escortant et m couvrant de leur protection. Depuis ce temps, à part quelque intervalles où tout semble m'abandonner à mon triste sort, j vois toujours mes chères protectrices, qui sont devenues me amies, à mes côtés. Souvent elles m'encouragent quand je sui désolée et remplie de crainte.

À peu près deux ans plus tard, pendant que je marchai bien péniblement dans ce chemin que je n'ai pas quitté de puis, je vis Notre Seigneur sur le bord de la route. Il portai une croix pesante; en passant près de lui, je le vis tomber l figure sur les pierres du chemin. Je ne puis exprimer la dou leur que je ressentis alors; je me penchai pour relever mon Jé sus. Relevant lui-même sa tête meurtrie, il me regarda amou reusement, mais si tristement, et me dit : «Ma fille, veux-tu parcourir ce chemin de peines et de douleurs avec moi, to Sauveur ? Je vais à la poursuite des âmes qui me sont les plu chères, mais hélas ! qui me font tant souffrir par leurs péchés Je t'ai choisie, ma fille, pour être mon aide, ma victime conso latrice, mais je veux ton consentement; veux-tu souffrir ave moi et pour mon amour ? »

Accablée de peine à cette vue pitoyable, j'oubliai mo incapacité et ma faiblesse, je répondis à mon Jésus : « Je m donne toute à Vous, ô mon Bien-Aimé Sauveur, donnez-mo

votre croix, laissez-moi la porter à votre place. » Jésus ne répondit pas, il me regardait tendrement; je répétai mon offrande, Jésus se taisait toujours. Alors, n'écoutant que mon cœur et mon désir d'aider à mon cher Jésus, je pris la croix entre mes mains. « Ô mon Jésus, je suis très indigne et incapable, mais avec votre grâce, je puis tout; laissez-moi votre croix, oui, je veux être votre petite victime consolatrice; mettez vous-même la croix sur mes épaules. Oh ! si vous saviez comme je vous aime, comme je souffre de vous voir souffrir, comme je voudrais vous soulager et vous consoler ! » La figure de Jésus devint tout illuminée de joie. Il prit la croix, la mit sur mon épaule, en disant : « Reçois, ma fille, ce gage de mon amour, je ne puis rien refuser à ton amour filial; j'attendais que tu me demandes toi-même la croix que je t'avais préparée; je serai ton soutien, et si tu es fidèle, tu auras part à ma gloire comme tu as part à mes souffrances. » Jésus disparut. Encouragée par les bonnes paroles de mon Jésus, je marchai, pleine de courage, regardant toujours la croix lumineuse qui était pour moi comme un phare.

Un jour, il y a cinq ou six ans, j'entendis les vierges en prière devant la croix lumineuse, à l'extrémité du chemin. Prononçant mon nom à plusieurs reprises, elles disaient : « Nous t'attendons, chère sœur, associe tes prières et tes souffrances aux nôtres. »

Je vous fis part de cette vision, mon Père, en vous demandant la permission de suivre l'attrait qui m'attirait vers ces vierges inconnues et éloignées, pour m'unir d'intention à elles, pour prier et souffrir comme elles pour Jésus-Hostie offensé et insulté. Vous me le permîtes, et depuis ce temps, chaque matin je m'unis à ces saintes âmes expiatrices.

24e Lettre

Calomnies, humiliations.

12 septembre 1900.

Mon Père,

Je passe en ce moment par une épreuve terrible pour la nature; le démon a suscité une guerre contre moi; mes pauvres

voisins semblent vouloir m'écraser de leur haine, on a organisé une campagne en règle; c'est dans la bouche de plusieurs déjà, on dit même que je vais être arrêtée prochainement. Je ne suis pas surprise; le démon me le promet depuis longtemps, qu'il va détruire ma réputation, me faire traîner dans la poussière du chemin. Je me moque de ses malices, et malgré l'humain qui crie et se lamente, je m'offre à mon Bien-Aimé Jésus pour souffrir comme Il le voudra et tant qu'Il le voudra.

Mon Père, je commence à comprendre l'avantage de l'humiliation un peu tard, mais le Bon Dieu aura pitié de mon ignorance. Ô mon Dieu ! je me croyais plus forte, et lorsque mon Jésus me disait : « Tu seras accablée de souffrances, d'humiliations, tu seras méprisée, et calomniée, » une joie secrète me faisait désirer voir arriver bientôt ce temps béni. Mais hélas ! quel changement ! Je suis donc moins courageuse, je n'aime donc mon Bien-Aimé que du bout des lèvres, puisque je suis tentée de repousser la croix parce qu'elle devient plus pesante; j'ai peur de l'humiliation que je vois m'arriver. Mon père, ayez pitié de moi, demandez au Bon Dieu de me soutenir, de ne pas permettre que je le trahisse ! Je ne me sens pas assez généreuse pour embrasser avec bonheur les croix qui m'arrivent de tous côtés; mais au moins si je pouvais me résigner et ne pas me rendre trop, trop indigne !

Depuis la visite du bon Père Prévost, il s'est produit un changement remarquable. Je disais à ce bon Père de demander à Notre Seigneur d'ôter de moi tout ce qui n'était pas ordinaire, de faire cesser les persécutions extérieures. Il m'a répondu : « Non, au contraire demandons à Notre Seigneur des humiliations, des croix et des souffrances: c'est sur ces bases que je veux établir mes œuvres. » Alors je me suis offerte, selon son pieux désir, à Notre Seigneur, pour souffrir et être humiliée. Aussitôt cette guerre ouverte par mes chers voisins s'est déclarée.

Mon Père, si vous saviez ce que la malice du démon leur fait faire, c'est presque incroyable. Je crois faire plaisir à Notre Seigneur en lui demandant de leur pardonner, de les bénir et de

leur remettre en grâces de conversion l'avantage qu'ils me procurent de souffrir pour l'amour de Dieu. Je leur pardonne; mais malgré moi mon cœur se plaint. Mon Père, priez pour moi de toutes vos forces; vous savez combien je suis lâche; ne me laissez pas devenir cruelle envers mon pauvre Jésus. J'ai peur de lui faire de la peine par mon manque de courage, je lui dis souvent : « Ô mon Jésus, c'est trop pour ma nature rebelle; éloignez de moi ces flots d'angoisses qui menacent de m'engloutir, je n'ai pas la force de supporter tant d'humiliations, éloignez de moi ce calice amer. » Oui, mon Père, j'ai l'audace de faire une telle prière, d'oublier que je mérite d'être mise sous les pieds; j'oublie que mon Jésus me traite ainsi par amour et par miséricorde.

25e Lettre

Expiation pour les prêtres. Œuvre du Père Prévost.

18 septembre 1900.

Mon Père,

Lorsque j'ai demandé à Notre Seigneur de répondre aux questions contenues sur le papier que vous m'aviez transmis, je me suis offerte dans les termes que vous m'avez dictés, pour être son indigne petite commissionnaire. Notre Seigneur me regarda avec une douloureuse tendresse et me dit : « Reconnais ta bassesse et dis-moi pourquoi tu me fais cette demande ? » Je me prosternai aux pieds de Notre Seigneur et dis : « C'est pour obéir à mon confesseur. » La figure de Notre Seigneur se transfigura, il devint d'une beauté si éclatante que je ne pouvais pas en soutenir l'éclat. Il me dit : « Ma fille, j'ai choisi mon serviteur pour accomplir l'œuvre que je t'ai fait entrevoir, en même temps que j'en ai soufflé les premiers désirs dans son âme. À vos âmes j'ai fait entendre mes plaintes, parce que la plus précieuse partie de mon troupeau blesse mon cœur. Je veux des victimes volontaires pour expier les infidélités de mes prêtres ! ... des cœurs adorateurs pour consoler mon cœur si indignement déchiré ! ... des âmes amantes de ma croix

pour voler au secours de mes prêtres ! ... Que toutes les âm qui m'aiment élèvent leurs mains vers mon Père, pour dema der miséricorde pour le clergé ! ... C'est en parcourant la vo douloureuse que j'ai accompli l'œuvre de la rédemption. C'e par un sacrifice infini que j'ai prouvé aux hommes mon amo infini ... La poussière soulevée par le vent du ciel a-t-elle droit de dire : pourquoi suis-je retombée sur la terre et foul aux pieds ? L'union de pensées et de désirs que j'ai form pour l'accomplissement de mon œuvre ne sera pas brisée; n lumière brillera à travers les ténèbres que l'enfer répandra. »

Quelques instants après, Notre Seigneur me dit : « Tu bien indigne du choix que j'ai fait de toi, pour faire conna tre l'œuvre que mon amour blessé réclame. Je me suis servi ton ignorance pour mieux faire comprendre ma sainte volo té; ce n'est pas pour toi seule que j'ai parlé il y a douze an dis à ton directeur que je désire que mon serviteur, le Pè Prévost, connaisse tout ce que je t'ai dit au sujet de l'œuv que je lui ai confiée. Le temps est arrivé. »

Mon Père, lorsque vous m'avez remis le billet non sign contenant des questions sous forme de lettres alphabétiqu vous m'avez dit : « Dites-moi qui vous écrit ce billet ? » À moment j'entendis une voix qui disait : « C'est celui qui d accomplir l'œuvre pour laquelle tu pries et tu souffres, le Pè Prévost. » Je vous dis alors : « C'est le Père Prévost. » M après votre départ, le vilain démon chercha à me faire croi que c'était lui qui me faisait croire que le Père Prévost ét l'auteur du billet; il disait : « Jette cet écrit au feu, c'est u danger, un piège. » Plusieurs fois depuis, Notre Seigneur m fait entendre la même chose que la voix qui m'avait dit deva vous : c'est le P. Prévost, ne crains rien. [1]

1. Le Rév. Père Marie-Eugène Prévost, religieux canadien-français, enc ragé par Madame Brault, fonda à Paris, en 1901, la Congrégation de la Fra nité Sacerdotale.

26e Lettre

Choix entre la vie et la mort.

Septembre 1900.

Mon Père,

Il y a douze ans, j'étais malade et condamnée par deux docteurs. Durant la nuit du premier décembre, j'étais dans un si grand état de faiblesse que l'on s'attendait à me voir mourir bientôt. Tout à coup (j'étais comme dans un demi-sommeil), je vis madame S., une sainte femme, reconnue de tous comme telle, morte quelques semaines auparavant. Elle me dit : « Le bon Dieu m'envoie vous dire que votre heure est arrivée, vous devez mourir aujourd'hui; aussitôt après votre mort, vous monterez au ciel. Cependant Dieu vous donne à choisir : ou vous mourrez aujourd'hui même, et vous irez au ciel sans passer par le purgatoire, ou vous vivrez encore longtemps pour aider à l'accomplissement d'une œuvre bien chère au cœur de Notre Seigneur; mais quelle vie vous passerez ! . . . toutes les souffrances, les humiliations, les déceptions, toutes les angoisses rempliront votre vie; ce sera un martyre continuel. »

Alors, mon Père, je vis passer devant moi toute une suite de douleurs et d'humiliations; j'étais toute tremblante de frayeur. Je demandai à madame S. (la morte qui parlait) : « Aurai-je le ciel aussi plus tard ? » Elle répondit : « Oui, aussitôt après votre mort. — Alors dites à Notre Seigneur qu'Il fasse lui-même le choix. J'aime autant la souffrance que le ciel : dans le ciel je l'aimerai sans souffrir, et sur la terre je souffrirai en l'aimant. Que sa volonté soit faite. »

L'apparition disparut. Je vous fis tout connaître le lendemain. Vous m'avez répondu: « Laissez faire, le temps prouvera la réalité des choses. » Quelques jours après, j'étais dans un état désespéré; pendant quatre mois je fus alitée et très souffrante; les docteurs ne comprenaient plus rien. Après ce temps, je repris des forces; mais, selon la promesse de l'apparition, ma vie a été une suite de souffrances morales et physiques.

27e Lettre

Religieuses inconnues. M. Rouxel, p.s.s.

Septembre 1900.

Mon Père,

Il y a deux ans ou deux ans et demi, pendant un entretien spirituel avec M. Rouxel, p.s.s., [1] je lui parlais de cette communauté que Notre Seigneur m'avait fait entrevoir et des religieuses avec lesquelles il m'unissait chaque nuit, pour prier et pour faire amende honorable. M. Rouxel désirait beaucoup découvrir ces religieuses, afin de me mettre en rapport avec elles, il me faisait donner tous les détails et me disait : « Je connais bien des communautés en Europe, mais je ne connais pas ces religieuses; demandez donc à Notre Seigneur de vous dire qui elles sont. »

Pendant l'entretien, je vis tout à coup la lumière qui précède la visite de Notre Seigneur; et quelques instants après, mon Bien-Aimé m'apparut. Je me prosternai pour l'adorer, je dis ensuite à Notre Seigneur : « Mon bon Jésus, veuillez me dire quelle communauté vous me faites entrevoir ? » Notre Seigneur répondit : « L'heure n'est pas encore arrivée, ma fille; plus tard tu comprendras; reste bien humblement à mes pieds, laisse-toi conduire par ma divine volonté, en attendant que ma lumière brille. » M. Rouxel me demanda quelle réponse Notre Seigneur m'avait faite. Je lui répétai les paroles que j'avais entendues. M. Rouxel me dit alors : « Laissons faire le Bon Dieu; dans tous les cas soyez bien tranquille, ce n'est certainement pas une illusion, je suis certain que le Bon Dieu fera briller sa lumière comme Il vous le promet [2]. »

---

1. Professeur de morale au Grand Séminaire de Montréal, M. Rouxel était un prêtre savant et pieux. On s'adressait souvent à lui quand on avait des obscurités à éclaircir, des difficultés à résoudre. M. Laberge, curé de la Pointe Claire, voulut lui confier l'âme de sa pénitente. Il accepta, mais seulement à titre d'auxiliaire du confesseur. « Soyez parfaitement obéissante, écrira-t-il à Madame Brault... Tenez-vous en paix, mon enfant, vous êtes dans la voie bonne et droite. » M. Rouxel mourut le 5 mai 1899.

2. Elle sut plus tard que ces religieuses étaient les Sœurs du Calvaire, en France. Elle entra en relation avec elles.

28e Lettre

Souffrir par obéissance. Amour de Notre-Seigneur. Souffrances du Purgatoire. Tourment de la soif. Le démon, sous la forme d'un ange, lui offre un verre d'eau. Apparition de la Sainte Vierge.

1er décembre 1900.

Mon Père,

Selon votre désir, je viens vous donner le compte rendu de ce qui s'est passé depuis quelques jours.

Le 29, jeudi, j'offris à Notre Seigneur une petite pénitence que je m'étais imposée. Voici ce que j'avais fait. Deux jours auparavant, en mettant ma chaussure, je m'aperçus qu'une petite vis y était entrée par accident; n'écoutant que mon désir de souffrir, je mis ma chaussure sans ôter la vis; à chaque pas, je ressentais une vive douleur; une petite plaie se forma. Je n'osais pas vous en parler, mon Père, dans la crainte que j'étais d'être privée du plaisir de souffrir. J'offris donc à Notre Seigneur cette souffrance. Notre Seigneur me dit : « Ma fille, est-ce par obéissance que tu souffres cela ? — Non, mon Jésus, c'est par ma propre volonté, par amour pour vous. » Notre Seigneur me dit: « Défie-toi, ma fille, de ta volonté propre; tes pénitences me sont plus agréables lorsqu'elles sont sanctionnées par l'obéissance, par ton directeur; tu ne m'as pas offensé cette fois parce que je connais ton intention, j'ai pitié de ton ignorance; mais souviens-toi que tu dois sacrifier même de bons désirs au bon plaisir de tes directeurs; tes désirs sont quelquefois trop humains, trop naturels. Je serai plus glorifié de te voir renoncer au sacrifice, à la souffrance, par obéissance, que de voir couler ton sang par ta propre volonté. Plus tu m'aimeras, plus tu voudras obéir; et plus tu seras obéissante, plus tu deviendras humble. »

Notre Seigneur me parla longuement de l'humilité intérieure, mais je ne puis exprimer toutes ces belles choses. Notre Seigneur me dit ensuite : « M'aimes-tu bien, ma fille, m'aimes-tu bien ? — Si je vous aime, mon Jésus ! Mais je suis folle tant

je vous aime; et lorsque je vous fais de la peine, comme il m'arrive souvent à mon grand regret, je sens que je vous aime encore et d'autant plus que j'ai besoin de vous faire oublier ma malice par les tendresses d'un amour sans bornes ! Je vous aime tant, mon Bien-Aimé, que j'oublie que vous êtes mon Dieu, un être infiniment grand, que je ne suis qu'un ver de terre; et ne voyant que vos amabilités, je vous appelle mon Bien-Aimé. Je suis jalouse, je voudrais vous aimer autant, et plus si c'était possible, que Ste Thérèse, que Ste Magdeleine. Ô mon Jésus, ne me demandez donc plus si je vous aime, cela me fait de la peine ! »

Mon Père, pendant quelques instants, Notre Seigneur me laissa Lui dire tout ce que mon cœur passionné me dictait. Il me dit ensuite : « Ma fille, m'aimes-tu assez pour souffrir pour mon amour ? Je t'enverrai des humiliations, des peines cuisantes; tu seras victime de l'injustice, de la calomnie; veux-tu souffrir tout cela par amour ? Je ne t'impose pas ma volonté, ma fille, cette fois ce sera la tienne qui prévaudra; je ne serai pas offensé de ton refus, je veux ton consentement entier; je veux une victime d'amour, toute d'amour, veux-tu, ma fille ? » Je dis : « J'ai bien le désir d'accepter, mon Jésus, mais je suis si faible, si lâche; je vais demander à mon confesseur la permission d'accepter ce que vous m'offrez. Avec votre grâce, mon Dieu, et l'obéissance, je serai plus forte. »

Notre Seigneur me dit : « Demande à ton confesseur de te permettre de souffrir la soif durant deux jours. » Mon Père, aussitôt votre permission accordée, ma langue s'assécha par une soif inexprimable; et je vous avoue, avec peine, que je regrettais déjà le sacrifice que je venais d'accepter avec tant de joie pourtant. J'étais tentée de dire à Notre Seigneur : je ne veux plus souffrir, j'en suis incapable. Quelle peine j'aurais faite à mon pauvre Jésus, si vous n'aviez pas eu la charité de m'encourager ! Je tremble encore au souvenir de cette terrible tentation. Oh ! que j'ai besoin de veiller sur ma mauvaise nature, sur ma misère.

Comment exprimer la soif que j'ai endurée ? Outre la soif naturelle, je souffrais encore plus de la soif de souffrir pour mon Jésus, pour son amour; pour expier mes péchés, ceux de tous les hommes; pour aider les chères âmes du purgatoire, que je voyais consumées par le désir de Le posséder, de Le glorifier. Je me sentais pressée d'unir mes faibles souffrances aux douleurs intenses de ces saintes âmes, afin de les aider à satisfare à la justice de Dieu, qui demandait de l'amour pour remplir le vide que l'indifférence et l'oubli de Dieu avaient creusé dans ces âmes, lorsqu'elles étaient sur la terre. Quel purgatoire terrible que celui-là ! Le purgatoire du désir, de l'amour, le purgatoire spirituel, où la douleur ne consiste pas à brûler comme dans le purgatoire inférieur, mais où l'âme endure les peines les plus sensibles : les douleurs de l'amour. C'est l'amour qui appelle l'objet de son amour, qu'elle n'a entrevu que pour voir augmenter son martyre; et elle sait, cette pauvre âme, que son Dieu soupire après le moment où sa justice fera place à son amour. Et pourtant ces âmes sont heureuses de souffrir, elles comprennent la justice de leurs châtiments. Cette partie du purgatoire est remplie surtout de prêtres et de personnes religieuses.

Le vendredi matin, deuxième jour, je souffrais terriblement de la soif... Tout à coup je vis un bel ange qui m'offrait un verre d'eau, en disant : « Bois, ma fille, tu as assez souffert; ton confesseur ne doit pas te permettre une telle souffrance. » J'allais saisir le verre, mais auparavant je dis : « Ô mon Jésus, je suis donc trop méchante et trop indigne pour avoir le bonheur de souffrir, pour votre amour; je pleure ma misère, ô mon Jésus, mais que votre volonté soit faite ! » Et je fis le signe de la croix. Aussitôt l'ange (c'était le démon) disparut. Furieux de sa défaite, il se mit à faire du vacarme dans la maison, il brisa quelques objets, mais c'était sur moi que sa fureur éclatait surtout. J'avais mis ma ceinture sur mon lit, pendant que je faisais ma courte prière; tout à coup je la vis s'agiter comme une couleuvre, je tremblais de frayeur; elle était brûlante, je n'osais pas y toucher; je jetai de l'eau bénite des-

sus, et tout cessa. Plus tard, le démon me montrait une place vide en enfer et me disait que c'était pour moi. Je serais morte de frayeur si vous n'étiez pas venu à mon secours, mon Père. Notre Seigneur m'a pardonné, n'est-ce pas, ces heures de découragement ?

Olier entra dans ma chambre; j'allais lui parler quand le démon me saisit par la gorge et me jeta hors de mon lit, le sang sortait en abondance de ma bouche. Le pauvre enfant était effrayé; je lui dis de demander à la Sainte Vierge de nous protéger, et il se calma. À notre prière, la Sainte Vierge vint à mon secours; les démons s'enfuirent et ne revinrent plus de la journée. Le calme se fit dans mon intérieur; la Sainte Vierge y avait apporté l'espoir et la résignation. Je venais de commencer à réciter mon chapelet, quand elle m'entoura de ses bras protecteurs. Elle déposa un baiser maternel sur ma joue et me dit: « Ma fille, mon Fils est glorifié du combat que tu as soutenu pour son amour. »

La Sainte Vierge me fit regarder devant moi. Je voyais le purgatoire divisé en plusieurs parties. La partie destinée aux âmes les plus coupables était voisine de l'enfer, et le feu paraissait être le même, avec cette différence que le feu du purgatoire est clair et transparent, et que le feu de l'enfer est noir, c'est-à-dire, qu'il y fait noir. Les démons ne tourmentent pas les âmes du purgatoire, ils n'y vont pas, au purgatoire; et les anges gardiens consolent les pauvres âmes. Oh ! quelles souffrances terribles que les souffrances du purgatoire ! Je n'ai fait que les entrevoir, que les ressentir faiblement, et j'étais glacée de douleur, tout en brûlant du désir d'expier avec les âmes et pour elles. La Sainte Vierge descendait au purgatoire et en retirait des âmes qui s'envolaient vers le ciel. J'ai reconnu quelques âmes pour lesquelles j'avais bien prié et souffert. J'entendais des chants de reconnaissance sortir du purgatoire lorsque des âmes montaient au ciel.

La Sainte Vierge me dit : « Les fêtes du purgatoire achèvent avec le mois qui est consacré au culte de ces saintes âmes.

Sur la terre, on va cesser de prier pour ces pauvres prisonniers, on va les oublier; toi, ma fille, ne les oublie pas. »

Mon Père, je parcourais le chemin dans lequel je suis engagée, lorsque, arrivée à une certaine distance, je ne pouvais plus avancer; une quantité de croix de toutes les grandeurs étaient entassées les unes sur les autres et me barraient le chemin. La Sainte Vierge me dit : « Ma fille, si tu veux consoler mon Fils, si tu veux être une véritable victime, embrasse avec courage les croix et porte-les selon son désir, comme mon Fils te l'a lui-même demandé. Veux-tu accepter les croix, les porter par amour, sans consolation ? » Sur chacune des croix je lisais : humiliations, douleurs, souffrances intérieures, délaissements, frayeurs, calomnies, etc... Pendant quelques minutes j'hésitais à répondre; j'avais presque de la répugnance, cependant je désirais souffrir, je dis à la Sainte Vierge que je vous demanderais la permission. Cette bonne Mère sourit, et après m'avoir promis son soutien, elle disparut.

Quand je revins à moi-même, il était sept heures, ma première pensée fut de demander à Notre Seigneur de me fournir bientôt l'occasion de vous faire ma demande; aussitôt vous arriviez. Mon Père, depuis que vous m'avez accordé la permission d'accepter les croix que Jésus et Marie m'ont offertes, mon âme est remplie d'espoir. Avec les grâces de Jésus et de Marie, dans le bon chemin de l'obéissance, je ne crains rien; mais je compte sur votre appui paternel pour faire toute la volonté de Dieu...

29e Lettre

Victime d'expiation. Communion miraculeuse. Vision de la Passion. La Sainte Vierge lui apparaît et la guérit.

8 décembre 1900.

Mon Père,

La semaine dernière, pendant mon oraison, Notre Seigneur me parla de nos ingratitudes, de l'oubli dont il est l'objet. Il me disait : « Ma fille, la terre est couverte de crimes; les

hommes sont comme des insensés, ils ne vivent que pour m'offenser ! Le nom de Dieu est blasphémé; l'impureté règne en maîtresse; de partout le nom et le souvenir de leur Sauveur est effacé ! Mon Père est irrité ! Il faut que la terre soit purifiée; il faut que Jésus Sauveur soit connu, aimé et servi; il faut que le règne de Dieu arrive; il faut des victimes réparatrices dans la balance de la justice. Voici le temps où mes prêtres vont être consacrés. Avec toutes les âmes généreuses, avec tous les cœurs qui m'aiment, élève tes mains vers mon Père pour apaiser sa colère, offre-toi comme une victime d'expiation; c'est vrai que tu n'es que faiblesse, que péché, tu ne peux rien par toi-même; mais tes sacrifices et tes prières deviendront méritoires par l'association à mes propres souffrances. Demande toujours à ton directeur la permission d'accepter les souffrances que mon cœur t'offre; l'obéissance te donnera toujours la force dont tu auras besoin pour bien remplir la tâche que t'impose ton beau titre de victime d'amour pour Jésus-Hostie. »

Mon Père, j'ai ressenti une grande joie de la permission que vous m'accordiez; et lorsque, selon votre désir, je fis un acte de résignation à la sainte volonté de Notre Seigneur, je ressentis tout de suite des douleurs bien fortes s'emparer de tous mes membres. À mon retour à la maison, les forces me manquaient, et il faut bien que je vous le dise, j'avais comme de la répugnance à souffrir, je me sentais si lâche ! Les démons se mirent à faire un grand tapage, ils brisèrent la vaisselle, etc . . . Clouée sur mon lit par de grandes souffrances, j'étais une grande partie du temps comme transportée bien loin d'ici, j'étais comme dans une prison où je souffrais toute sorte de tourments; quelquefois j'étais dans un lac glacé, d'autres fois j'étais près du purgatoire, je brûlais et je ressentais une partie des peines que les saintes âmes endurent. Une fois j'étais en face de l'enfer, oh ! que j'avais peur, mon Père ! Les démons me montraient une place toute de feu et remplie de serpents; ils me disaient que c'était pour moi; ils me disaient que vous étiez menteur et que c'était par charité que vous m'encouragiez; que vous saviez que j'étais une hypocrite, une âme perdue; ils

me disaient toute sorte de choses trop affreuses pour les écrire. À travers les ténèbres qui m'entouraient, j'entendais quelquefois la voix de Notre Seigneur qui me disait : « Courage, ma chère victime ! » Quelquefois je le voyais, mais pas longtemps; le courage me revenait.

Lundi, j'éprouvai de grandes consolations pendant mon action de grâces : je fus très souffrante durant la nuit de lundi à mardi. À cinq heures du matin, voyant que je n'aurais pas la force de me rendre à l'église, pour faire la sainte communion, j'avais bien de la peine, j'avais tant faim de mon Jésus ! Je fis part de mon chagrin à Claudia, qui était couchée avec moi. Quelques minutes avant six heures nous récitâmes l'Angélus, toutes les deux. Je fis mon sacrifice et fis la communion spirituelle. Je perdis aussitôt ma liberté d'agir; j'étais entourée de beaux nuages blancs, mon cher Jésus parut, il s'approcha de moi et me dit : « Ma chère petite victime d'amour, console-toi; puisque tu ne peux pas venir à moi, je viens à toi, je ne veux pas te priver de nourriture ni priver mon amour de tes tendres caresses. » Je vous vis venir à moi avec le saint ciboire, vous m'avez communiée pendant que Notre Seigneur se tenait près de vous. Oh ! avec quel amour je pressais mon Bien-Aimé sur mon cœur !

Lorsque je revins à moi-même, Claudia me dit qu'il était trois heures de l'après-midi. J'étais surprise, le temps avait passé si vite depuis que j'avais dit l'Angélus. Après la sainte communion, Notre Seigneur m'avait dit : « Ma fille, fais connaître à ton directeur la faveur que je t'ai faite. »

Pendant mon action de grâces, je voyais la Sainte Vierge adorant mon Bien-Aimé dans mon cœur; un ange tenait un flambeau au-dessus de sa tête; une belle grande étoile brillait vis-à-vis de moi. Cette étoile est peut-être celle que mon petit Rosaire a vue pendant mon sommeil apparent. Lorsque je me suis réveillée, Rosaire m'a raconté ce qu'il avait vu. Notre Seigneur me dit ensuite : « Demande à ton directeur de te permettre de souffrir avec moi. Tu auras soif avec moi, tes douleurs seront bien grandes; mais je te soutiendrai et le jour de la fête de ma Mère tu seras guérie. »

Mon Père, je fus bien surprise lorsque vous m'avez demandé si j'avais été à l'église le matin. Je croyais que vous étiez venu m'apporter Notre Seigneur à la maison. Notre Seigneur m'a dit que c'était pour l'amour de vous qu'Il avait accompli cette merveille; c'était pour vous donner la lumière dont vous avez tant besoin et que vous Lui demandez avec tant d'instance. Je suis encore tout émue de cette faveur incompréhensible. Je comprends que c'est pour vous que le bon Jésus a fait tout cela; mais je ne puis m'empêcher de trouver que j'ai la plus grande part du bonheur. Cher beau Jésus, comment le remercier ?

Vendredi matin, les traces extérieures parurent sur mon front et sur mes membres, le sang sortait abondamment et coulait jusque sur mes joues. J'avais de la peine à endurer les grandes douleurs que je ressentais. Mon Père, j'éprouvais de la peine de voir revenir ces marques extérieures, car je savais que vous désiriez la cessation de ces choses pénibles pour moi. Aussi, je priais de tout mon cœur Notre Seigneur de les faire disparaître, tout en me soumettant à la sainte volonté de Dieu. Les démons étaient furieux et me faisaient souffrir.

Dans l'après-midi, mon mari, me voyant reposer tranquille, me laissa seule dans la maison pendant quelques minutes; les démons en profitèrent pour me frapper avec violence, ils m'arrachèrent de mon lit, ils remplirent mon âme d'épouvante; le découragement s'empara de moi; tout était si noir autour et au dedans de moi. Je croyais que mon Jésus m'avait abandonnée; je me croyais en péché mortel. Au milieu de ce tourment, j'entendis une voix qui disait : « Courage, ton directeur va venir à ton secours. » J'entendis aussitôt frapper à la porte; j'aurais voulu aller ouvrir, mais je ne pouvais remuer, les démons me tenaient, ils éclataient de rire en disant : « Ton confesseur n'entrera pas, nous te tenons et te ferons mourir. » J'avais le pressentiment que vous étiez pris. Oh ! quelle souffrance j'ai endurée ! Ma conscience semblait me reprocher le désir que j'avais de recevoir votre soutien, votre appui. Je me souvins alors de la promesse que j'avais faite à mon Bien-Aimé

de souffrir sans consolation, par amour pour Lui, et je fis un acte de contrition et d'humilité. Je demandai à Notre Seigneur de me donner la force de faire sa sainte volonté.

Le calme se fit autour de moi. Je fus transportée dans un grand jardin, à une petite distance; je voyais Notre Seigneur la figure contre terre, agonisant pour expier nos péchés. Une foule de personnes passaient près de Lui; on l'insultait; on le frappait; j'entendais les soupirs de mon Jésus; mes péchés passèrent devant mes yeux, et je serais morte de regret, si la vue de mon Jésus expiant pour moi ne m'avait pas soutenue. Oh ! que j'aurais voulu m'approcher de mon pauvre Jésus, pour le soulever dans mes bras, pour le consoler; mais je ne pouvais pas remuer, j'étais comme clouée. Je vis ensuite Jésus entre les mains des bourreaux, ils le clouèrent sur la croix. Lorsque l'on frappait sur les membres de Jésus, je ressentais des douleurs, comme si j'avais moi-même été clouée sur la croix, et malgré moi, mes membres se soulevaient comme pour amoindrir la douleur. Lorsque Jésus rendit le dernier soupir, je sentis mon âme défaillir et comme mourir avec son Bien-Aimé.

Lorsque je me réveillai, j'étais toute mouillée de sueur, je tremblais de froid, ce qui me causa des douleurs bien grandes dans la poitrine. Toute la journée, j'éprouvais une soif brûlante, et si je n'avais pas craint de faire de la peine à Notre Seigneur, j'aurais bu pour soulager ma langue desséchée par la soif. Les démons me tentaient de toute manière pour me faire boire. Oh ! que je remercie Notre Seigneur de m'avoir tant soutenue dans ces terribles combats ! Mes souffrances augmentèrent jusque vers minuit moins dix minutes. Alors les démons me saisirent par les cheveux, me jetèrent hors de mon lit et me frappèrent avec des chaînes. Voyant venir mon mari pour me secourir, ils m'étouffèrent. Je perdis connaissance, pendant que le sang sortait en abondance de ma bouche. Mon mari m'a dit ce matin que pendant quelques instants il ne pouvait me défendre. Minuit sonna. En reprenant connaissance, (à minuit et trois ou quatre minutes) je vis la Sainte Vierge, entourée d'anges, me couvrir de son manteau. Oh ! qu'elle

était belle ! À son approche, les démons s'enfuirent; je ressentis un grand bien-être, les forces m'étaient revenues. Mon mari qui était près de moi vit tomber mon bandeau; à sa grande surprise, les plaies étaient guéries, il n'y avait pas une trace de sang, j'avais la figure parfaitement lavée. La Sainte Vierge m'avait guérie à la première heure de sa fête de prédilection, comme Notre Seigneur me l'avait dit quelques jours auparavant.

Nous nous prosternâmes, mon mari et moi, pour remercier Notre Seigneur et sa Sainte Mère; et pour m'unir aux fêtes qui devaient être commencées au ciel, je me mis au piano pour chanter le cantique de « Marie Immaculée ». Le reste de la nuit, je le passai en action de grâces. À six heures, je fis la Sainte Communion avec mon mari. Pendant mon action de grâces, j'ai entrevu les belles fêtes du Ciel. Que c'était ravissant, mon Père ! J'aurais été heureuse de mourir pour continuer mon bonheur; mais cela ne dura que quelques instants. Notre Seigneur m'a fait ressentir de grandes joies; la Sainte Vierge me laissa la contempler. Elle me dit que j'étais une de ses enfants bien-aimées, parce que je consolais son Divin Fils. Elle m'encouragea à souffrir et me promit son soutien.

30e Lettre

Humiliation dans un magasin de Montréal. Elle est tourmentée par le démon.

19 décembre 1900.

Mon Père,

Hier, à la ville, dans un magasin où j'achetais, au deuxième étage, le démon qui me poursuit sans cesse depuis plusieurs jours, me défit les cheveux. Il y avait beaucoup de monde; on me regardait, surpris; on souriait de mon embarras; ne comprenant rien, on me supposait une personne assez peu soigneuse pour ne pas attacher mes cheveux solidement. Ma nature orgueilleuse ressentait l'humiliation; cependant je disais merci

à Notre Seigneur. Lorsque je voulus descendre, le démon me roula du haut en bas de l'escalier, à la vue de trente à quarante personnes. La plupart riaient; plusieurs accoururent, me croyant blessée; mais une main invisible m'avait relevée aussitôt; on me regardait, surpris de me voir saine et calme. La faiblesse que j'éprouvais me faisait chanceler. On me demandait si j'avais du mal? comment j'étais tombée?... Je répondais vaguement que je n'avais pas de mal, que c'était une maladresse de ma part.

C'est là, mon Père, que j'ai goûté à l'humiliation, en entendant les remarques que l'on faisait autour de moi. Les uns disaient en riant : « C'est une folle. » (J'en avais l'air, je vous assure, mon Père.) D'autres me regardaient avec dédain; quelques-uns avec pitié; j'entendis une Anglaise dire à quelques dames: « She must be drunk, look at her red face[1]. » Je luttais avec l'amour-propre qui me disait : « Sauve-toi ! » et le besoin de m'humilier pour devenir humble. La grâce de Dieu m'aida, j'eus le courage de rester encore. J'achetais quelques petits objets; puis je sortis, mon grand orgueil froissé, mais mon âme joyeuse d'avoir été humiliée.

Avant-hier soir, je faisais mon oraison à genoux dans ma chambre, je vis venir à moi trois anges; ils se mirent à genoux et dirent : « Le Seigneur nous envoie te saluer, parce que tu es une grande sainte. » Je fus très effrayée, je fis le signe de la croix en disant: « Tu as menti, Satan que tu es, le Seigneur sait trop ce que je suis pour dire cela; je ne suis qu'une pécheresse, qui ne mérite que d'être ton jouet; tu profites de ma faiblesse, mais je ne crains rien : j'ai la bonté de Dieu pour m'éclairer et la Sainte Vierge pour me protéger.» Aussitôt les démons reprirent leur vraie forme, ils étaient si fâchés de leur défaite qu'ils se jetèrent sur moi et me maltraitèrent de leur mieux.

Mon Père, cet après-midi, pendant ma visite au Saint Sacrement (dans la sacristie), les démons me tiraient les cheveux,

1. Elle doit être ivre, regardez cette face rouge.

m'arrachaient mon chapeau et mon manteau, M. le vicaire[1] vit tout. Je sortis pour aller faire le chemin de la croix dans l'église; en ouvrant la porte de la sacristie, j'aperçus le démon, les yeux flamboyants, un fouet à la main, dans le coin du petit passage entre la sacristie et le chemin couvert. Je n'osais plus avancer, j'avais peur; j'avais une certaine répugnance à souffrir les malices que le démon me préparait, j'étais tentée de rester dans la sacristie. Tout à coup le remords entra dans mon cœur, je demandai pardon à Notre Seigneur de ma lâcheté et dis de tout mon cœur : « Que votre volonté soit faite ! » Je fermai la porte de la sacristie; le démon me saisit et me traîna dans le chemin couvert jusque près de la porte qui ouvre dans l'église, il me roula par terre en me frappant de son fouet, avec tant de violence que je ne pouvais pas m'empêcher de me plaindre. M. le vicaire vint à mon secours. J'entrai dans l'église pour faire le chemin de la croix pour les âmes du purgatoire. Pendant cet exercice, les démons me tourmentaient, me jetaient des chaises par la tête etc...

31e Lettre

Elle est maltraitée par le démon et délivrée par la Sainte Vierge. Les Ave Maria changés en roses, et Marie jetant ces roses dans le purgatoire. Jésus l'attire à Lui.

10 février 1901.

Mon Père,

Je n'ai pas pu me rendre à votre désir plus tôt, étant trop faible pour écrire.

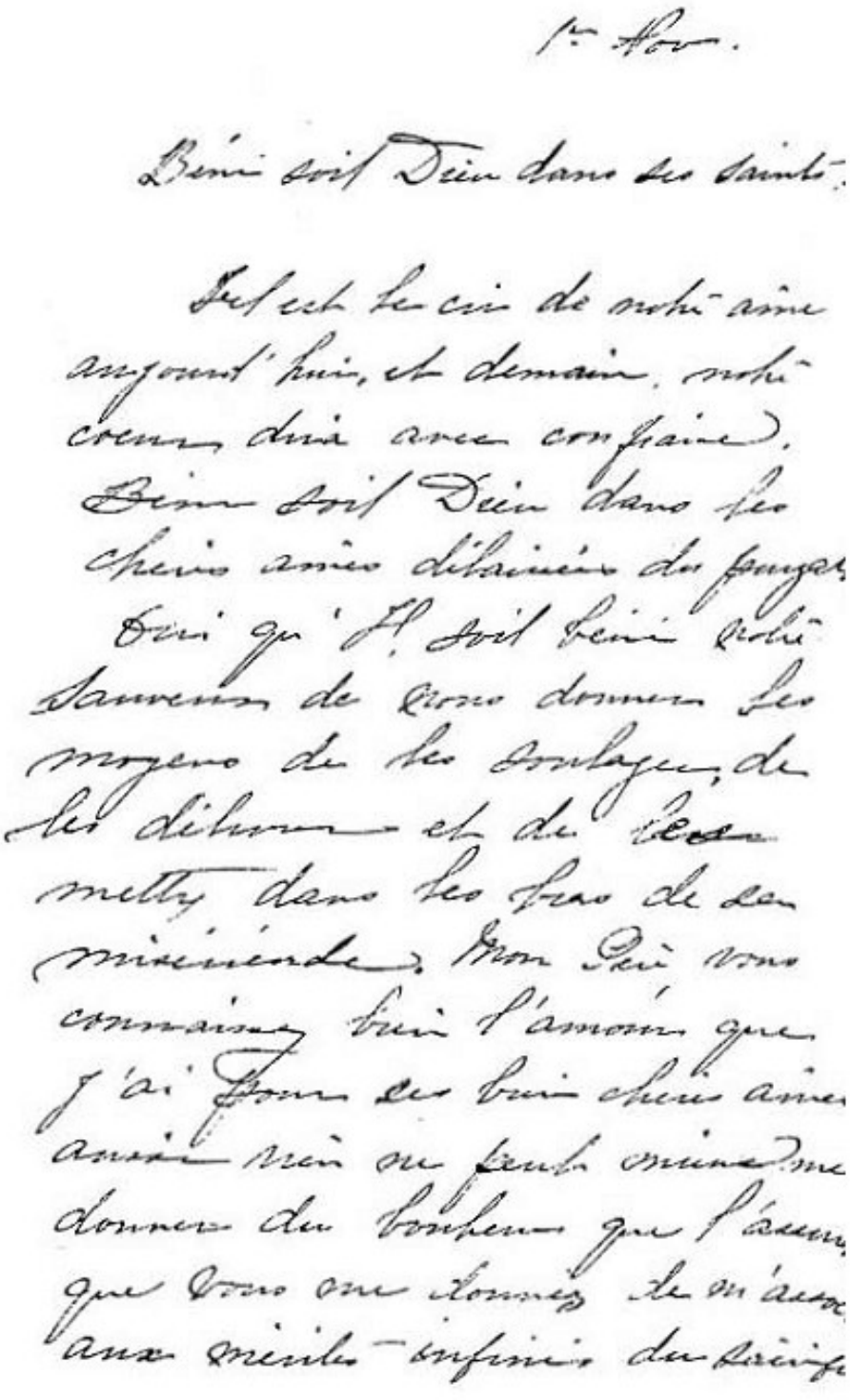
Le 18 janvier, le démon fit des siennes pendant que je me rendais à l'église, le matin, accompagnée de mon mari. Il me brûla la figure avec des pierres brûlantes qu'il me lançait; cependant malgré les douleurs que je ressentais, mon Bien-Aimé me donna la force de continuer mon chemin et d'aller faire la Sainte Communion. Revenue à la maison, je souffrais beau-

1. M. Eustache Paré.

En 1903.

En 1909.

Madame Brault.



Fragment d'une lettre de Madame Brault à l'auteur.
(Fac-similé.)

coup d'un coup violent que j'avais reçu; l'enflure au visage devint si considérable que je ne voyais presque plus clair; l'os au-dessus de l'œil droit était très soulevé et paraissait brisé...

Le 17 janvier, en me rendant à l'église avec mon mari, une pierre très pesante tomba sur mon épaule et me fit bien mal. Deux jours après, Notre Seigneur me dit : « Ma fille, j'ai une croix bien pesante à t'offrir, veux-tu la porter ? » J'acceptai (avec votre permission, mon Père). Aussitôt, un poids si pesant tomba sur mon épaule que l'os sembla se soulever et se déplacer. J'avais l'épaule très enflée : une grande plaie se fit, ce qui me causait de vives douleurs, surtout lorsque la croix que je portais tombait et qu'une main invisible la remettait en place. Alors la douleur était si cuisante que je devenais épuisée, et le découragement s'emparait de moi. Mon Bon Jésus avait pitié de ma faiblesse. Il venait, à mon appel, secourir son indigne enfant, et me disait avec tendresse : « Ma bien-aimée, reprends courage. C'est pour te récompenser de la compassion que tu as eue de la plaie de mon épaule que je te fais la grâce d'avoir une plaie semblable à la mienne. Je bénirai d'une manière spéciale les âmes qui auront de la dévotion et de la compassion envers cette plaie, ignorée et oubliée de la plupart des hommes. » Les paroles de mon Jésus me rendaient le courage. Je pris la résolution de porter la croix pour son amour, offrant mes souffrances pour les âmes du purgatoire, en particulier pour monsieur V., dont les plaintes et les gémissements me tourmentaient toujours...

Le 1er vendredi de février, le démon effraya mes enfants, par les malices qu'il me fit. Vers midi, il m'arracha de mon lit, par les cheveux, fit un grand désordre dans la chambre; pendant que j'étais par terre, il me frappait avec violence, il m'étouffait. En voyant le sang sortir de ma bouche, les enfants eurent bien peur, ils pleuraient. Ils me couchèrent et reprirent courage après avoir prié.

Claudia alla au couvent. Restée seule avec mes trois petits garçons, nous récitâmes le rosaire pour les âmes du purgatoire; les chers enfants priaient avec ferveur. Pendant que nous

priions, la Sainte Vierge m'apparut. Elle était d'une grand beauté; elle tenait un chapelet dans ses mains; sa robe étai blanche, avec un grand manteau d'un tissu d'or et d'argen Un ange se tenait à genoux à ses pieds. À chaque Ave Maria l'ange se penchait vers nous et donnait une rose blanche à l Sainte Vierge; lorsque nous eûmes fini notre prière, le man teau de la Sainte Vierge était rempli de roses. Elle présent les roses à Notre Seigneur en soulevant le coin de son man teau; des gouttes de sang tombèrent du cœur de Jésus sur le roses, qui devinrent rouges. La Sainte Vierge descendit vers l purgatoire, que je voyais entr'ouvert, et y jeta les roses. Je con tinuai de prier pour les chères âmes; je vis ensuite sortir deu âmes du purgatoire, elles étaient couronnées de roses. Le len demain, fête de la Purification, je vis la même chose pendan que nous disions le rosaire; je vis l'âme de M. V. monter a ciel, portant une couronne de roses. Il me regarda et dit : « J me souviendrai de vous au ciel. » La Sainte Vierge remonta a ciel, où les anges et les saints la reçurent avec des chants d'al légresse.

Le 25 janvier, vendredi matin, je souffrais de la privatio de la Sainte Communion. Je me plaignis à Notre Seigneur tout en me résignant à sa sainte volonté. Tout à coup mo Bien-Aimé m'apparut. Oubliant mon indignité, je m'élança vers Lui; j'avais tant souffert loin de Lui ! Jésus me dit « Viens, ma fille, viens sur mon cœur; j'ai entendu tes soupirs mon cœur ne peut plus résister à ton amour. Si tu savais com bien j'aime les hommes ! Si tu savais le désir que j'ai d m'unir aux âmes ! » Il m'attira sur son divin cœur, me fit boir le sang qui en coulait. Il me parla longtemps des injures qu'I reçoit de nous, de l'abandon dont Il est l'objet, du désir qu'I a de voir son règne arriver. Jésus me parla surtout du clergé de ces âmes choisies pour travailler contre l'ennemi des âmes qui sème partout le poison du péché.

Notre Seigneur me fit voir le grand nombre d'âmes qui s perdent, et Il gémit, ce cher Jésus, de voir son sang et sa pas sion inutiles pour tant d'âmes. Jésus me parla de l'humilité, d

l'amour des humiliations, et me promit de détruire le reste d'orgueil qui est en moi et qui met obstacle à l'accomplissement de son œuvre dans mon petit néant. Le pauvre cher Jésus me disait : « Oui, chère petite victime de mon amour, je te veux toute à moi, toute pure, pure comme le diamant. » À plusieurs reprises mon Jésus me disait: « Sois-moi bien fidèle, sois obéissante à ton directeur, et si tu veux ne pas devenir trop indigne de mes faveurs, souviens-toi toujours que c'est parce que tu es la plus indigne que je t'ai choisie pour mon associée, pour ma chère petite victime d'amoureuse expiation. »

32e Lettre

Elle demande la disparition de ses stigmates.

Samedi 23 février 1901.

Mon Père,

Je viens vous rendre compte, comme vous me l'avez ordonné, de ce qui s'est passé depuis que je vous ai vu.

Hier, vers deux heures du matin, les douleurs dans la tête devinrent aiguës et m'empêchèrent de dormir; le front devint très enflé, et le sang sortait par les petites plaies qui étaient rouvertes, mais il ne coulait pas avec abondance. Je crains bien que ma manière de dire et de penser ait fait de la peine à Notre Seigneur. Voici ce que j'ai dit : « Mon Dieu, je vous en prie, ôtez ces marques extérieures sur mon front; je ne veux pas, non, je ne veux plus avoir ces marques; cela me fait de la peine, mon Dieu; laissez-moi donc souffrir, cachée et connue de vous seul; oh ! je vous en prie, ôtez tout cela, je vous le demande de toutes mes forces; je veux garder mes douleurs, mes souffrances, mais je ne veux pas être un objet singulier. »

Mon Père, je vous avoue bien humblement et avec grand regret que j'ai éprouvé une grande peine en voyant reparaître ces marques extérieures. Cela provient sans doute de mon orgueil et de mon attachement à ma propre volonté. Aussi, à peine avais-je fini de parler à Notre Seigneur qu'une vague inquiétude s'empara de mon âme pendant quelques minutes. Je

luttais avec le désir de continuer à demander la cessation de ces marques extérieures et le désir de rétracter mon indigne prière. Effrayée par la crainte d'avoir fait de la peine à Notre Seigneur, et affaiblie par les douleurs qui augmentaient toujours, je ne savais que faire. Alors je me jetai la face contre terre et je demandai pardon à Notre Seigneur; je fis ensuite un acte d'humilité et un acte de résignation à la sainte volonté de Dieu.

Toute la journée il m'a été impossible de reposer ma tête; je cachais mon front, et ne dis à personne ce que je souffrais. Vers quatre heures et demie, tout disparut comme par enchantement.

33e Lettre

Apparition de la mère de son mari.

2 mars 1901.

Mon Père,

Jeudi soir, 28 février, vers sept heures et demie, je disais mon chapelet dans la salle à manger. J'étais seule avec mon petit garçon à la maison. J'entendis du bruit autour de moi; je n'en fis aucun cas et continuai ma prière, sans lever les yeux. Quelques instants après, le bruit recommença, plus fort; je levai les yeux et j'aperçus madame B., ma belle-mère, décédée quelques jours auparavant. Craignant l'illusion ou l'action du démon, je fis le signe de la croix et jetai de l'eau bénite. L'apparition continuait. Alors je dis : « Si c'est vous, madame B., donnez-m'en une preuve et dites-moi ce que vous voulez.» Aussitôt les portes du salon s'agitèrent avec violence; l'apparition me dit: « Je veux des prières, » et elle disparut. Deux fois les portes s'agitèrent, et elles s'arrêtèrent lorsque je dis : « Au nom de Dieu, arrêtez-vous. »

Une vague inquiétude me tourmentait, et je disais à Notre Seigneur : « Mon Dieu, permettez donc qu'il y ait des témoins; » et je continuai à prier. Quelques minutes après, mon mari entra. Il s'assit vis-à-vis des portes du salon. Nous parlions

le sa mère, de ses vertus, (qui étaient aussi nombreuses que aillantes). Mon mari me dit: « Crois-tu que maman est sauée ? » Je répondis : « Je le crois, mais elle doit être en purgaoire » ... Aussitôt les portes du salon s'agitèrent avec bruit. Mon mari, surpris et voyant que ce bruit n'était pas naturel, lit : « C'est peut-être le diable qui fait cela ? » Je répondis : Je ne crois pas, c'est peut-être ta mère qui a besoin de nos rières. Si c'est elle et si ce que je dis est vrai, que le bruit esse. » Le bruit cessa. (Je voyais pendant ce temps-là l'appaition, au même endroit que la première fois.)

Le lendemain nous racontâmes la chose à Narcisse. Il dit à on père : « Que maman nous décrive l'apparition, et nous errons bien si c'est comme nous avons vu ma grand'mère. » Je donnai la description détaillée; ils me demandèrent pluieurs petits détails; tout leur parut juste ...

Je ressens un pressant besoin de prier pour cette chère âme. L'apparition se renouvelle souvent, surtout pendant mes prières et l'oraison. Vous voudrez bien vous souvenir d'elle, mon Père.

34e Lettre

Amour des humiliations et de la croix.

4 mars 1901.

Mon Père,

La crainte de faire de la peine à Notre Seigneur me fait repousser la répugnance que j'ai à écrire. J'aurais tant voulu garder ces secrets de mon cœur ! Il n'y a que mon Jésus qui connaît toute l'étendue de cette répugnance; aussi je compte sur sa bonté pour la surmonter. Je vous avoue, mon Père, que lorsque vous m'avez ordonné de vous ouvrir mon cœur et de mettre le tout par écrit, j'ai ressenti une grande peine. Si l'obéissance n'avait pas été là pour trancher la question, j'aurais écouté ma mauvaise nature qui me dit toujours : « Tais-toi, ensevelis-toi dans l'abîme de l'oubli. »

J'ai dit à Notre Seigneur le désir que j'avais de ne rien faire connaître, même à vous, mon Père. Ce cher bon Jésus

m'a fait de tendres reproches, qui m'ont fait comprendre l'indignité et l'injustice de mes désirs. Je viens donc vous obéir pour expier le mauvais désir que j'avais de me taire. Que mon Bien-Aimé guide lui-même ma plume, afin que je n'écrive que ce qui Lui sera agréable, et qui vous fera connaître toute l'étendue de ma misère, pour ma confusion et mon bien.

Dès les premières fois que Notre Seigneur se montra à mon néant, Il me parla de l'humilité. Très souvent ce bon Jésus me dit : « Ma fille, je te veux humble de cœur et d'esprit. L'amour des humiliations extérieures n'est que le chemin qui conduit à l'humilité véritable, l'humilité intérieure; voilà la vraie humilité, celle qui élève l'âme jusqu'à son Créateur. » Que je suis éloignée de cette humilité que mon Jésus voudrait me voir pratiquer ! Mais je veux l'acquérir pour plaire à mon Bien-Aimé.

Mon Père, lorsque les démons me roulent dans la poussière, qu'ils me traînent comme un chiffon, qu'ils me font subir des traitements humiliants, ma première pensée est que je mérite bien plus encore. Je fais un acte de remerciement à mon Jésus, qui me donne l'occasion de secouer mon amour-propre et d'expier mes péchés, qui hélas ! sont si nombreux. Quelquefois j'ai peur, je crains les démons : ils sont si méchants, ils me disent des choses si affreuses ! Il me semble que les démons ont raison, que je suis en effet la plus vile et la plus méchante de toutes les créatures, que je mérite bien l'enfer qu'ils me promettent. Alors je me jette dans les bras de la Sainte Vierge. Avec quelle bonté elle me reçoit ! Elle chasse mes ennemis et m'encourage. Oh ! qu'elle est bonne pour les pauvres misérables comme moi ! Je ne pourrai jamais assez dire ses tendresses.

Quand il m'arrive des humiliations de la part des hommes, que l'on me traite de folle ou pire encore, une grande joie se répand dans mon âme. Une voix intérieure me dit : « Tais-toi, pécheresse que tu es, tu mérites plus encore : tu n'es que péché, misère et bassesse; tu es tout ce que l'on dit, et pire encore. » Je ressens la justice des accusations. C'est vrai que je ne

suis pas toujours coupable de ce dont on m'accuse, mais de combien de choses cachées je pourrais être accusée avec justice ! Je courbe donc la tête devant mon Jésus, et je lui offre ces petites humiliations en compensation des grandes que je mérite. Oh ! que je les aime, les humiliations ! Que je les désire, quand je regarde mon Jésus crucifié, humilié ! Je voudrais courir après les humiliations, embrasser avec tendresse les personnes qui me les procurent. Oui, mon Père, j'ai un amour véritable et constant pour les personnes dont Notre Seigneur se sert pour m'humilier et me faire souffrir; et mon plus grand plaisir serait de pouvoir leur rendre le bien qu'elles me font. Tous les jours je demande à mon Bien-Aimé de verser sur ces chères âmes ses plus abondantes bénédictions. Jésus ne me traite-t-il pas comme cela, moi qui si souvent l'insulte et l'outrage ! Oui, je voudrais être méprisée et bafouée comme je le mérite, pour être plus près de Jésus !

Ah ! pour aller à mon Sauveur je marcherais sur le feu et le fer tranchant, et je trouverais des torrents de délices dans ces douleurs, tant mon âme est avide de le posséder. Non, rien ne peut me plaire sur la terre sans la souffrance et l'humiliation, maintenant que j'ai vu mon Jésus, l'amant de mon âme, souffrant et humilié pour mon amour ! Avec Lui je veux être attachée à la croix; et malgré ma faiblesse, ma bassesse et mon indignité, je Lui demande une croix comme la sienne, une croix humiliante, pesante, sans consolation, une croix appesantie par la douleur et le regret, une croix soutenue et portée par l'amour.

Oh ! mon Père, vous désirez que je vous ouvre mon cœur tout grand, pour en connaître les mouvements, les pensées et les désirs. Le voilà, ce pauvre cœur, qui aurait voulu n'être connu que de Dieu seul; mais pardonnez-moi, comme mon Bien-Aimé me pardonne, j'espère : mon ignorance me faisait oublier que l'obéissance me défendait le silence. Désormais je vous promets de travailler à devenir obéissante, à détruire le penchant qui grandit dans mon âme de garder pour moi seule ce qui se passe dans mon néant; malgré mes répugnances, je

vous ouvrirai mon cœur et mon âme. Regardez-le, ce cœur indigne et ingrat et si souvent infidèle. Je l'ai attaché à la croix de son Sauveur, pour qu'il apprenne à mourir à lui-même, à ses mauvais penchants, à ses désirs égoïstes; qu'il soit humilié, transpercé; ce n'est que trop juste qu'il souffre pour le Cœur qu'il a tant fait souffrir.

... Mon Père, j'ai un besoin bien grand d'être oubliée et délaissée de tous, même de mes proches... Une voix intérieure, qui me parait bien juste et franche, me dit : « Tu ne mérites pas que l'on t'accorde de la sympathie. C'est par charité qu'on te reçoit, car rien n'est attirant en toi. Humilie-toi de tant de choses qui devraient t'attirer des disgrâces et de l'aversion de la part des créatures, si la charité ne leur faisait un devoir de s'occuper de toi.»

Mon Père, j'ai peur quelquefois de tromper certaines personnes qui me demandent de petits conseils. J'ai beau leur représenter que je suis ignorante et incapable de leur rendre service, elles m'obligent à répondre. Ah ! si elles savaient combien elles me font souffrir, combien elles m'humilient, elles auraient pitié de moi et me laisseraient à ma place, dans l'oubli complet. Que je serais heureuse de vivre cachée et connue de mon Jésus seul !

35e Lettre

Tableau de la Passion. Sueur de sang.

11 mars 1901.

Mon Père,

Pour vous obéir, je mets par écrit ce que je vous ai dit hier.

Dans la nuit de jeudi à vendredi, du 7 au 8 courant, vers trois heures du matin, je méditais sur la passion, quand la figure de Notre Seigneur parut devant moi comme sur une toile. Je me prosternai pour l'adorer; bientôt le tableau s'anima; les yeux enflés et rougis me regardaient; la bouche s'entr'ouvrait comme pour me parler; le sang et la sueur coulaient des che-

veux, du front et de la bouche; des plaies, des crachats et de la boue couvraient la figure. Je n'ai jamais vu de visage aussi tristement défiguré, et empreint de tant de tendresse et de douceur. Je suis incapable de le dépeindre.

Je compris que c'étaient nos péchés qui avaient ainsi maltraité notre Sauveur; une voix intime me disait : « Regarde ton ouvrage. » Je ressentais une douleur si vive de mes péchés que je pleurais. Oh ! que je les regrettais ! Je ne savais pas comment exprimer ma douleur à Notre Seigneur. Instinctivement j'approchai mes lèvres du tableau, et je couvris la figure de mon Sauveur d'embrassements; le sang et l'eau qui coulaient de la figure de Jésus couvrirent ma tête d'une sueur si abondante que l'eau coulait de mes cheveux et mouillaient mes épaules. Trois fois j'offris mes adorations et mes réparations à la figure de Notre Seigneur, et trois fois je fus inondée de sueur mêlée de sang.

Toute la journée de vendredi, ce tableau resta devant mes yeux, et remplit mon âme de peine et de repentir pour mes propres péchés et pour ceux de mes frères, surtout pour les âmes consacrées au service de Dieu, pour les prêtres.

Mon beau-frère, le Père B., qui était près de moi, remarqua cette transpiration de sang et d'eau. La présence de mon beau-frère me causait une grande humiliation. Le bon Père m'offrit de changer le bandeau de mon front, parce qu'il était tout trempé de sang et d'eau. (Il était alors à peu près six heures du soir.) J'avais une grande répugnance à laisser voir mon front; d'un autre côté, je ne pouvais pas garder ce bandeau couvert de sang, sans être remarquée. Alors je suppliai mon bon Jésus de faire disparaître les plaies sur mon front. J'ôtai mon bandeau, après avoir fait le signe de la croix. Les plaies étaient toutes disparues; j'avais le front net, quoique le bandeau fût couvert de sang frais.

36e Lettre

Souffrances de la Passion.

24 mars 1901.

Mon Père,

Comme vous me l'aviez dit, j'ai dit à Notre Seigneur que vous me permettiez de souffrir de la soif dont Il voulait me gratifier, seulement depuis 3 heures jusqu'à 9 heures. Chaque jour, durant le temps que vous avez marqué, une soif très douloureuse me fait souffrir, au point que je suis obligée de combattre violemment pour résister au désir et au besoin que j'ai de me soulager. Parfois mes douleurs sont si grandes qu'une transpiration abondante ajoute à mes souffrances.

J'ai toujours devant moi Notre Seigneur, dans les différentes phases de sa Passion; mon âme est tellement attirée vers ces vues que je ne puis m'en distraire, malgré tous mes efforts. La contemplation de mon Jésus souffrant m'absorbe, au point de me faire comme ressentir une partie (bien petite, il est vrai) de ses souffrances. Mon Père, je ne puis exprimer convenablement cette sympathie active qui, en s'emparant de mon âme, s'empare en même temps de mon corps, pour me faire ressentir des douleurs en rapport avec les souffrances que je contemple.

37e Lettre

Vision du Sacré-Coeur. Son amour. Victime consolatrice de Jésus-Hostie.

Samedi, 8 juin 1901.

Mon Père,

Hier, fête du Sacré-Cœur, mon Bien-Aimé me combla de consolations. Malgré la faiblesse que me causaient les douleurs répandues dans mes membres, surtout au cœur et à la tête, mon Jésus me donna la force de me rendre à l'église. Au moment de la communion, je fus comme inondée d'un désir intime et brûlant de recevoir mon Sauveur, pour presser sur mon cœur

son pauvre cœur blessé. Enfin le tabernacle s'ouvrit, et avec lui mon cœur affamé, je vis alors mon Bien-Aimé. Il était éblouissant de beauté; son immensité remplissait l'espace; son divin Cœur était surmonté d'une croix et couronné d'épines; de la blessure grandement ouverte sortait un flot de sang vermeil, que des anges à genoux recevaient dans des vases transparents et d'une richesse inouïe; des voix célestes chantaient les louanges et les miséricordes du Cœur sacré de Jésus. Ce Cœur divin me paraissait comme un brasier ardent d'où s'échappaient des flammes purificatrices, comme un océan de lumière d'où jaillissaient des étincelles qui éclairaient toutes les âmes de bonne volonté, et comme un abîme d'amour qui m'attirait dans ses profondeurs, pour blesser mon cœur de la plus délicieuse des blessures et l'enivrer de la passion la plus pure et la plus délectable. Jésus descendit dans mon âme. Les heures passèrent sans que je sache comment; mes sens étaient comme anéantis, devant la majesté si douce de mon Maître Bien-Aimé. Mon Père, comment dire ses bontés? Comment exprimer ce qui s'est passé durant ces heures heureuses? Comment oser redire ce que mon Jésus a dit à mon âme? Ma faiblesse et mon ignorance sont si grandes que je voudrais me taire; mais vous me l'avez ordonné, et par obéissance je vais dire ce que je crois avoir entendu.

Il me semble (quoique je n'en puisse douter) que mon Jésus m'a dit : « Ma fille, qu'il me tardait de voir arriver ce jour, pour donner à mon cœur si cruellement blessé la consolante jouissance de se reposer dans le tien, et donner à ton cœur le mérite de faire cette charité au cœur de Celui qui aime tant ses créatures ! Ne sois pas surprise de ce langage, ma fille bien-aimée : ce n'est pas tant pour satisfaire ton grand amour que je te parle si intimement, que pour soulager les ardeurs de mon cœur inconnu et méprisé. Je cherche un cœur qui veuille m'aimer, et je le trouve dans le tien. Oh ! sois-moi fidèle, sois-moi fidèle... Le désir que j'ai exprimé aux hommes, par la bouche de l'apôtre de mon divin Cœur, Marguerite-Marie, je viens aujourd'hui te l'exprimer spécialement, ma fille; je viens

t'offrir mon cœur blessé, pour qu'il trouve en toi sa consolation et l'amour que les hommes lui refusent, les ingrats, les ingrats! Ah! ma fille bien-aimée, si tu savais combien je t'aime, combien ton humble amour m'attire; ne crains rien, je sais ton indignité, ta pauvreté et ta faiblesse; mais ne puis-je pas suppléer à tout? Ta bassesse m'attire, et ma tendresse comble l'abîme qui te sépare de moi, ton Sauveur et ton Dieu. Vois comme mon amour est ardent : si tu étais seule sur la terre, malgré toutes les adorations des anges et des saints que reçoit mon cœur sacré dans le ciel, je m'abaisserais vers toi pour te donner mon cœur et te demander de le réjouir par ton amour. Je ne demande de ta part que la fidélité et le souvenir de ton indignité. »

Mon Bien-Aimé m'attira jusqu'à la plaie de son cœur, et me dit : « Jusqu'ici, ma fille, je n'ai fait que te préparer à la mission que je t'ai donnée de toute éternité; mais aujourd'hui je viens obtenir ton consentement, pour consommer l'alliance que je désire contracter avec ton âme; je veux que ce soit de ton gré. » Je dis alors: « Ô mon Bien-Aimé, comment pourrais-je satisfaire votre désir? Il y a longtemps que je vous ai donné ma volonté; maintenant c'est la vôtre qui accomplit mes désirs. » Jésus me répondit : « Ma fille, voici, je te prête ta volonté, afin que tu t'en serves pour répondre à ma demande, et je la reprendrai ensuite pour l'immoler dans la mienne, selon ton désir et le mien; tu n'auras plus à choisir, mais à obéir aveuglément à ton confesseur, à qui je donnerai les lumières pour guider ton âme sûrement. »

Mon Père, à cet instant, je vis passer devant mes yeux toute une mer de peines, de douleurs, de sacrifices et d'humiliations; j'eus peur, et j'hésitai; cependant malgré ma nature qui frissonnait devant ce tableau humiliant et douloureux, je sentis mon cœur épris du désir de s'immoler, et je dis: « Mon Bien-Aimé, c'est de toute la force de mon amour que je consens de bon gré à tout ce que vous voudrez de mon néant; j'accepte tout, comme vous le voulez et autant que vous le voudrez. » Jésus me dit : « Je te bénis, ma fille bien-aimée, et te promets

de te protéger de ma grâce et de te soutenir de mon amour; désormais tu ne seras plus l'ami qui cherche l'ami pour recevoir les consolations de l'amour, mais la victime cherchant la victime, pour apprendre à s'immoler avec elle et pour elle.»

Mon Bien-Aimé me fit alors comprendre les bienfaits et les grandeurs des humiliations, des calomnies et des souffrances. La vue de ses abaissements, jusqu'aujourd'hui, écrasait mon cœur de douleur et d'admiration; et les touches si suaves, si pénétrantes de son amour remplissaient mon âme de jouissances, qui coulaient comme un baume sur mes douleurs; et lorsque j'étais écrasée sous le poids des humiliations et de la douleur, le souvenir de l'amour de mon Jésus relevait mon courage, et j'allais frapper à la porte du tabernacle. Ah! combien de fois, mon Père, profitant de la permission que vous m'avez donnée, j'ai été soulever le voile du tabernacle et appeler mon Jésus; je lui disais: « Mon Bien-Aimé, je souffre et je m'ennuie de vous! Venez donc me consoler, montrez-vous à celle qui vous aime; venez vite, car je me sens mourir d'amour.» ...

Ce n'est plus à la porte du tabernacle que j'irai chercher mon Bien-Aimé; désormais ce sera au calvaire. Je veux devenir moins indigne du nom que m'a miséricordieusement donné mon Jésus, et que l'obéissance m'a permis de prendre : la victime consolatrice de Jésus-Hostie.

Aidez-moi, mon Père, à détruire mes mauvais penchants, mon orgueil et ma lâcheté. Je me livre à votre conduite; ne m'épargnez pas, et faites, avec la grâce et la lumière de Dieu, de votre pauvre indigne pénitente l'humble et fidèle victime que son Sauveur désire trouver en elle.

38e Lettre

Le démon prend la figure de Notre-Seigneur pour la tenter. Son obéissance la sauve.

16 septembre 1901.

Mon Père,

Pour vous obéir, je mets par écrit ce qui s'est passé hier di-

manche. Pendant la grand'messe, je fis, comme je le fais chaque dimanche, des prières, amendes honorables, etc., je me saisis de ma discipline, comme vous le permettez, mon Père, le temps d'un miserere. J'offre ces prières et ces petites pénitences pour réparer les péchés qui se commettent le dimanche. Je venais de cesser de me frapper, quand je vis devant moi ce que je croyais être Notre Seigneur. L'apparition me dit avec douceur : « Quoi ! ma fille, tu cesses déjà de te frapper, mais crois-tu que quelques coups de discipline vont réparer tes péchés et ceux des autres pécheurs ? Frappe, frappe encore, pour l'amour de moi, quelques coups seulement, et je serai consolé, glorifié ! » Je croyais bien que c'était Notre Seigneur; mais je ne me sentais pas attirée vers lui, comme de coutume; je répondis : « Je ne puis frapper encore, mon Jésus, car mon confesseur ne le veut pas. » Il me dit : « Eh quoi ! tu me refuses, ne suis-je pas le maître? Oh ! si tu m'aimes, frappe encore; tu diras à ton confesseur que c'est moi qui te l'ai dit, ce ne sera pas une désobéissance. » Je répondis : « Oui, je vous aime, mon Jésus : c'est pour cela que je ne veux pas désobéir à mon confesseur. » L'apparition devint encore plus belle et plus lumineuse. Il continua à me supplier avec tendresse et me dit : « Regarde tous ces chrétiens qui n'observent pas le dimanche, qui l'observent mal, et tant d'autres qui se plaisent à faire du dimanche un jour de débauche et de crimes de toute sorte. » Il me fit voir une multitude de profanations du dimanche. (Mon Jésus m'a fait voir ce tableau bien souvent; c'est pour cela, mon Père, que je croyais bien que c'était mon cher Jésus qui me parlait.) J'étais si peinée de savoir mon Jésus si offensé, que je levai la main qui tenait encore ma discipline, avec l'intention de me frapper; mais aussitôt la peur de désobéir me fit repousser la tentation, et je jetai loin de moi ma discipline.

Au même instant l'apparition changeait. Ce n'était plus Notre Seigneur, mais le diable dans toute sa laideur. Il était furieux de colère, il blasphémait. Oh ! que j'avais peur, mon Père ! Je tremblais au souvenir du danger que j'avais couru. J'avais été si près de désobéir, de me laisser tromper. Notre

Seigneur eut pitié de moi, et se montra pour me consoler et me soutenir. Cette fois c'était bien Lui, mon cher Jésus ! Si j'avais osé, je me serais jetée dans ses bras. Le démon, se tournant du côté de Notre Seigneur, dit : « Tant que cette âme sera obéissante, je ne puis rien gagner. »

Je remerciai mon Jésus de m'avoir préservée du péché, et je continuai mes prières. Le démon revint avec des aides; ils me battirent cruellement, en disant : « Tu n'as pas voulu te frapper; mais nous allons te la donner, la discipline, lâche que tu es ! » Et ils me torturèrent; ils disaient : « Si nous le pouvions, nous te tuerions !

Cet après-midi, mon Père, les vilains démons m'ont tourmentée tout le temps que je suis restée à l'église. Pendant que je faisais le chemin de la croix, ils me jetaient des chaises, me tiraient les cheveux et me roulaient sur le plancher; après m'avoir jetée dans l'escalier de la chaire, ils me jetèrent en bas. Les méchants ne veulent pas que je fasse le chemin de la croix et me font la guerre tout le temps. Mais, je suis heureuse de ces souffrances humiliantes : je sens qu'elles me rapprochent de mon cher Jésus, si humilié, si maltraité pour mes péchés; et si je ne me sentais pas si indigne même de souffrir, je demanderais à mon cher Jésus de les augmenter toujours, ces chères souffrances. J'ai faim de douleurs, d'humiliations; et lorsque je reçois des humiliations, mon cœur et mon âme tressaillent de joie; cependant ma nature orgueilleuse se soulève quelquefois. Je regarde alors mon pauvre Jésus, mon divin modèle; et avec la grâce de Dieu je regrette mon péché, et je le répare, en aimant encore plus Celui que j'aime et que je voudrais faire aimer.

39e Lettre

Notre-Seigneur lui demande des souffrances expiatrices. Il lui prodigue les marques d'amour.

26 septembre 1901.

Mon Père,

Comme vous me l'avez ordonné, je viens vous rendre comp-

te de ce qui s'est passé durant les sept jours que vous m'avez permis de souffrir pour obéir à Notre Seigneur.

Vendredi, 20 septembre. — Notre Seigneur m'a dit: « Vois, ma fille, comme je suis indignement traité par ceux que j'ai tant aimés, je viens à toi pour être soulagé et consolé. » Mon Jésus était couvert de blessures et de souillures. Il me parla de nos ingratitudes et, m'attirant jusqu'à son divin cœur, Il me dit : « Ôte cette flèche qui transperce mon cœur; c'est une épouse infidèle qui l'a enfoncée, par sa conduite scandaleuse et sacrilège. » Obéissant à mon cher Jésus, j'arrachai la flèche. Oh ! quelle plaie horrible cette flèche a faite au cœur de mon Jésus ! Jésus me dit : « Ma fillle, viens guérir cette plaie par tes tendresses; demande à ton confesseur de te permettre de souffrir avec moi, tu seras ma petite victime expiatrice pour cette âme malheureuse et coupable; je te ferai la grâce insigne de ressentir dans ton corps une étincelle de mes propres douleurs.

Samedi 21. — Mon Jésus est si content, mon Père, de la permission que vous m'avez accordée qu'Il m'a dit : « Ton confesseur sera béni pour la part qu'il prend à l'accomplissement de ma volonté dans ton petit néant. » Pendant mon exercice de la nuit, n'écoutant que mon désir de souffrir, je m'infligeai une dure discipline; mais mon bon Jésus me dit : « Arrête, ma fille, je veux que seule ma volonté agisse en toi, laisse-moi choisir moi-même tes souffrances, abandonne-toi toute à mes désirs divins. » Mon Père, les douleurs qui ont pour siège principal les pieds, les mains, le côté et la tête sont d'une intensité brûlante.

Mon cher Jésus me dit : « Durant les trois heures que ton confesseur t'accorde, tu me livreras ton corps et ton âme, sans restriction; offre-toi à mon Père céleste, comme holocauste, très indigne par toi-même, mais très agréable à la Justice divine, par l'union que mon amour et ma miséricorde ont établie entre mon divin Cœur et ta bassesse; ne prends pas de peine parce que ton confesseur ne te permet que quelques heures, je te dédommagerai de la durée par l'intensité des souffrances. Je

e soutiendrai dans tes douleurs, ma petite victime bien-aimée, nais sois-moi bien fidèle. »

Mon Père, que je souffre, surtout durant les trois heures ¡ue vous m'avez assignées ! La douleur que j'ai au côté me fait ouffrir comme une plaie vive et profonde; la vue de la plaie lu cœur de mon Jésus, qu'Il daigne me faire contempler pour n'apprendre à souffrir, en expiation de mes propres péchés et le ceux des pécheurs, surtout de l'âme pour laquelle mon ésus me presse, me ferait mourir de douleur s'Il ne me soute- ıait pas. Je l'aime tant, mon Bien-Aimé, et je voudrais tant le onsoler !

Dimanche 22. — Le démon est bien fâché contre moi. Il ı'a tourmentée toute la matinée; il ne savait plus qu'inventer ›our me fatiguer; il voudrait tant entraîner dans son enfer ette pauvre âme pour laquelle je souffre et je prie. Mon Père, ette nuit je me sentais attirée à faire des actes réparateurs, en 'honneur des cinq plaies de mon cher Jésus, que j'adorais en sprit. J'étais prosternée la figure contre terre. Quand je levai a tête, Notre Seigneur me présenta ses pieds et ses mains à mbrasser. Il me dit : « C'est pour récompenser la tendre piété ¡ue tu as envers mes plaies sacrées que je te donne tant de narques d'amour. » À la plaie de son cœur, j'étais comme dans ıne fournaise. Jésus me dit : « Je t'aime tant, chère victime le mon cœur, que je veux te faire partager l'amour que j'ai ›our les hommes. »

Lundi 23. — Je n'ai pas vu mon Jésus aujourd'hui, et ¡uand je lui ai fait mon acte d'offrande, pour qu'Il me fasse ouffrir selon sa volonté divine, j'ai ressenti comme du bonheur l'être privée de ses consolations. Ce n'est pas que je n'aime ›lus mon Jésus, mon Père, oh ! non, c'est parce que je l'aime ¡ue j'exerce mon cœur au sacrifice, même quand le sacrifice veut dire la séparation de mon Bien-Aimé.

Mardi 24. — Aujourd'hui j'ai une couronne dont les épi- ıes sont encore plus cuisantes que ces jours passés; le sang sort :n abondance des plaies du front. Mon Père, qu'il m'en coûte

de vous dire cela ! Ma répugnance est si grande que j'ai demandé à mon cher Bien-Aimé de m'affranchir de cette obligation de dévoiler mes si humiliantes misères; mon Jésus m'a doucement caressée et m'a dit : « Je les augmenterai toujours, ces répugnances qui t'enseignent l'humilité. »

J'ai le cœur bien torturé au sujet de l'âme de M. C. qui est mourant.

Mercredi 25. — J'ai passé la nuit dernière chez M. C.. J'ai prié toute la nuit pour cette pauvre âme. Que la Sainte Vierge est bonne ! Sa visite, ses douces paroles me font oublier la fatigue. Aujourd'hui l'enfer est en guerre contre moi; les démons me reprochent les deux heures de plus que vous m'avez accordées, à la demande de mon cher Jésus. Ils me disent : « Orgueilleuse, ne sais-tu pas que c'est de la présomption de demander deux heures de souffrances de plus ? Tu n'as seulement pas le courage ni la force de souffrir trois heures sans te plaindre. » Je les chasse avec l'eau bénite; mais les vilains reviennent.

Jeudi 26. — Mes douleurs sont toujours de plus en plus grandes. Chaque jour, aux heures de mes douleurs, une sueur abondante couvre mon corps; mes oreillers en sont tout mouillés. Deux fois, les bonnes sœurs qui sont venues me visiter se sont aperçues de cette sueur étrange par sa quantité; j'en suis très humiliée. Mon Jésus s'est montré. Sa figure n'était plus défigurée, mais brillante comme le soleil. Je n'aurais pas pu le regarder, s'Il ne m'avait pas Lui-même donné la force de soutenir la vue de tant d'éclat divin. La plaie de son divin cœur, faite par la flèche, était cicatrisée. Que de belles et douces choses Il m'a dites ! Il me parla de l'humilité, de la vraie charité envers le prochain. Il m'approcha de ses pieds, que je baisai plusieurs fois. Il m'a dit. « Chère petite victime de mon amour, que tes tendresses me consolent, que tes louanges me glorifient ! Mon cœur est si attiré vers ton indignité, ta petitesse, que je ne puis rien refuser à ton amour. »

40e Lettre

Vision du Purgatoire. Recommandations aux prêtres.

16 décembre 1901.

Mon Père,

Vous désirez que je vous écrive ce qui s'est passé dans mon intérieur depuis les premiers jours de novembre. J'ai la volonté de vous obéir, mais je vous avoue que je ne puis donner le détail de toutes ces choses que bien imparfaitement.

Le 2 novembre, je me rendais à l'église de grand matin. En chemin, je fus soumise à des mauvais traitements, (je vous ai tout confié dans le secret de la confession,) j'avais de la peine à continuer mon chemin, lorsque j'entendis des voix qui me disaient : « Souvenez-vous de nous dans vos douleurs et dans vos prières; de notre côté, nous vous protègerons. » Et je me sentais comme soutenue par des bras invisibles. Je fis la sainte Communion. De retour à la maison, je souffrais, mais je restai debout. Chaque matin, les mêmes voix plaintives m'appelaient à la sainte Communion; je ne voyais rien.

Jusqu'au 8, je me rendis chaque matin à l'église, après une nuit de tourments intérieurs. Ne pouvant reposer, je passais les nuits (six nuits) à veiller l'enfant de Mme C.. Je pouvais de cette manière mieux suivre l'attrait qui me poussait à prier et à veiller avec ces voix inconnues qui demandaient du secours.

Le 9, je ne pouvais plus rester debout, mes souffrances devenaient trop fortes. Pendant que je priais la Sainte Vierge pour les âmes du purgatoire, je vis devant moi comme un grand cachot noir d'où sortaient des gémissements, (le cachot paraissait très loin de moi) ; puis je vis la Sainte Vierge s'avancer vers moi. Elle me dit : « Viens, ma fille, mon Fils veut te faire la faveur de voir de plus près la prison où languissent les saintes âmes, pour lesquelles tu souffres et tu pries. Je me sentis rapprochée du tableau, qui bientôt apparut à quelques pas seulement. Je vis plusieurs cachots différents : les uns étaient

remplis de feu, comme dans l'enfer; d'autres, où la lumière entrait quelque peu, étaient froids et humides. Là les âmes, glacées d'ennui et d'abandon, souffraient le supplice de l'oubli. Plus bas, je vis un cachot où étaient détenus des prêtres, des religieux et des religieuses. Dans l'endroit où sont les prêtres, il n'y a que ténèbres, et cela en punition d'avoir abusé des lumières que la bonté de Dieu avait données avec abondance à ces âmes sacerdotales.

Oh ! quels tourments elles endurent, ces pauvres âmes ! Qu'elles font entendre de lugubres plaintes ! Mais elles reconnaissent la justice de Dieu, qu'elles ont mal servi; et leur volonté est conforme à celle de Dieu qui, dans son infinie miséricorde, leur fait ressentir l'amour immense qu'Il a pour elles : ce qui fait que du côté de leur volonté, elles goûtent un véritable bonheur à souffrir. Et pourtant, l'amour ne les empêche pas de ressentir toutes leurs douleurs, loin de là, l'amour qu'elles ont pour Dieu est la cause et l'instrument de leur martyre, car elles souffrent d'autant plus d'être éloignées de Dieu qu'elles l'aiment davantage... Oui, les pauvres âmes du purgatoire éprouvent une peine intolérable d'être éloignées de Dieu, parce qu'elles savent qu'elles sont appelées à le posséder. Leur amoureux désir croît avec la connaissance du Dieu qu'elles connaissent maintenant; et cette connaissance augmente à mesure que l'âme se débarrasse des restes du péché.

Ah ! si nous pensions au purgatoire ! Si les prêtres, eux qui sont appelés à une si noble et sainte vie, faisaient leur préparation à la Sainte Messe en face du purgatoire; s'ils regardaient, et écoutaient en esprit les leçons que leurs frères leur crient du fond de leur cachot expiatoire, avec quelle ferveur ils offriraient le Saint Sacrifice. Oh ! je voudrais avoir l'autorité, la science et la force, pour convaincre tous ces pauvres prêtres de leur aveuglement. Je voudrais graver dans leur mémoire les châtiments, incroyables dans leur rigueur comme dans leur durée, que Dieu réserve dans sa justice aux prêtres indifférents, qui manquent de pureté d'intention, dont les messes

dites par routine, dont le bréviaire est dit sans dévotion
ieure, qui négligent les âmes ! . . .

41e Lettre

Obéissance. Humilité.

Dimanche, 22 décembre 1901.

Père,

omme vous me l'avez permis, j'ai porté ma ceinture jus-
midi; et pendant la grand'messe, dans ma chambre, j'ai
en esprit le jeune prêtre qui disait sa première messe. Le
on voulut me tourmenter, mais Notre Seigneur le chassa;
doux Sauveur, s'approchant de moi, me dit : « Ma chère
e victime, je viens à toi pour t'encourager à toujours être
soumise à ton directeur, crains toujours de dépasser les
es de l'obéissance. Vois comme je t'aime, et comme je suis
igue de mes faveurs envers toi. Comme ton confesseur le
ande, et pour te donner des forces nouvelles afin d'endu-
es douleurs et les macérations que tu infliges à ton corps
mon amour, j'ai guéri les plaies que ta ceinture t'avait
. » Je remerciai mon cher Jésus de sa bonté, et je Lui dis :
er Jésus, je les aimais tant, mes chères plaies, que j'aurais
é ne pas être obligée d'en parler à mon confesseur, afin de
rir plus longtemps. » Notre Seigneur me dit : « Ma fille,
ton désir me réjouit ! Ne crains pas, tu ne seras pas privée
uffrances, et tu auras tous les mérites de l'obéissance. Tu
ne fais pas de peine par ta répugnance à ouvrir ton âme;
ma chère fille, mais sois bien fidèle à ce devoir que je
ose; que ton âme soit grande ouverte pour ton directeur,
doit connaître toutes les opérations de ma grâce en ton
t. — O Jésus, guérissez-moi de cette répugnance, rendez-
plus humble ! » Jésus dit : « Je rendrai tes répugnances en-
plus cuisantes; c'est de cette manière que tu deviendras
ble et tout entière soumise à ma sainte volonté. »

Mes plaies furent guéries. Jamais ma ceinture ne m'a fait
souffrir. Une soif terrible s'empara de moi; et Jésus m'a

dit que je la souffrirais durant trois jours, pour expier la froideur de la plupart des chrétiens, qui n'ont pas soif de sa venue, qui ne pensent jamais au grand mystère de sa naissance. « Toi, ma fille, répare ces oublis coupables. Passe ces trois jours dans le silence du cœur; prépare ton âme pour être mon berceau; et demande pardon à mon Père pour tous les péchés qui se commettent durant ces jours de fête. »

« Souviens-toi de ses nouveaux prêtres; offre-toi en holocauste pour le clergé, avec la sainte Victime. »

42e Lettre

Rage du démon.

Samedi, 11 janvier 1902.

Mon Père,

Hier, mon fils spirituel avait à lutter contre un danger imminent; selon son désir, j'offris à Notre Seigneur mon corps et mon âme pour être son bouclier; et je demandai pour lui la force de résister à cette tentation, presqu'au-dessus de ses faibles forces. Avec la grâce de Dieu, il sortit victorieux. (Je ne vous donne pas plus de détails, mon Père; d'ailleurs, vous savez ce dont il s'agit.) Il eut le courage non seulement de résister lui-même, mais, de plus, il fit du bien à l'âme qui voulait lui faire du mal.

Le démon, furieux de sa défaite, jeta sur moi toute sa rage. Il commença sa guerre de bonne heure, voulant m'empêcher de faire la Sainte Communion; il me roulait dans la neige, me jetait des pierres, m'arrachait mes habits, etc...

Revenue à la maison, la faiblesse me fit prendre le lit; le démon commença une série de malices, pour m'empêcher de reposer. Le temps d'ôter ma ceinture était arrivé; je l'ôtai. J'entendis alors une voix douce, ressemblant à celle de mon Bien-Aimé, qui me disait : « Garde encore ta ceinture, souffre donc encore, penses-tu que deux heures suffisent pour avoir quelques mérites? » Je répondis : « Je ne puis la garder plus longtemps sans la permission de mon directeur. » La voix re-

prit: « Quoi! tu refuses de m'obéir. Ne suis-je pas plus que tous les directeurs ensemble? Porte encore ta ceinture une heure, et tu gagneras pour l'âme de ton fils spirituel une foule de mérites. Tu diras à ton directeur que c'est moi qui te l'ai dit et demandé; et il te louangera de m'avoir écouté. » Je répondis : « Non, je ne puis pas me rendre à votre désir; j'aime mieux vous désobéir que de désobéir à mon confesseur. » Aussitôt, je reconnus le démon qui, pour me tromper, avait pris la voix de mon Bien-Aimé. Furieux, il me jeta avec tant de force sur mon lit que ma couchette se brisa. Gonzague, qui était avec moi, fut très effrayé; car après m'avoir ainsi jetée, le démon me lança des chaises par la tête, et m'étouffa jusqu'à ce que le sang sortît de ma bouche. Au milieu de mes douleurs, je sentais mon âme se réjouir, et je bénissais le Bon Dieu, en lui demandant la patience et la force.

Le démon changea de manière. Il mit devant mes yeux les tableaux les plus infâmes; j'entendais les impuretés les plus affreuses sous forme de paroles tentatrices; ma pauvre âme fut envahie par des tentations horribles. (Je ne puis donner plus de détails). Le démon me reprochait ma manière de vivre... Ainsi tourmentée, je me tournai du côté de Jésus et de Marie, et grâce à la bonté de mon cher bon Jésus, je ne perdis pas un instant la confiance et la paix. Voyant que le démon voulait me faire perdre patience, je faisais des actes de résignation, d'humilité et d'amour. Il s'écria alors, en colère : « Je viendrai à bout de toi, (il me donna des noms d'enfer,) de ta petite patience; si le feu de tes passions ne te brûle pas, je te brûlerai autrement. » Aussitôt, il mit le feu à mes couvertures. Mon mari eut toutes les peines à l'éteindre. Dans l'après-midi, six fois le feu m'environna et brûla une partie de mes couvertures; une fois ma robe de nuit prit feu. Quelques gouttes d'eau bénite jetées sur moi par mon petit Gonzague l'éteignirent. Bonne Mme Ch. entrant dans ma chambre, le démon me dit : « Je vais te faire passer pour une sorcière, » et il mit le feu à mes couvertures; la flamme montait à plus d'un pied; et je ne savais que dire pour ne rien dévoiler.

Mon Père, ce compte rendu est si mal écrit que je ne sais si vous le comprendrez. C'est la deuxième fois que je le recommence. Le démon barbouille tout mon papier, il renverse l'encrier; pendant que j'écris les dernières pages, il m'a déchiré les premières. Allons, il vient de m'arracher ma plume ! . . . Pauvre démon, il me donne une bonne leçon de patience. Si j'étais aussi patiente avec les autres que je le suis avec lui, que je serais contente !

Savez-vous, mon Père, ce qu'il vient de me faire ? Il m'a jeté quatre gros morceaux de bois par la tête; un des morceaux est tombé sur l'encrier et l'a renversé; je vais en être quitte pour laver ses dégâts.

Que le Bon Dieu soit béni ! Je vous ai obéi, mon Père, malgré tous les obstacles. Vous pardonnerez ce griffonnage, car, à part tous les tourments du démon, j'ai bien de la peine à écrire avec mon doigt presque disloqué.

La religieuse dont je vous ai parlé l'autre soir me poursuit toujours de plus en plus. Par son costume, je crois que c'est une Sœur de * * *.

43e Lettre

Vision rassurante. Amour de Notre-Seigneur.

24 mars 1902.

Mon Père,

Ce matin, pour vous obéir j'ai fait mon action de grâces à la maison. En entrant dans ma chambre, je vis une quantité de démons, qui me tourmentèrent, en me mettant devant les yeux des tableaux horribles. Je me recommandai à la Sainte Vierge, que je voyais descendant vers moi. A son approche, les démons s'enfuirent. La Sainte Vierge me dit: « Ne crains rien, mon enfant, mon Fils est avec toi, et je veille sur toi nuit et jour. »

Je vis alors mon Bien-Aimé. Il était d'une beauté incomparable, et rayonnant comme un soleil; Il m'attira jusque sur son cœur et me dit: « Ma fille, je suis ton Dieu, ton Bien-Aimé;

pri grandement glorifié et consolé ce matin, par le combat
les as soutenu contre mon ennemi; tu as remporté la vic-
et arce que tu m'as été fidèle, j'ai vu ton amour et le désir
rité que tu avais de t'unir à moi; tu n'as pas compté sur tes
des forces, mais sur ma miséricorde; jouis maintenant de
« Nte. Oh ! si tu comprenais combien j'aime les hommes,
vom je t'aime, ma fille ! Ton amour est bien grand, bien
rec personne sur la terre ne m'aime avec plus d'ardeur;
mcue cet amour est petit, comparé à l'amour que je méri-
lit on néant ne peut pas comprendre cette grande vérité.
trèl, ma fille bien-aimée, tu comprendras l'amour que j'ai
deoi; au ciel, tu m'aimeras comme je le désire et comme tu
de res toi-même. » . . .

se vis alors passer une foule de personnes devant moi; je
tiedai à mon Bien-Aimé qui elles étaient. Il me dit : « Ce
s âmes que tu as aidées à revenir dans le sentier de la
tal elles me sont maintenant unies et agréables; je leur ai
affué les mérites de tes souffrances et de tes prières; tu les
en vrées de l'esclavage du péché par les luttes que tu as
devec les démons. Réjouis-toi, ma fille, parce que tu as
Aié mon cœur, en arrachant à mon ennemi ces âmes que
et mour réclamait.

ins faintenant, ma fille, je désire que tu me pries beaucoup
mon directeur, car il souffrira pour l'amour et le bien de
d'he. Dis-lui de ma part que je désire qu'il vide son cœur
dr même, pour recevoir ma lumière; car ma lumière ne
tit que dans un cœur humble et pur. Dis-lui qu'il purifie
lerprit; je veux qu'il s'applique à faire chacune de ses ac-
Men vue d'accomplir ma sainte Volonté; qu'il soit un mi-
six selon mon cœur, afin d'être moins indigne de la tâche
ver lui ai donnée. Je l'ai choisi pour coopérer à une œuvre
d'ae. Je lui ai confié la garde de mon trésor. Mais dis-lui,
rel le, que je lui demanderai un compte rigoureux; non
dinent je veux qu'il me rende mon trésor intact, mais je
fe qu'il le fasse augmenter, qu'il me rapporte des intérêts
je il bénéficiera lui-même. Dis à ton directeur que je le bé-

nis, et que chaque fois qu'il rendra quelque service à ton âme, je verserai dans son âme ma lumière et ma bénédiction. Je le récompenserai richement pour les sacrifices qu'il s'impose, afin d'aider à l'accomplissement de mon œuvre de miséricorde et d'amour. »

Notre Seigneur me dit ensuite : « Ne crains donc plus d'être dans l'illusion : ne t'ai-je pas donné assez de preuves ? Ne doute plus: c'est ton Bien-Aimé qui vient à toi pour recevoir tes filiales caresses. Mon cœur divin tressaille d'amour pour toi, parce que tu t'es offerte pour être sa consolation. Continue, ma fille bien-aimée, à aider tes frères les pécheurs, et compte sur mon soutien. Les démons ne parviendront pas à détruire mon règne en ton âme, si tu es bien obéissante à tes supérieurs. »

44e Lettre

Elle voit une religieuse au Purgatoire.

30 août 1902.

Mon Père,

C'est pour vous obéir que je refoule la répugnance que j'ai à écrire. Ce matin la Sainte Vierge, qui a une affection toute particulière pour les filles de sa fidèle servante Marguerite Bourgeoys, m'a dit de ne rien craindre et d'écrire par obéissance, qu'elle empêcherait le démon de me tourmenter.

Le 6 juillet au soir, j'étais sur la galerie; je disais mon chapelet, quand je vis une grande lumière au couvent. Au milieu de la lumière, je vis une religieuse que la mort frappait. Il était alors onze heures et quart du soir. Je vis le purgatoire s'ouvrir, et l'âme se jeta d'elle-même dans les feux purifiants. Le regard qu'elle me jeta me pénétra; et je compris l'immense douleur que cette âme ressentait d'être privée de la vue de Dieu, qui venait de la juger indigne du ciel. Pendant plus d'une heure, je vis la religieuse se lamentant et me suppliant d'intercéder pour elle.

Le matin, à l'église, elle me suit; elle frappe autour de moi

pour attirer mon attention. À plusieurs reprises elle me dit : « Dites à mes sœurs religieuses de prier pour moi. Dites-leur que je souffre surtout pour avoir négligé d'acquérir l'esprit d'oraison, pour avoir fait cet exercice sans attention et sans aucun désir d'en profiter. Dites à mes sœurs qu'elles profitent de cet avertissement. Si elles savaient ce que je souffre, pour avoir perdu tant de mérites, pendant plus de vingt-huit ans que j'ai été religieuse ! »

Le 28 août, après vous avoir parlé, mon Père, du tourment que j'endurais au sujet de cette âme, (je ne savais pas encore son nom,) je la vis de nouveau. Elle paraissait avoir de 50 à 52 ans. Elle me dit : « Vous n'avertissez donc pas mes sœurs. Dites-leur que je suis Sœur St * * *; j'ai obtenu la faveur de demander le secours de vos souffrances et de leurs prières, en récompense de la dévotion que j'ai toujours eue à prier pour les âmes de mes sœurs religieuses qui étaient en purgatoire. »

La chère âme me poursuit jour et nuit. Ses souffrances sont devenues les miennes, et je me jetterais joyeusement dans le purgatoire, si c'était possible, pour l'aider plus efficacement à satisfaire à la justice divine. Mon Père, priez donc de toutes vos forces, offrez de petites mortifications, et veuillez demander aux Sœurs d'offrir leurs oraisons pour expier ses manquements à cet exercice.

45e Lettre

Vacarme du démon. Les âmes délaissées. Elle est conduite au Purgatoire par son Ange gardien. Vision d'âmes.

1902.

Mon Père,

Toute la journée hier, le démon m'a tourmentée, il cherchait par tous les moyens à me distraire de la prière, à me faire peur par ses tableaux infâmes, mais mon Bien-Aimé Sauveur a soutenu de sa grâce ma faible nature; malgré les mauvais traitements qui m'avaient affaiblie, les forces sont revenues et mon âme garda la paix. Durant la veillée, le vacarme était ter-

rible, et une bête horrible rôdait autour de moi comme pour me dévorer; les accusations les plus malhonnêtes sortaient de sa bouche hideuse, qui lançait comme des nuages de feu. Je pris mon crucifix entre mes mains et me recommandai à la miséricorde divine . . . Au milieu du vacarme, je vis tout-à-coup le démon et ses complices s'enfuir épouvantés, comme si une main invisible les avait chassés. Aussitôt la paix se fit autour de moi, et mon ange gardien parut, penché sur mon lit, comme pour me couvrir de son ombre; tout est en paix dans la maison. Que le Bon Dieu soit béni !

Mon Père, j'ai passé la nuit, comme vous me l'avez permis, une nuit réparatrice. J'ai satisfait, dans la mesure que le Bon Dieu a voulu, au désir violent qu'Il daigne me donner de soulager, par la prière, la pénitence et l'expiation, nos chères âmes du purgatoire. Ah ! les pauvres délaissées, plongées dans les gouffres ténébreux, livrées à la rigueur de leur châtiment ! Qui pense à les secourir ? . . . Oh ! qu'elles font pitié dans leur détresse, et qu'elles sont reconnaissantes envers ceux de leurs frères de la terre qui se souviennent de leur délaissement ! Que faudrait-il donc pour remuer les cœurs, pour attirer la pitié chrétienne vers le purgatoire ?

Lorsque je vois ces pauvres saintes âmes m'entourer de leurs supplications navrantes, je me sens comme poussée à crier aussi haut que ma voix peut porter : « Mes amis, je vous en prie, jetez loin de vous ce voile d'ingratitude qui vous cache la vue de vos parents et de vos amis trépassés. Comment pouvez-vous jouir de leurs biens, sans vous souvenir de leur affection pour vous, des larmes que vous versiez en leur disant le dernier adieu, et en leur promettant de prier ? . . . Oh ! si vous saviez les plaintes de ceux que vous abandonnez si lâchement ! Si vous saviez l'oubli qui vous attend, quand votre âme paraîtra devant son juge et ira ensuite satisfaire à la justice qui l'attend, pour l'envelopper à son tour du manteau si pesant et si noir du délaissement ! »

Ah ! si je savais, mon Père, que mes cris répétés attireraient une seule âme à la dévotion, la vraie dévotion aux âmes du

purgatoire, celle qui dilate les cœurs jusqu'à leur donner l'amour du sacrifice, le besoin de sauver les âmes souffrantes en souffrant à leur place ! .. Il me semble, dans mon ignorance, qu'un sacrifice volontaire, une violence faite à la nature sensuelle, la privation de quelques heures de sommeil, un jeûne, enfin toutes ces choses qui contrarient la nature, qui la font pâtir, quand l'âme qui s'y prête le fait pour Dieu, dans le but de satisfaire au grand précepte de la charité chrétienne, il me semble, dis-je, que tout cela donne à l'âme plus de mérites et attire plus de grâces que si elle passait des heures à prier doucement. Bien entendu, que cette âme, dans tous ses sacrifices, quelque petits qu'ils soient, soit guidée par l'obéissance.

Mon Père, toute la nuit, mes chers amis souffrants offrirent des prières avec moi; j'entendais comme des cantiques à la justice de Dieu. Mon ange gardien me conduisit à travers divers cachots; partout, c'était des plaintes et des gémissements; mais une résignation sublime d'amour embrase les saints prisonniers. Au plus profond de l'abîme est une caverne, si ténébreuse que le feu même qui consume ses habitants est noir et sans lumière; j'entendais les appels les plus pressants, mais je ne pouvais descendre jusque là. Mon ange me fit connaître que c'est là que sont retenues les âmes qui ont habité un corps souillé par le vice et qui, par orgueil ou par faiblesse, ont résisté à la grâce; elles ont été arrêtées aux portes de l'enfer par la miséricorde de Dieu, dont les ressources nous sont inconnues, et qui tient compte d'une seule bonne action, d'un seul bon désir. Ces âmes sont les plus délaissées, avec celles qui n'ont jamais prié pour les âmes du purgatoire lorsqu'elles étaient sur la terre.

Je vis ensuite une longue procession d'âmes qui montaient, guidées par la Sainte Vierge, leur reine et leur bienfaitrice par excellence, comme sur une échelle de perles précieuses. Plus elles avançaient, plus la lumière était vive; et bientôt elles disparaissaient en arrière d'une porte d'or d'une richesse indescriptible. Je reconnus, parmi les âmes qui venaient de dispa-

raître derrière la porte d'or, des âmes que j'avais connues et pour lesquelles j'avais prié et fait prier.

L'heure était arrivée où je devais ôter ma ceinture; en l'ôtant, j'offris à la Sainte Vierge le désir que j'avais de faire souffrir mon corps, et celui de vouloir obéir sans regret, lorsque mon confesseur jugeait bon de me priver de quelque pénitence. À mesure que je faisais cette offrande à la Sainte Vierge, ses doigts bénis prenaient chacune de mes paroles qui devenaient des perles, et elle en formait une échelle comme celle que j'avais vue quelques minutes auparavant. Elle disparut. Elle revint aussitôt, suivie d'un grand nombre d'âmes qui, comme les premières, montèrent l'échelle précieuse et disparurent dans la lumière. Mon ange me dit alors : « Admire et bénis la miséricorde de Dieu, qui attache un si grand prix à la conformité et à la soumission d'une âme à sa volonté sainte. Dieu a vu et écouté le désir que tu avais d'accabler ton corps de pénitences, pour satisfaire à sa justice en faveur des âmes souffrantes qui réclament ton aide charitable. Pour récompenser ton obéissance et pour enflammer ton zèle envers ses épouses, les saintes âmes du purgatoire, Il m'envoie te conduire à travers les secrets de son amour miséricordieux. Cette échelle est ton désir toujours grandissant de donner des âmes à Dieu, pour qu'Il soit glorifié par elles; les perles qui l'ornent sont les douleurs et les pénitences que tu offres à la Vierge immaculée; les âmes que tu voyais monter sont les âmes que Dieu a délivrées de leurs peines, en leur appliquant le mérite de tes souffrances et de tes prières; la porte d'or est la porte du ciel où elles vont recevoir, avec la couronne de gloire, le bonheur sans fin de l'éternité bienheureuse. »

Mon Père, je ne puis ni exprimer ni même concevoir justement la douceur et la suavité que répandirent dans mon âme les paroles que j'ai entendues; et comme mes sens extérieurs n'ont pris aucune part à ces jouissances de mon âme, comme non plus mon entendement, mes facultés de voir et de sentir n'ont rien eu à faire dans ces opérations d'une force invisible mais irrésistible. Je ne puis que dire bien imparfaitement ce

mon Bien-Aimé me permet de dire. Puissent mes pauvres les glorifier mon Bien-Aimé, et attirer les cœurs vers les s âmes du purgatoire, que la Sainte Vierge couvre de tant our et de protection !

46e Lettre

Récompense d'un acte de charité.

1903.

Père,

lier soir, à cinq heures, je sortais pour me rendre au cou- et faire une visite à Notre Seigneur, lorsque je sentis le d'aller voir un malade dans le voisinage. En entrant, sa ie me dit : « Vous avez deviné ma pensée, car j'étais sur le : de vous envoyer chercher; mon mari est très mal, et com- sait que vous visitez tous les malades, il disait: « Madame lt ne sait donc pas que je suis malade ? Fais-lui donc dire.» ontai le voir. Il paraissait très découragé; je l'encourageai on mieux et lui offris mes services; il accepta avec bonne et me dit ce qu'il désirait avoir. Heureusement j'avais ces s à la maison. Tout de suite, je vais chez moi et je revins ques minutes après, avec ce qu'il fallait pour le satisfaire. stai quelque temps auprès de lui, et lorsque je le quittai, : fit promettre de revenir bientôt. Oh ! comme je m'en heureuse d'avoir fait un peu de bien à ces bonnes gens ! ie rendant au couvent, je disais à Notre Seigneur : Inspi- oi donc toujours, mon bon Jésus, lorsqu'il y aura des oc- ns de faire la charité, afin de me procurer le bonheur de quelque chose pour votre amour.

orsque j'arrivai au couvent, il était six heures, l'Angélus uit, les religieuses venaient de descendre avec leurs élèves prendre le souper; je sonnai plusieurs fois, mais elles n'en- rent pas la cloche, car c'était le timbre de la double por- s deux portes étant fermées. Alors, je descendis l'escalier arloir et je montai celui qui conduit à la chapelle. À tra- le grillage de la porte double, je voyais la faible lueur de

la lampe du sanctuaire. Je m'agenouillai sur la marche de pierre pour adorer de loin Notre Seigneur; je lui disais mon désappointement en trouvant les portes fermées pour au moins une demi-heure. J'avais tant hâte d'aller me prosterner au pied de l'autel ! J'enviais le sort de la petite lampe qui se consume nuit et jour devant Lui.

Il n'y avait que quelques minutes que j'étais à genoux, lorsque, tout à coup, toute liberté d'agir ou de penser me fut ôtée; j'étais hors de moi-même. Les portes qui me séparaient de mon Bien-Aimé s'ouvrirent toutes grandes, la petite chapelle était éclairée comme par un soleil brillant, je voyais l'autel. Mon Sauveur se montra à moi, portant sur sa tête adorable sa couronne d'épines; ses pieds et ses mains divines étaient transpercés; sa poitrine découverte laissait voir son cœur blessé; des rayons lumineux sortaient de la plaie de son divin cœur et venaient m'enflammer d'amour. Tout à coup, mon Bien-Aimé se pencha vers moi et me dit : « Ma fille, c'est pour te récompenser de la charité que tu viens d'avoir pour un de mes membres souffrants que j'ai moi-même ouvert les portes qui te séparaient de moi, pour satisfaire le désir ardent que tu avais de venir m'adorer. » Et il disparut.

Je revins à moi-même, j'étais toujours à la même place, sur la pierre; les portes étaient toujours fermées. Je descendis l'escalier de la chapelle et montai l'autre; je sonnai, on vint ouvrir la porte. Il était sept heures moins quelques minutes; j'avais été près d'une heure à genoux, dans la neige qui couvrait la pierre, sans ressentir le froid, quoique légèrement vêtue. Je restai une heure dans la chapelle.

Ce matin, mon Père, je me rendis à l'église; j'étais remplie de confiance, et j'avais un désir bien grand de m'approcher de la sainte table pour recevoir mon Bien-Aimé. Arrivée à l'église, j'avais à peine fait le signe de la croix que le démon m'apparut, il était affreux à voir, il se tenait tout près de moi : « Ah ! me dit-il, je te tiens, je t'ai joué un beau tour hier soir, je t'ai tenue longtemps à genoux; ce matin je vais te faire la

même chose : tu ne bougeras pas de sitôt de ta place, tu ne t'approcheras pas de la table de communion. »

Je ne pouvais pas remuer, j'étais comme paralysée. Cependant, malgré la peur qui s'était emparée de moi, j'avais un reste de confiance, je disais : « Mon Dieu, ayez pitié d'une misérable pécheresse, mais que votre volonté soit faite ! » Lorsque vous êtes passé, mon Père, votre regard se porta sur moi; je vous fis connaître l'état pénible où j'étais; vous me dîtes d'abord : « Levez-vous. » Je voulais me lever, mais je ne le pouvais pas. Alors vous me dîtes : « Par obéissance, levez-vous. » À ces mots prononcés par vous, le démon s'enfuit, et je repris l'usage de mes membres.

47e Lettre

Zèle pour le salut des âmes.

Février 1903.

Mon Père,

Vous m'avez dit de vous rendre compte de mon intérieur aujourd'hui... Délivrée de cette prison impure où les ennemis de mon Bien-Aimé l'avaient enfermée, ma pauvre âme se jette toute tremblante d'amour sur le cœur de son Bien-Aimé Sauveur, pour le remercier de l'avoir protégée du seul danger qu'elle craigne sur la terre : le péché, surtout le péché que je ne veux pas nommer, tant j'ai peur de souiller mon souvenir. Qu'Il est bon ! Qu'Il est tendre, mon Bien-Aimé ! Oh ! que je suis immensément indigne de la douce miséricorde qu'Il exerce envers moi, pauvre pécheresse ! Oh ! si les pécheurs mes frères voulaient ouvrir leur cœur à ce Dieu, si désireux de leur pardonner ! S'ils faisaient taire une minute seulement les cris de leurs passions, ils entendraient sa voix plaintive et suppliante qui les invite à revenir à Lui, pour retrouver la paix de l'âme et la joie du cœur !

Hélas ! ce Dieu qui aime le pécheur malheureux n'est pas aimé ! Oh ! que je souffre de cette pensée ! Que je voudrais être apôtre, être prêtre du Christ, pour prêcher l'amour de

Dieu ! Oh ! pourquoi ai-je des désirs si grands et des moyens si faibles ? Pauvre pécheresse que je suis, je ne puis pas convertir les âmes par la prédication; mais il me reste encore des armes pour combattre les ennemis de mon Sauveur, et pour sauver mes frères malheureux. J'ai la prière, cette flèche puissante qui, lancée par l'amour, blesse d'amour le cœur de mon Bien-Aimé; j'ai le renoncement à ma petite volonté, pour semer sur mon chemin une foule de petits sacrifices, que j'embrasserai, sinon avec joie, du moins avec résignation; et j'ai la miséricorde de mon Sauveur, qui daignera, j'espère, me donner une part de sa croix, de ses souffrances.

Ah ! la souffrance, je voudrais la connaître comme je l'aime ! Je voudrais avoir autant de corps pour souffrir qu'il y a de pécheurs à convertir; je voudrais avoir autant de cœurs pour aimer qu'il y a d'âmes à sauver ! Je voudrais donner à mon cher beau Jésus autant d'âmes que je lui ai fait verser de larmes par mes péchés ! Ah ! mes péchés, qu'ils sont innombrables ! Cher bon Jésus, je veux convertir les pécheurs, et pourtant je ne suis moi-même qu'une pécheresse, la plus indigne de toutes les pécheresses ! Mais vous savez que je vous aime et je sais que vous m'aimez; cela suffit pour mon cœur repentant, qui mesure son indignité sur votre miséricorde . . .

48e Lettre

Élans passionnés d'amour. Belle vision du ciel et de la Sainte Vierge.

25 mars, 10 heures ½ du soir, 1903.

Mon Père,

Vous m'avez dit de vous écrire ce qui se passerait aujourd'hui.[1] Que le Bon Dieu soit béni et remercié pour le bonheur dont Il a daigné me gratifier ! Je veux vous obéir, d'autant plus, mon Père, que la répugnance qui hier encore faisait mon tourment, est devenue un besoin. Mais, encore sous le charme

1. Fête de l'Annonciation de la Sainte Vierge.

des beautés que j'ai entrevues, ma langue est incapable de transmettre ma pensée avec vérité.

Mes sens n'ayant presque rien à faire, quand il plaît à mon Bien-Aimé de me mettre hors de moi-même, pour agir selon son désir et sa sainte volonté dans mon intérieur, quand je reviens à la liberté d'action et de pensée, je me souviens, mais comme l'auditoire se souvient du chant de l'artiste qui l'a charmé, comme celui qui souffre et qui pleure se souvient des jours ensoleillés de son enfance, des joies pures et innocentes que l'amour maternel et fraternel ont apporté à son cœur encore ignorant.

Vers le milieu de la nuit dernière, je sentis une réaction dans tout mon être, les douleurs physiques disparurent, une force nouvelle me donna du courage : mon âme fut subitement éclairée par une lumière, faible mais douce et consolante. Mon premier sentiment fut de m'anéantir aux pieds de mon Bien-Aimé, qui avait une pitié si tendre envers son indigne servante; je fis des actes d'humilité profonde. Mon cœur fut alors comme enflammé d'un désir violent de faire la Sainte Communion, et je passai les heures qui me séparaient du matin à préparer mon âme pour recevoir son Bien-Aimé; je la tapissais d'amour, je ne pouvais dire autre chose que « Je vous aime ! Je me meurs d'amour pour vous ! Que j'ai hâte de voir finir la nuit pour vous embrasser, mon Bien-Aimé ! » Je lisais l'office du St Sacrement; mais l'amour me tourmentait tant que, pour calmer le feu qui me brûlait, je caressais la statue du Sacré-Cœur et la couvrais de baisers ...

Quand je vis mon Bien-Aimé entre vos doigts consacrés, mon Père, palpitant d'amour et de hâte de venir se donner à la pauvre petite victime de sa tendresse, j'ai cru que j'allais mourir; un dard de feu ouvrit mon cœur pour recevoir mon Dieu, mon Bien-Aimé Jésus. Et quand je retournai à ma place, avec l'objet de mes désirs et de mes soupirs, je ne trouvais pas d'expression pour Lui dire ma passion, je Le couvrais de baisers silencieux.

Rendue à la maison, j'entrai dans ma chambre pour prier et dire l'office de la Sainte Vierge et le rosaire. Désirant offrir à la Sainte Vierge des louanges et des réparations pour moi-même et pour mes frères les pécheurs, en récitant des Ave Maria, pour expier et remplacer les Ave Maria mal dits ou dits sans attention et dévotion, je fis la prière suivante que le cœur me dicta : « Ô Marie, Vierge immaculée, que le ciel a choisie pour donner à la terre un Sauveur, que la Sainte Trinité a comblée de grâces et de bénédictions, en ce jour béni qui nous rappelle vos grandeurs, permettez à mon néant, indigne mais rempli d'amour, de mêler sa prière au salut de l'ange. Oui, Mère Divine, je vous salue et je vous offre ce salut au nom de tous les hommes, pour expier les Ave Maria mal dits, et pour vous rendre la gloire que nous vous avons dérobée par notre impiété et notre froideur. »

Pendant que je priais la Sainte Vierge, je fus transportée comme je vous l'ai dit, mon Père. Un concert angélique se faisait entendre. J'étais dans un paradis, (je ne puis rendre ma pensée autrement); je voyais la Sainte Vierge, revêtue d'une tunique longue et ample, d'un tissu fin et blanc comme la neige; ses cheveux d'or tombaient sur ses épaules; aucun ornement excepté un grand lis blanc, couvert d'une rosée diamantée, qui couvrait sa poitrine, et qu'elle pressait avec ses mains croisées. Dans ce paradis, ce n'était que des fleurs, dont les calices étaient de diamants et de pierres précieuses; des parfums inconnus de la terre coulaient dans des jets d'eau de cristal; des flots de lumière doraient les fleurs. Les anges, aux sons d'une musique enchanteresse, tressaient des couronnes qu'ils offraient à la Sainte Vierge; d'autres offraient des bouquets de roses et de lis; et tous chantaient l'Ave Maria.

La Vierge, éblouissante de beauté, me regardait en souriant, pendant que j'unissais mes humbles Ave aux Ave des anges. S'abaissant vers moi, elle me dit : « Ma fille, je viens te bénir et te visiter, parce que tu as voulu par tes prières ardentes me rendre la gloire et l'honneur que les pécheurs me refu-

sent. Vois comme mon Divin Fils récompense ta filiale tendresse. » Elle me dit que les parfums et les fleurs que les anges venaient lui présenter, étaient les Ave Maria que je lui avais offerts aujourd'hui comme louanges et réparations. « Mon Divin Fils t'accorde ces heures de joie et de repos, pour te faire comprendre l'immense amour de son Cœur, qui ne peut attendre l'éternité pour récompenser le cœur qui l'aime et qui m'honore. Ma fille, chaque fois que tu réciteras un Ave Maria, avec l'intention de réparer les Ave mal dits, tu ajouteras une fleur précieuse à la couronne qui ceindra le front de mes serviteurs dévoués et fidèles. »

Longtemps, je contemplai la Vierge bénie; j'étais comme perdue de bonheur et d'admiration muets. Doucement, le tableau disparut, et je revins à moi-même; mais le parfum m'a enivrée, et j'entends comme les échos de ces fêtes angéliques; la paix règne dans mon âme et je n'ai qu'un désir; consoler le Cœur de Jésus par mon entière résignation à sa divine volonté, et honorer et aimer ma Divine Mère du ciel, en disant toujours l'Ave Maria, le chapelet, avec l'esprit de foi et d'amour qui m'attirera la protection de la Reine du ciel et de la terre.

Jeudi matin, 26 mars.

Mon Père, mon repos est fini. Que la volonté de Dieu soit faite ! J'ai joui hier parce qu'Il l'a voulu; aujourd'hui, je souffre et je jouis de ma souffrance, encore parce qu'Il l'a voulu. Je sens que la miséricorde de mon Bien-Aimé a retrempé mon âme d'un courage nouveau.

49e Lettre

Présence de Dieu. Tentation. Humilité et amour dans la souffrance.

1903.

Mon Père,

... Depuis bien longtemps le Bon Dieu m'avait toujours tenue près de Lui. J'avais une vue claire et distincte de sa sainte présence, qui répandait dans la partie supérieure de mon

âme quelque chose de si suave et de si consolant, que malgré les souffrances quelquefois très grandes qui accablaient mon cœur et mon corps, j'étais tout heureuse et je jouissais d'un bonheur inexprimable; j'aimais et je me sentais aimée ! Quel enivrement délicieux ! Mon Bien-Aimé me pressait sur son cœur adorable; il me relevait avec tendresse, quand après l'avoir offensé j'allais pleurer à ses pieds; j'étais sans crainte.

Ô mon Père, je m'arrête, car je ne puis contenir les larmes de repentir et d'amour, qui jaillissent de mon cœur, à la pensée que l'humanité sainte de notre Sauveur a daigné s'abaisser jusqu'à moi, moi si méchante, moi la plus indigne des indignes ! Mon Dieu, comment avez-vous pu oublier ainsi votre dignité ? . . .

Mon Père, quand par obéissance je vous ai transmis par écrit les grâces dont j'étais favorisée, j'espère, malgré ma grande ignorance dans la vie intérieure, avoir dit les choses aussi sincèrement que j'en suis capable; je n'éprouve aucune inquiétude, car j'y ai mis toute ma bonne volonté. Permettez-moi de vous dire que, lorsque vous m'ordonnez d'écrire, je me mets en la présence de mon Dieu; et là, je laisse ma plume écrire librement tout ce qu'une voix intérieure me dicte; je n'ai ni crainte d'être mal comprise, ni crainte d'être taxée d'illusionnée. Je fais tout pour vous obéir, et pour briser ma volonté propre.

Il y a huit jours, pendant mon oraison, la lumière qui avait inondé mon âme, s'éteignit; les jouissances se changèrent en angoisses; la confiance amoureuse disparut, et je sentis une crainte excessive d'avoir offensé mon Dieu. Je tremblais d'épouvante. Le démon était près de moi, me reprochant ma vie coupable : « Malheureuse que tu es ! Le Bon Dieu est irrité contre toi. Il t'abandonne pour toujours ! À quoi t'ont servi tes prières, tes mortifications, tes oraisons prolongées ? Tu n'as fait que tromper ton directeur, hypocrite, orgueilleuse ! Tu oses vouloir imiter les saints; tu te crois vertueuse. Toutes tes illusions ne serviront qu'à te condamner. Vois l'enfer ouvert à

ieds, bientôt, si tu continues tes communions sacrilèges et
e de scandale, je t'y précipiterai. » J'étais là, tout anéan-
l me semblait que l'enfer m'aurait été doux, tant j'aurais
u satisfaire à la justice de Dieu que j'ai tant offensé ! . . .
, ayez pitié de votre indigne servante. Laissez-moi encore
aimer, mon Jésus, vous aimer dans la douleur et la souf-
e, vous aimer sans jouir de vos délicieux entretiens, vous
r dans l'obscurité de mon cœur, vous aimer pour réparer
ie coupable, vous aimer comme la dernière de vos servan-
ous aimer pour vous seul ! Ô mon Dieu, je ne désire ni le
ni vos divins embrassements, comme autrefois j'osais les
er. Je ne veux que faire votre sainte volonté; rejetez-moi
loin de vous comme je le mérite, mais laissez-moi vous
r !

Mon Père, une douleur aiguë a transpercé mon cœur. Je
la distance qui me sépare de la sainteté; je vois mon âme
rée par les tentations d'orgueil, de découragement et de
spoir. Le démon me fait entendre que je mine ma santé
des mortifications inutiles; il me dit que le temps que je
ie à l'oraison est du temps perdu, que je ferais mieux de
r avec mes enfants plutôt que d'aller à l'église; et il me dit
si j'étais humble, je ne fatiguerais pas mon directeur par
cit de mes illusions. Il m'attaque ainsi jour et nuit.

Mon Père, je proteste à Dieu que je l'aime malgré mes pé-
. Je tâche de me tenir en paix, en bénissant la main de
i qui me frappe avec rigueur, mais avec amour; chacun de
soupirs est un acte d'amour et de résignation. Mon Dieu,
ous aime, je vous bénis ! Frappez, frappez encore sur votre
gne servante. Ô mon Père, plus je souffre, plus j'aime; et
j'aime, plus je voudrais aimer; mon âme se meurt de dé-
mais aidez-moi à briser ma volonté. Je vous dévoile mon
tout entière; malgré l'obscurité qui y règne, j'espère que
verrez tout ce qu'elle contient de malice et de péchés.

50e Lettre

Elle veut assister une jeune fille.

Mon Père,

Veuillez prendre connaissance de ces deux lettres et me dire si je puis envoyer la réponse ci-jointe.

Je crois que Notre Seigneur veut que j'aide cette jeune fille, car lorsque j'ai reçu sa lettre, le diable était si fâché que j'ai cru qu'il la déchirerait avant que je puisse la lire. À plusieurs reprises, il me l'arracha des mains et la jeta sous mon lit et en arrière du bureau. Alors je demandai à la Sainte Vierge, si cette lettre était selon les vues du Bon Dieu, de ne pas permettre qu'elle fût détruite : car je ne l'avais pas lue. Furieux, le démon me la jeta et disparut. Je l'ai lue, puis ne sachant si je devais y répondre, je me suis mise à prier.

Je souffrais beaucoup du cœur en ce moment-là, et j'entendais une voix intime qui me disait : « Aide à cette petite âme, ma fille, cette charité me plaira. » Je cherchais à repousser l'inspiration en faisant le signe de la croix; mais la voix devint plus forte et plus engageante. Pour m'assurer qu'elle venait de mon Bien-Aimé, je dis : « Mon Bien-Aimé, si c'est vous qui me dites de répondre à cette lettre, donnez-moi, s'il vous plaît, la force d'écrire, et dictez-moi ce qui fera du bien. Vous savez ce que je souffre : je puis à peine respirer, tant les douleurs au cœur sont fortes; faites-les disparaître en ce moment, cela me permettra d'écrire, et me fera comprendre que vous le voulez. » Aussitôt les douleurs cessèrent; je m'assis dans mon lit, et j'ai pu écrire. Aussitôt la lettre finie, les douleurs recommencèrent, plus fortes encore qu'auparavant.

Si vous vouliez me permettre de porter mon corset de crin, j'offrirais cette souffrance pour une âme qui m'est chère. Donnez, s'il vous plaît, la réponse à Gonzague.

51e Lettre

Vision d'une religieuse au Purgatoire.

Novembre 1903.

Mon Père,

Je vois une religieuse de * * *. Son corps est couvert de pièces d'argent rougies au feu, qui lui infligent des plaies horribles. Dans ses mains elle a de l'argent, qu'elle porte à sa bouche; elle souffre de la faim et de la soif; elle fait des efforts pour s'élever au ciel, mais le poids de l'argent la rejette dans sa prison. Elle paraît abandonnée de tous, et des ténèbres épaisses l'entourent. Ses plaintes me font souffrir, et je voudrais pouvoir souffrir avec elle pour diminuer sa peine; mais la chère âme semble dire à ses douleurs : « Je vous aime, ô souffrances qui purifiez mon âme et qui la rendrez bientôt digne des embrassements de son Époux divin. »

À ma demande, d'après votre ordre, mon Père, elle me dit : « Je suis Sœur * * *. Je viens de * * *. Je suis condamnée à vingt-cinq ans de purgatoire, pour avoir employé de l'argent qui m'était confié par mes supérieurs à satisfaire ma sensualité. Je demande que cet argent (onze dollars), soit donné pour faire dire des messes pour le repos de l'économe infidèle que j'ai été. »

Mon Père, après avoir renoncé à tout ce qui ne viendrait pas de Dieu, et en faisant le signe de la croix, je dis : « Chère âme, si vous le pouvez, avec la permission de Dieu, demandez à ce bon Maître de faire cesser tout de suite les bruits que les démons font dans la maison, afin que mon mari, qui souffre de maladie nerveuse à cause de toutes ces surprises et de ces peurs, passe une nuit tranquille; demandez aussi quelques jours de repos et de paix, si c'est la volonté de Dieu. Si vous m'obtenez cette faveur, chère âme, je vous promets de donner la somme que vous avez mal employée, et j'offrirai cette aumône pour votre délivrance. » Aussitôt tous bruits cessèrent; la nuit fut tranquille pour ma famille.

52e Lettre

Vision d'une autre religieuse au Purgatoire.

18 novembre 1903.

Mon Père,

Je vois une religieuse de * * * depuis une semaine. Jour et nuit j'entends les pleurs, que les tourments infligés à sa langue surtout, lui font verser. Elle semble pourtant empressée à offrir sa pauvre langue, d'où s'échappe un flot de sang, à la main, pour moi invisible, qui la transperce à plusieurs places avec un fer rougi. Je vois dans sa main droite un petit livre couvert de toile cirée noire.

Mon Père, ce soir quand vous étiez ici, elle me disait: « Ayez pitié de moi, ma sœur; ne craignez pas, c'est Notre Seigneur qui me permet de vous demander l'aumône de vos prières et de vos souffrances. »

La pauvre âme n'était pas au premier rang parmi les chères âmes, mes amies du Purgatoire, qui entourent mon lit; et pour attirer mon attention, elle levait les bras et me les tendait. Elle disait : « Demandez à votre confesseur d'avertir mes sœurs religieuses. Je suis Sœur * * *. Je suis au purgatoire depuis le 23 juin 1903. (Quand je vous ai dit : elle paraît avoir 35 ans, j'entendis distinctement: «37 ans et 3 mois.») Je souffre des tourments inexprimables pour une foule de péchés véniels, que j'ai commis pendant mes vingt années de vie religieuse. Ah ! si les religieuses savaient combien l'Époux divin veut de pureté dans l'âme de son épouse ! Combien de fautes, qui paraissent innocentes aux yeux des hommes, méritent de longues années d'expiation au Purgatoire ! Je souffre pour avoir récité mon office et autres prières de règle, sans attention, sans dévotion et par routine, n'ayant pas la pensée de glorifier Dieu et sa Sainte Mère, en faisant ces saints exercices. Continuellement j'entends les démons qui m'ont fait rompre le silence imposé par la règle me reprocher mes fautes, et je suis forcée par punition de répéter les paroles inutiles que j'ai dites : ce qui me fait terri-

lement souffrir, parce que ma langue est couverte de plaies aignantes. »

Quand je fais le signe de la croix pour prévenir toute illusion ou tromperie du démon, cette pauvre religieuse, ainsi que outes les âmes qui m'entourent, fait aussi le signe de la croix. Mon Père, si vous voyiez comme elle fait pitié ! Comme d'ailleurs presque toutes les pauvres âmes du purgatoire, elle semble croire que ses tourments durent depuis un grand nombre l'années.

53e Lettre

Plaie causée par sa ceinture.

19 mai 1904.

Mon Père,

Samedi, j'ai oublié de vous demander ce que je devais faire au sujet de ma ceinture. Aujourd'hui, j'éprouve une grande répugnance à vous avouer la vérité, mais je crains de faire de la peine à mon Bien-Aimé, en agissant sans l'obéissance pour me guider. D'un autre côté, j'éprouve des délices si grandes à souffrir, que je crains, en vous demandant ce que je dois faire, que vous ne me priviez de ma chère ceinture.

Voici : la plaie que j'ai au côté s'est considérablement agrandie et aggravée depuis deux jours. Quand je mets ma ceinture, j'ai comme un scrupule, parce que chaque fois la plaie s'ouvre et me cause des douleurs, que je ne pourrais pas supporter, si mon cher bon Sauveur ne me soutenait pas. Mais ne pouvant pas vous soumettre la question, mon Père, je me suis attachée à mon règlement, et j'ai continué à mettre ma ceinture et à me servir de ma discipline. À chaque coup, mes vêtements qui étaient collés à la plaie, se détachaient, et le sang coulait, avec des douleurs bien vives. Ce matin, après avoir mis ma ceinture, sur la plaie vive, la douleur me causa une faiblesse. Je crois que j'ai perdu connaissance; car quand je revins à moi-même, j'étais sur le plancher de ma chambre, et la figure couverte de sueur. Cependant, je gardai ma ceinture le

temps marqué par mon règlement; je passai ce temps-là couchée. Que dois-je faire ? Vais-je continuer à suivre mon règlement et porter ma ceinture ?

Si vous saviez l'effort que j'ai fait pour vous avouer aussi ouvertement tout ce qui m'arrive. C'est pour l'amour de mon Bien-Aimé que je fais ces aveux; car je veux être obéissante, et ne jamais rien faire pour suivre ma propre volonté. Oh ! il m'en coûtait, mon Père, parce que j'avais peur que vous ne me priviez de mes chères douleurs. Est-ce que cette pensée faisait de la peine à mon Jésus ? Je m'en accuse et vous demande en grâce de ne pas ménager mon corps au détriment de mon âme, qui réclame de votre pieuse direction la faveur de souffrir avec son Sauveur. Je me soumets d'avance à votre direction, et je vous promets de vous obéir avec joie, quelle que soit votre volonté.

Pour la nourriture, que dois-je faire ? Lorsque je prends quelque chose, je ne le garde pas, et ce sont des douleurs de poitrine qui amènent des vomissements de sang.

54e Lettre

Sentiments délicats d'amour.
Réponse du Bien-Aimé.

31 juillet 1904.

Mon Père,

J'avais le cœur bien rempli de peine ce matin d'être si longtemps privée de recevoir mon Bien-Aimé Sauveur dans la sainte Communion; mais j'ai fait un acte d'amoureuse résignation, de toute la force de mon cœur. Et comme pour mieux assurer mon Bien-Aimé de mon désir de Lui être parfaitement soumise, je me suis écriée : « Merci, mon bon Jésus, de la privation que vous me demandez; j'ai le cœur rempli de joie et l'âme en paix, parce que vous daignez me laisser reposer sur votre croix. Ne vous gênez pas, mon Jésus, frappez toujours sur l'indigne et trop heureuse victime de votre amour. A moi

la douleur, la privation, l'humiliation, et tout ce que vous voudrez !

Mais, mon Bien-Aimé, je ne puis consentir à vous voir souffrir à cause de moi. Il me semble que vous avez hâte, vous aussi, de vous unir à moi; il me semble entendre les plaintes de votre cœur blessé d'amour. Oh ! non, mon bien cher Jésus, ne souffrez pas à cause de moi; laissez votre propre amour consoler votre pauvre cœur. Vous savez combien je vous aime, combien je veux être généreuse et parfaite ! Et cette pensée que vous souffrez de notre séparation, m'arracherait des plaintes involontaires; et alors, ô cher Époux de mon âme, je ne pourrais m'empêcher de vous appeler et d'ouvrir les bras pour recevoir vos divins embrassements. Je vous en prie, ôtez de mon esprit cette pensée que vous souffrez de mon absence. »

Longtemps, mon Père, je priai de la sorte, lorsque je fus attirée avec force dans le salon. C'est là que je fais mon oraison la nuit. (Il était alors trois heures du matin.) En entrant, j'entendis une douce mélodie; une vive lumière m'entourait; et toujours guidée par une force invisible, je me trouvai agenouillée comme sur un nuage. Mon Bien-Aimé s'avança, paré d'un manteau d'or, couvert de roses de diamants et de rubis. Deux anges tenaient des cierges à plusieurs lumières. Mon Bien-Aimé étendit la main droite vers moi en disant : « Viens vite, ma chère victime, viens recevoir ton Sauveur et ton Époux; viens donner à mon cœur les touches de ton chaste amour. Je ne puis rester plus longtemps privé de tes caresses. Viens me consoler et jouir de mon amour. »

Je me sentis portée jusqu'au cœur de mon Sauveur, où j'entrai comme dans un jardin de délices, où mon âme fut nourrie du sang de son Dieu. Mon âme fut enivrée de joies divines, en ce cœur-à-cœur avec son Époux Bien-Aimé, elle chanta l'amour de Dieu pour sa créature.

Mon Bien-Aimé me dit que chaque fois que, pour Lui plaire, j'étudiais l'action que je devais faire, pour la faire le plus parfaitement possible, j'effaçais de son cœur la cicatrice

qu'avait laissée un péché commis par les âmes qui m'étaient confiées; et une grâce de remords et de désir de conversion tombait en même temps sur ces âmes.

Je vis, comme à travers le cœur de mon Sauveur, mon cher prochain que l'amour divin gardait avec un soin jaloux. Alors, j'ai senti mon cœur tressaillir d'amour pour lui, et le besoin de l'aimer et de le traiter toujours comme je voudrais être traitée moi-même, avec miséricorde, amour et dévouement.

J'étais encore au milieu de ces jouissances divines, quand la voix de mon pauvre mari m'appela. Je me dégageai de l'étreinte amoureuse sans effort et heureuse. Mon Jésus me dit : « Va, ma fille, sois forte de ma grâce. » Et Il disparut, me laissant consolée et fortifiée.

Mon Père, c'est à la hâte que je vous écris, car mon pauvre mari a besoin de moi à chaque instant. Mais je ne pouvais vous taire cette faveur si tendre de mon Bien-Aimé.

55e Lettre

Vision d'une religieuse au Purgatoire.

9 novembre 1904.

Mon Père,

Dans la nuit du 7 novembre, je venais de me coucher, lorsque je vis, comme dans un sombre cachot qui serait au milieu d'un grand désert, une religieuse portant un costume que je n'avais jamais vu. Elle paraissait souffrir horriblement d'ennui et d'abandon, mais je ne voyais pas de feu matériel. Le feu qui la consumait était le feu de l'amour de Dieu, qu'elle avait entrevu, mais qu'elle ne peut posséder avant d'être entièrement purifiée. À la vue de l'apparition, je fis le signe de la croix; mais cela ne fit que rendre plus clair le tableau. L'apparition, s'approchant de moi, me dit : « Ma sœur, vous qui désirez tant soulager les âmes souffrantes, ayez pitié de moi, arrachez-moi à cette prison où la justice de Dieu me retient. Je suis oubliée de mes filles, parce qu'on disait que j'étais une sainte. Ah ! quel

malheur que d'être canonisé sur la terre ! Pendant vingt-sept années, j'ai eu la lourde charge de la supériorité. Je suis au purgatoire pour avoir nourri et conservé des pensées de vaine gloire, en m'attribuant quelques mérites dans l'œuvre que Dieu a accomplie par moi. Oh ! qu'il faut être pur pour arriver au ciel ! Que les peines que Dieu dans sa justice réserve aux âmes qui lui sont consacrées, et qui ne répondent pas aux grâces qu'Il accorde, sont rigoureuses ! »

En disant ces mots, la religieuse semblait mourir de douleur; ses traits accusaient toutes les angoisses du martyre du cœur, brisé par le repentir et l'amour. « Ayez pitié de moi, me répétait-elle, offrez vos souffrances et vos supplications à la justice divine pour la délivrance de mon âme, qui soupire depuis si longtemps après le bonheur de posséder son époux divin. C'est dans la nuit du vendredi, à pareil jour, le 7 novembre, il y a deux ans, que la mort m'a frappée; mes tourments sont si grands que je croyais être ici depuis des centaines d'années; mais Dieu, qui me permet d'implorer votre pitié, me rappelle que mon tourment n'a duré que deux ans. » Et sa plainte recommençait toujours, de plus en plus sensible à mon âme. « Dites à mes filles d'avoir pitié de moi; j'attends leurs prières réparatrices, dans le monument que j'ai fait élever à la gloire de Dieu, pour expier mes pensées de satisfaction personnelle, avant d'entrer dans le ciel. — À quelle communauté appartenez-vous ? — Aux Sœurs de * * *. — Qui êtes-vous ? — Sœur * * * . »

Mon Père, priez beaucoup pour les chères âmes du Purgatoire. Ah ! si j'étais prêtre, je serais l'apôtre du Purgatoire; tous les matins j'offrirais la Sainte Hostie pour la délivrance de ces chères âmes, et je leur demanderais en retour la conversion des pécheurs, mes frères : de cette sorte, ma vie se passerait à donner des amis au Dieu qui me donne tant et toujours.

56e Lettre

Vision d'un prêtre au Purgatoire. Conseils au prêtre. Bien faire le signe de la croix.

14 novembre 1904.

Mon Père,

Hier, dimanche, ne pouvant aller à la sainte messe, je m'unis d'intention à vous pendant que vous offriez le Saint Sacrifice. Je vis alors un prêtre sortir de l'abîme expiatoire et s'avancer vers moi; ses mains étaient couvertes d'ulcères, et ses membres, attachés à une croix difforme, donnaient à son corps l'apparence d'un supplicié; les douleurs qu'il endurait étaient terrifiantes. Vous étiez au commencement de la messe, vous disiez le confiteor; je vous vis faire le signe de la croix avec précipitation et sans piété; je ressentis une grande peine en vous voyant faire si mal le signe auguste de notre salut, et je demandai au Bon Dieu de vous pardonner.

Le prêtre, élevant ses mains couvertes de plaies horribles à voir, me dit avec des accents douloureux : « Ayez pitié de moi, aidez-moi à apaiser la justice de Dieu. Demandez à votre confesseur d'avoir pitié d'un confrère; et que la connaissance de mon terrible châtiment lui ouvre les yeux. Demandez-lui d'expier les abus que j'ai faits dans l'exercice de mon ministère; et dites-lui que les peines les plus cuisantes l'attendent au purgatoire, où il sera enfermé pendant de longues années, s'il n'expie pas ses indolences et ses froideurs au service de Dieu. Dites-lui que je le supplie d'offrir le Saint Sacrifice de la messe avec respect, d'avoir soin de bien faire le signe de la croix toujours. »

Oh ! mon Père, si vous voyiez les peines cuisantes de cette âme ! ... Lorsqu'il était sur la terre, il traitait les choses de Dieu dans l'exercice de son ministère sans respect et par routine. Comme il regrette, et comme il voudrait être à votre place pour réparer les abus qu'il a faits de la grâce ! Notre Seigneur m'a fait connaître que c'était une grande grâce qu'Il vous

faisait, de vous dévoiler les châtiments qu'Il inflige aux prêtres coupables d'indifférence dans son service.

Le prêtre, qui est le représentant du Christ, est lui-même comme un nouveau Christ, qui tous les jours de sa vie sacerdotale doit s'immoler pour sauver le peuple qui lui est confié. Oh ! comme il doit être saint et pur, pour répondre dignement à sa noble vocation ! Comme le Bon Dieu est grand dans sa juste sévérité vis-à-vis du prêtre infidèle ! Le prêtre est le modèle du monde; et toutes ses actions doivent être si parfaites qu'il puisse dire avec vérité : « Faites non seulement ce que je dis, mais ce que je fais moi-même. » Notre Seigneur punit si sévèrement le prêtre qui manque de respect et de dignité dans l'exercice de son ministère, pas tant pour l'action en elle-même qu'à cause du scandale qu'elle cause. Combien de chrétiens indifférents ont perdu le reste de la foi, en voyant un prêtre offrir le Saint Sacrifie de la messe sans piété, faisant mal le signe de la croix, ou donnant la bénédiction en faisant un signe si ridicule que ceux qui en sont témoins se demandent s'il a la foi.

Mon Père, ce pauvre prêtre qui réclame votre aide se nomme * * *, 64 ans; il est mort subitement à * * *, le 30 mai.

57e Lettre

Magnifique vision céleste. Vue de l'intérieur de Marie. Bonheur d'une communion. Visite de la Sainte Vierge.

Décembre 1904.

Mon Père,

Mercredi, 7 décembre, sur la fin de l'après-midi, j'étais très souffrante, et j'avais le cœur bien gros de peine, à la pensée que je serais privée de la Sainte Communion le lendemain, fête de l'Immaculée Conception. Cependant je me résignai de mon mieux, offrant mon sacrifice à la Sainte Vierge.

Pendant que je cherchais à soumettre mon âme à la volonté divine, je fus attirée par les sons d'un concert lointain. Tous mes sens furent captivés par ces sons d'une douceur inexprima-

ble; des voix suaves se mêlaient aux instruments, pour rendre encore plus beaux des accords que les plus belles voix de la terre ne peuvent rendre. Puis un tableau immense se découvrit à mes yeux. Je voyais un nombre considérable d'anges, revêtus de tissus d'or et d'argent; les uns tressaient de leurs mains célestes une couronne de diamants et de perles précieuses; d'autres préparaient un trône, formé d'un seul immense diamant d'une eau si pure que je ne pouvais pas en soutenir l'éclat; d'autres enfin bâtissaient comme des colonnes de rubis et de pierres précieuses, enchâssés dans l'or le plus fin.

Je voyais des anges descendre vers la terre et remonter vers le ciel, les bras chargés de roses blanches, de lis et de petites violettes. Ces fleurs, quoique venant de la terre, étaient mille fois plus belles et plus brillantes que les plus belles de celles que j'ai vues ici-bas. Mon ange me souffla à l'oreille que ces commissionnaires célestes étaient les anges gardiens des âmes consacrées au service de Dieu, dans les cloîtres et les communautés. Ces fleurs sont, me dit-il, les prières, les œuvres et les mortifications que ces âmes pures offrent à Marie-Immaculée. Il me fit comprendre que les fêtes du Ciel commençaient; c'étaient les premières vêpres, les grands préparatifs pour le couronnement, au ciel et sur la terre, de la Vierge Immaculée. Je crois, mon Père, que mon cher ange eut peur que je ne fusse jalouse de ces chères épouses de mon Bien-Aimé, car il me dit : « Réjouis-toi, ma sœur, et garde ton cœur bien pur; vois cette corbeille que je tiens sous mon voile. (Et relevant son manteau d'argent et d'or, il me fit voir une corbeille remplie de roses rouges comme le sang de mon Sauveur; il y avait aussi des petites fleurs blanches et quelques violettes; je vis des perles et comme des parcelles de diamant, qui jetaient leur brillant à travers les fleurs.) Toi aussi, ma sœur, tu offriras ta part de trésors pour couronner et glorifier notre Reine, la Vierge Immaculée, comme mes frères célestes; je m'envole au ciel pour porter tes prières, tes larmes et tes sacrifices. » Je fus remplie d'un bonheur immense, et mon ange disparut. Le tableau s'effaça

cement; mais je restais tout imprégnée des beautés que ais vues; j'entendais toujours les accords mélodieux, et je pouvais plus détacher mon cœur de cet enchantement, qui ondait comme une mer d'amour.

Avec le souvenir des beautés que j'avais entrevues, vint un rand désir de pouvoir aller faire la Sainte Communion le demain, jour de la fête, que je croyais mourir de peine. rs je suppliais la Sainte Vierge de me faire la grâce de me gner à la volonté de Dieu; je fis mon sacrifice de tout mon ır, et je lui dis : « Demain, ma bonne Mère, vos enfants au- t le bonheur d'aller vous acclamer, portant dans leur cœur us-Hostie. Ce bonheur ne me sera pas donné; mais je vous e ce sacrifice et me soumets à la volonté de mon Bien-Aimé! main, ma bonne Mère, pendant que de la terre montera le ıcert de louanges et d'amour, des cœurs ingrats et ignorants niront le blasphème contre Jésus et contre vous; mais vous les entendrez pas, ô ma mère bénie, car je veux être un nd bouclier qui vous cachera ces ingrats; je veux, si le Bon eu le veut, être sur mon lit de douleur comme la victime, laquelle viendront frapper les méchants; je veux que mes ères et mes louanges d'amour soient assez fortes pour étouf- toutes leurs injures. » Et après avoir fait mon offrande, je rouvai la paix; j'étais heureuse, ne désirant rien que la vo- ıté de Dieu.

Après votre visite, je devins plus affaiblie, j'eus une hé- ɔrragie considérable, la gorge était si enflée que je ne pou- is rien avaler. Je fis à mon Bien-Aimé la demande que vous aviez dictée. Vers minuit, une sueur abondante couvrit mon rps. Je crus que c'était une faiblesse que j'avais. Puis une uce chaleur me ranima; ma gorge se dégagea, et après quel- es minutes, un bien-être général se répandit dans mon corps. us de douleur ni de faiblesse, j'étais guérie ! Je me levai; ɔn mari s'agenouilla avec moi pour dire le chapelet; je dis ıai tout un rosaire sans éprouver de fatigue, je ne savais com- ent dire merci à mon Bien-Aimé.

Le matin, je courais plutôt que je ne marchais, tant j'avais hâte d'aller recevoir mon Bien-Aimé et saluer avec Lui la Vierge Immaculée. Combien j'étais affamée ! Il y avait si longtemps que je n'avais pas fait la Sainte Communion !

Mon Père, lorsque vous approchâtes de moi avec la Sainte Hostie, je voyais la Sainte Vierge, entourée d'une multitude d'anges; elle était comme un soleil qui concentrait ses rayons les plus brillants dans le diamant le plus pur, dans la perle la plus blanche, tout cela se mirant dans le transparent de la mer la plus profonde et la plus claire. Ah ! je renonce à l'effort que mes lèvres font pour essayer d'exprimer quelque peu la beauté incompréhensible de la Vierge Immaculée. Je me sentais hors de moi-même, ravie et remplie de respect pour le chef-d'œuvre que Dieu s'est créé pour enfermer son humanité. Je voyais l'intérieur de Marie comme un tabernacle, d'une richesse, d'une grandeur et d'une beauté, incompréhensibles autant qu'inexprimables; car toute cette beauté, cette grandeur et cette richesse étaient pétries de pureté, de blancheur et de clarté; c'était comme un miroir, un transparent, où Dieu se mirait, en retrouvant ses infinies perfections et son amour divin. Ah ! comme je suis folle de parler un langage si insensé, comme si une ignorante comme moi pouvait dire un seul mot qui puisse faire deviner l'ombre d'une seule parcelle de la pureté que mon âme ravie a comprise et savourée, en Marie Immaculée ! . . .

La Sainte Vierge m'apparaissait comme le cristal de l'eau, tant sa beauté était pure et insaisissable ! Son intérieur me semblait un tabernacle, où Jésus résidait comme dans un ciel; et lorsque vous déposâtes l'Hostie sainte sur ma langue, mon Père, je me sentis si étroitement unie à Marie Immaculée, en possédant Jésus, que mon âme comprit que le cœur sacré de mon Bien-Aimé était si étroitement uni au cœur de sa Mère Immaculée que, lorsqu'Il venait dans mon âme, je possédais aussi le cœur de sa Mère. Ces pensées inondaient mon âme d'amour et de confiance. Oh ! oui, c'est par Marie Immaculée

sus est venu à nous, et c'est par Elle que nous devons aller

dorais mon Bien-Aimé, je l'aimais, et je me taisais, t pas troubler le silence des divins embrassements ! Oh ! merais toutes les jouissances de la terre, tous les bon- possibles, et je passerais mes jours et mes nuits dans la nce, pour avoir le bonheur d'une seule communion ! ourquoi tant d'âmes refusent-elles à mon Bien-Aimé les s jouissances que son amour trouverait dans leurs ? Oh ! si une fois elles goûtaient les délices de ses chas- ours ! Si une fois seulement leurs bras enlaçaient la tête e de Jésus, si leurs lèvres déposaient humblement et avec ce un baiser d'amour repentant sur sa bouche divine, e pourraient plus vivre sans Lui, sans sa chair et son our nourrir leur amour brûlant !

ute la journée j'entendis comme l'écho des concerts du e voyais Marie Immaculée remplissant le ciel et la terre ureté. Tout me parlait d'elle; et j'oubliais que j'étais en- r la terre, tant mon âme était absorbée par les beautés anaient de la Reine du ciel et de la terre.

rant la grand'messe, j'étais dans ma chambre, devant ma de la Sainte Vierge, que j'avais entourée de fleurs et de e, je disais le Magnificat, lorsque je vis, dans un nuage nt, la Sainte Vierge se pencher vers moi. Elle souriait dit : « Je viens te visiter, ma fille. » Autour de la Sainte , je voyais des guirlandes, un nombre incalculable de d'une beauté incomparable. La Sainte Vierge me dit : -tu le parterre qui m'entoure ? Ce sont les chapelets que s offerts depuis trois jours. (Tous les jours, je disais cin- e chapelets, le jour et la nuit, je les offrais à la Sainte : en réparation des injures qu'on disait contre Elle.) Tu lu être mon bouclier contre les ingrats; pour te récom- , je te promets que je serai le tien jusqu'au dernier jour ie, pour préserver ton âme de tout ce qui pourrait ternir eté. »

La Sainte Vierge me demanda : « Que veux-tu que je t'accorde ? » Je répondis: « La paix et le salut pour ma famille. » (Je fis une demande pour vous, mon Père); je demandai une protection spéciale pour tous ceux qui réclament mes pauvres prières et une faveur pour moi-même. La Sainte Vierge me dit: « Veux-tu encore quelque chose ? » Je répondis: « La délivrance de l'âme de M. V. et de U. B. » La Sainte Vierge me répondit : « Avant que les fêtes de ce beau jour soient finies, je te promets que ces âmes seront avec moi au Paradis. » Et la Sainte Vierge disparut; mais mon âme resta enivrée de sa divine présence. Le soir, à l'Angélus, pendant que je disais le premier Ave Maria, je vis monter ces deux chères âmes au Ciel.

Que mon Bien-Aimé soit béni ! Que Marie Immaculée soit glorifiée d'avoir inondé mon âme de tant de bonheur ! Que toute ma vie soit un chant de reconnaissance, et une immolation continuelle de ma volonté à celle, toujours juste, toujours sage et toujours aimable, de mon Bien-Aimé Sauveur ! Toujours je veux aimer ce qu'Il aime, faire ce qu'Il veut, et ne désirer que ses propres désirs. Que sa croix soit mon ornement, ses souffrances mon trésor, son amour ma consolation et ma vie ! Je veux être toute à Lui, comme Il le voudra. Que Marie Immaculée bénisse mes résolutions et me garde sous sa protection !

58e Lettre

Guérison subite à la demande du prêtre.

1905.

Mon Père,

... Depuis plusieurs jours je souffrais de la poitrine; la fatigue causée par un surcroît d'ouvrage aggrava la maladie, les douleurs devinrent intenses; une toux continuelle et creuse me causait des transpirations et des frissons, je crachais souvent du sang et je ne pouvais pas rester couchée; les nuits étaient sans sommeil.

Dimanche matin, comme le temps était humide, mon mari me conseilla de ne pas sortir. Mais j'avais un si grand désir de faire la Sainte Communion, que je ne pouvais me résigner à faire ce sacrifice. Vers cinq heures et demie, je sortis pour me rendre à l'église; j'avais fait quelques pas, lorsque la toux devint si forte que le sang sortit abondamment de la bouche, je sentis la faiblesse s'emparer de moi; je retournai sur mes pas et m'assis quelques minutes sur les marches de la galerie. Pendant ce temps-là, ma pauvre amie[1] s'irrita contre moi et me fit bien de la peine.

Je rentrai dans la maison, désolée mais heureuse de souffrir. Je tâchais de calmer par la prière mon âme affamée, lorsque j'entendis une voix belle et douce qui me disait distinctement : « Viens, ma fille, viens vite me recevoir dans ton cœur; mon amour réclame tes chastes embrassements, j'ai hâte de me donner tout à toi, je veux tes caresses pour me consoler, viens, ma fille. » Je tâchais de ne pas m'y arrêter, je faisais le signe de la croix; mais la voix était encore plus distincte, plus persuasive, et mon cœur s'enflammait d'un désir violent comme l'amour qui m'appelait ! Je sentis que c'était mon Bien-Aimé qui m'appelait, qui m'invitait à nourrir son amour en satisfaisant le mien. Dès lors, je ne fus plus maîtresse de moi, je courais plutôt que je ne marchais à l'église, toujours accablée par une toux continuelle.

Pendant que j'étais au confessionnal, les douleurs de poitrine étaient terribles, parce que je parlais. Il me venait à la pensée que j'avais été présomptueuse de compter sur une grâce spéciale, pour résister à la faiblesse qui s'emparait de moi. Je retrouvai la paix, lorsque vous me dîtes d'aller faire la Sainte Communion et de demander à Notre Seigneur de me guérir, pour pouvoir continuer à venir le recevoir chaque matin.

Je vous demandai ensuite la permission de reprendre la pratique de mes petites mortifications, que vous m'aviez retirées depuis quelque temps, à cause du mauvais état de ma san-

1. Sa voisine persécutrice.

té et du surcroît d'ouvrage que j'avais. Vous m'avez répondu : « Je vous permets de reprendre vos petites pénitences à une condition : il faut que Notre Seigneur vous guérisse tout de suite, et fasse disparaître l'état de faiblesse où vous êtes. Dites-Lui que je ne vous permets l'usage de ces mortifications qu'à cette condition. »

J'étais confiante. Au moment de la Sainte Communion, les jambes semblaient refuser de me porter, et je sentis, après une forte toux, que le sang remplissait ma bouche, j'avais le cœur très faible; mais j'entendais toujours l'appel de mon Bien-Aimé, et je brûlais de désir. Je quittai mon banc en disant un Souvenez-vous à la Sainte Vierge, pour que cette bonne Mère m'aidât à me rendre à Jésus. Vous m'avez donné mon Bien-Aimé, mon Père. Je Le voyais tressaillir entre vos mains. Oh ! comme je brûlais, il y avait si longtemps que je soupirais loin de Lui ! Il descendit dans mon cœur, qui semblait transformé en un ciel immense. En moi tout était Lui, et Lui était tout en moi. Je l'adorais et l'aimais en silence, quand sa voix divine se fit entendre. « Ma bien-aimée, que veux-tu que je fasse pour toi ? » Je répondis : « Mon confesseur veut que vous guérissiez ma poitrine, pour que je puisse venir vous recevoir le matin. » Mon Jésus m'attira sur son cœur et me dit : « Dis à ton confesseur que j'écoute sa prière; sois guérie, que mon sang te fortifie et t'enflamme de zèle pour le salut des âmes. »

Lorsque je revins à moi-même, toute douleur était disparue; j'étais guérie, forte et remplie d'admiration. Ô mon Père, qu'Il est bon, le Dieu que nous servons si mal ! Je L'ai remercié de tout mon cœur en votre nom, car c'est pour vous que mon Bien-Aimé a fait ce prodige de tendresse.

59e Lettre

Soif de souffrances.

1905.

Mon Père,

J'ai repris avec bonheur et reconnaissance mes chères pratiques de mortification. Je vous avoue que je les ai embrassées avec une ardeur violente. Oh ! n'arrêtez pas mon zèle reconnaissant, mon Père; laissez-moi exprimer à mon Sauveur Bien-Aimé combien je le remercie d'avoir bien voulu, à votre demande, remettre mon pauvre corps en état de pouvoir supporter quelques petites pénitences. C'est en son nom, au nom de l'amour qu'Il vous a témoigné, que je vous demande de la latitude pour satisfaire la faim que j'ai de souffrir. Mon Jésus ne peut pas vous en vouloir, ni être mécontent de moi, car je ne veux faire que ce qu'Il a fait lui-même pour moi. N'a-t-il pas été toute ardeur et tout amour, pour entendre votre prière, pour l'exaucer et pour donner la force et la paix à mon faible et indigne néant ?

Je crois comprendre par là que ce cher Bon Jésus accepte avec bonté les efforts que je fais, pour travailler au salut de mon âme et à celui de mes frères les pécheurs. Oui, je veux dépenser mes forces et tout ce qu'Il m'a donné, pour le glorifier dans la pénitence et l'amour. Oh ! que c'est bon de souffrir, quand on regarde notre amour crucifié, quand on sait que chacune de nos larmes ira se mêler au sang divin du Sauveur de nos âmes, pour grossir le trésor qui paiera notre rançon, qui rachètera le bonheur que nous avions perdu ! Que c'est bon de souffrir, de sentir notre chair coupable se déchirer de repentir, de sentir la main compatissante de Jésus nous bénir et nous soutenir ! Ah ! laissez-moi, mon Père, me souvenir que la terre n'est pas pour reposer le corps, mais pour le faire travailler à gagner le Ciel, en sauvant mon âme et toutes les âmes, si j'en étais capable.

60e Lettre

Apparition de Mère Caouette, fondatrice de l'Institut du Précieux Sang.

Juillet 1905.

Mon Père,

Je suis toute pénétrée encore de la vue de l'âme souffrante de la servante de Dieu; et sans cesse j'entends la voix de ma conscience qui me dit : « Si le Bien-Aimé traite ainsi sévèrement une âme qui lui fut si dévouée, qui fit pour sa gloire de si grandes choses, qui l'aima d'un amour si fécond, comment traitera-t-Il une pauvre indigne pécheresse comme toi, qui passe sa vie à Lui protester de son amour, sans jamais faire rien qui le Lui prouve réellement ? Oh ! oui, je suis une misérable, un arbre stérile, enfin une pauvre pécheresse ! Mais mon âme s'ouvre, et s'éclaire devant ce Soleil de justice, qui, en éclairant mon âme, me dévoile les secrets de son amour miséricordieux.

Dans la nuit de jeudi à vendredi, du 6 au 7 courant, vers 11 heures, et quand je faisais l'heure sainte, (il n'y avait pas de lumière dans ma chambre), je vis apparaître Mère Caouette [1]. Il n'y avait pas de feu autour d'elle; elle était comme plongée dans des ténèbres si épaisses, que sans la lumière qui vient toujours m'éclairer, lorsque Notre Seigneur me fait la grâce de voir au delà de ce monde matériel, je ne l'aurais pas vue.

Je compris intérieurement qu'elle avait quitté ce monde. Elle se pencha vers moi; sa figure annonçait une tristesse profonde. Elle tenait un petit crucifix entre ses doigts et le pressait sur sa poitrine; le crucifix me parut couvert de sang. Elle me dit avec affection, comme lorsque je lui parlais à l'Hôtel-Dieu : « Ma sœur, je viens accomplir, par la grâce de Dieu, la promesse que je vous ai faite, et vous rappeler la vôtre. Si vous saviez ce que la privation de la vue de mon Époux divin me fait souffrir ! Hâtez donc ma délivrance, par la neuvaine de

1. Mère Catherine Aurélie, née Aurélie Caouette, morte le 6 juillet 1905.

fications que vous m'avez promise; et, rendue dans le
le Dieu, je me souviendrai de vous, ma sœur. » Elle me
suite des choses que je ne puis dévoiler, concernant un se-
que l'obéissance me commande de garder jusqu'à la mort.
el, et j'espère que le cœur de Jésus viendra bientôt cher-
on indigne petite victime, la chère Mère Caouette et son
le petite sœur parleront à cœur ouvert des miséricordes de

rs de ma rencontre si familière avec Mère Caouette, nous
s fait la promesse mutuelle, si le Bon Dieu le permettait,
rtir celle qui resterait la dernière sur la terre de la mort
utre, et de faire aussitôt une neuvaine de pénitences.
urant l'apparition de jeudi, Mère Caouette m'exhorta à
ilité intérieure, et me dit d'être bien fidèle au Bien-Aimé
on âme. À plusieurs reprises elle me dit avec un accent
rant : « Il faut que les cœurs soient purs, et les âmes pro-
ment humbles, pour avoir part au bonheur que l'Époux
re à ses fidèles épouses. » Elle me dit de solliciter la per-
on nécessaire pour accomplir ma neuvaine expiatrice, et
lisparut. Je ne la vois plus; mais ce que j'ai vu et entendu
sté gravé dans mon cœur.

61e Lettre

Transes et tentation. Vision du Ciel. Gloire de Mère Caouette.

Août 1905.

Père,

près avoir obtenu de vous la permission de faire une neu-
: réparatrice, vous en ayant soumis le règlement, je la
nençai avec joie, pour satisfaire à la justice divine, en fa-
de l'âme de la servante de Dieu, Mère Caouette. Une nuit
la soif me tourmentait, j'étais tentée terriblement de man-
à ma promesse, en prenant quelques gouttes d'eau. Com-
: ressentais une grande faiblesse, causée par la soif brûlan-
me venait en pensée que je serais moins coupable de man-

quer à ma promesse que d'altérer ma santé. Je luttais contre cette pensée, quand je vis devant moi un personnage qui avait les traits de Notre Seigneur. Il prit dans ses mains le verre d'eau que je tenais toujours sur mon bureau, pour augmenter le tourment de la soif, et me l'offrant, il dit : « Bois, voilà assez longtemps que tu souffres de la soif; ce n'est pas une désobéissance que de te rafraîchir, bois... » Et il approchait le verre de mes lèvres. Alors je fis le signe de la croix, et je dis : « Mon Dieu, vous qui avez enduré d'être abreuvé de fiel pour expier mes péchés, donnez-moi donc la force de vous être fidèle jusqu'à la fin, et pardonnez à ma faiblesse. » Le démon, car c'était lui qui voulait me tromper, me jeta le verre à la figure, me faisant une blessure au front, que je tins cachée avec un bandeau. Il s'enfuit en criant et en faisant tout tomber sur son passage. Deux des enfants s'éveillèrent au bruit, et crurent que c'était le tonnerre.

Samedi matin, le septième jour, ne pouvant pas me rendre à l'église pour faire la sainte communion, je ressentais un gros chagrin; toute la nuit j'avais soupiré après ce bonheur. Mon âme était comme une fournaise surchauffée. Des flammes s'en échappaient et répandaient des ardeurs dans tout mon être; ma poitrine se soulevait de désirs; et je brûlais d'une passion, que seul le sang de Jésus-Eucharistie pouvait satisfaire. Ce n'était pas, mon Père, que ma volonté repoussât le sacrifice, en voulant recevoir mon Bien-Aimé, oh ! non, je voulais tout ce qu'Il voulait; mais j'avais faim et soif de Lui. Ce doit être Lui, ce cher bon Jésus, qui brûlait ainsi mon cœur d'amour, pour me faire mériter. Je fis un acte de résignation, et humblement, je demandai à Jésus d'accepter mon sacrifice, et de lui donner les mêmes mérites qu'à la communion fervente que je voulais faire, pour obtenir l'entière délivrance de l'âme de Mère Caouette.

Pendant que je priais, je fus attirée dans cette belle et grande lumière dans laquelle je vois ce que mon Bien-Aimé veut bien me faire voir et entendre. Mais je ne sais pas com-

nt cela arrive. Je suis ainsi envahie par cette force invisible puissante, quand je n'y pense aucunement. Je me sens tout oup loin, bien loin du monde et de moi-même; mes sens exieurs n'y sont pour rien. Je vous dirai, mon Père, que je i jamais désiré savoir pourquoi, ni comment ces opérations font; j'aime mon ignorance, par amour pour Celui qui me t ignorante; et si l'obéissance ne me commandait pas, jamais n'aurais essayé de dire un seul mot.

Je voudrais, mon Père,être capable de vous obéir, et de vous e ce qui fut donné à mon âme de voir et de sentir; mais là ore, mon ignorance refuse à mes lèvres les paroles qui vous aient ce que dans mon intérieur je comprends sans pouvoir primer. Je prie Notre Seigneur de vous donner l'intelligende ce que je ne saurais dire; et je Le prie aussi d'éclairer re âme sur ce que je dirai d'une manière obscure et incomte. D'ailleurs, puisque Notre Seigneur se contente des efts que je fais pour obéir, vous serez bon, vous aussi, et vous regarderez que ma bonne volonté, et le désir sincère que j'ai tre obéissante.

Mon âme fut conduite d'abord dans un palais tout d'or et rgent, rempli de bienheureux, dont les jouissances sont inpréhensibles, puis dans un autre, plus riche, plus grand et is brillant. Elle parcourut ainsi un grand nombre de palais, is plus beaux les uns que les autres, et tous remplis de bienureux. Plus j'avançais, plus la lumière qui enrichissait ces lais, était grande et brillante. Je croyais avoir vu ce qu'il y ait de plus beau; et j'étais comme paralysée de bonheur dent toutes ces merveilles, lorsque la lumière augmenta d'une mière prodigieuse... Dans cette lumière, était le palais de tre Souverain Seigneur, de notre Dieu, de mon Bien-Aimé. était son centre, c'était Lui en Lui ! c'est-à-dire, que la lumière était Lui, et qu'Il était *Lui-même* le lumineux palais, npli des trésors de ses perfections infinies.

Je n'essayerai pas de le décrire, ce céleste palais de l'amour in; c'est à peine si je puis supporter ce souvenir, sans que

ma faible intelligence se perde. Je voyais mon Bien-Aimé comme sur une montagne de feu. Et cette montagne brûlante était comme un jardin, où les plus belles et les plus délicates fleurs s'épanouissaient, en répandant les parfums les plus suaves et les plus pénétrants. De toutes les plus belles fleurs de la terre, aucune ne ressemble à celles que j'ai vues.

Ah ! si les pauvres âmes, qui passent leur vie à offenser le bon Dieu, savaient et voyaient un instant les beautés dont le divin Maître orne le palais céleste qu'Il destine aux âmes qui Le servent sur la terre ! Si elles voyaient une seule seconde le bonheur qu'elles repoussent, comme elles regretteraient leurs infidélités, et comme elles travailleraient à gagner le bonheur éternel ! Toutes les merveilles que je voyais nageaient dans les eaux lumineuses du plus grand et du plus pur diamant. Je dis que je voyais mon Jésus; cependant, comme la voix qui me parle intérieurement me le disait, je ne faisais que l'entrevoir faiblement; et je ne pourrais pas soutenir la vue de la millième partie de sa beauté infinie, sans mourir de bonheur et de joie, comme de juste frayeur.

Sur un des trônes éblouissants de ce palais, je vis Mère Caouette; autour d'elle, beaucoup de ses filles spirituelles. Elle était d'une beauté qui n'a rien de comparable sur la terre : des pierres précieuses, représentant les vertus qu'elle pratiquait sur la terre, couvraient sa tête; des fleurs et des fruits mûrs, représentant ses bonnes œuvres, ornaient son trône; ses pénitences et son martyre du cœur étaient représentés par des ornements précieux, qui couvraient son corps glorifié. Je n'aurais pu voir la gloire dont cette sainte âme était revêtue, si Notre Seigneur n'avait pas mis comme un nuage transparent sur cette âme glorifiée, pour permettre à mon âme de jouir de sa vue un instant. La vue et la connaissance de cette âme, si richement récompensée, remplit mon âme de reconnaissance envers notre cher bon Sauveur.

Mère Caouette me regardait tendrement; elle ne remuait pas les lèvres; cependant j'entendais une voix qui me semblait

nne me dire: « Voyez, ma sœur, comment Dieu récompen-
me fidèle. Ici, c'est le palais de l'amour, le lieu de repos
délices éternelles réservées aux âmes réparatrices, aux vic-
s expiatrices, aux âmes qui ont répondu à l'appel du divin
re, qui ont porté la croix à sa suite, qui, par la pénitence,
ortification, le zèle et le sacrifice, ont continué, en leurs
s indignes mais humblement offerts à la justice divine, la
on du Sauveur du monde. Ces âmes, devenues par sa grâ-
sa miséricorde ses associées et ses aides dans l'œuvre de la
mption, sont maintenant et pour toute l'éternité ses asso-
dans les délices et les jouissances éternelles. »

Mon Père, je dis bien mal ce que j'ai entendu; mais je ne
exprimer mieux ce que seules les facultés de mon âme ont
. Ce que je comprends et ce que je vois intérieurement, ne
pas être mis en paroles.

62e Lettre

Vision de Sœur Marie du Divin Cœur.[1]

1905.

n Père,

Je renonce à tout ce qui serait de l'illusion et qui pourrait
contraire à la volonté de Dieu, mais je me sens pressée de
dire ce qui s'est passé depuis que vous êtes venu ce matin.
ès votre départ, je me sentis attirée vers la servante de
u, Sœur Marie du Divin Cœur, dont vous veniez de m'ap-
er la vie. Je sentais que je l'aimais, parce qu'elle avait tant
é mon Bien-Aimé. Je ne pouvais pas lire, à cause des gran-
douleurs qui me torturent continuellement; mais je ne
vais pas détacher ma vue de son portrait, qui semblait se
fier; ses yeux me pénétraient et elle semblait me sourire.
ame la première fois, durant votre visite, mon Père, j'en-
lis une voix, que je crois la sienne, me dire: « Ne pleure

1. Sœur Marie du Divin Cœur, née Maria Droste zu Vischering, religieuse
bon Pasteur d'Angers, morte en odeur de sainteté le 8 juin 1899. Sa vie
de frappantes ressemblances avec celle de Madame Brault.

pas, ma sœur, tu aimes notre Bien-Aimé autant que moi et comme moi, un jour tu l'aimeras parfaitement au Ciel. »

Pendant que mon âme était occupée intérieurement par la vue des âmes du purgatoire, j'entendis la même sainte religieuse me dire : « Ma sœur, priez le cœur de notre Bien-Aimé pour la délivrance de ma sœur en religion. » Aussitôt je vis se détacher, du grand nombre d'âmes qui étaient devant moi, une religieuse du Bon Pasteur. Une voix me dit: « Je suis Sœur Marie de * * *, morte le * * *.

63e Lettre

Notre-Seigneur veut des âmes réparatrices. Il veut être exposé sur l'autel le premier vendredi de chaque mois.

Mon Père,

Il y a quelques semaines mon Bien-Aimé se montra à moi, durant ma visite au Saint-Sacrement. Il était triste; je Lui demandai pourquoi Il était si triste et si abattu. Il me regardait, et son regard pénétrait jusqu'à mon cœur. Une grande douleur se répandit dans mon intérieur. Pauvre Jésus, qu'Il faisait pitié ! Son silence me rendit hardie, et je Le suppliai de me dire pourquoi Il était dans un si triste état. Alors Il me dit : « Ma fille, oh ! que je suis abandonné ! Personne ne vient me visiter; je demeure nuit et jour dans cette église, pour attendre les âmes, pour répandre sur elles les plus précieux trésors de mon cœur. Je les appelle, mais en vain. Va me chercher des âmes, pour t'aider à réparer les outrages que j'ai reçus et que je reçois encore dans cette église. Il me faut des âmes réparatrices. Ô ma fille, je t'ai choisie pour m'aider à arrêter le bras de mon Père; Il va frapper avec rigueur si on résiste plus longtemps. Va, ma fille, ne crains rien, je te protégerai. »

À plusieurs reprises, mon Bien-Aimé me fit entendre les mêmes paroles; je ne vous en disais rien, j'avais peur de moi. Le démon me poursuivait sans cesse. Il prenait quelquefois la forme d'un ange, et me disait avec douceur : « Pauvre enfant,

ns t'aider à sortir de l'illusion avant qu'il soit trop tard: ton orgueil qui te fait croire que tu es inspirée de Dieu; bon Dieu veut quelque chose, il s'adressera à ses prêtres; e ces choses imaginaires qui te troublent, et n'en parle à nne. » Mon Père, j'étais tellement effrayée que je ne pou- pas me distraire, et toujours j'entendais une douce voix in- ire qui me disait: « Va tout dire à ton directeur. »

a semaine suivante, un matin, pendant ma méditation, Bien-Aimé m'apparut tout en larmes. Toute surprise de ir dans ce triste état, je lui dis : « Qu'avez-vous donc, mon -Aimé ? — Ma fille, c'est ton silence qui me fait de la pei- u ne veux donc pas m'aider ? » Mon Père, j'étais folle de eur; je me jetai à ses pieds pour lui demander pardon, et i ai promis de toujours lui obéir malgré mes répugnances. ques minutes après, vous êtes entré dans la sacristie et je ai fait connaître ce que Notre Seigneur m'avait dit.

a semaine dernière, un matin, mon Bien-Aimé se montra ıi; sa figure était sévère, Il était rayonnant de gloire. Ce- lant, Il me regarda avec tendresse, comme la première fois. e dit : « Ma fille, va dire à ton directeur que je veux des ateurs; je veux être honoré dans cette église où je suis offensé; je veux être exposé sur l'autel le premier vendredi ıaque mois: c'est le plus sûr moyen de m'amener des âmes, ommunions deviendront plus nombreuses; et lorsque des ; de bonne volonté viendront se prosterner à mes pieds · m'adorer et pour réparer, je verserai sur elles les trésors ıon cœur. Il y a ici des âmes qui me sont chères; je veux ıener à une grande perfection, mais il faut les aider. Je bé- i ceux qui travailleront à procurer ma gloire, et je châtie- évèrement les lâches et les tièdes. Va, ma fille, le temps se. Tu rencontreras des obstacles et des peines, mais mon ur te soutiendra. »

Depuis ce temps-là, je suis absorbée par le désir d'accom- les volontés de mon Bien-Aimé. Je suis bien indigne, il est , de faire les commissions de Notre Seigneur; mais ce n'est

pas moi, mon Père, qui me suis offerte, c'est Lui qui veut se servir de votre pauvre indigne pénitente.

64e Lettre

Étrange apparition d'une religieuse au Purgatoire.

Mon Père,

Hier soir, après avoir passé quelques heures avec les sœurs au couvent, avant de retourner chez nous, j'entrai à la chapelle pour faire ma prière du soir, et saluer Notre Seigneur. Il était 9 heures et quelques minutes. Les religieuses étaient dans l'appartement voisin de la chapelle. J'étais agenouillée à la balustrade du sanctuaire, disant ma prière du soir. J'entendis très distinctement comme des anneaux de fer frapper tout près de moi; j'entendais en même temps une voix plaintive. Tout à coup je me sentis violemment secouée, et j'aperçus près de moi une religieuse, grande, à la figure distinguée et délicate; elle était en proie à un tourment effroyable; elle se pencha vers moi avec un regard suppliant, et me dit d'un ton brusque : « Ma sœur, pourquoi m'oubliez-vous, ne m'avez-vous pas promis de travailler à ma délivrance ? Priez pour moi, je vous en prie, et délivrez mon âme des tourments qu'elle endure. Ma sœur ! ma sœur ! offrez pour mon âme les plaies de notre Sauveur à la Justice de Dieu; dites, je vous en prie, l'acte de contrition, que je devais dire pour obtenir le pardon de mes confessions tièdes et sans contrition. »

La vue de cette pauvre âme si tourmentée me remplit d'une compassion si grande que je tremblais de tous mes membres. J'étais baignée de sueur. Toute la chapelle était illuminée par le feu dont la pauvre religieuse était enveloppée. Je fus saisie d'une frayeur si grande que je ne savais plus où j'étais, ni ce que je faisais; je regardais ce feu qui m'entourait, et qui torturait tant l'âme de la religieuse, qui se tenait toujours à mes côtés. La religieuse répéta sa supplique. Aussitôt je me prosternai pour offrir cinq actes de contrition, en l'honneur des cinq plaies de Notre Seigneur. Elle se prosterna avec

moi; à chaque acte, elle baisait la terre avec moi, et chaque fois les anneaux de fer qui liaient ses mains frappaient avec force.

Ma prière finie, je me levai pour sortir de la chapelle. Arrivée près de la porte, la religieuse, s'attachant à mon bras, me dit : « Ma sœur, ne m'abandonnez pas; encore un acte de contrition, je vous en supplie au nom de Dieu. » Je me prosternai de nouveau pour satisfaire à sa demande; puis je sortis de la chapelle, car Jeanne et Calixta m'attendaient pour partir. J'étais plus morte que vive, tant j'étais bouleversée; la transpiration était si forte que mes vêtements étaient humides; mes cheveux étaient si mouillés que j'avais froid à la tête. J'aurais voulu cacher ma peine et ma frayeur; mais les bonnes religieuses vinrent au devant de moi et virent mon état. Elles me dirent : « Nous avons entendu; nous savons ce que vous souffrez; ne craignez rien, nous vous aiderons à prier. » Nous priâmes quelques instants ensemble; puis je partis.

Toute la nuit je fus poursuivie par cette pauvre âme, pour qui je vous prie d'offrir une part de vos prières, mon Père. C'est la première fois que la vue d'une âme me cause autant de frayeur.

65e Lettre

Elle est maltraitée par le démon. Le saint Curé d'Ars.

25 janvier 1906.

Mon Père,

Hier matin, je partis pour me rendre à l'église, lorsque, arrivée dans la rue qui longe le cimetière, je fus saisie par le démon. Il me roula par terre, en me criant avec force toutes les injures les plus grossières, m'arrachant mes vêtements et les jetant autour de moi. Me recommandant à Jésus et à Marie, je parvins à ramasser mon manteau et mon chapeau, puis je continuai mon chemin. À peine avais-je fait quelques pas, qu'une grosse pierre vint me frapper dans le dos; je tombai sous le coup, mais je me relevai aussitôt; puis deux autres pierres me

furent lancées : l'une me toucha légèrement la figure, mais ne me brûla pas, malgré la chaleur que je sentis à son contact. En retombant, la pierre enfonça dans la neige; je me penchai pour y toucher, elle était brûlante comme un tison; les trois pierres enfoncèrent ainsi, en faisant fondre la neige qu'elles touchaient.

Je fus obligée de rebrousser chemin, pour éviter que l'on remarquât le désordre que le méchant démon avait fait à ma chevelure et à mes vêtements. Je me rendis chez moi, refis ma coiffure, etc. Le démon continuait ses tracasseries, et me faisait entendre qu'il ne me laisserait pas aller faire la sainte communion. Mais le désir que j'avais d'aller recevoir mon Bien-Aimé me brûlait; et je ne pouvais me résigner à ce sacrifice. J'étais comme attirée par une passion violente, vers l'objet de mes désirs; il me semblait que mon Bien-Aimé Lui-même soupirait et réclamait mes chastes caresses, pour satisfaire son propre amour. Toujours poussée ou plutôt attirée par l'amour, je partis de nouveau pour aller à l'église ...

Cette nuit, les démons étaient furieux, ils me traînaient autour de ma chambre, en faisant un grand vacarme; j'étais fatiguée surtout du trouble qu'ils semaient dans mon âme. Alors je me jetai à genoux, en priant le saint curé d'Ars de prier pour moi. À cet instant, je sentis le courage me revenir; je m'appuyai sur le sofa dans ma chambre pour reposer. Je ne sais si je dormais; mais pendant ce repos, je vis près de moi un personnage vêtu d'une soutane pâle : il avait les traits du curé d'Ars, les mains croisées sur la poitrine, la figure souriante penchée vers moi. Il me dit : « Ma sœur, ne craignez rien, le grappin ne visite que ses ennemis; je viens à vous pour vous protéger. » Et il disparut. J'ouvris les yeux, j'étais reposée et rassurée. Le démon était disparu. Je ne sais comment appeler ce qui s'est passé durant ce repos; c'est peut-être un rêve, ... je ne sais pas; mais ce que je sais, c'est que la paix promise par l'apparition me fut donnée. Ce peut être aussi mon imagination, car depuis quelque temps j'ai une grande dévotion envers le saint curé d'Ars.

Ce matin, en me rendant à l'église, les démons recommencènt leur guerre. Ils criaient à tue-tête : « La Brault, la folle, ıypocrite, la mangeuse d'hosties !... » Mon âme allait se bouverser, lorsque l'apparition de la nuit revint à mon secours. : saint curé d'Ars parut à mes côtés, chassant par sa présence s démons qui me maltraitaient. Il me dit : « Je viens à toi, a sœur, pour être ton protecteur; Dieu me permet de veiller r toi et de te défendre contre les attaques du grappin. » Je e rendis à l'église sans peine et en paix.

Ce cher saint humble et doux m'attire; j'ai un besoin de le ier et de le faire honorer. Son ombre semble m'entourer; et tte pensée me remplit d'un grand désir de devenir sainte. ions-le, aimons-le, imitons-le, le saint Curé; mon Père, soyez int, vous aussi.

66e Lettre

Humiliation et acte d'humilité.

Samedi 28 juillet 1906.

on Père,

Dans la matinée, pendant que je lavais la galerie en avant : la maison, Mme R. arriva pour me faire une petite visite. la reçus affectueusement et sans changer de costume; je ne i fis aucune excuse sur l'état de ma toilette, pensant que cela rait plaisir à Notre Seigneur. Pendant la conversation, Mme . me fit la remarque que je paraissais fatiguée : « Vous ne deiez pas travailler si fort, » me dit-elle avec charité. Je sentais en que cette bonne dame trouvait mon travail inconvenable, le me le dit délicatement. Ma nature orgueilleuse ressentait ute l'humiliation; mais mon âme jouissait de l'abjection, et ffrait à mon Bien-Aimé pour obtenir de Lui la grâce de l'huilité.

Après le départ de Mme R., mon mari se montra très ménntent de moi; il me dit : « Que tu me fais honte ! Que va dire me R. ? Que disent les gens qui passent et qui te voient mme une femme de journée ? J'ai honte de toi. » Je fus sur-

prise d'entendre mon bon mari me parler ainsi. Je répondis: « Ne te fâche pas, et demande au Bon Dieu de te faire la grâce qu'il m'a faite; vois-tu, je voudrais détruire mon orgueil; c'est pour cela que je fais ces travaux humiliants; et aussi j'ai pensé que ça consolerait les pauvres femmes de journée, qui sont obligées de travailler, de me voir faire le même travail qu'elles. » Comme mon mari tenait à ses objections, je lui demandai de me pardonner le déplaisir que je lui avais fait.

Après avoir fini mon travail, j'entrai dans ma chambre. J'avais l'âme bouleversée, craignant d'avoir été coupable envers mon bon mari. Croyant avoir offensé mon Bien-Aimé, je fis un acte de contrition en embrassant la terre. Tout à coup mon âme fut pénétrée d'un amour violent; j'oubliais où j'étais: une lumière bienfaisante m'enveloppait. Mon Jésus apparut dans cette lumière. Il se pencha vers moi, déposa un baiser sur ma joue gauche, en disant: « Chère fille, ne crains rien, je t'apporte mon baiser de paix; continue et persévère dans le chemin de l'abjection, que ma grâce t'a fait trouver et que ton amour pour moi te fait tant aimer. »

67e Lettre

Notre-Seigneur opère en elle. Acte admirable de charité et de zèle. Estime de la souffrance.

1906.

Mon Père,

Selon votre désir, je vais essayer d'écrire ce que je vous disais de vive voix, l'autre jour. Je compte sur la bonté de mon Bien-Aimé pour me faire ressouvenir, car mon néant oublie bien vite.

Cher bon Jésus, que je voudrais être capable de dire, d'une manière digne et claire, les douces et grandes vérités que vous daignez m'enseigner ! Je serais tentée de regretter mon ignorance et la grossièreté de mon intelligence; mais que votre volonté soit faite, j'aime cette privation et j'adore votre sagesse. Dans ces heures bénies où vous m'aimez si divinement, où

vous m'enveloppez de tant de miséricorde, je sens comme une étincelle qui s'échapperait du brasier d'amour de votre divin cœur, mon Bien-Aimé, qui en touchant mon âme lui fait sentir l'ardeur de cet incendie; elle brûle mais sans être entièrement consumée. Quelle délicieuse souffrance ! quelle aimable blessure ! Je ne voudrais pas la nommer douleur, tant elle répand de suavité et d'amour dans mon être.

Alors, hors de moi-même, et tout absorbée en votre volonté sainte, j'entends la voix qui me parle, je goûte les secrets qui sont dévoilés à mon âme. Mais lorsque je reviens à moi, quoique je sois encore tout imprégnée du souvenir de ce que j'ai entendu, je ne puis presque rien dire; je n'ai pas su et je ne sais pas encore comment mon Bien-Aimé opère en mon néant. Cependant chacune de vos paroles, mon cher Sauveur, est comme un vin dont la vertu stimule et fait agir mes facultés.

Oh ! comme le monde, avec ses bonheurs trompeurs et ses promesses, me paraît vil ! Vous seul, mon Bien-Aimé Sauveur, êtes l'unique bien auquel je m'attache. Avec Vous, en Vous, par Vous, je veux devenir une âme réparatrice; je veux répondre à votre amour; je veux me rendre à l'appel que vous faites à vos enfants: « Si vous m'aimez, prenez votre croix et suivez-moi. » Oui, je vous aime, et parce que je vous aime, j'aime toutes les âmes pour lesquelles vous avez versé votre sang précieux. Je voudrais verser le mien, et, en le mêlant au vôtre si pur, devenir une victime agréable à vos yeux ! Ah ! que je voudrais travailler au salut de mes frères les pécheurs ! Je veux le bonheur du ciel, mais je le veux aussi pour toutes les âmes. Donnez-moi, je vous en prie, ce qu'il faut pour gagner tous les cœurs à travailler à leur salut. Je veux être l'apôtre de vos miséricordes, de votre amour et de vos tendresses.

Il me semble, ô mon Dieu, vous entendre, après la chute de l'homme, lorsque le monde était plongé dans un abîme de misères et de péchés; vous vous offriez à votre Père céleste, pour venir nous sauver, en prenant un corps comme le nôtre, pour venir vivre au milieu des hommes; et là, par vos exem-

ples, par vos paroles, par votre charité divine et sans égale, par vos souffrances et surtout par votre mort, fermer l'enfer et nous ouvrir le ciel.

Ce souvenir de notre rédemption m'enlève loin des choses de la terre, et prosterne mon néant au pied de votre croix. Le Calvaire est, avec le Tabernacle où vous vivez sans cesse par amour pour nous, le seul coin de terre où je voudrais habiter, pour vous aimer, vous consoler, et vous dire les regrets cuisants que la multitude de mes péchés donne à mon âme. Ah ! si je pouvais y faire agenouiller tous les hommes ! Si je pouvais payer votre sublime amour par un suprême repentir ! Du moins, acceptez mon désir, mes petites souffrances, mes larmes et mes prières. Je vous donne tout ce que vous m'avez donné; car par moi-même, je n'ai rien, je ne vaux rien, et ne puis rien mériter. Je compte sur vos miséricordes pour gagner le Ciel, pour moi, et pour toutes les âmes.

O cher bon Sauveur, ce n'est pas que je veuille vous servir par la pensée du ciel, non, j'oublie le ciel; et jamais je ne veux penser que, quand bien même ma vie serait une suite de mérites, (ce qui malheureusement n'est pas), j'ai droit à une récompense; c'est déjà trop de sentir que votre divin Cœur reçoit mon pauvre amour, et qu'il me donne le sien, si grand. Non, je ne mérite pas ce bonheur d'entendre votre divine bouche me dire : « Console-moi, ma fille, des ingratitudes des hommes. » Ah ! le ciel que je veux, c'est de vous consoler et de vous dédommager de mes ingratitudes.

Que je suis heureuse de souffrir ! Quelle riche récompense ! Quel honneur que d'être traité comme vous l'avez été : de porter sur nos épaules coupables la croix que notre Sauveur, la pureté même, a portée; de tremper nos lèvres dans le calice où Jésus a abreuvé ses lèvres bénies; d'être en proie à la calomnie, de recevoir l'injure et le mépris ! Non, nous ne méritons pas ce bonheur honorable, nous ne méritons pas de souffrir, d'être en butte aux bienheureuses humiliations.

Il est vrai que la souffrance a été donnée à l'homme pour punir son péché; mais c'était encore par amour que Dieu l'imposait; c'était pour nous donner un moyen d'expier, et pour nous ouvrir le ciel. C'est donc un des plus grands dons accordés à l'homme pécheur. Ah ! cher bon Sauveur, que d'autres appellent la souffrance une punition, un châtiment, une tristesse; pour moi, elle sera toujours une récompense, une richesse, une source de consolation. Cher Bien-Aimé de mon cœur, il me semble que vous seul étiez digne de goûter les délices de la souffrance chrétienne : tant la souffrance a de prix, tant elle renferme de douceur pour celle que vous avez entourée de miséricorde, en la blessant par la flèche de votre amour !

Ah ! pourquoi fermons-nous notre cœur aux leçons que nous donne la méditation des sublimes douleurs de l'Agonisant de Gethsémani, des douleurs inouies du divin Crucifié du Calvaire ? Contemplons donc ce mystère d'amour, et nous sentirons le besoin de pleurer et d'aimer. La douleur, la vraie douleur, découle de l'amour de Dieu pour sa créature; pour mériter la douleur et la souffrance, il faut avoir de l'amour, du repentir et le désir d'aider de toutes nos forces au salut du prochain.

« Aimons Dieu de tout notre cœur et le prochain comme nous-mêmes pour l'amour de Dieu. » C'est le commandement du cœur d'un Dieu; c'est la vraie charité. Notre Sauveur bien-aimé n'avait pas besoin de nous pour être infiniment heureux, il nous semble; mais nous nous trompons en pensant ainsi : l'amour profondément mystérieux de Dieu, cet abîme de charité perpétuelle, réclame notre propre bonheur pour contenter le sien, comme il réclame notre petit amour pour nourrir le sien. Ah ! comment aimer Jésus et ne pas aimer les amères délices des souffrances morales ou physiques ! Comment aimer et presser Jésus crucifié sur notre poitrine, sans être percé par les épines et les clous qui l'attachent à la croix que nous embrassons ? Que nous sommes injustes et cruels de vouloir garder les consolations de son intimité, et de refuser de partager ses douleurs, ses humiliations et ses mépris !

Puis, nous voulons souvent choisir nous-mêmes nos croix; c'est là une tentation et un raffinement d'amour-propre. Jésus connaît ce qu'il nous faut, soyons donc soumis; Notre Seigneur n'agit que dans les âmes qui sont toutes siennes. Cher bon Sauveur, je veux être toute vôtre; je veux aimer tout ce qui me vient de vous, également, que ce soit santé ou maladie, joie ou douleur; je ne veux rien désirer que ce que vous désirez vous-même pour moi; et pour mieux satisfaire mon cœur, laissez-moi vous dire : « Que votre volonté soit faite, c'est-à-dire, que je sois un avec vous, avec votre bon plaisir; oui, que votre volonté soit faite ! ! ! » Que cette expression répand de douceur dans mon cœur et sur mes lèvres ! C'est ma manière de sentir que ma volonté est enfin perdue dans la volonté sainte, aimable et juste du Bien-Aimé de mon âme.

J'ai exprimé bien mal ce que l'obéissance me demandait de dire; mais, cher bon Jésus, sans votre grâce douce et prévenante, je n'aurais pu rien, rien écrire. Merci de tout mon cœur de l'aide que vous m'avez donnée, et du bonheur que mon âme ressent, d'avoir parlé de vous, cher bon Sauveur ! Que je serais heureuse si ces lignes pouvaient vous faire aimer, ne serait-ce que par une seule âme ! Ah ! si on me le permettait, je parcourrais les chemins pour prêcher l'amour de l'Amour !

68e Lettre

Amour de Notre-Seigneur. Miracle devant le Tabernacle.

Mon Père,

... Notre Seigneur m'a fait connaître, sans toutefois le comprendre, un des grands mystères de son amour. Un jour, pendant mon oraison, je sentis un besoin immense de m'approcher de mon Bien-Aimé, pour contenter mon amour qui souffrait de son absence. Tout était noir dans mon intérieur; et croyant mon Jésus bien loin, bien loin, je l'appelais de toutes mes forces, quand, tout à coup, je vis mon Bien-Aimé se pencher dou-

cement vers mon âme, l'enveloppant de son regard divin. « Ma fille bien-aimée, dit-il, ce n'est pas tant ton amour qui m'a attiré vers ton cœur, mais plutôt mon propre amour. Tu me désirais, mais ma faim était si grande, que je te cherchais pour venir nourrir mon amour affamé et délaissé; et si je suis resté caché, ma fille, c'était pour jouir du bonheur de me sentir cherché et désiré. Mon cœur frissonnait et tressaillait au contact de tes désirs enflammés, car ton Dieu a plus besoin de ton amour que tu n'as besoin de l'amour de ton Dieu. Oui, ma bien-aimée, il faut l'amour de tous les cœurs, pour nourrir l'immense capacité d'aimer d'un Dieu. C'est mon amour qui les a créés, ces cœurs, et Il les a créés pour Lui, pour satisfaire sa passion en se nourrissant de leur amour. Au ciel, tu comprendras ce mystère d'amour. »

Mon Bien-Aimé me dit aussi : « Que les hommes sont ingrats ! ! Ils me refusent leur amour, moi qui les ai tant aimés ! Quelle preuve ai-je refusée au cœur de l'homme ? Je lui ai tout donné, mon sang, ma vie; tous les jours, je me donne à l'âme qui veut me recevoir; j'ai épuisé toutes les ressources de l'amour. » Voilà pourquoi le cœur de l'homme a moins besoin de l'amour de Dieu, que Dieu n'a besoin de l'amour du cœur de l'homme. Dieu nous comble de son amour pendant que nous Lui refusons le nôtre ... Cher bon Jésus, que je voudrais être la maîtresse des cœurs ! Je vous les apporterais tous avec le mien, pour les donner en nourriture à votre amour !

Mon Père, vous me demandez ce que je dis à mon Bien-Aimé, quand, après la sainte Communion ou pendant l'oraison, je reste des heures avec Lui ? Je ne dis rien, pas un mot. Je me sens alors comme un atome perdu dans l'océan de son cœur. Je suis comme anéantie, détruite; et il ne reste de la pauvre pécheresse que l'amour de son cœur, qui contemple l'amour infini de son Dieu pour elle. Je ne dis rien, ne pouvant rien dire; j'admire, j'aime; et plus j'aime, plus je me sens aimée; et plus je me sens aimée, plus j'aime encore ... Et Lui, mon Bien-Aimé, garde un silence divin, qui dit tout un mon-

de de merveilles à mon âme. Son divin langage muet se traduit par des soupirs si purs et si tendres, que rien, dans l'amour humain, ne peut faire deviner les chastes jouissances que procurent à l'âme ces silences amoureux.

Oh ! les heures bénies et heureuses que je passe, cœur-à-cœur, avec mon Bien-Aimé silencieux, les yeux de mon cœur tout remplis de sa beauté, n'écoutant et n'entendant que les soupirs de son amour ! ! Qu'elles sont courtes, qu'elles passent vite ! ! ! Il est si beau, le Bien-Aimé de mon cœur ! Son regard est si tendre ! Il est si consolé de se savoir chéri de son humble et indigne petite victime, qu'il semble content de mon silence et de mon admiration. Quelquefois, mon Père, je me sens si perdue en mon Bien-Aimé, que je ne vois que Lui en moi.

Il y a quelques jours, au commencement de l'après-midi, j'entrai dans l'église; j'étais seule, je priais à la balustrade; mais j'avais faim de m'approcher du Tabernacle, pour embrasser le voile qui me séparait de mon Jésus. Je pensais bien à la permission que vous m'aviez donnée, mais je craignais que quelqu'un n'entrât. Tout à coup, je me sentis approchée du Tabernacle... Je collai mes lèvres, avides du baiser de mon Jésus, sur le voile; mais ce n'était plus le voile du Tabernacle, c'était le cœur de mon doux et cher Jésus que j'embrassais ! Je sentais ses battements, j'entendais ses soupirs; et ses ardeurs répandirent une chaleur bienfaisante dans tout mon être. Ce bonheur dura quelques instants seulement; et je me retrouvai dans un banc, encore tout imprégnée du bonheur que j'avais goûté, mais ne comprenant pas comment j'y étais venue. Presque aussitôt, des personnes entrèrent dans l'église.

69e Lettre

Les démons exercent leur rage sur elle. Elle est secourue par son ange gardien.

Septembre 1907.

Mon Père,

Hier soir, vers 9 heures, Mère Supérieure me reconduisait et me disait bonsoir, lorsque le démon que je voyais rôder autour de moi, me frappa et m'arracha ma collerette. Mère Supérieure me dit alors : « Vous ne partirez pas seule, attendez, je vais aller chercher Mère Ste M.-A. et nous allons marcher avec vous. » Aussitôt elle monta l'escalier. Au même instant, je fus saisie par les cheveux, traînée dans la petite rue, et ensuite jetée avec violence sur les pierres du bord de l'eau. Pendant plus d'une heure, je fus la victime de la rage des démons; ils me jetaient à plusieurs pieds en l'air et me laissaient retomber sur les pierres, pour me rejeter encore au bord de l'eau. Mes habits étaient tout mouillés, ma robe déchirée, mon chapeau en lambeaux, je n'avais plus de broches pour retenir mes cheveux qui dégouttaient d'eau.

Les tourments que les ennemis de mon Bien-Aimé me faisaient subir étaient accompagnés de cris, de menaces et d'accusations. « Promets-nous, disaient-ils, que tu ne chercheras plus à détruire notre empire sur les âmes, que tu nous laisseras tranquilles, que tu ne nous feras plus souffrir par tes bigoteries et tes paroles ardentes dont tu te sers pour enflammer les âmes, et les remplir de l'amour de Celui dont la justice nous tourmentera éternellement. Ah ! que tu nous fais souffrir, mangeuse d'hosties, hypocrite ! Cesse ta guerre contre nous, ou nous déchirerons ton corps sur ces pierres, jusqu'à ce que tu meures ! » Et ils recommençaient à me frapper. « Ah ! tu aimes l'humiliation, tu vas en avoir; tu voudrais passer pour une sainte, tu vas voir ce que le monde, ce que tes amis, diront de la sainte; si tu approches de la table de communion, je te culbuterai, et tu

causeras tant de scandale que le prêtre te refusera la communion, pour protéger sa propre réputation. »

Ils cherchèrent à m'arracher une promesse, d'abord par les menaces et les tourments, puis par des promesses de me laisser en paix; mais le souvenir de mon Sauveur Bien-Aimé, souffrant l'insulte, la calomnie, et tous les tourments de sa passion et de sa mort ignominieuse pour le salut de nos âmes, stimula les ardeurs de mon âme, et enflamma mon cœur de tant d'amour pour les douleurs qui me rapprochaient de mon Bien-Aimé crucifié, que j'étais heureuse et j'en bénissais la miséricorde divine.

Je n'avais pas pu mettre ma ceinture dans la journée, je l'avais mise avant de partir le soir, et je l'avais sur moi pendant que j'étais ballotée ainsi, et les pointes entraient dans la chair chaque fois que les méchants démons me jetaient sur les pierres. Bientôt la douleur causée par les plaies, devenues vives, devint intense; et la faiblesse s'empara de moi. J'entendis une voix appeler mon nom, mais je ne pouvais pas répondre.

Pendant quelques minutes je perdis conscience de tout; et lorsque je revins à moi, les démons étaient disparus. Je vis mon ange gardien à mes côtés. Il me tendit la main; je me relevai à son appel; et après avoir ramassé mon chapeau et ma colleretteje me mis à genoux pour remercier mon Bien-Aimé de la protection qu'Il m'envoyait. Affaiblie, je n'aurais pas pu me rendre chez moi; je ne me suis pas aperçu du chemin : mon cher ange semblait glisser au-dessus, et me portait doucement. sans pourtant me toucher.

Je ne sais comment vous dire cela, mon Père; mais mon Bien-Aimé, qui veut que je vous dise tout ce qui se passe dans mon petit néant, suppléera à mon ignorance et vous fera comprendre ce que je ne sais pas dire. Je fus donc doucement portée jusque chez moi; arrivée sur la galerie, mon ange disparut, me laissant remplie de reconnaissance et d'amour envers Notre Seigneur et envers lui, mon cher Ange gardien.

Ah ! mon Père, que je voudrais pouvoir dire à toutes les mes d'avoir un grand amour pour leur ange gardien et une onfiance sincère et entière en lui; on oublie ce cher protecteur, ou on y pense comme à une chose fantastique. Aussi comne les âmes seraient pures et bonnes, si elles comprenaient la érité, si elles se souvenaient de l'ange beau, bon et puissant, ui se tient près d'elles nuit et jour, pour les protéger et les déendre des démons, qui eux aussi les entourent !

70e Lettre

Elle prie et souffre pour les pécheurs.

Mon Père,

J'éprouve depuis quelques jours des douleurs bien grandes lans les membres : le démon m'a tant maltraitée aussi ! C'est urtout lorsque je me sers de ma ceinture qu'il ne me laisse pas me minute de repos. Il voudrait tant me faire cesser de denander la conversion des pauvres pécheurs. Je sais combien je uis indigne que mon Bien-Aimé soutienne mes forces, et me asse la grâce de résister aux terribles tourments intérieurs et extérieurs que me font subir les démons; et si j'ose compter sur a bonté et sur sa miséricorde, c'est qu'Il a promis d'aider les mes qui, par amour pour Lui, porteraient volontiers la croix u'Il leur offrirait.

Oh ! oui, c'est par amour pour mon Jésus que je laisse mon œur se nourrir du désir de s'immoler dans la douleur, en supportant avec résignation et bonheur les peines, les souffrances norales et physiques dont Il voudra me gratifier. C'est parce ue mon cœur est attiré par l'amour infini qu'Il a, Lui, mon Sauveur, et qu'Il a eu de toute éternité, pour sa pauvre petite ervante. Notre Seigneur nous a tant aimés ! Comment ne pas entir le feu de l'amour consumer et nos cœurs et nos âmes ? Comment ne pas offrir nos corps à la douleur et à la croix, quand on voit notre Sauveur couvert de tant de blessures ? Ah! comme on est froid vis-à-vis de tant de dévouement, de tant de charité !

Cette pensée des souffrances de mon Jésus me hante comme un cauchemar. D'un côté, je vois Jésus souffrant et mourant pour nous; et de l'autre, je vois le monde s'agiter pour ne pas voir, ni entendre le Sauveur qui demande la pitié et l'amour de ceux pour qui Il meurt. Ce que mon âme endure de martyre ne peut se dire; tout ce que je puis vous dire, mon Père, c'est que je ne tiens à la vie que pour avoir la consolation de l'immoler continuellement dans la douleur, pour faire oublier à mon Jésus que le monde est indifférent à son martyre d'amour. Je voudrais avoir autant de vies à user dans la souffrance qu'il y a de pécheurs à convertir.

71e Lettre

Les âmes du Purgatoire. Désir de souffrir pour elles.

Novembre 1907.

Mon Père,

Au milieu des âmes où il plaît à mon Bien-Aimé de me faire vivre depuis deux semaines, malgré les douleurs de toute sorte, physiques et morales, qu'il me faut endurer, j'éprouve du bonheur et une satisfaction que je ne puis vous exprimer.

En voyant de si près la résignation joyeuse avec laquelle ces chères âmes du Purgatoire souffrent des tourments, indescriptibles par leur intensité et leur diversité, je conclus combien nous devons bénir et aimer la justice miséricordieuse de Dieu d'avoir créé ce lieu d'expiation. Car notre âme, en sortant du corps par la mort, comprend et voit toutes les fautes qui la souillent; alors comprenant, ayant entrevu l'infinie pureté du Bon Dieu, combien elle est indigne de le posséder, et en même temps éprise d'un besoin immense d'aller se reposer pour toute l'éternité en Lui, elle cherche d'elle-même le bain purificateur, où elle se plonge pour effacer, détruire et consumer, dans cette fournaise d'amour repentant, toutes les souillures des péchés.

Oh ! combien nous devrions redouter la justice sainte de Dieu ! Combien nous devrions éviter ces fautes légères, que

ious permettons si aisément, puisque enfin il n'en est pas
ıe nous ne devions expier un jour dans la douleur et les
. Nous évitons les grandes fautes; mais nous accumulons
:hés véniels, les mollesses, les imperfections dans la prièpertes de temps ! Ah ! si le monde voyait souffrir les pauıes de ceux qu'il a si tôt oubliés ! Je dis souvent à mon
ıimé: « Je vous supplie, mon Bien-Aimé, faites donc que
ɛux qui oublient les âmes du Purgatoire voient et enıt leur détresse et leur douleur. » Pauvres chères âmes,
voudrais pouvoir les soulager ! Volontiers je resterais
sur un lit de douleur pendant toute la durée du monde,
re Seigneur voulait accepter mon corps et mon âme comtime, pour satisfaire à la justice divine, au nom et à la
le ces chères âmes. Ah ! je ne compte pas sur mes propres
ni sur mon courage, ni sur ma volonté, pour oser expri: grand désir; mais je compte sur l'amour de mon Biensur ses douleurs infinies, et sur les mérites de la Vierge,
'e et la mienne, sur les mérites des saints, et aussi je
: sur la tendresse avec laquelle Il me pardonne d'oser dé. grandement.

ɔn Père, je vois une pauvre sœur de ***, toute jeune,
ıraît avoir 22 ou 23 ans, morte le ***. Elle ne souffre
la peine du feu, mais elle est comme dans un cachot
i, étroitement garottée; au-dessus de sa tête je vois une
'e douce; elle se plaint continuellement et demande à
urs d'offrir des communions ferventes, pour expier son
: désir de recevoir la sainte communion, lorsqu'elle était
: monde.

(Suivent d'autres noms.)

72e Lettre

Tourments d'un prêtre au Purgatoire. Son amour pour Notre-Seigneur.

26 novembre 1907.

Mon Père,

Comme vous me l'avez permis, j'ai commencé la neuvaine que me demandait de faire le pauvre prêtre X., que je vois, depuis le 21 courant, dans le purgatoire. J'étais terrifiée à la vue de ses souffrances. Il était couvert d'habits sacerdotaux, qui semblaient des plaques de fer rougies; son étole est comme une chaîne d'anneaux de feu qui ronge son cou; ses mains, dans lesquelles je vois un calice, sont rongées, elles aussi, par des ulcères qui laissent voir jusqu'aux os.

À la vue de tant de tourments, je sentis mon cœur se briser, et si vous ne m'aviez pas mesuré ce que je devais faire pour cette pauvre âme, j'aurais déchiré mon propre corps avec une discipline, pour diminuer, par la grâce de Dieu, son affreux martyre. Ce que j'ai souffert de mon impuissance est bien plus douloureux que les douleurs que me causent les pénitences que vous me permettez... Baisant avec amour le crucifix, je disais à Jésus : « Ô mon BienAimé, pourquoi mettez-vous un besoin si grand de souffrir dans mon âme ? Pourquoi donnez-vous cet amour immense à mon cœur, puisque je ne pourrai jamais le satisfaire ?... Hélas ! je sais que je suis indigne de partager votre croix, de crucifier mon corps par les pénitences que seules les âmes généreuses méritent de goûter; mais, mon Bien-Aimé, lavez vite mon âme dans votre sang précieux, purifiez-la et rendez-la moins indigne des désirs d'expiation dont vous la remplissez. Voyez, mon Jésus, cette pauvre âme tourmentée, (et je montrais à mon Bien-Aimé l'âme de M. X.). Me laisserez-vous dans l'impuissance de le soulager ? Ô mon Jésus, donnez à mon corps tous les tourments que vous voudrez; avec votre grâce, je les supporterai; mais délivrez cette pauvre âme, je vous le demande au nom du sang précieux que

avez versé pour notre salut, au nom des douleurs que
: Mère a souffertes sur la terre, et au nom des douleurs
tous les saints martyrs ont endurées pour votre amour. »
'uis, élevant mes mains vers mon Bien-Aimé, je lui dis :
us savez combien je vous aime, Seigneur ! Oh ! dans l'im-
se désir que j'ai de vous aimer, et pour calmer l'ardeur de
cœur, j'ose vous dire, parce que cette certitude seule peut
faire mon amour, Seigneur Jésus, mon Bien-Aimé, pas
âme ne vous aime d'un amour plus brûlant et plus vrai
mon âme; je vous aime, et parce que je vous aime, je vous
d'écouter la prière que je vous fais pour la délivrance de
e de M. X. »
Et mon Bien-Aimé se pencha vers moi, et mettant sa main
ne sur le manteau d'or dont Il était enveloppé, Il l'entr'ou-
et me laissa voir son cœur ouvert. Son cœur était transper-
t de la blessure coulait un sang clair et abondant. Jésus
it signe de donner la main au prêtre, qui était près de moi;
i tendis la main, il me tendit la sienne; je sentis comme un
ceau de feu qui me touchait. Jésus me dit d'approcher; je
; et lorsque le prêtre fut près de la plaie du cœur de Jésus,
is le sang divin couler sur sa tête et de là sur son corps; à
ure, je voyais les plaies se cicatriser et les chaînes tomber.
Pendant cette scène, il y avait comme un épais nuage qui
tourait et l'empêchait de voir ce qui se passait; ses plaintes
inuaient à mesure que le sang précieux le couvrait. Bien-
la figure du prêtre devint purifiée des ulcères qui la cou-
ent, et l'étole me parut comme une belle étole violette qui
uit son cou; les autres ornements ont gardé la même appa-
ce de plaques rougies. Puis mon Bien-Aimé disparut, après
voir dit qu'Il écoutait la prière que je lui faisais, et qu'Il
vrerait cette chère âme.

73e Lettre

Son héroïque charité. Délivrance du prêtre.

5 décembre 1907.

Mon Père,

La nuit dernière, je faisais le dernier exercice de ma neuvaine de pénitence en faveur de l'âme de M. X. J'étais tellement épuisée que j'avais peine à trouver la force de me servir de ma discipline; une douleur très forte, accompagnée de faiblesse dans le bras droit, rendant impossible cet exercice, n'osant pas demander à Notre Seigneur de me donner la force, (parce que je ne voulais pas manquer à mon vœu de ne jamais rien demander pour moi-même,) j'étais là, agenouillée près de mon lit, croyant que Notre Seigneur permettait cette faiblesse, parce que j'étais indigne du bonheur de faire souffrir ma chair par la flagellation, j'offris mon sacrifice, disant humblement à mon Bien-Aimé de me pardonner les péchés dont j'étais coupable, et qui étaient la cause de mon indignité; puis voulant faire taire la nature qui me faisait presque regretter mon incapacité de souffrir plus, je dis à mon Jésus : « Ô mon Bien-Aimé, puisque je suis indigne de satisfaire à votre justice, en faveur de l'âme pour laquelle je vous implore, je vous prie, par le sang que vous avez versé pour notre salut, et par les douleurs que votre Mère Immaculée a endurées pour votre amour, de ne pas tenir plus longtemps captive cette âme qui vous désire; ajoutez plutôt des années de plus à celles que mes nombreux péchés ont méritées, et laissez-moi satisfaire pour cette âme dans le purgatoire. »

Et malgré le désir ardent de mon âme de posséder son Bien-Aimé, aussitôt qu'elle sera délivrée de la prison de mon corps, si Notre Seigneur me demandait de passer cent ans au purgatoire, pour qu'Il en préserve une seule âme, je consentirais volontiers, tant je comprends combien il fait plaisir à mon Bien-Aimé de délivrer et de soulager les pauvres âmes.

Aussitôt que j'eus fini ma prière, je vis M. X. se pencher rs moi et soutenir mon bras, pendant que je frappais avec ma scipline; à peine avais-je donné quelques coups (j'étais ren- te à la deuxième strophe du miserere) que les forces revin- nt dans mon bras; je frappai avec rigueur, sans m'occuper : déchirer mon corps et de rouvrir les plaies déjà faites; je ıppai avec le courage que donne la jouissance de soulager le ochain, surtout quand ce prochain est une âme tourmentée r les tourments incomparables du purgatoire. Oh! mon Père, : me punissez pas d'avoir été impitoyable envers ma chair : si us aviez vu cette pauvre âme, si vous aviez entendu ses plain- s, vous auriez fait de même. Avec les derniers coups, je restai r terre, ne pouvant faire aucun mouvement, tant je souffrais; ais mon âme était plongée dans la plus douce des jouissan- s : l'âme de M. X. était délivrée.

La Sainte Vierge me la fit voir, couverte de gloire; j'enten- is le chant des Saints qui venaient au-devant d'elle. Oh! ıelle beauté ravissante qu'une âme extrêmement purifiée!.. âme de M. X. avait cette beauté. Avant de monter au ciel, il nt me remercier de ce que j'avais fait pour lui; il me promit être mon protecteur et celui de ma famille, au ciel. Il m'en- uragea à persévérer dans la pratique de prier et d'expier en veur des âmes sacerdotales.

Je sentis les forces revenir; et je passai le reste de la nuit à nir et à remercier Notre Seigneur d'avoir tant de miséri- rde envers la pauvre petite servante que je suis.

74e Lettre

Elle est maltraitée et tentée par le démon.

Dimanche, 8 mars 1908.

on Père,

... Hier, après votre départ, j'ai eu une lutte terrible à sou- nir. Les démons me jetaient presque au plafond de ma cham- e et me faisaient tomber par terre, me tiraient par les che- ux autour de mon lit; enfin, mon corps épuisé n'était plus

qu'une plaie; j'étais à moitié morte. Cependant, je ne leur ai pas dit un seul mot : ils auraient tant voulu me faire discuter ! Je priais mentalement, (car je n'avais pas la force de prononcer les paroles). J'offrais ces souffrances à Notre Seigneur, par l'entremise de mon Ange Gardien, qui est venu à mon secours. Enfin les méchants démons laissèrent mon corps tranquille. Je restai longtemps presque incapable de me remuer dans mon lit.

Pour ne pas perdre mon temps à me souvenir des douleurs que j'endurais, je fis mon oraison du soir. Je contemplais doucement la charité de la Sainte Trinité envers les hommes, en nourrissant mon âme de louanges à l'adresse du Dieu trois fois Saint, quand les démons arrivèrent de nouveau pour jeter mon âme dans la désolation. Ils profitèrent de ma faiblesse pour me tenter par la gourmandise; ils me disaient : « Mais tu te crois donc bien sainte, que tu comptes sur la prière pour nourrir ton corps ? Tu ferais bien mieux de manger et de boire, que de nourrir ton orgueil tout le temps de l'oraison. » Ils me tourmentent ainsi. Je ne sais si mon esprit s'est arrêté à leurs suggestions, mon Père, mais je me suis accrochée à la volonté de Dieu pour garder la paix.

Je bois, trois fois par jour, un peu d'eau bénite; j'essaye de manger du pain, pour ne pas donner de prise aux démons, mais je le rejette.

Notre Seigneur est bon, si bon ! Je lui ai formulé votre désir que je sois utile à ma famille; et Il me prête de la force. Je prends soin de mon mari; j'ai écrit pour lui hier soir, puis j'ai raccommodé le linge de la famille.

75e Lettre

Vision de Jésus crucifié. Elle endure les souffrances de la Passion.

Samedi matin, 14 mars 1908.

Mon Père,

Hier je n'ai pas été capable d'écrire, j'étais trop souffrante. Ce matin les forces me sont revenues un peu, et je vais tâcher, avec l'aide de la grâce que je demande à mon Dieu, de vous dire ce qui s'est passé dans la journée d'hier. Il m'est bien difficile, vu mon ignorance et ma mémoire presque paralysée par les souffrances répandues dans tout mon être, de bien dire ce que je vois et entends.

Depuis le commencement de la nuit, vendredi, je priais et je méditais, avec une douleur profonde mais intérieure, sur la passion de Notre Seigneur. Absorbée par la pensée que ces souffrances avaient été acceptées par mon Sauveur, pour le salut de mon âme et pour l'expiation de mes péchés, je fus si accablée de regrets que mon âme tomba dans une grande tristesse. Devant moi passa un tableau qui, quelques instants après, devint comme l'apparition du Christ crucifié. Pendant que je le contemplais, je vis le Christ s'animer, j'entendis sa voix m'appeler: « Vois, dit-il, comment j'ai été suspendu à la croix par des clous qui transperçaient mes pieds et mes mains. Il n'y a aucune douleur que je n'aie soufferte dans mon âme et dans mon corps. J'ai voulu être totalement torturé: pour expier les péchés des pieds et des mains, mes pieds et mes mains ont été percés de gros clous; pour les péchés du cœur, où se sont déchaînés l'envie, l'orgueil, la concupiscence et la haine, mon cœur a été cruellement ouvert par le fer de la lance. Et pour tant de douleurs, pour tant d'amour, je ne reçois que de l'oubli et de l'injure ! » Et pendant que Notre Seigneur me parlait, je voyais son âme torturée par les douleurs que son corps endurait, par notre refus de compatir à sa grande douleur.

Alors, profondément affligée d'avoir été la cause de son martyre d'amour, je fis l'accusation de tous les péchés de ma vie : toutes mes ingratitudes, mes infidélités, mon orgueil, mes gourmandises, enfin toute ma vie coupable passa devant mes yeux; et je m'efforçai de mettre toutes mes misères aux pieds de mon Sauveur, pour que son sang les efface et que son cœur les pardonne. Mes larmes, les larmes de mon âme, coulaient avec tant d'amertume que ma douleur devenait brûlante. Le Christ me regarda tendrement en disant : « Console-moi, ma fille, et tiens-moi compagnie, le veux-tu ?—Si c'est votre volonté, mon Jésus, mon amour pour vous me fait désirer d'être crucifiée avec vous; je vous donne tout ce que vous m'avez donné, prenez mes membres, mon cœur, mon âme, faites-en ce que vous voudrez. »

L'apparition s'effaça, je revins à moi-même; il me semblait que j'arrivais du Calvaire, tant mon âme était pénétrée de ce qui s'était passé. Il était trois heures et demie du matin, vendredi. Je ne sais comment il se faisait que mes sens extérieurs participaient à la douleur intime de mon âme. Des larmes coulaient de mes yeux; mes membres étaient comme tout brisés; mes pieds et mes mains, si sensiblement blessés comme par des clous que toute la journée j'avais peine à supporter la douloureuse sensation. Mais mon cœur fut le siège d'une douleur plus grande encore; toute la journée je fus comme clouée sur mon lit, je ne pouvais faire le moindre mouvement sans éprouver des défaillances, tant j'avais mal dans la région du cœur. Géraldine me fit prendre mon remède; la pauvre enfant, me voyant si souffrante, voulait me soulager; je n'osais pas lui refuser, je pris le remède, mais aussitôt je le rejetai; une hémorragie considérable s'ensuivit; j'eus une faiblesse qui me laissa le reste de la journée plus morte que vive. Je sentais continuellement comme un glaive qui ouvrait mon cœur. Mon âme avait sa part bien large de souffrances. Pouvait-il en être autrement, avec le souvenir si vivant du Christ mourant pour nos péchés, avec l'écho de sa plainte si douloureuse et si légitime,

ec le souvenir de mes péchés, et la vue des péchés dont la rre est couverte ?

Ah ! mon Père, pourquoi Notre Seigneur est-Il ainsi trai- ? Pourquoi détournons-nous nos regards du Calvaire et du ier Crucifié ? Nous levons pourtant les yeux vers le ciel, pour pérer le bonheur que la terre nous refuse; et, fous que nous mmes, nous ne nous souvenons pas que c'est au Dieu crucifié u Calvaire que nous devons nous adresser, pour obtenir le ardon de nos crimes, que c'est par le sang qui coule de ses laies que notre âme sera purifiée et rendue digne de ce beau el, que nous voulons pourtant obtenir.

Ah ! que l'homme est cruellement coupable ! Quelle excu- peut-il donner pour légitimer cet oubli de son Sauveur et e son Bienfaiteur de chaque jour ? Tout lui parle de Lui; Église l'invite, durant cette sainte Quarantaine, à regarder ésus crucifié à la croix; elle lui dit, par ses prières, son deuil, ar la parole de ses prêtres, par les jeûnes qu'elle impose, enfin ar tous les moyens, que le chrétien doit compatir aux souf- rances de son Sauveur, s'il veut sauver son âme; qu'il doit se ouvenir des angoisses, des amertumes et des sacrifices du Christ, pour apprendre à mortifier son corps. Mais qui répond l'appel du Calvaire, à l'appel de l'Église, notre Mère ? Qui epose ses yeux, avec le cœur touché, sur le Christ suspendu à a croix pour notre salut ? Presque personne. Nous détournons a tête pour ne pas voir; nous fermons notre cœur pour ne pas entir le remords, qui nous forcerait à tomber aux pieds du Crucifié, pour pleurer et gémir avec Lui, sur notre vie crimi- nelle.

Que je voudrais être prêtre, pour pouvoir annoncer, du aut de la chaire, le Christ et sa douleur immense ! Je force- ais ces ingrats, qui ne se souviennent de Lui que pour jouir le ses bienfaits, ou pis encore, pour l'insulter et le déchirer. Mais puisque je ne suis qu'une humble femme, à qui l'igno- rance impose le silence, du moins je L'aimerai, je Le servirai

et je Lui offrirai mon corps et mon âme, pour qu'Il les immole avec Lui, s'Il le veut et comme Il le voudra.

Mon Père, vous qui êtes son prêtre, vous qu'Il a choisi pour L'annoncer et Le faire aimer, remuez donc les âmes qui vous sont confiées; dites-leur le Christ, ses souffrances et sa croix; inculquez dans les cœurs l'amour et le besoin de la mortification: elle est si inconnue dans le monde ! On vit pour satisfaire sa sensualité. Parlez de la mortification; parlez du souvenir habituel que le chrétien doit avoir de Jésus crucifié. Cher bon Père, vous pardonnez bien à votre pauvre pénitente de vous dire ces choses, oui, pardonnez-lui comme Jésus lui pardonne, car son amour pour Notre Seigneur lui fait souvent oublier qu'elle n'est qu'une faible femme. Oh ! travaillons pour Jésus, Il fait tant pitié ! Pauvre cher Jésus, si je pouvais Lui gagner toutes les âmes !

76e Lettre

Nuit de l'Annonciation. Belle vision de la Sainte Vierge.

Mars 1908.

Mon Père,

Vous m'avez ordonné de vous écrire ce qui s'est passé le 25 courant, fête de l'Annonciation. Je voudrais bien vous obéir et vous dire les bontés de mon Bien-Aimé Sauveur et les tendresses de la Sainte Vierge envers votre pauvre pénitente; mais je me sens incapable de m'exprimer !

J'ai demandé à Notre Seigneur et à la Sainte Vierge de me donner la capacité de vous obéir. Le démon n'aime pas cela; il tirait mon papier, et il a barbouillé la première page; je lui ai jeté de l'eau bénite, le voilà parti; j'ai mis une médaille de la Sainte Vierge sous mon encrier, ainsi je n'ai pas peur de lui.

Mon Père, lorsque vous m'avez quittée le 24, veille de l'Annonciation, j'étais inquiète, j'avais l'âme troublée : j'avais eu tant à lutter ce jour-là ! Le soir, le trouble augmenta; la pensée que mon Jésus viendrait le lendemain matin me mit dans un mélange de joie et de crainte. C'est que je croyais être en

péché mortel, à cause des choses affreuses que la charité m'avait obligée d'entendre et de discuter; l'enfer faisait rage autour de moi. Je pleurais et je protestais à mon Jésus que je ne voulais plus jamais l'offenser. Jusque vers minuit, je fus ainsi tourmentée. Pour calmer mon âme, je me proposais de faire une bonne confession avant de recevoir mon Jésus; cependant le désir de la sainte communion me brûlait, et je sentais les tortures de l'amour. Jamais mon cœur ne fut plus rempli d'amour et de repentir. Je voulais lever les yeux vers la Sainte Vierge, mais je me sentais si indigne et si impure que je tremblais, en lui disant : « Bonne Mère, vous qui êtes si pure et si bonne, ayez pitié de moi; demandez au Bien-Aimé de mon cœur de m'entourer de sa miséricorde. »

Vers minuit, j'entendis comme des instruments de musique, puis une lumière illumina toute ma chambre, et je vis une belle Vierge devant moi, près de l'autel que je venais de préparer pour recevoir la sainte communion. Elle avait une longue robe toute blanche, avec des lis blancs autour de la ceinture; sur ses cheveux, brun clair, un voile blanc comme en gaze; un grand lis blanc couvrait sa poitrine; son voile tombait jusqu'à la moitié de sa robe; ses mains étaient croisées avec le lis qui couvrait sa poitrine. Elle paraissait avoir quinze ou seize ans. Elle était d'une beauté incomparable, d'une blancheur transparente, comme si le soleil se fût miré dans sa chair; je ne voyais pas ses pieds, qui se perdaient dans des nuages d'or et de diamant. Je restais comme paralysée de bonheur; je ne pouvais pas dire une seule parole, ni détacher mes yeux de la belle Vierge, qui me regardait en souriant. Je sentais une grande paix et une grande confiance dans mon âme; les craintes étaient disparues, et mon cœur soupirait des actes d'amour et de désir.

La Vierge me dit : « Ma fille, j'ai entendu ta prière et je viens à ton secours; ne crains pas, je vais te délivrer de tes ennemis, et te faire reposer dans mon amour. Dans quelques instants, mon Fils, Celui que ton âme désire et que ton cœur aime

tendrement, va venir te nourrir de sa chair divine. Il a soif de tes embrassements, ma fille, son cœur palpite de joie parce que ton âme l'appelle et le désire. Sois donc heureuse dès maintenant, et laisse l'amour te préparer à recevoir le Dieu d'amour. La Sainte Vierge me parlait encore et préparait mon âme à recevoir mon Jésus, quand j'entendis sonner l'Angélus, (je croyais que la nuit venait de commencer, tant elle avait passé vite). Je récitai l'Angélus, pour offrir cette belle prière comme bouquet de fête à ma Mère du Ciel. La Sainte Vierge laissait tomber de belles fleurs blanches sur mon lit, à chaque parole de l'Angélus, qu'Elle disait avec moi...

Mon Jésus entra dans la maison. Oh ! ma joie ! mon bonheur ! ma confiance ! Je ne pensais plus à me confesser. J'aurais voulu courir à sa rencontre. La Sainte Vierge alla au devant de mon Bien-Aimé. Le voilà qui vient à moi, la Vierge l'escorte, et ma chambre se remplit d'anges. Quand Jésus entra dans mon cœur, je fus comme noyée dans une mer d'amour. Je Le couvrais de mon pauvre amour, ne trouvant aucune parole; je L'adorais de mes baisers et Le remerciais, en Le laissant me prodiguer ses miséricordieuses tendresses. La Sainte Vierge adorait Notre Seigneur dans mon cœur; et l'ange Gabriel, qui tenait le premier rang parmi les anges qui faisaient escorte à mon Bien-Aimé, se tenait près de moi.

Pendant que j'adorais mon Jésus dans mon cœur, Il me dit: « J'ai entendu tes prières, ma fille, et elles ont touché mon Cœur; demande-moi ce que tu voudras au nom de ma Mère et je te l'accorderai. » Je demandai alors la délivrance de l'âme de Mme B., et Notre Seigneur me dit : « Ta prière est exaucée, l'âme pour qui tu m'as prié entrera aujourd'hui même en paradis. » Je vis un instant après l'âme de Mme B., escortée par la Sainte Vierge et portée par des anges, monter au ciel. Elle me salua amicalement; elle était comme habillée de soleil, je ne sais comment décrire son vêtement lumineux. Elle me dit : « Je me souviendrai de vous au ciel, ma sœur, et vous rendrai ce que vous avez fait pour moi. » Puis j'ai vu la délivrance de trois religieuses.

J'entendais comme un concert continuel qui partait du ciel, et aussi des chants pieux qui montaient de la terre au ciel: c'était l'Ave Maria, que les Anges répétaient avec les saints et toute la cour céleste; j'entendais l'Ave, rien que l'Ave, et ces Ave tombaient comme une pluie de roses et de lis, qui répandaient un parfum pénétrant; j'en étais toute couverte et embaumée.

Il me semblait que je venais de commencer mon action de grâces, quand j'entendis quelqu'un m'appeler. Je m'éveillai comme d'un beau rêve, (mais ce n'était pas un rêve, mon Père). Je ne sais pas comment dire cela; mais quand je reçois mon Bien-Aimé, Il m'absorbe tout entière; j'oublie toute autre chose, et ce cher beau Jésus me fond tellement dans son amour, que je ne sais plus si j'ai un corps, ni si je suis sur la terre; je crois que mon extérieur s'endort, n'ayant rien à faire avec ce qui se passe dans mon intérieur. J'ouvris les yeux et je vis deux religieuses près de mon lit. Je croyais qu'il était encore matin, et que je venais de faire la sainte communion, d'autant plus que les petites bougies que j'avais allumées vers cinq heures et demie du matin, étaient encore allumées et n'avaient pas fondu du tout. Je sentais le parfum des fleurs sur mon lit, j'en étais encore couverte, je les voyais et j'entendais encore le concert d'Ave. Les religieuses me dirent: « Réveillez-vous, et dites-nous ce que la Sainte Vierge a fait pour vous aujourd'hui. » Je voulais les écouter; mais je sentais le besoin de m'enfermer dans l'adoration de mon Bien-Aimé qui reposait dans mon cœur. Je croyais que ces religieuses étaient du cortège qui adorait Jésus avec moi. Mais elles me dirent: « Voyons, parlez-nous, votre action de grâces est finie, il est cinq heures du soir. » J'ouvris les yeux et cherchai à me rappeler ce qui était arrivé. Je leur dis: « Vous ne me trompez pas, c'est bien le soir? Il me semble que je viens de communier; voyez, mes petites lumières sont encore là; laissez-moi adorer Notre Seigneur avec la Sainte Vierge. » Mais elles me dirent qu'elles voulaient que je leur parle, et que c'était bien le soir.

Alors je constatai que c'était vrai, que Notre Seigneur et la Sainte Vierge m'avaient favorisée d'une action de grâces qui avait duré toute la journée.

J'étais sortie de ce sommeil paisible, où mon Bien-Aimé m'avait plongée, pour me reposer en l'aimant et en jouissant de son pur amour; mais je ne sais comment vous exprimer, mon Père, ce que je ressentais. C'était de la paix, du bonheur, du rassasiement, enfin c'était la pensée et la certitude que Jésus était réellement dans mon cœur, que son cœur battait sur le mien, et que seul le péché pouvait détruire cette union intime de mon âme avec son Bien-Aimé. Les parfums dont j'étais comme enivrée pénétraient tout, autour de moi; les religieuses me dirent : « Que ça sent bon ! c'est comme si on avait répandu des fleurs ici. » Je ne sais pas trop ce que j'ai pu dire, ni comment elles sont venues et parties.

Je tâchais de remercier mon Bien-Aimé et la Sainte Vierge, en disant avec respect et amour les Ave du rosaire. Je goûtais davantage cette belle prière, après l'avoir entendu répéter si suavement par les anges et les saints. Mes petites lumières durèrent jusque vers onze heures et demie de la nuit. Je continuai la récitation du rosaire jusque vers minuit. Le reste de la nuit je reposai doucement, avec le souvenir des bienfaits de Notre Seigneur et de la Sainte Vierge.

Mon Père, j'ai essayé de vous décrire cette belle journée; mais je sais bien que j'ai mal dit les choses. Ah ! il me faudrait une plume du ciel pour dire ces choses-là.

77e Lettre

Vision du Ciel et du Purgatoire. Elle voit les âmes au cimetière. Elle vit avec elles.

Novembre 1908.

Mon Père,

Vous m'avez ordonné de mettre par écrit ce que j'ai vu et entendu le jour de la fête de tous les Saints. Je veux vous obéir, oh ! oui, mais je suis bien souffrante, bien tourmentée

démon : il m'arrache ma plume et crie toute sorte de
; pour m'empêcher d'écrire. À bout de forces et de cou-
'ai demandé aux chères âmes du purgatoire qui sont au-
e moi de demander à Notre Seigneur de chasser les dé-
Les chères âmes m'ont promis leur assistance et je re-
plus de paix.

jour de la Toussaint, je ressentis une grande joie dans
me, en pensant aux bienheureux, qui jouissaient de la
ı Bon Dieu, et qui recevaient la récompense de leurs
nces et de leurs mortifications sur la terre. Je faisais
ı, en pensant à la bonté infinie de Dieu, et en le remer-
l'avoir appelé les âmes des saints au bonheur de le pos-
ıu ciel. Je ressentais tant de reconnaissance et d'admira-
ıe je perdais le souvenir de la terre; j'étais loin, loin du
:. J'avais été comme transportée à une longue distan-
ɔn ange gardien me donnait la main, et me guidait. À
: que nous avancions, la lumière augmentait; et les pla-
e je traversais étaient plus belles, peuplées par des per-
ges couverts de riches habits, semblant jouir d'un grand
ur. Arrivée bien loin, j'entendais des chants si beaux
ne puis le dire. Mon ange me dit : « Regarde le bonheur
)ieu entoure ceux qui l'ont servi sur la terre, et qui ont
éré jusqu'à la mort à faire sa sainte volonté. » J'avais
à supporter une si brillante vue. Les saints, car c'étaient
vaient sur la poitrine comme des soleils de pierres pré-
, qui disaient les vertus dans lesquelles ils avaient ex-
plus les vertus étaient grandes, plus les ornements étaient

vie, je disais à mon ange combien j'étais dans l'admira-
t que je voulais remercier Notre Seigneur toute ma vie,
a miséricorde envers tant d'âmes. Mon ange me dit :
s émerveillée de ce que tu vois, et pourtant ce que tu
ıples n'est que le reflet des beautés du ciel, nous som-
ıcore bien éloignés du séjour divin. Notre Seigneur m'a
ıé de te conduire ici pour te consoler et t'encourager à

son service. » Je ressentis un grand bonheur de ce repos que mon Bien-Aimé m'avait donné, et lorsque je revins à moi-même, je pleurais d'émotion.

Je me rendis à l'église pour les vêpres. J'avais encore cette vue heureuse devant les yeux, quand on commença les vêpres des morts. La joie que je sentais s'évanouit; le tableau du bonheur et de la joie fit place au souvenir des chères âmes souffrantes. Je vis comme de grandes portes d'or fermées; j'entendis des voix plaintives; l'église était remplie d'âmes des trépassés, qui venaient réclamer l'aide des vivants. Tout cela se passait dans mon esprit, et dans ces temps-là, mon Père, il me semble que je ne suis plus sur la terre.

Qu'elles sont belles et bonnes, les âmes du purgatoire, malgré leurs tourments ! Elles sont dans un état de perfection si élevé, qu'elles pourraient être les modèles des plus grands saints de la terre. Toutes pénétrées de Dieu, elles bénissent sa volonté et souffrent avec l'empressement de l'amour satisfait. Si elles demandent notre aide, c'est parce que le Bon Dieu veut que nous exercions la charité en leur faveur, et qu'elles nous doivent leur délivrance. C'est la communion des saints, l'union des Églises.

Au sortir des vêpres, j'ai été au cimetière. Je me promenais au milieu des tombes, le cœur gros, car je voyais les gens passer, et personne n'entrait voir les chers morts du cimetière. Il me semblait que les tombes étaient ouvertes, que je voyais clairement les morts. J'en reconnaissais beaucoup, (je vous les ai nommés, mon Père) ; ils se plaignent de l'oubli de leurs parents et de leurs amis de la terre. Je les consolais, et leur promettais de faire prier pour eux tous ceux que je rencontrerais. Je fis le chemin de la croix sur mon crucifix, disant un De profundis à chaque station. Vers 5 heures et demie, il me fallut quitter mes chers morts pour aller à ma famille.

Je préparai le souper de mon mari et de mes enfants; puis, vers 6 heures, je me rendis au couvent pour réclamer l'aide des religieuses pour mes chers défunts. Je passai par le cimetière

où je dis un De profundis. Lorsque je laissai le cimetière, les âmes me suivirent comme en procession jusqu'au couvent. J'entrai, elles restèrent à la porte; j'étais absorbée par leur appel continuel, et j'avais peine à dire quelques mots aux religieuses. Je leur demandai de prier pour les âmes du purgatoire. Je ne crois pas avoir rien dit de plus, seulement que je ne pouvais rester avec elles, parce que j'avais promis aux morts du cimetière de retourner les voir.

Je restai un quart d'heure au couvent, et lorsque je sortis, les âmes étaient là qui m'attendaient. Je me rendis au cimetière aussitôt. Je passai la veillée avec mes chères âmes. J'aurais bien passé toute la nuit, tant j'étais heureuse de les soulager par mes humbles prières, mais mon mari m'avait dit de ne pas être trop longtemps. Quand j'arrivai chez moi, mon mari me dit : « Tu as veillé tard au couvent. » À ma surprise, il était 11 heures et 10 minutes. Le temps m'avait paru si court que je croyais qu'il était 9 heures au plus.

Depuis, je vis avec ces chères âmes du purgatoire; elles m'entourent, prient avec moi et absorbent mon souvenir. J'ai tant craint l'illusion, ou les tromperies du démon, que j'ai fait tout en mon pouvoir pour résister à ces choses. J'ai prié la Sainte Vierge; j'ai renoncé à tout ce qui ne viendrait pas de la volonté de Dieu; enfin j'ai supplié mon Bien-Aimé de me faire mourir plutôt que de permettre que je Lui fasse de la peine. Notre Seigneur ne s'est pas montré; mais une force surhumaine me tient au milieu des chères âmes souffrantes, et me fait partager leurs peines et leurs douleurs. Je ressens une grande paix, car mon ange gardien se montre à moi, et me dit de ne pas craindre et de me tenir humblement soumise à la volonté de mon Dieu.

Ah ! que je comprends maintenant le martyre que les chères âmes endurent par la privation de la vue de leur Bien-Aimé, moi qui ne suis qu'une indigne pécheresse, et dont l'amour n'est qu'une étincelle, comparé à l'amour des chères âmes pour Dieu. Oh ! oui, je veux souffrir la soif dévorante

que mon âme ressent, pour entrevoir Celui qu'elle aime, pour obtenir que les chères âmes possèdent au plus tôt leur Dieu Bien-Aimé. Je leur dis mon ennui pour les encourager; il me semble qu'elles aiment cette intimité de souffrances de cœur.

Vous m'avez dit, mon Père, de vous écrire les noms de ceux qui se font connaître. Les voici :

Rév. X. Ce bon prêtre me dit qu'il était votre ami; il vous demande de dire la sainte messe pour le repos de son âme, et que son exemple vous serve de leçon. Il est au purgatoire pour avoir dit son bréviaire sans penser qu'il s'adressait à Dieu, sans dévotion, par routine; il en était ainsi de sa préparation à la sainte messe et de son action de grâces.

(Suivent d'autres noms.)

78e Lettre

Paroles de la Sainte Vierge.

15 novembre au soir 1908.

Mon Père,

Aujourd'hui, fête de la pureté de la Sainte Vierge, j'ai ressenti un soulagement sensible à mes souffrances ordinaires, et il me semble que mon Bien-Aimé n'est pas loin et qu'Il a pitié de mon ennui. Ce matin, je désirais beaucoup la sainte communion, et pour satisfaire mon âme, j'offris avec amour mon sacrifice pour le soulagement des âmes du purgatoire, qui étaient détenues pour expier l'indifférence qu'elles avaient eue sur la terre pour la sainte communion. Je fis cette offrande par l'intercession de la Vierge pure, la suppliant de grandir mes désirs et mon amour, dans la mesure que demande l'expiation pour ces chères âmes. J'entendis la Sainte Vierge me dire : « Tu ne peux rien offrir de plus agréable à mon Fils, et après le saint sacrifice de la messe, l'acceptation volontaire des sacrifices du cœur, la mortification des désirs les plus sensibles, avec l'intention et le désir d'expier pour les âmes souffrantes du purgatoire, touchent le cœur de Dieu et payent les dettes de ces saintes âmes. »

semble que je n'ai jamais tant souffert dans mon âme,
sir de la sainte communion; il me semble qu'il y a si
s que je n'ai pas eu cet amour brûlant; et je croyais
e ce désir. La Sainte Vierge a été chercher bien des
ourd'hui, et les a emmenées au ciel.
mon Père, les noms de ceux qui réclament mes prières
rifices.

(Suit la liste de ces noms.)

79e Lettre

Jeûne du samedi et ses fruits.

1909.

e,
is une dizaine d'années, je jeûne le samedi, ne pre-
ı le matin et faisant maigre la journée. L'obéissance
ermis cette pratique envers la Sainte Vierge. Depuis
semaines, je suis devenue très affaiblie par des hé-
s presque continuelles, cependant je n'ai pas manqué
ière pratique du samedi. Il y a deux semaines, le doc-
a nécessaire de me donner des fortifiants, me disant
temps de ne pas jeûner et de manger de la viande
ours. Je ne dis rien, et comme je n'avais pas consulté
ır de moi-même, mais qu'il m'avait lui-même offert
je ne me crus pas obligée de suivre son avis; je pris
ues tous les jours, mais sans changer mon cher règle-
mme je devenais de plus en plus affaiblie, il me vint
e que j'étais peut-être coupable de ne pas vous dire
s, mon Père. Craignant d'offenser mon Jésus, je vous
it...
vous avoir exprimé le désir que j'avais de continuer,
ıon état de santé, à jeûner le samedi, quoique je ne
ien la veille, le vendredi, vous me dîtes : « Allez de-
Notre Seigneur qu'Il me dise ce que je dois vous dire
t, ou vous défendre ce jeûne ou vous permettre de le
r. »

En jetant les yeux sur le tabernacle, je le vis tout lumineux; tout le sanctuaire était illuminé, c'était comme un ciel; mon Bien-Aimé était là comme sur un trône; son attitude paternelle et son regard doux et tendre me remplirent de confiance. J'allais lui faire ma demande, quand mon Bien-Aimé m'appela ou plutôt m'attira jusqu'au pied de l'autel. J'étais à ses pieds, et élevant mon cœur et mes mains vers Lui, je lui dis : « Mon bon Sauveur Jésus, il m'a bien fallu dire tout à mon confesseur, et il m'envoie vous demander s'il doit m'ôter mon cher jeûne du samedi ou si c'est votre volonté sainte qu'il me permette de le continuer. » Jésus jeta sur moi un long regard, qui me fit comprendre l'amour qu'Il porte à mon âme, et me dit : « Ma fille bien-aimée, regarde à ma droite ». Je vis le purgatoire ouvert; la Vierge immaculée, accompagnée d'une multitude d'anges, descendit dans le lieu d'expiation et remonta aussitôt, suivie d'un grand nombre d'âmes dont Elle venait de briser les chaînes; ces âmes me regardaient amoureusement et allaient se perdre dans le sein de Dieu.

Cette scène disparut, et Jésus mon Sauveur me dit : « Ma fille chérie, c'est pour te faire comprendre combien je bénis, et combien je sanctionne la pieuse pratique que tu m'offres chaque samedi en l'honneur de ma Mère, que je te fais la grâce de voir les fruits de tes pénitences et de tes prières. Chaque samedi, ma divine Mère va consoler et délivrer un grand nombre d'âmes que tes mérites rachètent. Reste fidèle, ma fille bien-aimée, à cette pieuse pratique envers ma mère, pour le soulagement de mes épouses souffrantes. Rien ne réjouit plus mon cœur que d'honorer ma Mère et de délivrer les saintes âmes du purgatoire. Va dire à ton confesseur la faveur que je viens de te faire, suis en tout la ligne de conduite qu'il te donnera, et ma grâce ne te manquera pas. Comme preuve que c'est bien moi, ma fille, et que tu n'es pas la victime de l'illusion, tu seras dès cet instant guérie de l'hémorragie qui te fait souffrir et qui te réduit à une si grande faiblesse. » Comme mon Jésus me l'a dit, l'hémorragie est complètement finie, plus de

rs de ce côté. Oh ! comment remercier mon Sauveur !
ons, mon Père, que cette pratique envers Marie Imma-
pour le soulagement des âmes du Purgatoire, trouve
ans les âmes.

80e Lettre

haristie et la Passion. Le Congrès Eucharistique de Montréal.

Février 1910.

Père,

i dit à mon Bien-Aimé que vous m'ordonniez d'écrire
se passe dans l'intimité de mon être. Me sentant faible
apable d'exprimer par des paroles ce qui fait la joie de
ime et le soutien de mon corps, en me donnant le coura-
vivre, mon Bien-Aimé m'a demandé si j'avais du con-
nent à dire ces choses à mon confesseur; il m'en coûtait
ier à Notre Seigneur la répugnance que j'éprouve; mais
ınt qu'Il me pardonnerait, je Lui dis : « Oui, il m'en
, et si je n'avais pas peur, cher Jésus, de vous déplaire, je
rais cachées dans mon cœur toutes vos délicieuses bon-
fais pardonnez-moi, et faites-moi la grâce d'obéir tou-
malgré mes répugnances. »

lors, mon Père, j'ai cru comprendre que Notre Seigneur
ardonnait, car Il m'a dit : « Ma fille, l'obéissance est la
qui fait les saints, et je bénis l'âme qui use de sa liberté
on pour obéir à celui qui lui commande en mon nom.
ce que ton confesseur t'ordonne, et je ne permettrai pas
mon de te troubler. » À l'instant même, le démon, qui me
nentait, s'éloigna. Je me sens plus forte pour écrire; je
te sur la promesse de Notre Seigneur pour n'écrire que ce
st vrai, autant que mon ignorance et ma mémoire me le
ettront. Je renonce d'avance à ce qui n'est pas vrai, pour
'attacher qu'à la vérité, et à ce qui est conforme à la vo-
de Notre Seigneur.

Notre Seigneur m'a dit : « Ma fille, ce ne sont pas tes propres mérites qui attirent mon divin regard sur toi, mais mon amour pour ton âme; humilie-toi donc et reconnais ton indignité et ma miséricorde; reste-moi fidèle; crains le péché et ne compte que sur ma grâce pour supporter doucement les souffrances dont je te gratifie.

« Le monde est rempli de crimes; le péché coule sur la terre comme une mer sortie de son lit; les tabernacles, où mon amour pour les hommes me tient prisonnier, restent sans adorateurs, et l'Hostie sainte, dans laquelle je me donne en nourriture à l'homme, est profanée et dédaignée. La justice de mon Père céleste crie vengeance; son bras ne s'appesantit pas parce qu'au milieu de ce monde impur et cruel, il y a encore des cœurs purs, des âmes de bonne volonté pour pleurer, aimer et réparer. À ces âmes généreuses mon Père donne sa grâce. Il accepte leur désir d'immolation. La pénitence est à peine connue dans le monde; on vit pour jouir, sans se souvenir que la terre n'est pas la patrie où le cœur doit se satisfaire, mais la vallée où l'homme passe, pour acquérir les mérites qui donnent le ciel à l'âme qui a connu, aimé et servi son Créateur et son Dieu.

« Ma fille, j'ai entendu ta prière et l'expression de ton désir de satisfaire à la justice divine, pour tes péchés et pour ceux de tous les hommes. Je viens encore mettre sur ton corps une part de mes propres souffrances; dans ton âme, je laisse tomber quelques gouttes des amertumes et des angoisses qui ont réduit mon âme divine à la plus effroyable des agonies; dans ton cœur, je fais naître une étincelle de l'amour que j'ai pour les âmes, afin que dans cet amour tu puises le courage et la force de souffrir généreusement. »

Notre Seigneur m'a fait comprendre que la sainte Eucharistie, avec sa passion, avait été l'ambition de son divin cœur, de toute éternité; que l'Eucharistie était la continuation de sa passion. Comme dans sa passion, dans l'Eucharistie Jésus est tous les jours l'objet des outrages de l'homme; tous les jours de

uveaux Judas Lui donnent le baiser du traitre; tous les jours, Lui crache à la figure, on Le flagelle par le sacrilège . . . Oh ! er Jésus, que de larmes amères Il verserait, si ses yeux pouient encore pleurer ! Mais son cœur reste sensible à toute ıauté; son amour reste sans réponse !

Pauvre Bien-Aimé, que pouvait-Il donner de plus dans ucharistie ? Il nous donne son même corps, son même sang, ur continuer sa douloureuse passion; car, chaque fois qu'un ur sacrilège le reçoit, c'est le Calvaire avec toutes ses horırs qui recommence.

Notre Seigneur m'a dit : « Ma fille, j'accepte toutes tes uleurs comme autant d'actes de réparation. Ton âme est un ıire sur lequel repose ma tête ensanglantée et couverte de ıchats; comme Véronique, je te permets d'être la compatisıte servante, de qui je reçois une consolante compensation... ıurage, ma bien-aimée, et sois-moi fidèle. »

Depuis le premier jour de cette année, je supplie Notre igneur de me faire la grâce de bien préparer mon âme au ıngrès Eucharistique; pour cela, je récite tous les jours des tes d'amour et de contrition, et je fais de petites mortificaıns.

Pendant mon oraison, Notre Seigneur m'a dit que, pour en comprendre le but du Congrès Eucharistique, il me falt méditer sur l'alliance qui existe entre sa passion et la sain-Eucharistie. Comme dans sa passion, Il est poursuivi par des ppôts de l'enfer, qui cherchent à détruire son règne bienfaıt dans les âmes; ouvertement, ils jettent l'insulte à sa divine ure, par les communions indignes, par la profanation des tarnacles et des églises, par des écrits immoraux et blasphémaires, dans lesquels on nie l'existence de Dieu dans la sainte ostie; et plus encore, on a l'audace de dire qu'il n'y a pas de ieu. Le démon, soulevant les flots de la haine pour Dieu, fait ıe guerre acharnée à l'homme, parce qu'il sait que Dieu veut sauver, que c'est pour cela qu'Il reste dans la sainte Hostie, n que les pécheurs le trouvent toujours. Aussi, c'est au ta-

bernacle surtout que le démon poursuit ses victimes; c'est là qu'il pousse les Judas à venir trahir leur Maître adorable ! Puis il met le désespoir au cœur des coupables qui, n'ayant plus d'amour pour Dieu, doutent du sien. A cette guerre infernale l'Église oppose les Congrès Eucharistiques, et veut assurer le triomphe de Jésus Hostie, en proclamant bien haut sa divinité et sa puissance.

Le Congrès Eucharistique est une protestation d'amour, un acte d'adoration et de réparation au divin Prisonnier du Tabernacle; c'est le cri de foi, qui part du cœur du chrétien comme une flèche imbibée de justice, et qui ira transpercer le cœur même de l'athéisme, pour le faire vomir malgré lui le venin avec lequel il cherche à empoisonner les âmes. Le Congrès Eucharistique, c'est l'hommage spontané et public que nous faisons de notre reconnaissance à Jésus-Christ, de sa divine présence réelle et continuelle dans le Tabernacle; c'est le défi que notre amour filial jette à ceux qui nient l'amour paternel de Dieu pour les hommes; c'est l'amende honorable que les chrétiens doivent, et donnent de grand cœur, au cœur de Jésus dans la sainte Eucharistie.

Pour atteindre le but du Congrès Eucharistique, il faut préparer nos âmes et nos cœurs, afin que cette manifestation ne soit pas qu'extérieure. L'Église, par la voix de ses ministres, exhorte les fidèles à cette préparation intérieure; mais combien d'âmes, hélas ! resteront sourdes à cet appel !

Notre Seigneur m'a dit : « Ma fille, toi, que j'ai traitée avec tant de miséricorde, que j'ai comblée de grâces, veux-tu devenir plus digne du titre que mon amour t'a donné : « la victime consolatrice et réparatrice de Jésus-Hostie » ?... Prépare ton âme à ce grand acte de réparation, par la prière et la pénitence; demande avec ferveur que mon règne arrive, que ma volonté se fasse sur la terre; demande que les cœurs s'ouvrent au repentir, et que les âmes profitent du bienfait de la Rédemption.

n amour pour l'homme n'a pas de limites, et ma misé-
oursuit le pécheur pour lui pardonner. Je désire in-
triompher dans les cœurs. Je désire infiniment que les
le ma sanglante passion obtiennent le salut du mon-
cela, je resterai, jusqu'à la fin des temps, prisonnier
et victime d'immolation ! Nuit et jour, je m'offre à la
e mon Père pour le salut du monde ...

fille bien-aimée, je te veux pure comme le rayon de
ns lequel je t'attire pour te faire entendre ma voix; je
pure comme les eaux cristallines du lac purificateur
uel je plonge ton âme, pour la purifier, avant de lui
tir ma présence ! Je te veux humble d'esprit et de
sensible aux flatteries du monde, et amoureuse de tout
nmole la nature. Pour en arriver là, tu as beaucoup à
fille, beaucoup à détruire et beaucoup à acquérir; de
e, tu ne peux rien, mais avec ma grâce, tu pourras
u me restes fidèle. »

Dieu, quand donc me trouverez-vous digne de suivre
s des saints qui, par amour pour Vous, vivaient dans
es de la pénitence ? Pourtant je vous aime, mon Bien-
vous aime !...

M. L. Brault.

L'UNION MYSTIQUE

Qui vous goûte, Jésus, de vous reste affamé.
Qui vous boit à longs traits veut s'enivrer encore.
Et le désir brûlant qui sans cesse dévore,
C'est de tenir étreint votre cœur bien-aimé.

Bien plus, on veut entrer. Car là, s'ouvre et s'étend
De la divinité le bienheureux abîme.
L'âme, enchaînée au corps, veut du moins par sa cîme
Plonger en ce beau ciel et s'y perdre un instant.

Le bon Maître sourit à ce désir d'amour,
Et répondant au cri de l'âme ardente et pure :
« Viens, dit-il, ma colombe, entre par ma blessure;
Des mystères profonds je t'ouvre le séjour. »

À ces mots, il étend ses caressantes mains,
Il porte vers son Cœur la colombe chérie . . .
Elle entre. — Ô joie immense ! ô véritable vie !
Je te possède donc, ô doux trésor des saints !

Ô vie ! il te fallait à mon cœur altéré !
Partout je te cherchais, sans pourtant te connaître;
Mais un instinct secret, appel du divin Maître,
Me guidait vers le bien qui m'était préparé.

Quel mystère profond s'accomplit en ce lieu !
Oui, deux esprits sont là, dans une douce étreinte;
De leurs feux se croisant ils ressentent l'atteinte.
L'âme peut respirer, saisir, entrevoir Dieu !

Hélas ! l'heure a sonné de songer au retour.
La colombe descend, mais toute transformée;
D'un double feu là-haut elle s'est enflammée :
Le désir de souffrir et le divin amour.

Viennent les grandes eaux. Elles n'éteindront plus
Son amour pour le Christ. L'âme veut, pour lui plaire,
Être foulée aux pieds, avoir part au Calvaire :
Il lui faut à tout prix les douleurs de Jésus.

Qui vous goûte, Jésus, de vous reste affamé !
Qui vous boit à longs traits veut s'enivrer encore;
Et le désir brûlant qui sans cesse dévore,
C'est de porter la croix comme le Bien-Aimé !

M. L. BRAULT.

12 août 1901.

TABLE DES MATIÈRES

AU LECTEUR 9
TÉMOIGNAGES 11

PREMIÈRE PARTIE

VIE DE MADAME BRAULT

CHAPITRE I. — Sa famille 17
CHAPITRE II. — Ses premières années. Au Mont-Ste-Marie, à La Longue-Pointe, à St-Laurent 23
CHAPITRE III. — À la maison paternelle. Son enjouement. Vision mystérieuse 29
CHAPITRE IV. — Au Carmel. Songe prophétique 33
CHAPITRE V. — Dans le monde. Calixte Brault. Son mariage 37
CHAPITRE VI. — Au Coteau du Lac 43
CHAPITRE VII. — À la Pointe-Claire 49
CHAPITRE VIII. — Épouse et mère 51
CHAPITRE IX. — Son amour de Dieu 57
CHAPITRE X. — Sa charité pour les pauvres et les malades 61
CHAPITRE XI. — Son zèle pour le salut des âmes 67
CHAPITRE XII. — Les âmes du Purgatoire 77
CHAPITRE XIII. — Vexations et obsessions du démon 89
CHAPITRE XIV. — Autres manifestations diaboliques. À l'église, au couvent 99
CHAPITRE XV. — Persécutions 105
CHAPITRE XVI. — Visions, extases, stigmates, parfums 111
CHAPITRE XVII. — Autres phénomènes extraordinaires 119
CHAPITRE XVIII. — Vues à distance, intuitions, prophéties 125
CHAPITRE XIX. — Guérisons 135
CHAPITRE XX. — Victime d'expiation 141
CHAPITRE XXI. — Sa dernière maladie, sa mort 147
CHAPITRE XXII. — Réflexions 155

DEUXIÈME PARTIE

SES LETTRES

1e Lettre. — Vision de Notre-Seigneur. Il lui donne sa couronne d'épines. 163
2e Lettre. — Au jardin de l'agonie. Souffrances du Sauveur. Victime d'expiation 164

3e Lettre. — Épreuve. Communications de Notre-Seigneur 166
4e Lettre. — La Sainte Vierge l'assiste dans sa charité pour un pauvre . 168
5e Lettre. — Guérison de Sœur St François de Borgia. Vision de Mère Bourgeoys 170
6e Lettre. — Demande de Notre-Seigneur. Maladie soudaine 171
7e Lettre. — Elle sent le poids d'une croix pesante 172
8e Lettre. — Elle lit dans l'âme d'une jeune fille et lui révèle sa vocation. Elle est tourmentée par le démon 173
9e Lettre. — Tourment de la soif. Sous la forme d'un jeune homme, le démon lui offre à boire 175
10e Lettre. — Elle souffre les douleurs de la passion. Apparition du démon Il la tourmente de toute manière. Calomnie. Notre-Seigneur l'abreuve de son sang 177
11e Lettre. — Tourments intérieurs. Vision d'enfer. Elle souffre pour des coupables. Orgueil et humilité 183
12e Lettre, — Elle est poursuivie et frappée par le démon. Bruits étranges. 186
13e Lettre. — Notre-Seigneur la choisit pour victime d'expiation. Vision de Ste Thérèse et de Ste Catherine. Elle lit dans l'âme d'une religieuse 188
14e Lettre. — Elle révèle à une religieuse son état d'âme. Commission auprès de Notre-Seigneur 190
15e Lettre. — Le démon la maltraite. Jésus la soutient 193
16e Lettre. — Désir de réparation 194
17e Lettre. — Sages recommandations 195
18e Lettre. — Transports d'amour. Devoirs d'état 197
19e Lettre. — Prix de l'obéissance 198
20e Lettre. — Notre-Seigneur lui demande de souffrir avec Lui . . . 199
21e Lettre. — Elle voit Melle L. au Purgatoire. Elle prend part à ses souffrances 201
22e Lettre. —Vision de vierges inconnues. Elle prie pour les prêtres . . 204
23e Lettre. — Vision étrange. Ste Thérèse et Ste Catherine. Notre-Seigneur lui donne sa croix 205
24e Lettre. — Calomnies, humiliations 207
25e Lettre. — Expiation pour les prêtres. Oeuvre du Père Prévost . . . 209
26e Lettre. — Choix entre la vie et la mort 211
27e Lettre. — Religieuses inconnues. M. Rouxel, p.s.s. 212
28e Lettre. — Souffrir par obéissance. Amour de Notre-Seigneur. Souffrances du Purgatoire. Tourment de la soif. Le démon, sous la forme d'un ange, lui offre un verre d'eau. Apparition de la Sainte Vierge 213
29e Lettre. — Victime d'expiation. Communion miraculeuse. Vision de la Passion. La Sainte Vierge lui apparaît et la guérit . . 217
30e Lettre. — Humiliation dans un magasin de Montréal. Elle est tourmentée par le démon 222

31e Lettre. — Elle est maltraitée par le démon et délivrée par la Sainte Vierge. Les Ave Maria changés en roses, et Marie jetant ces roses dans le Purgatoire. Jésus l'attire à Lui . . . 224
32e Lettre. — Elle demande la disparition de ses stigmates 227
33e Lettre. — Apparition de la mère de son mari 228
34e Lettre. — Amour des humiliations et de la croix 229
35e Lettre. — Tableau de la Passion. Sueur de sang 232
36e Lettre. — Souffrances de la Passion 234
37e Lettre. — Vision du Sacré-Cœur. Son amour. Victime consolatrice de Jésus-Hostie 234
38e Lettre. — Le démon prend la figure de Notre-Seigneur pour la tenter. Son obéissance la sauve 237
39e Lettre. — Notre-Seigneur lui demande des souffrances expiatrices. Il lui prodigue les marques d'amour 239
40e Lettre. — Vision du Purgatoire. Recommandations aux prêtres . . 243
41e Lettre. — Obéissance, humilité 245
42e Lettre. — Rage du démon 246
43e Lettre. — Vision rassurante. Amour de Notre-Seigneur 248
44e Lettre. — Elle voit une religieuse au Purgatoire 250
45e Lettre. — Vacarme du démon. Les âmes délaissées. Elle est conduite au Purgatoire par son ange gardien. Vision d'âmes . . . 251
46e Lettre. — Récompense d'un acte de charité 255
47e Lettre. — Zèle pour le salut des âmes 257
48e Lettre. — Élans passionnés d'amour. Belle vision du Ciel et de la Sainte Vierge 258
49e Lettre. — Présence de Dieu. Tentation. Humilité et amour dans la souffrance 261
50e Lettre. — Elle veut assister une jeune fille 264
51e Lettre. — Vision d'une religieuse au Purgatoire 265
52e Lettre. — Vision d'une autre religieuse au Purgatoire 266
53e Lettre. — Plaie causée par sa ceinture 267
54e Lettre. — Sentiments délicats d'amour. Réponse du Bien-Aimé . . 268
55e Lettre. — Vision d'une religieuse au Purgatoire 270
56e Lettre. — Vision d'un prêtre au Purgatoire. Conseils au prêtre. Bien faire le signe de la croix 272
57e Lettre. — Magnifique vision céleste. Vue de l'intérieur de Marie. Bonheur d'une communion. Visite de la Sainte Vierge . . 273
58e Lettre. — Guérison subite à la demande du prêtre 278
59e Lettre. — Soif de souffrances 281
60e Lettre. — Apparition de Mère Caouette, fondatrice de l'Institut du Précieux Sang 282
61e Lettre. — Souffrances et tentation. Vision du Ciel. Gloire de Mère Caouette 283
62e Lettre. — Vision de Sœur Marie du Divin Cœur 287

63e Lettre. — Notre-Seigneur veut des âmes réparatrices. Il veut être exposé sur l'autel le premier vendredi de chaque mois . . 288
64e Lettre. — Étrange apparition d'une religieuse au Purgatoire . . . 290
65e Lettre. — Elle est maltraitée par le démon. Le saint Curé d'Ars . . 291
66e Lettre. — Humiliation et acte d'humilité 293
67e Lettre. — Notre-Seigneur opère en elle. Acte admirable de charité et de zèle. Estime de la souffrance 294
68e Lettre. — Amour de Notre-Seigneur. Miracle devant le Tabernacle . 298
69e Lettre. — Les démons exercent leur rage sur elle. Elle est secourue par son ange gardien 301
70e Lettre. — Elle prie et souffre pour les pécheurs 303
71e Lettre. — Les âmes du Purgatoire. Désir de souffrir pour elles . . 304
72e Lettre. — Tourments d'un prêtre au Purgatoire. Son amour pour Notre-Seigneur 306
73e Lettre. — Son héroïque charité. Délivrance du prêtre 308
74e Lettre. — Elle est maltraitée et tentée par le démon 309
75e Lettre. — Vision de Jésus crucifié. Elle endure les souffrances de la Passion 311
76e Lettre. — Nuit de l'Annonciation. Belle vision de la Sainte Vierge . 314
77e Lettre. — Vision du Ciel et du Purgatoire. Elle voit les âmes au cimetière. Elle vit avec elles 318
78e Lettre. — Paroles de la Sainte Vierge 322
79e Lettre. — Jeûne du samedi et ses fruits 323
80e Lettre. — L'Eucharistie et la Passion. Le Congrès Eucharistique de Montréal 325

L'Union mystique 331

L.B.L.—3,000-10-41—24177-51793.